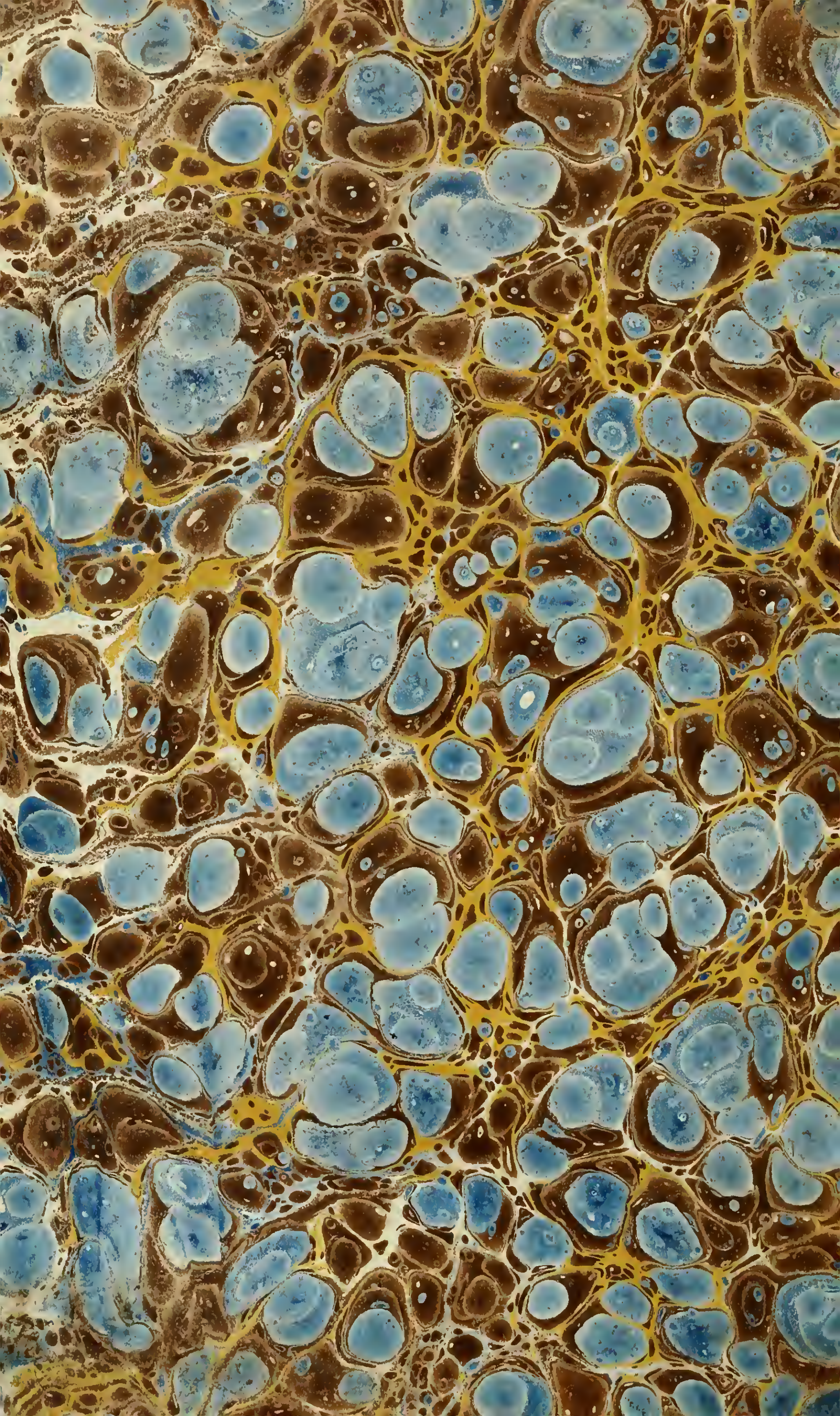
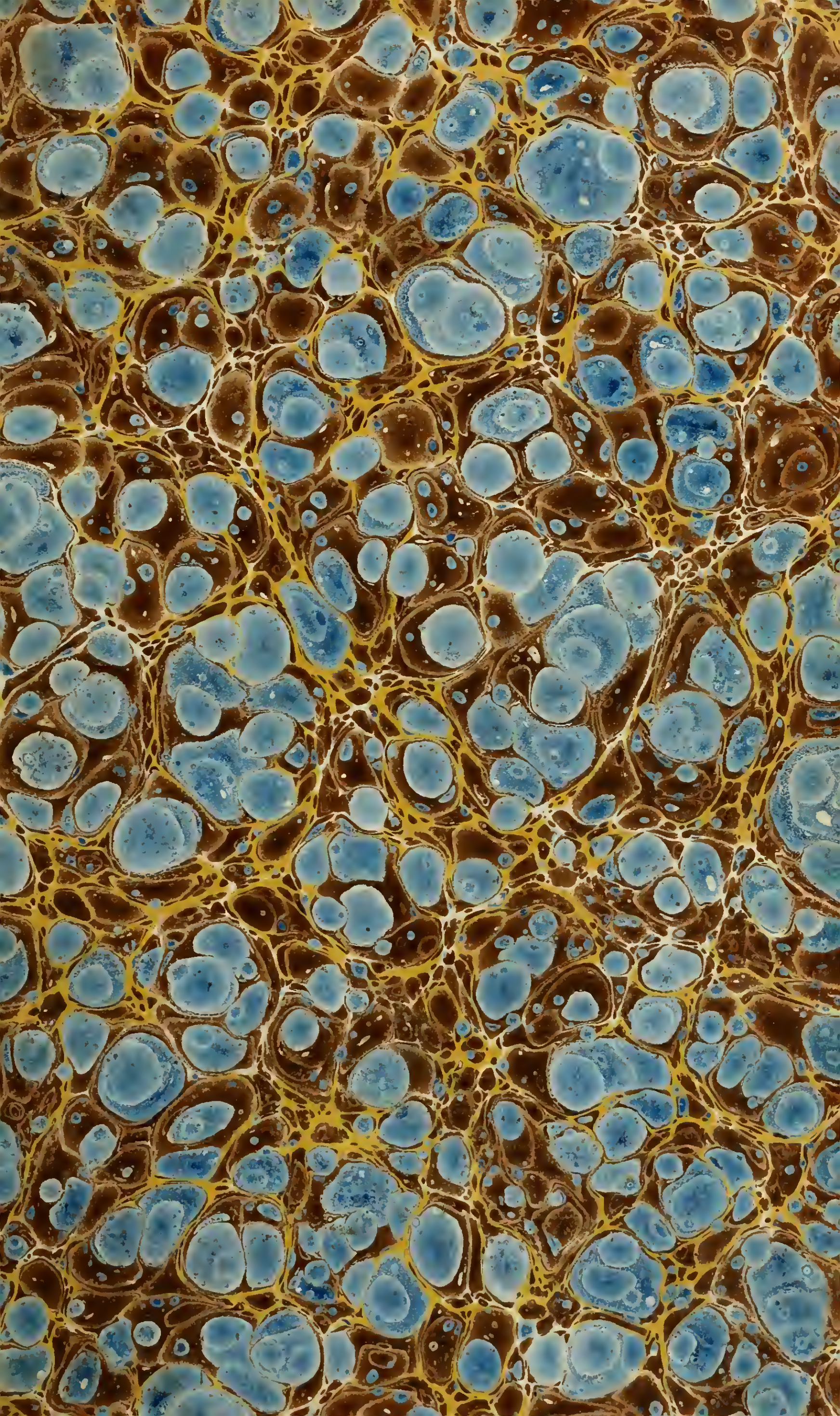






REVUE
BRITANNIQUE.

(N° 2 Septembre 1825)

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. CHARLES COQUEREL; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; Ed. LAFON DE LADEBAT, ancien Chef de Division au Ministère de l'Intérieur; SAULNIER fils, ancien préfet, de la Société Royale Académique des Sciences et de la Société Asiatique; SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Troisième Édition.

Tome Second.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 67.

1825.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

INDUSTRIE.

EXPLOITATION DES MINES DU NOUVEAU-MONDE.

Une brochure qui contient beaucoup de documens précieux sur l'exploitation des mines du Nouveau-Monde, vient de paraître à Londres, sous le titre de *Recherches sur les plans, les progrès et l'importance politique des Compagnies des mines d'Amérique* (1).

Cet écrit, dont nous croyons utile de faire connaître les passages les plus remarquables, a pour objet; 1° de déterminer quel était, année commune, le produit net des mines du Nouveau-Monde, sous l'administration espagnole, et quels étaient les moyens généralement employés pour l'obtenir; 2° d'examiner la situation des diverses entreprises formées, pendant le cours de ces dernières années, pour l'exploitation de ces mines et l'état progressif de leurs travaux; 3° de rechercher quelle sera leur influence sur la richesse publique.

I. En comparant, dit l'auteur, les données fournies par M. de Humboldt, avec celles qui l'ont été par Adam Smith et par l'abbé Raynal, nous pouvons fixer à 8,500,000 liv. st.

(1) *An inquiry into the plans, progress, and policy of the American mining Companies*, 3d ed., John Murrai Albermarle-street, 1825.

(212,500,000 fr.), le produit net, année commune, des mines du Nouveau-Monde, sous la gestion des Espagnols et au commencement de ce siècle.

L'examen des modes d'exploitation, adoptés par les Espagnols, a prouvé : 1° que les frais énormes qu'ils faisaient, provenaient surtout de l'imperfection de leurs machines, et du défaut d'ordre et de suite dans les travaux; 2° que les bénéfices étaient diminués de moitié, par la raison que le soin d'extraire le minerai et celui de le réduire n'appartenaient pas à la même entreprise; 3° que les profits qu'une mine peut offrir dépendent essentiellement du prix du mercure nécessaire à la réduction du minerai.

II. D'après ces données, l'on a pensé, avec raison, qu'à l'aide de capitaux suffisans, de procédés meilleurs et d'une gestion plus éclairée, on pourrait exploiter les mines du Nouveau-Monde, en profitant des événemens qui ont amené son indépendance. Plusieurs compagnies se sont formées dans ce but, pour les mines situées dans le Mexique, dans la Colombie, dans le Pérou, le Chili, Buenos-Ayres et le Brésil.

Des mines du Mexique. — Le Mexique contient environ trois mille mines. Des huit millions et demi sterling, extraits annuellement de l'Amérique, il en fournissait à lui seul plus de moitié, et cette portion était le produit d'un petit nombre de mines, situées dans un territoire très-circonscrit. Les mines du Mexique forment huit groupes rangés à l'ouest, sur les versans des Cordillères d'Anahuac, et occupent une surface de douze mille lieues carrées (un dixième du territoire mexicain). Ce sont, en général, des mines d'argent : l'or s'y rencontre à peu près dans les mêmes proportions qu'en Hongrie. Ce n'est pas la richesse intrinsèque du minerai qui les distingue de celles d'Europe, mais bien son abondance et la facilité avec laquelle on le réduit.

La première Compagnie formée pour exploiter les mines du Mexique, est généralement connue aujourd'hui sous le nom de *Compagnie anglo-mexicaine*. Son capital est d'un million sterling, divisé en dix mille actions de cent livres sterling chacune.

Cette compagnie s'est formée au mois de juillet 1824. Le 26 février 1825, ses membres se sont réunis en assemblée générale, pour entendre un rapport sur les progrès de l'entreprise. Il résulte de ce rapport que les commissaires de la compagnie étaient arrivés au Mexique vers le milieu du mois d'août 1824. Le 15 novembre, ils écrivaient aux directeurs de la compagnie, en Europe, que l'exploitation qu'ils étaient chargés de surveiller avait déjà reçu un commencement d'exécution. Ils désignaient quatre mines dans le district de *Guanaxuato*; savoir : *Valenciana*, *Serena*, *Santa-Rosa* et *Guadalupe*, et deux mines dans le district de Catorce; savoir : *la Conception* et *Guadalupe*. Les plus fécondes de ces mines sont *la Valenciana* et *la Conception*. La première passe pour la plus riche de tout le Mexique; il n'y a pas soixante ans qu'elle est ouverte. De 1792 à 1802, elle a donné, année commune, un produit net de 150,000 liv. st. (3,750,000 fr.). Elle était grevée alors d'un impôt de 29 ½ pr. °/₀, réduit aujourd'hui à 6 pr. °/₀.

Le rapport annonçait que *la Valenciana* produisait par semaine deux mille charges de minerai, du poids de trois quintaux chacune; qu'en fouillant la mine de *la Conception* on avait découvert une veine qui, dans les premiers huit jours, avait donné 300 dollars; la semaine d'après, 5,700, et 7,000 dans la suivante; enfin, que les premiers frais d'exploitation paraissaient devoir être promptement remboursés. Le rapport ajoutait que dans la même mine on avait trouvé du mercure, du fer et quelques indices de houille, découverte très-précieuse pour l'exploitation.

La compagnie a expédié pour le Mexique, à diverses

époques, cinq bâtimens chargés de machines et de mineurs.

Une seconde compagnie, pour l'exploitation de diverses mines, s'est formée sous le nom de *Compagnie mexicaine des mines de Guanaxuato et de Catorce.*

Cette compagnie a pour président Dom Lucas Alaman, ancien député de Guanaxuato aux cortez d'Espagne, et aujourd'hui l'un des membres les plus distingués du gouvernement mexicain. Elle avait d'abord un capital de 240,002 liv. st., divisé en six mille actions de 40 liv. st. chacune. Le 1er mars 1825, ce capital a été augmenté de dix-huit mille actions, également de 40 liv. st.

Une troisième compagnie s'est chargée d'exploiter les mines de Réal del Monte. Son capital est de 200,000 liv. st., divisé en cinq cents actions de 400 liv. chacune. Elle a expédié au Mexique trois bâtimens chargés de machines, d'outils et de munitions de tout genre, ayant à bord cent quarante mineurs ou ingénieurs. Les mines de Réal del Monte, qui appartiennent, pour la plupart, au comte de Regla, sont citées pour leur grande fécondité.

Enfin, une quatrième compagnie, organisée au mois de novembre 1824, doit exploiter les mines de Tlapuxahua et quelques autres situées sur le territoire de *Coronas*, province de Valladolid. Elle a un capital de 400,000 liv. st., divisé en mille actions de 400 liv. chacune; et elle a récemment envoyé au Mexique un grand nombre de mineurs.

Colombie. — Le produit net de ses mines a été évalué à 620,000 liv. st., année commune. Les mines d'or sont les seules qui forment les élémens de cette estimation; car, au moment où elle a été faite, celles d'argent n'étaient pas exploitées.

La Compagnie des mines de Colombie s'est formée en décembre 1824.

Le prospectus de l'association nous annonce: que la portion de la république de Colombie, précédemment désignée

sous le nom de *vice-royauté de la Nouvelle-Grenade*, contient les principales minières, et que l'on présume qu'on n'a découvert, jusqu'ici, qu'une portion peu considérable des trésors qu'elles recèlent ; que l'association a pris à ferme du gouvernement colombien, qui en a la propriété, les mines d'argent de *Santa-Anna*, *la Manta*, *San-Juan* et *el Christo de Lagas*, situées à Mariquita ; et que tout fait espérer qu'à l'expiration du traité, les bénéfices seront proportionnés au capital engagé dans l'entreprise.

On lit aussi dans les prospectus « que les machines et instrumens d'exploitation peuvent être transportés sur le fleuve de la Madeleine à Honda, ville qui n'est éloignée de Mariquita que de six lieues. On y voit encore qu'à Mariquita le climat est sain et le combustible très-abondant ; mais que les ouvriers y sont rares et très-chers. »

Enfin, le prospectus porte que la compagnie traite en ce moment de l'exploitation d'autres mines d'or, d'argent et de cuivre, et que, quant aux mines d'or, le procédé d'affinage adopté pour le métal, après son extraction, paraît susceptible de grandes améliorations.

Le président de l'association est M. Hurtado, chargé d'affaires de Colombie auprès du cabinet de Saint-James ; son capital est d'un million st. divisé en 10,000 actions de 100 livres chacune.

Brésil. — D'après l'ouvrage récent de M. Caldeleugh, sur l'Amérique du sud (1), les mines d'or du Brésil donnent, année commune, un produit net de 900,000 liv. st. « On « n'y a point encore découvert des mines d'argent, ajoute « l'auteur ; mais je n'oserais affirmer qu'on n'en découvrira « pas, attendu qu'on y trouve du plomb. »

L'empereur du Brésil, malgré la rigueur des lois restric-

(1) Voyez l'analyse de cet ouvrage, tom. Ier, 2e livraison, pag. 309.

tives portées contre les étrangers, a concédé à M. Édouard Oxenford le privilége de former une société pour exploiter, sous sa protection spéciale, les mines d'or et d'argent de la province Minas Geraes.

Ces montagnes abondent en pierres précieuses et en métaux, qu'on peut par une application directe des machines, extraire avec plus de célérité et à beaucoup meilleur marché qu'on ne l'a fait jusqu'ici; et, ce qui justifie cette opinion, c'est qu'on trouve vers leur sommet des masses d'or pur.

Le capital de la compagnie impériale des mines du Brésil, est d'un million st. divisé en 10,000 actions de 100 liv. chacune.

Buenos-Ayres. — Le prospectus de l'entreprise des mines des provinces de la Plata, annonce que les mines qui renferment de l'or, de l'argent et d'autres minéraux précieux, sont presque toutes vierges, faute des capitaux et des connaissances nécessaires à leur exploitation. Cependant, ces contrées possèdent de vastes forêts, ressource précieuse pour le combustible et le bois de construction; elles sont couvertes de pâturages, sillonnées de courans d'eau, et il ne serait pas très-difficile d'établir une communication entr'elles et Buenos-Ayres, au moyen d'une grande route.

Ces mines sont, pour la plupart, sans propriétaire; ainsi la compagnie n'aura point à partager avec des tiers les bénéfices de l'exploitation; ou bien, s'il se présente quelque prétendant à la propriété, on croit qu'il se contentera de recevoir une modique rente.

Il n'y a peut-être pas de pays sur la surface du globe, dont les ressources aient été plus négligées, faute de population et de capitaux, que celles des provinces de la Plata. Ses trésors minéraux, à l'exception de ceux du Potose, n'ont été l'objet d'aucun système régulier d'ex-

ploitation. Ses minières les plus importantes sont celles de *Famatina*, *Upsalata* et *Rosario*.

On va de Buenos-Ayres à Famatina par Cordoue. Le service des transports de Buenos-Ayres à Cordoue se fait par des chariots du port de deux tonneaux, avec toutes les facilités désirables et à un prix modéré. Les mines de Famatina surpassent, peut-être, en richesse, les plus riches qu'il y ait au monde; mais nous n'avons pas de données sur leur produit annuel; nous ne savons même pas si l'exploitation en a été suivie pendant une année entière.

Celles d'Upsalata sont situées sur la route qui, de Mendoza, conduit au Chili par les Cordillères. Elles font partie des versans de ces montagnes du côté de l'est; mais leur position n'est pas très-élevée. Le sol fournit d'excellens pâturages, un combustible très-abondant, et l'on peut, à un prix raisonnable, tirer des plaines entre Mendoza et San-Luis, des bois de construction de la première qualité.

Les mines d'Upsalata, découvertes en 1683, et négligées jusqu'en 1763, appartenaient au Chili avant la création de la vice-royauté de Buenos-Ayres. On assure qu'elles sont une ramification du Potose. La veine principale a neuf pieds de largeur; elle se divise en deux branches, et celles-ci en plusieurs filons qui s'étendent sous les montagnes voisines, à une distance de trente milles.

Les mines de Rosario sont situées près de Salta, et produisent en ce moment beaucoup d'or.

La compagnie des mines de Buenos-Ayres ne bornera pas ses exploitations à un seul district. Propriétaire à perpétuité de toutes les mines qui existent au sud de la Plata, elle y appliquera successivement son industrie.

Cette compagnie, formée en 1822, doit payer au gouvernement de Buenos-Ayres un droit d'un pr. % sur l'or et l'argent quelle extraira. Son capital est d'un million st. divisé en 10,000 actions de 100 liv. chacune.

Pérou. — Le produit annuel des mines du Pérou est, d'après l'estimation de M. de Humboldt, d'environ 1,200,000 liv. st. par an ; celles de Pasco, de Gualgayoe et de Huantajaya, sont à peu près les seules qu'on ait exploitées dans ce pays.

Les mines du Pérou sont, pour la plupart, situées à treize mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et forment, par leur élévation et leur température, un affreux contraste avec les plateaux délicieux du Mexique. Pour donner une idée de leur richesse, il suffit d'observer que les mines de Pasco, quoique très-mal exploitées, ont fourni, année commune, pour 5000,00 liv. st. de lingots.

Le Pérou possède aussi des mines de mercure ; celle de Santa-Barbara en a produit de 4 à 6,000, et même jusqu'à 10,000 quintaux par an ; mais un intendant des travaux ayant imprudemment enlevé, pour se les approprier, les étais précieux qui soutenaient le toit de la mine, ce toit s'est écroulé, et, depuis lors, l'exploitation est devenue impossible.

La compagnie du Pérou ne s'est formée que depuis peu. Elle a obtenu une concession à longues années, des mines les plus importantes de Pasco ; son capital est d'un million st., divisé en 10,000 actions.

Chili. — Les mines du Chili ont moins souffert de la révolution que celles du Mexique et du Pérou. Même en 1821, elles ont donné un million et demi de dollars. C'est le quart de leur produit net, année commune.

Le Chili a des avantages qui lui sont propres, tels que l'immense étendue de ses côtes, la bonté de ses ports, et la facilité d'y transporter les produits des mines des Andes, et des montagnes intermédiaires.

La compagnie du Chili vient de s'organiser sous la présidence de don Mariano de Egana, ministre plénipotentiaire de la république du Chili auprès de S. M. Britanni-

que. Le prospectus nous apprend que ce pays contient des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain et de fer; elles sont situées sur la ligne des Cordillères qui se rapproche le plus de la mer. Le climat y est bon, les bras n'y sont pas rares, les bois et l'eau y abondent; et ce qui est très-important, on a découvert des houillères non loin *de la Conception*.

Le capital de la compagnie est d'un million st. divisé en 10,000 actions. Elle a expédié pour le Chili un bâtiment chargé de machines, et ayant à bord un grand nombre de mineurs.

Une autre compagnie s'est organisée à Londres dans le même but, sous la protection du ministre plénipotentiaire du Chili, et sous le nom de compagnie anglo-chilienne; son capital est de 1,500,000 liv. st. divisé en 15,000 actions.

Une troisième compagnie a été créée au mois de mars 1825, à l'effet d'exploiter les mines de tout genre qui existent tant au Chili qu'au Pérou, et spécialement les mines de cuivre du Chili; le travail de ces dernières, à l'aide de la houille, qui, dans ce pays, est très-abondante et d'un transport peu coûteux, doit produire les plus heureux résultats. Son capital est d'un million st. divisé en 10,000 actions.

Enfin la compagnie générale des mines de l'Amérique du sud, vient de s'organiser avec un capital de deux millions st., divisé en 20,000 actions de 100 liv. chacune. Elle se propose d'obtenir à titre de cession ou de bail, quelques-unes des mines de l'Amérique du sud, comme aussi d'acheter, afin de le réduire, le minerai provenant des autres exploitations.

Ainsi le total des capitaux des compagnies anglo-américaines, qui se sont récemment organisées pour l'exploitation des mines du Nouveau-Monde, s'élève à la somme

énorme de 12,060,000 liv. st. (301,500,000); le total des actions s'élève à 145,000.

III. Tel est le tableau des diverses associations relatives aux mines du Nouveau-Monde. Il est à remarquer que plusieurs qui cependant n'ont encore qu'un an d'existence, ont déjà publié sur leurs travaux des rapports détaillés et satifaisans. On ne peut donc les confondre avec quelques autres dont les actions n'offrent que des valeurs fictives et illusoires.

Si, comme tout l'annonce, ces compagnies sont de bonne foi, et si le succès qu'on attend de leurs travaux se réalise, quelle en sera l'influence sur la prospérité des nations qui y sont le plus directement intéressées, et sur les valeurs en général? Cette grave question a été diversement résolue par ceux qui s'en sont occupés.

Il est évident que le succès des entreprises des mines exercera une influence particulière sur l'Angleterre, en lui procurant des bénéfices considérables, et sur les états nouvellement émancipés, en leur assurant tous les avantages qui résultent de la circulation d'une grande masse de capitaux.

Les contrées où les mines sont situées, ont été de tout tems les plus florissantes du nouveau continent. C'étaient les seules dont les ressources parussent suffire à la subsistance des habitans; c'étaient du moins celles qui supportaient le plus facilement l'empire exercé par la métropole. Outre la partie de la population directement employée à l'exploitation des mines, il y en avait une autre constamment occupée dans une multitude d'établissemens, pour l'achat et la réduction du minerai. Les maisons de commerce se fixaient pour la plupart sur le territoire des mines, et les grands propriétaires du Mexique, résidant près des sources de leur fortune, contribuaient par leur luxe à mettre d'immenses capitaux en mouvement. Quand on considère

le nombre infini d'intérêts créés par l'exploitation de ces mines, l'immense population qu'elle occupait, le commerce auquel elle servait d'aliment, et la division du travail qu'elle favorisait, on ne peut comparer l'importance de ces entreprises qu'à celle de nos manufactures en Angleterre.

La révolution a eu sur ces contrées florissantes des effets aussi prompts que funestes. Les machines employés à l'exploitation des mines furent partout détruites, par suite de la guerre ou par l'incurie des propriétaires ; car malheureusement il est bien peu de révolutions qui n'entraînent des désordres à leur suite. La ville de Guanaxuato fut pillée par les soldats de Mina. Des 70,000 ames qui l'habitaient au commencement de ce siècle, à peine en reste-t-il un tiers en ce moment, et, d'après les rapports récens d'un voyageur, la ville de Valenciana, autrefois une des plus opulentes du Nouveau-Monde, n'offre plus qu'un monceau de ruines.

Les compagnies créées, en Angleterre, pour l'exploitation des mines, rendront, on n'en peut douter, la vie aux contrées qui les possèdent. Déjà ces compagnies ont produit un très-grand bien. Les Mexicains regardent les travaux commencés aux mines de Valenciana, qu'ils appellent les *mines du peuple*, comme le signal du retour de leur ancienne prospérité.

La situation de l'Amérique est maintenant bien différente de ce qu'elle était, lorsqu'elle ne connaissait d'Européens que ses tyrans et les boucaniers. Colonie de l'Espagne, et victime de son aveugle politique, l'Amérique, dans les tems antérieurs, n'a jamais puisé ses ressources en elle-même ; elle a toujours été livrée, pour sa subsistance et sa défense, à la merci d'un autre hémisphère ; mais actuellement elle commence à ne plus compter que sur sa propre énergie. Elle a donné des preuves incontestables de cette énergie, en secouant le joug sous lequel elle

était courbée ; et son territoire, définitivement affranchi, possède tous les avantages qui peuvent contribuer à sa pros- et à sa puissance.

En ce moment, où l'augmentation de son commerce et de son revenu est si nécessaire à son existence, la circulation des capitaux, occasionée par les travaux des mines, lui procurera surtout les plus grands avantages ; mais ses habitans, enrichis par les valeurs qu'ils en extrairont, reconnaîtront bientôt qu'ils ont encore des sources de fortune plus productives que les veines de la Guanaxuata. Ainsi se formeront, pour la Grande-Bretagne, des peuples de consommateurs qui lui seront acquis, non par un aveugle système colonial, non par la prohibition du commerce avec les autres nations, ni par des mesures tendantes à détruire toute énergie dans la colonie, pour enrichir la métropole ; mais par les besoins naturels à de grandes et florissantes populations. Ainsi seront cimentées, entre notre patrie et les anciennes colonies de l'Espagne et du Portugal, des relations que quelques négocians anglais ont établies à l'époque où elles étaient dans l'adversité, et que notre sage gouvernement vient de consacrer comme une des sources de notre prospérité actuelle, et un des soutiens de notre grandeur future.

On objecte, il est vrai, que le succès des entreprises des mines doit compromettre un intérêt bien autrement important que ne l'est celui de la prospérité commerciale de la Grande-Bretagne et du Nouveau-Monde : l'intérêt général de la propriété qui éprouverait une perturbation universelle, par suite de l'accroissement subit et prodigieux du capital circulant.

Ces craintes ont été, dans ces derniers tems, si fréquemment manifestées, et elles paraissent même avoir été partagées par de si bons esprits, qu'elles ne sont pas indignes d'arrêter un instant notre attention.

Les personnes plus particulièrement intéressées à ce que les métaux précieux conservent leur valeur actuelle, sont d'abord les capitalistes, et en second lieu les propriétaires de mines. Quand même ces derniers retireraient, dans le principe de grands bénéfices de leurs produits, ils seraient condamnés à voir le marché se fermer à mesure que la surabondance de ces mêmes produits tendrait à en diminuer le prix.

La crainte d'une grande dépréciation dans la valeur de l'or et de l'argent, par suite d'un accroissement énorme dans le capital circulant, résulte de ce qui s'est passé en Europe, après la découverte des deux Indes.

Cet événement a conduit l'illustre Montesquieu à examiner le vice inhérent à cette nature de richesses, qui les rend inutiles à raison même de leur abondance. Dans le chapitre de l'*Esprit des lois*, intitulé: *Des Richesses que l'Espagne tira de l'Amérique*, il a calculé que, dans deux siècles (vers l'année 1930), les produits des mines d'Amérique ne couvriraient plus les dépenses de leur exploitation.

« Les Espagnols, dit Montesquieu, fouillèrent les mines, creusèrent les montagnes, inventèrent des machines pour tirer les eaux, briser le minerai et le séparer; et comme ils se jouaient de la vie des Indiens, ils les faisaient travailler sans ménagement. L'argent doubla bientôt en Europe, et le profit diminua toujours de moitié pour l'Espagne, qui n'avait chaque année que la même quantité d'un métal qui était devenu la moitié moins précieux.

» Dans le double du tems, l'argent doubla encore et le profit diminua encore de la moitié.

» Il diminua même de plus de la moitié; voici comment:

» Pour tirer l'or des mines, pour lui donner les préparations requises et le transporter en Europe; il falloit une dépense quelconque; je suppose qu'elle fut comme 1 est à 64. Quand l'argent fut doublé une fois, et par consé-

quent la moitié moins précieux, la dépense fut comme 2 est à 64. Ainsi les flottes qui portèrent en Espagne la même quantité d'or, portèrent une chose qui, réellement, valait la moitié moins et coûtait la moitié plus.

» Si l'on suit la chose de doublement en doublement, on trouvera la progression de la cause de l'impuissance des richesses de l'Espagne.

» Il y a environ deux cents ans que l'on travaille les mines des Indes. Je suppose que la quantité d'argent qui est à présent dans le monde qui commerce, soit à celle qui était avant la découverte, comme 52 est à 1, c'est-à-dire qu'elle ait doublé cinq fois. Dans deux cents ans encore, la même quantité sera à celle qui était avant la découverte, comme 64 est à 1, c'est-à-dire qu'elle doublera encore. Or, à présent, cinquante quintaux de minerai pour l'or, donnent quatre, cinq et six onces d'or, et quand il n'y en a que deux, le mineur ne retire que ses frais. Dans deux cents ans, lorsqu'il n'y en aura que quatre, le mineur ne tirera aussi que ses frais. Il y aura donc peu de profit à faire sur l'or. Même raisonnement sur l'argent, excepté que le travail des mines d'argent est un peu plus avantageux que celui des mines d'or.

» Que si l'on découvre des mines si abondantes qu'elles donnent plus de profit, plus elles seront abondantes, plus tôt le profit finira. »

Mais une révolution universelle s'est opérée depuis l'époque où ce grand publiciste publia son chef-d'œuvre ; les signes représentatifs de la richesse ont prodigieusement augmenté, et la nature même de ces signes a subi d'importantes modifications.

La dépréciation qu'éprouvent tous les objets est toujours proportionnée à leur multiplicité. Le montant actuel des capitaux, de tous genres, répandus sur la surface du globe, est incalculable. Les mines d'Amérique fournissent annuel-

lement une somme de produits à peu près égale; mais comme elle n'offre aucun rapport appréciable, avec celle des capitaux existans, elle n'a sur la dépréciation de ces capitaux aucun effet sensible. Si l'exploitation de ces mines rendait aujourd'hui le double qu'autrefois, quelle influence ce résultat pourrait-il exercer sur un état de choses, dans lequel la dette d'une seule nation surpasse le montant de tout ce que les mines ont produit depuis l'époque où Vasco de Gama doubla, pour la première fois, le cap des Tempêtes?

Bientôt après la découverte du Nouveau-Monde, une immense quantité d'or et d'argent se répandit en Europe. Ces métaux étaient alors, en général, les seuls signes représentatifs des valeurs, et cette fonction les rendait trop précieux pour qu'on pût les consacrer à d'autres usages. Quant aux trésors de Montezuma et d'Athualpa, une portion en fut absorbée par la magnificence des cours; une autre fut employée à augmenter l'opulence et la splendeur de l'église, une troisième a fait naître, en Italie, les merveilles des arts. A ces trois exceptions près, les trésors du Mexique et du Pérou contribuèrent seulement à accroître la masse du numéraire en circulation. Mais s'il dut en résulter une grande dépréciation dans la valeur de l'or et de l'argent, cette dépréciation ne provint pas uniquement de leur surabondance. Avant qu'elle se fit sentir, un goût marqué pour les entreprises hasardeuses s'était manifesté en Europe. Les limites du monde connu avaient été reculées avant que Cortez et Pizarre eussent envahi l'empire des Incas et des rois Aztéques, et pillé leurs palais et leurs trésors. Les nations qui avaient colonisé les contrées précédemment découvertes avaient déjà, par ce moyen, étendu leur commerce. Aucune de ces colonies ne renfermait cependant de mines d'or, ni d'argent. Ces métaux, qui étaient les seuls signes représentatifs des valeurs,

augmentaient donc journellement de prix, à mesure que les progrès du commerce les rendaient plus nécessaires. C'est au milieu de ces circonstances que l'Amérique versa sur l'Europe les trésors de ses mines. L'accroissement subit du numéraire se fit donc sentir à une époque où les métaux existans, partout recherchés, avaient un prix extraordinaire et inoui. La réaction fut proportionnée à un tel état de choses, et l'or et l'argent perdirent aussitôt la moitié de leur valeur.

Mais les progrès de l'industrie, à cette époque, n'étaient point en rapport avec la multiplication subite des métaux. Toutes les denrées coûtèrent plus cher, et l'Espagne qui avait pris les signes représentatifs de la richesse pour la richesse elle-même, et qui, dans son aveuglement, avait abandonné le commerce et l'agriculture, ne possédait plus, au moment où elle croyait toucher à la monarchie universelle, que des coffres épuisés et des troupes sans solde et sans discipline.

En créant, par le travail, de nouveaux produits, loin de priver l'or et l'argent de leur utilité, nous en avons étendu et multiplié l'usage. Ces métaux ne sont plus exclusivement consacrés à représenter les autres valeurs, fonction qui les rendait trop précieux pour qu'on pût s'en servir différemment; ils ne sont aujourd'hui que la *monnaie* courante des capitaux actuels, dont ils ne représentent qu'une portion très-faible et inappréciable.

Aussi une quantité limitée d'or et d'argent circule-t-elle maintenant comme instrument d'échange. Le reste est employé et le sera désormais dans de plus fortes proportions, à des usages interdits autrefois par la rareté de ces métaux et par la nécessité de les transformer en numéraire; ils deviendront, en quelque sorte, l'objet d'une consommation domestique.

Mais quand bien même la masse des métaux précieux

s'accroîtrait au point de surpasser l'attente des hommes les plus confians dans le succès des nouvelles compagnies de mines, nous ne croyons pas que le capital circulant fût pour cela déprécié. Supposons, par exemple, qu'on versât tout-à-coup, en Europe, 30,000,000 st. (750,000,000 fr.) d'or et d'argent. L'effet qu'ils produiraient sur la masse actuelle des capitaux ne pourrait qu'être proportionné au rapport existant entre 30,000,000 st., et le montant de ces capitaux; suivant nous, ces 30,000,000 st. n'auraient d'autre résultat sensible que de faire disparaître peu à peu de la circulation une somme correspondante de billets de banque ou de papier-monnaie.

Au surplus, pour prévenir les fâcheux résultats d'une surabondance de métaux précieux, il ne nous sera pas nécessaire d'encombrer nos buffets de vaisselle plate et de boire dans des coupes d'or. Les moyens nous manquent-ils de consacrer à une plus noble destination *tous les trésors* que peuvent recéler encore les mines du Nouveau-Monde?

Un grand empire, objet fréquent des méditations de nos politiques modernes, gémit sous les inconvéniens d'un papier-monnaie déprécié; et d'après la nature de son gouvernement, le mal ne peut que s'accroître de jour en jour. Cet empire ne pourrait-il pas en trouver le remède dans les mines du Nouveau-Monde?

Toutefois, ce n'est pas dans ce vaste empire (l'Autriche), ce n'est pas non plus, ni à Moscou, ni à Astracan, que nous devons chercher un débouché pour la surabondance du numéraire.

De nombreux et puissans états dont le commerce et la population ne tarderont pas à recevoir d'immenses accroissemens, et qui déjà sont animés de cet esprit d'entreprise qu'enfante la liberté, auront eux-mêmes besoin de multiplier leurs moyens d'échange. On ne battra donc plus monnaie à Mexico, à Lima et à Popayan, pour remplir les coffres

d'un vice-roi, ou pour fournir au luxe d'une cour d'Europe, mais pour favoriser le développement de l'industrie et de la puissance américaines.

En effet, pour ne parler que du Mexique, si nous examinons la richesse de son territoire, la variété de ses productions, sa topographie si favorable aux transports des denrées et à la construction des canaux; si nous fixons nos regards sur son admirable position, qui, pour emprunter les termes magnifiques de M. de Humboldt, eût permis au monarque espagnol qui s'y serait établi, de transmettre ses ordres dans six semaines à la Péninsule, en Europe, et dans quarante jours aux îles Philippines, en Asie; si nous considérons ses ports dans la mer Pacifique et leur proximité du Canada et de l'Australie; si nous songeons surtout à la possibilité de confondre les flots des deux Océans qui baignent ses côtes dans un canal, qui deviendrait une des grandes routes du commerce du monde (1); nous nous convaincrons que cette nouvelle république réclamera bientôt pour elle-même tous les trésors de ses mines, et qu'elle cessera de les exporter sur les galions de la Vera-Crux et d'Acapulco.

(1) Voyez l'examen de ce projet, page 364 de la seconde livraison du 1er volume.

AGRICULTURE.-INDUSTRIE.-COMMERCE.

DES PROGRÈS DE LA RICHESSE NATIONALE EN ANGLETERRE.

Il est utile pour les nations, comme pour les particuliers, de considérer, de tems en tems, la situation de leurs affaires, et d'examiner, avec une attention scrupuleuse et patiente, si leurs intérêts généraux prospèrent ou sont en souffrance. Le moment paraît être arrivé, pour la Grande-Bretagne, de faire cet examen. Au-dehors, nous sommes en paix avec nos voisins, et nous jouissons, dans l'intérieur, d'un degré de tranquillité plus qu'ordinaire. Il n'y a peut-être jamais eu d'époque où toutes les branches de notre industrie se soient trouvées dans une situation aussi prospère, et où les diverses classes d'individus qu'elles occupent aient été plus employées. Presque toujours, dans les tems antérieurs, des plaintes, plus ou moins fondées et plus ou moins vives, ont été proférées, soit par les cultivateurs, soit par les négocians, les armateurs ou les chefs de nos fabriques. Aujourd'hui, si aucune classe n'entretient l'espoir de gains extravagans, aucune, non plus, n'a à souffrir de privations douloureuses. Nous paraissons jouir de ce vent modéré, mais constant, qui fait entrer le navire dans le port, d'une manière bien plus certaine que s'il était poussé par un vent plus impétueux quoique favorable.

M. Lowe a publié, il y a quelque tems, un ouvrage qui a le mérite incontestable d'être un extrait très-clair et fort bien fait de documens authentiques mis sous les yeux du

Parlement, et relatifs à la situation actuelle du royaume (1). Lorsque cet ouvrage parut, les produits agricoles avaient éprouvé une baisse temporaire que l'auteur a prise pour une baisse permanente. Il en résulte que quelquefois il n'estime pas assez haut la valeur des produits annuels de l'Angleterre. Mais si, à cet égard, nous n'adoptons pas toujours ses conclusions, nous n'en considérons pas moins son livre comme fort utile; car, sous une forme agréable et commode, il contient beaucoup de renseignemens précieux que l'on n'aurait pu se procurer que par des recherches pénibles dans une masse de papiers parlementaires très-volumineuse, et qui, d'ailleurs, n'est accessible qu'à un petit nombre de personnes. Cependant, le tableau qu'il a présenté de l'état actuel de nos affaires, aurait été plus complet et plus satisfaisant, si, en établissant quelques comparaisons avec la situation du royaume, à des époques antérieures, il nous eût mis à même d'apprécier l'étendue et la rapidité de nos progrès. Nous allons tâcher de suppléer à ce qui manque, sous ce rapport, à l'ouvrage de M. Lowe; et comme nous serons forcés d'entrer dans des développemens assez étendus; afin de ne pas abuser de la patience du lecteur, nous nous interdirons toute espèce de discussion théorique, et nous nous contenterons de rapporter des faits. Maintenant, sans un plus long préambule, nous entrons en matière.

La plus importante de toutes les branches de l'industrie nationale est incontestablement l'agriculture. Aucune autre n'occupe un aussi grand nombre de personnes, et elle nous fournit à tous la plus grande partie des denrées alimentaires que nous consommons. Mais, par sa nature même, elle n'est pas susceptible de faire des progrès ra-

(1) *The present state of England, in regard to agriculture, trade and finance, with a comparison of the prospects of England and France.* By Joseph Lowe, Esq. 1822.

pides. Dès les tems les plus reculés, elle a arrêté l'attention de tous les hommes réunis en société, et cependant, encore aujourd'hui, la science de l'agriculture ne se compose que d'une série de faits. La théorie en est à peine ébauchée, et les cultivateurs sont obligés, dans la pratique, de suppléer à l'insuffisance de ses préceptes.

Le principe le plus actif des progrès de la richesse et du bien-être des sociétés a été la division du travail. Mais comme les travaux de l'agriculture ne sont pas simultanés, ce principe est peu susceptible de lui être appliqué. Nous distinguons, il est vrai, le nourrisseur de bestiaux, de la laitière, et l'un et l'autre, du cultivateur qui sème les grains, mais on a rarement tenté d'introduire, avec quelque étendue, la division du travail dans l'exercice des occupations manuelles de la ferme. La même main qui, dans une saison, emploie la serpe ou la faux, dans d'autres, doit se servir du fléau ou de la bêche : aussi aucun de ceux qui sont occupés de la culture des champs, n'acquiert-il ce degré supérieur d'habileté qui peut seulement être le résultat de l'usage continuellement répété du même genre de travaux.

L'emploi des différentes machines pour abréger le travail, surtout depuis que l'importance de sa division a été généralement sentie, a eu des résultats immenses dans toutes les branches de notre industrie manufacturière; mais ces améliorations mécaniques ont été peu appliquées et paraissent peu susceptibles de l'être à l'industrie agricole. Les moulins pour battre le blé, ne compensent que très-difficilement les frais de leur construction, quand ce n'est point un cours d'eau qui les fait mouvoir. Jusqu'à présent, on a fait peu d'usage des machines à ensemencer et des nouvelles charrues, nommées *drill-ploughs;* il y a même des cantons où elles sont absolument inconnues. La machine à vanner fait, il est vrai, une exception à cette règle générale : comme il est possible de l'employer dans tous

les tems, quel que soit l'état de l'atmosphère, elle a été presqu'universellement adoptée; mais elle sert plutôt à parer à quelques-uns des inconvéniens de notre climat, qu'à abréger le travail ou à en augmenter le produit.

Comme les cultivateurs sont en général très-sédentaires, ils sont moins susceptibles de perfectionnement que les autres classes de la société. Les innovations leur sont odieuses, et c'est toujours avec crainte ou mépris qu'ils accueillent les changemens qu'on leur propose. Cette disposition se manifesta fortement, lorsqu'il y a cinquante ou soixante ans, on introduisit le navet en Angleterre, et plus récemment lorsqu'on commença à y cultiver le *ruta-baga* ou navet de Suède. Le même esprit anime les ouvriers que les cultivateurs emploient, et rien n'est plus difficile que de les déterminer à changer le mode de leurs travaux ou la forme de leurs outils. Nous pouvons en citer une preuve récente : la faux écourtée du Hainault donne la facilité de recueillir trois fois plus de blé dans un jour, qu'on ne peut le faire avec la faux anglaise; et sir George Rose avait fait venir à ses frais des moissonneurs flamands pour apprendre aux nôtres à s'en servir. Mais ses bonnes intentions n'ont eu aucun résultat, et nous croyons que l'usage de cette faux, loin de s'étendre, a été abandonné, même dans les cantons où on avait d'abord tenté de l'introduire.

Cependant, en comparant les progrès de l'agriculture anglaise avec ceux de l'agriculture des autres pays, nous nous convaincrons que relativement ils ont été très-rapides. Nous n'avons pas besoin de remonter jusqu'au quatorzième siècle pour nous assurer de ces progrès; mais peut-être n'est-il pas inutile d'observer que l'auteur de *Fleta*, qui écrivait sous le règne d'Édouard Ier, dit que si la terre rendait trois pour un, le fermier perdrait, à moins que le grain ne se vendît cher. Il paraît, d'après le même ouvrage,

qu'ordinairement on semait deux boisseaux de grains par acre. Sir John Cullum nous donne le compte d'une ferme du Norfolk, en 1390, d'où il résulte que le produit par acre avait été en froment, de six boisseaux; en orge, de douze; et en avoine, de cinq; mais cette année avait dû être mauvaise, car le même écrivain estime à douze boisseaux de grains, le produit ordinaire de l'acre. Cependant c'est beaucoup moins par nos récoltes en céréales que par la culture des légumes, que nous pouvons apprécier les progrès que nous avons faits depuis ces tems reculés. On commença à établir des jardins dans la première partie du quinzième siècle; mais ils furent presque tous détruits pendant le cours des guerres civiles d'York et de Lancastre. Il paraît que, dans le principe, ce fut sur les côtes de l'est que se trouvaient la plupart de ces jardins, à cause du voisinage de la Flandre; et qu'ils ne suffisaient pas même à la consommation de quelques riches propriétaires qui les faisaient cultiver. Selon Evelyn, le chou ordinaire, que l'on avait tiré des Pays-Bas, fut introduit pour la première fois en Angleterre, en 1539; mais cette culture n'avait pas encore fait beaucoup de progrès en 1562, puisqu'à cette époque, Bullein écrivait dans son livre des Simples : « Le chou est excellent pour faire des potages, et c'est un légume d'un grand profit que les Flamands nous vendent cher, quoiqu'il vienne dans nos jardins où nous le négligeons; car il y en a en abondance entre Aldborough et Hertford, dans le Suffolk, sur le bord de la mer. »

Hartlib, l'ami de Milton, auquel Cromwell avait accordé une pension, à cause de ses écrits sur l'agriculture, dit que de son tems les vieillards se rappelaient les premiers jardiniers qui étaient venus dans le Surrey, et qui avaient vendu des carottes, des panais, des pois et des raves : ces légumes étaient alors considérés comme très-rares, attendu qu'on les faisait venir de la Hollande. « Ce fut, dit-il, sous le

règne d'Henri VIII que le houblon et le cerisier furent plantés pour la première fois, et les artichauts et les groseilles ne commencèrent à être cultivés que du tems d'Élisabeth. Mais, à cette époque, on tirait encore des cerises de la Flandre, des oignons, du safran et du réglisse d'Espagne, et du houblon des Pays-Bas. Quant aux pommes de terre, on ne commença à les connaître qu'en 1586, et, pendant près d'un siècle, on les cultiva dans les jardins, comme une plante exotique très-précieuse, destinée seulement à la table des grands et des riches. Il résulte d'un manuscrit qui contient le compte des dépenses de la maison de la reine Anne, femme de Jacques Ier, qu'alors elles se vendaient un shilling la livre.

Lorsqu'on lit l'histoire de l'agriculture, il est curieux de voir combien ses progrès ont été accélérés par ceux du commerce et des manufactures. C'est en Flandre que le commerce et l'agriculture avaient pris, pendant le moyen âge, les accroissemens les plus rapides. Le commerce, en augmentant le nombre des consommateurs, en même tems qu'il en augmentait la richesse, leur avait permis des jouissances inconnues à leurs ancêtres, et il était devenu, de cette manière, un stimulant très-actif de l'industrie agricole. La même chose est arrivée en Angleterre, qui a reçu de la Flandre les premiers élémens de l'industrie et du commerce, et avec eux une impulsion qui a déterminé les cultivateurs à adopter de nouvelles méthodes et à tenter de nouvelles cultures.

Cette impulsion s'est prolongée jusqu'à nos jours, avec une force toujours croissante. Dans les tems les plus reculés dont nous venons d'entretenir le lecteur, il existait à peine, dans la société, une classe intermédiaire. Le pays était divisé en un certain nombre de grands propriétaires qui le faisaient cultiver à leur profit, par des hommes qui étaient tous dans leur dépendance. Comme les habitans des villes

étaient peu nombreux, les produits agricoles n'avaient guère d'acheteurs; et le surplus des années abondantes était consommé dans des prodigalités féodales, tandis qu'au contraire, dans les mauvaises années que l'imperfection de l'agriculture rendait fort communes, la disette et quelquefois même une famine absolue faisaient rapidement décroître la population. Les villes qui existaient alors dépendaient, pour la plupart, de quelque baron voisin, qui accordait aux bourgeois l'usage du terrain sur lequel elles étaient construites, et celui du terrain environnant, sous la condition qu'ils lui fourniraient des vêtemens, des armes et quelques petits articles de luxe. Ce ne fut que graduellement que se forma la classe des fermiers; d'abord, au moyen d'engagemens pris avec le propriétaire, de lui remettre une certaine portion de fruits; ensuite par une espèce de participation entre le propriétaire et le cultivateur; et enfin lorsque le commerce, en s'étendant, donna aux consommateurs les moyens de payer en argent les fruits de la terre, les fermiers purent aussi payer en argent le prix de leurs baux, et, en retour, ils acquirent des droits certains et déterminés sur le sol.

Il paraît, d'après ce que dit Harisson, dans sa description de la Bretagne, qu'entre le règne d'Édouard Ier et celui d'Élisabeth, la culture et par conséquent le produit de la terre s'étaient fort améliorés. De son tems, dans les années médiocres, un acre convenablement cultivé produisait communément de seize à vingt boisseaux de seigle ou de froment, trente-six boisseaux d'orge et quatre ou cinq *quarters* d'avoine.

A cette époque l'acre ordinaire avait près d'un quart de plus que notre acre d'aujourd'hui; mais, d'un autre côté, le boisseau contenait au moins neuf gallons au lieu d'en contenir huit, comme maintenant. A mesure que l'agriculture se perfectionnait, la terre devenait plus productive, et

partant il fallait moins de bras pour la cultiver. Comme les progrès de la richesse générale permettaient à un plus grand nombre de consommateurs d'acheter de la viande, on avait mis en pâturages une portion plus considérable du territoire. Ce changement est indiqué par plusieurs lois du livre des statuts, qui furent rendues pour empêcher la trop grande extension des pâturages, afin que les prolétaires des campagnes qui, à cette époque, n'avaient guère d'autres moyens de s'occuper que les travaux des champs, ne restassent pas sans ouvrage.

Mais, sans nous astreindre à suivre pas à pas la marche de notre agriculture, ce que d'ailleurs l'insuffisance des documens authentiques ne nous permettrait pas de faire, il nous sera facile de constater l'étendue de ses progrès, par les produits qu'elle fournit aujourd'hui. Pendant le cours des cinq années précédentes, nous n'avons consommé que des grains venus dans notre propre sol; et, pendant les soixante-dix dernières années, quoique nous ayons eu plusieurs récoltes très-mauvaises, la quantité de grains tirés de l'étranger a été insignifiante. Depuis l'année 1754 jusqu'à la fin de 1824, l'importation du froment étranger, déduction faite de ce qui a été exporté, ne se monte qu'à 15,195,004 quarters, ou 217,071 quarters et une fraction par année. Comme, pendant le même espace de tems, la population moyenne a été de plus de 10,000,000 d'ames, puisqu'elle s'est graduellement élevée de huit à quinze millions, en admettant que chaque individu, l'un portant l'autre, consomme un quarter par année, la quantité de blés tirés du dehors n'a pu servir qu'à la consommation de treize jours. Mais, si nous mettons de côté les importations faites en 1800, 1801, 1810, 1817 et 1818, qui ont suivi des années excessivement mauvaises, il en résultera que les blés étrangers n'ont pas fourni à une consommation de plus de huit à neuf jours. Ainsi, il est évident que tandis

que les consommateurs se sont élevés de huit à quinze millions, le produit de notre sol s'est accru de la même manière, et même, pendant les cinq dernières années qui, à la vérité, ont été d'une fécondité plus qu'ordinaire, ce produit s'est augmenté dans une proportion plus forte que la population.

Il y a un assez grand nombre de personnes qui pensent avec regret aux dix années qui se sont terminées en 1764, qu'elles supposent avoir été extrêmement favorables aux cultivateurs. A cause que pendant ces dix années, la quantité du grain exporté a été plus considérable que celle du grain importé, ils croient que les fermiers de cette époque se trouvaient dans une situation beaucoup plus heureuse que ceux des tems postérieurs, lorsque l'importation a été plus forte que l'exportation. Mais, en y réfléchissant un peu, ces personnes se convaincront facilement que l'importation où l'exportation d'une quantité de grains qui équivaut à peine au 45me de la consommation du pays, ne peut exercer aucune influence sur le sort des producteurs. L'excédant de l'exportation sur l'importation n'a été, année commune, pendant le tems qui s'est écoulé de 1754 à 1764, que de 238,578 quarters de froment, et de 250,075 quarters d'orge; mais quoiqu'une exportation aussi peu considérable n'ait pu exercer aucune influence sur la condition des cultivateurs, elle sert cependant à constater la dépréciation des produits agricoles, car il est évident qu'elle n'aurait pas eu lieu, si les prix des marchés de la Grande-Bretagne n'eussent pas été inférieurs à ceux des marchés du dehors. Les consommateurs de l'intérieur sont, sans contredit, ceux qui procurent le plus d'avantages aux propriétaires fonciers, et tout ce qui tend à augmenter le nombre des habitans, et à leur fournir des moyens de consommer davantage, doit en même tems augmenter, dans une proportion correspondante, le bien-être de ces proprié-

taires. A mesure que le commerce et l'industrie manufacturière augmenteront la richesse du pays, il y aura aussi plus de demandes pour les produits agricoles d'une qualité supérieure. Ceux qui vivaient avec de l'orge consommeront du froment; ceux dont le pain était la principale nourriture, mangeront aussi du bœuf et du mouton; et les consommateurs de bœuf et de mouton pourront acheter des alimens plus chers et plus délicats. Les différens progrès que fait la société doivent tous concourir à accroître la valeur de la terre et celle de ses fruits, tandis que les propriétaires, devenus plus riches et pouvant se permettre un plus grand nombre de jouissances de luxe, contribuent à leur tour à la prospérité du commerce et de l'industrie par la consommation qu'ils font de leurs produits. Telle est, en effet, la marche graduelle et progressive qu'a suivie parmi nous la richesse publique.

Une autre branche de l'industrie nationale qui, à cause de son étendue et de son utilité, mérite une attention particulière, ce sont les constructions, soit qu'elles doivent servir d'habitations ou d'ateliers pour confectionner les marchandises, ou bien de magasins pour recevoir ces mêmes marchandises en dépôt lorsqu'elles sont confectionnées. Nous n'avons aucune donnée qui nous permette de calculer avec exactitude les accroissemens récens de ces deux dernières classes de constructions. Les états que l'on a dressés de la population en 1801, 1811 et 1821, n'indiquent que le nombre des maisons qui existaient dans ces trois années, et les différences d'une époque à l'autre constatent seulement les augmentations que ce nombre a reçues; mais ils n'indiquent pas combien de maisons neuves en ont remplacé de vieilles; combien de grands et dispendieux édifices ont été substitués à des bâtimens d'un ordre inférieur; ni combien d'habitations commodes, quoique de petite proportion, ont été construites pour loger des caté-

gories nombreuses d'individus qui auparavant vivaient dans des chaumières, dans des caves ou dans des greniers. Il résulte des états de 1801 que le nombre des maisons habitées, était alors, en Angleterre et dans le pays de Galles, de 1,580,923; en 1821, il était de 2,088,156; ainsi il y avait eu un accroissement de 507,233, ou de près d'un tiers, dans le court espace de vingt ans.

Comme les nouvelles constructions nous paraissent être une preuve incontestable de l'augmentation de la richesse nationale, en même tems qu'elles-mêmes concourent puissamment à cette augmentation, ainsi qu'il nous sera facile de le démontrer, nous espérons que le lecteur excusera les développemens dans lesquels nous croyons devoir entrer à cet égard.

Toute construction nouvelle suppose l'existence antérieure d'un capital. Il est rare qu'on fasse bâtir une maison, sans avoir les fonds nécessaires pour en payer les frais; et lorsqu'on ne les a pas, il faut ou les emprunter, ou se servir d'ouvriers qui aient par devers eux assez d'argent pour travailler à crédit. Il est aussi impossible d'élever une maison sans capital que de l'élever sans bras, et il importe peu à notre proposition dans quelles mains ce capital se trouve.

Quelques entrepreneurs de bâtimens pourront sans doute donner à leurs opérations une extension exagérée, qui leur fera perdre une partie ou même la totalité des capitaux qu'ils y engageront; mais il en est de même dans toutes les autres branches d'industrie; et la diminution du profit empêchera que ces opérations se prolongent assez long-tems, pour que la richesse publique en soit affectée. Si la population surabonde, le prix des loyers s'élèvera, et les constructeurs gagneront davantage. Si au contraire il y a plus de logemens qu'il n'en faut, les loyers baisseront, et les entrepreneurs de bâtimens devront se contenter d'un bé-

néfice plus modéré. Dans l'un et l'autre cas, la construction d'une nouvelle maison suppose nécessairement la formation antérieure d'un capital ; et il importe peu au public en général, à qui cette maison profite le plus, de celui qui l'a fait bâtir, de celui qui l'a achetée ou de celui qui la loue.

Mais la construction d'un bâtiment n'est pas seulement une preuve de l'accumulation d'un capital : c'est aussi un moyen très-réel d'augmenter la richesse de la nation. Le terrain sur lequel il est élevé devient ordinairement plus précieux, par le choix qu'on en a fait. Les matériaux qui constituent les différentes parties d'une maison sont, en général, de peu de valeur, avant que le travail humain les réunisse. La pierre qui n'avait aucun prix, quand elle était dans le sein de la terre, en acquiert, lorsqu'elle est transportée à sa surface. Les ouvriers employés dans l'opération profitent de l'excédant de leurs gages sur leur dépense ; et les marchands qui les nourrissent ou qui les habillent font à leur tour un nouveau bénéfice. Le profit du maître de la carrière résulte de la différence qui existe entre les gages qu'il a payés et le prix de la pierre. Lorsqu'elle a été extraite du sol, il faut la conduire au lieu où elle doit être employée. Si c'est par eau que ce transport s'effectue, le maître du bateau sur lequel la pierre sera chargée, fera un bénéfice dont le montant sera plus ou moins élevé, selon le prix que lui aura coûté ce bateau, les salaires qu'il donnera aux hommes de l'équipage, et la dépense qu'occasioneront les chevaux de halage. Un premier bénéfice aura été recueilli antérieurement par le marchand de bois, les scieurs, les cordiers et tous ceux qui auront concouru d'une manière quelconque à la construction ou à l'équipement du bateau. Enfin les actionnaires des canaux gagneront également, au moyen des droits de péage qu'ils prélèveront.

Avant qu'on puisse faire usage de la matière brute, il faut en préparer une autre par des procédés plus longs, afin d'en cimenter les diverses parties et d'en composer un tout solide. En conséquence, la pierre à chaux sera conduite avec des profits de la même nature, tous petits, mais singulièrement nombreux et diversifiés, du lieu où on la trouve, jusqu'au four, où une autre substance, le charbon de terre, qui n'avait pas plus de valeur lorsqu'il était dans la mine, sera transporté avec des profits semblables. Quant aux ouvriers employés à la construction des murs, ils auront pour bénéfice la différence qu'il y aura entre le montant de leur salaire et les dépenses qu'ils seront obligés de faire pour leur entretien personnel et pour l'acquisition de leurs outils. La première de ces dépenses procurera un bénéfice à plusieurs espèces de marchands, et la seconde, au mineur, au forgeron, en un mot, à une série très-variée de professions diverses qui concourent toutes à l'exécution de ces outils. Il faut aussi ajouter à ces profits, ceux que fera le maître maçon sur l'ensemble des travaux des ouvriers qu'il emploiera, et sur le coût des matériaux qu'ils mettront en œuvre.

Nous n'avons encore parlé que du commencement de la construction de la maison. Il est évident qu'à mesure qu'elle s'avancera, les matériaux employés proviendront de sources plus nombreuses et toujours plus variées, et que les profits se diviseront et se subdiviseront, pour ainsi dire, à l'infini. Il y aura ceux du charpentier, du menuisier, du plombier, du ferblantier, du peintre, du marchand de glaces, du marchand de papier et bien d'autres encore qui deviendront les centres d'autant de cercles particuliers, dans lesquels les bénéfices iront se répartir de la manière que nous avons déjà indiquée. Nous ne pousserons pas cette analyse plus loin : il nous suffit d'avoir montré clairement, qu'une portion considérable, et peut-être même la plus

considérable des fonds employés à bâtir, contribue puissamment à augmenter le bien-être, non pas d'une classe particulière, mais de la société en général.

Si le nombre des maisons s'augmentait plus rapidement que la population, quoique ce fût une indication certaine de l'accumulation antérieure des fonds nécessaires pour les bâtir, ce serait cependant une preuve moins positive de l'état florissant de la nation, que celle qui résulte de la proportion actuellement existante entre l'accroissement des maisons et l'augmentation des habitans. En comparant les états de recensement de 1801 et 1821, on voit que dans l'espace de vingt ans, le nombre des habitans s'est accru de trente-un pour cent, et que celui des maisons ne s'est accru que de trente. Londres avait, en 1801, 121,229 maisons, et 864,845 habitans; et, en 1821, il avait 164,681 maisons, et 1,225,694 habitans; de manière qu'il faudrait douze mille maisons de plus pour que, dans le cours de ces vingt années, le nombre des maisons et des habitans se fût augmenté dans la même proportion.

C'est dans quelques villes manufacturières où le nombre des habitans et des maisons s'est augmenté le plus rapidement, que la supériorité de l'accroissement des personnes sur celui des habitations est le plus sensible. Ainsi, par exemple, à Manchester, les habitans se sont augmentés de 68 p. °/₀, et les maisons seulement de 56; à Birmingham, les habitans se sont augmentés de 49 p. °/₀, et les maisons de 45; à Nottingham, les habitans se sont augmentés de 48 p. °/₀, et les maisons de 40. Les maisons et la population de Leeds, de Derby et de Carlisle se trouvaient à peu près dans la même proportion, aux deux époques. A Bristol, à Norwich et à Exeter, les habitans se sont augmentés plus rapidement que les maisons, et presque dans la même proportion qu'à Londres.

Nous avons déjà dit que nous n'avions pas de données

suffisantes pour déterminer la proportion qui existe entre le nombre des magasins et des ateliers et celui des habitations. Nous nous contenterons de donner une idée de l'augmentation de ces divers genres de constructions, en faisant connaître la quantité de briques qui a acquitté le droit à plusieurs époques. Le droit sur les briques fut, comme on sait, imposé en 1784. Voici dans quelle progression s'est accrue la consommation de cet article :

	Briques.
Quantité moyenne imposée dans le cours des années 1785, 1786 et 1787	463,405,628
Quantité moyenne imposée dans le cours des années 1801, 1802 et 1803	728,447,055
Quantité moyenne imposée dans le cours des années 1811, 1812 et 1813	934,065,839
Quantité moyenne imposée dans le cours des années 1821, 1822 et 1823	1,020,289,183

Nous allons nous occuper maintenant d'un autre emploi que l'on a fait du capital national, et qui n'est pas d'une moins haute importance. Nous voulons parler des canaux navigables qu'on connaissait à peine en Angleterre, il y a soixante ans. L'on a souvent comparé ce genre d'opération à une loterie, dans laquelle il y a un petit nombre de lots et une multitude de billets blancs, et l'on a même prétendu que le produit des canaux du royaume représentait tout au plus l'intérêt légal des sommes employées à les construire. Nous avons fait des efforts pour connaître exactement le produit de ces entreprises, non parce qu'elles nous auraient paru moins avantageuses au public, si ces assertions eussent été fondées; mais parce que, sur un sujet si important, nous avons pensé qu'il convenait d'avoir des renseignemens exacts et positifs.

Voici le résultat de nos recherches, sur la situation de quatre-vingts compagnies de canaux: vingt-trois ont dépensé

3,754,910 liv. st., et n'ont pas encore donné de dividende à leurs souscripteurs; quatorze ont dépensé 4,073,678, et paient maintenant un dividende de 92,281 liv. st.; vingt-deux qui ont dépensé 2,196,000 liv. st., paient un dividende de 162,400 liv. st.; onze qui ont dépensé 2,073,300 liv. st., paient 216,024 liv. Les autres dix compagnies ont fait une dépense de 1,127,230 liv. st., et elles paient à leurs actionnaires 311,554 liv. La somme totale dépensée a été de 13,205,117 liv. st. (330,127,925 fr.); et les dividendes annuels s'élèvent à 782,257 liv. st. (19,556,425 fr.); ce qui fait environ 5 3/4 p. °/ₒ du capital. Mais c'est bien moins à cause des bénéfices de leurs actionnaires, que les canaux sont utiles, qu'à cause de la valeur qu'ils donnent à plusieurs produits des districts qu'ils traversent. Le fer des mines, la pierre des carrières, et même la craie, les cailloux qui, auparavant, étaient de peu ou de nulle valeur, en acquièrent, et deviennent des articles de commerce que l'on peut facilement échanger avec d'autres.

Nous devons aussi dire quelque chose de cette admirable invention moderne, au moyen de laquelle la force de la vapeur a été si heureusement substituée à celle des hommes et des animaux. Il y a maintenant cinquante ans que la première machine à vapeur, exécutée d'après les plans de M. Watt, a été mise en mouvement. Les avantages en furent si évidens, qu'on ne tarda pas à en multiplier les applications, et que le nombre s'en accrut avec une rapidité extraordinaire. M. Partington, dans son histoire de la machine à vapeur, estime le nombre de celles qui étaient en activité, il y a trois ans, à dix mille qui faisaient l'ouvrage de deux cent mille chevaux. Quoique l'acquisition de ces machines ait dû coûter quatre fois plus que n'auraient coûté les animaux qu'elles remplacent, cependant comme il faut les renouveler moins souvent, et que, d'ailleurs, le combustible qui les alimente coûte un quart

de moins que le fourrage, les avantages de l'adoption de ces puissans moteurs sont incontestables.

Cette branche d'industrie qui, avec ses divisions et ses nombreuses subdivisions, est désignée sous le titre de fabrique de coton, est une de celles qui font le mieux voir toutes les ressources de l'esprit humain, et qui ont le plus activement contribué à faire jouir les individus des classes inférieures d'un degré d'aisance auquel leurs pères étaient entièrement étrangers. Il paraît que ce fut en 1600 que cette fabrication fut introduite en Angleterre. Quoique, selon les idées du tems, elle eût acquis, dans le voisinage de Manchester, un très-grand développement en 1641, ce ne fut qu'en 1760 qu'on parvint, pour la première fois, à faire un tissu uniquement composé de coton. Auparavant, l'art de donner assez de force au coton pour pouvoir en former la chaîne du tissu, était inconnu; on ne s'en servait que pour la trame, et la chaîne était faite avec du fil de lin. L'introduction de la machine à carder fut bientôt suivie de diverses tentatives pour filer à la mécanique; mais ces tentatives furent infructueuses jusqu'en 1769, où le célèbre Arkwright obtint une patente pour sa machine à filer. Nous n'insisterons pas sur le mérite de cette machine, ni sur celui des différentes améliorations qu'elle a reçues depuis. Nous voulons seulement déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle a eu lieu cette belle invention dont les résultats ont été aussi prompts qu'étendus.

Quoique l'emploi des machines ait été poussé plus loin dans cette fabrication que dans toute autre, le bon marché de ses produits les met à la portée de tant d'individus, qu'il n'y en a aucune, à l'exception de l'industrie agricole, qui donne de l'occupation et des moyens de subsistance à un aussi grand nombre d'ouvriers. On peut affirmer sans crainte que quoique la quantité de coton brut façonné dans les

fabriques ait plus que centuplé, depuis soixante-dix ans, le nombre de personnes que ces fabriques emploient à augmenté dans une proportion encore plus forte, malgré les méthodes abrégées de travail qui ont été découvertes. Il résulte des comptes de la douane que la quantité du coton brut, importé à trois époques différentes, a été comme il suit :

	Livres.
Quantité moyenne du coton importé annuellement, dans le cours de 1765, 1766 et 1767..............	4,241,364
Quantité moyenne du coton importé annuellement, dans le cours de 1804, 1805 et 1806..............	59,908,673
Quantité moyenne du coton importé annuellement, dans le cours de 1822, 1823 et 1824..............	153,799,302

Mais l'augmentation de la quantité de coton brut façonné, dans nos manufactures, ne peut donner qu'une idée très-imparfaite de l'importance qu'a acquise cette fabrication. Dans le principe, on ne faisait guère avec le coton que des étoffes grossières, telles que celles qu'on emploie pour faire des poches, des vestes de palefreniers, etc. Plus tard, on commença à fabriquer des bouracans et autres tissus de la même nature. On fit ensuite des velours de coton et différentes étoffes de fantaisie. La valeur du coton brut qui entrait dans ces tissus faisait une portion très-considérable de leur valeur totale. Mais lorsque les métiers à filer se perfectionnèrent, on fabriqua des mousselines dont la finesse s'accrut progressivement, jusqu'à ce qu'enfin avec une livre de coton, tout au plus, du prix de trois shillings, on fit une pièce qui représentait une valeur de plus de six liv. st. Les progrès que nous avons faits dans la fabrication de ce dernier article, ont même été si rapides que tandis qu'il y a quarante ans, toutes les mousselines dont on faisait usage en Europe et en Amérique, venaient des Indes orientales, nous en envoyons aujourd'hui des

quantités très-considérables dans ces mêmes contrées, indépendamment de celles que nous expédions pour les autres marchés du dehors et de celles qui se consomment dans l'intérieur (1).

(1) Note du Traducteur. Aucun fait n'est assurément plus remarquable dans l'histoire du commerce, que cette révolution qui s'est opérée dans les relations mercantiles de l'Inde et de l'Angleterre; et rien n'est plus propre à faire sentir les prodigieux avantages de l'emploi des machines. En Angleterre, le prix moyen de la main d'œuvre est de 2 sh. 5 d. (environ 58 sols); dans l'Inde, il est seulement de 2 pences (4 sols). Les fabricans anglais tirent du Bengal une grande partie du coton qu'ils emploient : de manière que, pour y faire vendre leurs tissus, il faut qu'ils supportent la dépense d'un double transport, chacun de 4 à 5 mois. Il faut en outre qu'ils paient : 1° une prime d'assurance d'au moins 6 p. % de la valeur des cotons bruts qu'ils font venir des possessions de la Compagnie ; 2° une autre prime, également de 6 p. % de la valeur de ces mêmes cotons qu'ils y renvoient façonnés. A ces frais, nous devons ajouter encore l'intérêt de leur argent, pendant tout le tems qui s'écoule, depuis le moment où ils en expédient pour solder leurs achats, jusqu'au moment où le retour des fonds, réalisés par la vente de leurs produits, les fait rentrer dans leurs avances. Cependant tous ces désavantages n'ont pas empêché l'industrie, comparativement si récente, de la Grande-Bretagne, d'écraser dans l'Inde, au moyen des puissantes machines dont elle dispose une industrie antique qui remonte à des tems immémoriaux. C'était du Bengal que les Anglais tiraient la plus grande partie des étoffes de coton qu'ils portaient dans le siècle dernier; et maintenant ils en envoient chaque année pour plus de trente millions de fr. dans les différentes présidences de la Compagnie. Peut-être aussi verrons-nous un jour les Européens vendre des schalls jusque dans les vallées du Cachemir. La révolution commerciale sur laquelle nous venons de donner quelques détails a fait ressortir tout le vice de l'institution des castes. Les Hindous n'ont pas, comme nous, la possibilité de se retirer d'une industrie improductive pour se livrer à des travaux plus avantageux. Attachés éternellement, par d'absurdes croyances, à la profession de leurs pères, dès qu'elle cesse de pouvoir fournir à leur subsistance, il faut qu'ils vivent des secours nécessairement précaires et insuffisans de la charité publique, quand ce sont des classes nom-

Voici, d'après les évaluations officielles de la douane, quelle a été, aux époques indiquées ci-dessus, la valeur de tous les cotons exportés.

	Livres sterlings.	Francs.
Valeur moyenne des exportations de tissus de coton faites annuellement, en 1765, 1766 et 1767........................	223,154	(5,577,858)
Valeur moyenne des exportations de tissus de coton faites annuellement, en 1804, 1805 et 1806........................	8,734,917	(218,372,925)
Valeur moyenne des exportations de tissus de coton faites annuellement, en 1822, 1823 et 1824........................	26,128,221	(653,205,525)

Pendant les deux derniers siècles, les manufactures de laine du pays se sont successivement étendues et améliorées; mais les progrès qu'elles avaient faits antérieurement, à l'avénement de Georges III, ne peuvent point supporter le parallèle avec ceux qu'elles ont faits depuis. Il y a quarante ou cinquante ans que lorsque la laine était tondue et lavée, on la peignait ou on la cardait à la main. On la distribuait ensuite à différentes personnes qui la filaient dans des endroits séparés et éloignés les uns des autres. La plupart des fabricans avaient des magasins pour recevoir, à époques fixes, la laine que leur reportaient les fileurs. Cette manière de procéder faisait perdre beaucoup de tems, et, d'ailleurs, elle donnait lieu à des discussions continuelles entre les parties intéressées, sur le poids de la marchandise, et sur le nombre et la longueur des fils des éche-

breuses qu'elle doit alimenter. Depuis que les fabricans anglais ont pu vendre des cotonnades sur les marchés de l'Indostan, à des prix inférieurs à ceux des fabricans du pays, une partie des individus qui s'y occupaient du tissage de ces étoffes, est livrée, dit-on, à toutes les angoisses d'une affreuse détresse, que les perfectionnemens continuels des manufactures de la Grande-Bretagne, doivent encore augmenter à l'avenir. S. F.

veaux. Souvent aussi les fileurs se trouvaient dans des comtés éloignés, et il fallait dépenser beaucoup d'argent pour la transmission de la matière première. C'est à la main que l'on faisait la chaîne, et c'est de la même manière et tout aussi lentement que la trame était disposée sur la navette. C'était également par des opérations manuelles que se faisait tout le travail qui suit celui du tisserand. Des machines ont été successivement inventées, pour exécuter la totalité de ces diverses opérations; et quoique le travail humain ait été fort abrégé, cette fabrication emploie maintenant beaucoup plus de bras qu'elle n'en employait aux époques antérieures. Au moyen de la machine à filer, une plus grande égalité est donnée aux fils. On est parvenu aussi, par d'autres machines, à tondre et à apprêter les draps avec moins de dommage que précédemment; et il résulte de l'ensemble de ces divers procédés, qu'avec la même solidité, ils offrent beaucoup plus d'apparence. Tous les travaux s'exécutent actuellement sous la surveillance du maître: il peut en combiner les diverses parties; il sait à jour fixe quand les marchandises pourront être mises en vente; et les capitaux employés dans ces opérations circulent avec une célérité qu'on n'aurait jamais cru possible.

Nous avons eu, il y a quelques années, une singulière preuve de la manière rapide avec laquelle on travaille maintenant ces tissus, lorsque Sir John Throgmorton se mit à table avec un habit dont la laine avait été coupée le matin sur le dos des moutons. Cette laine avait ensuite été lavée, cardée, filée et tissée; le drap avait été tondu, apprêté et teint; un tailleur en avait fait un habit; et tout cela, dans le tems qui s'était écoulé depuis le lever du jour jusqu'à sept heures du soir.

Quoique les machines appliquées pour la première fois en Angleterre à cette fabrication, aient été depuis imitées dans le reste de l'Europe, et naturalisées aux États-Unis

d'Amérique, cependant nos exportations de draps ont toujours été en augmentant. Non-seulement nous avons mis en œuvre toute la laine de nos troupeaux, quoiqu'ils aient pris une grande extension, mais celle de l'Espagne a aussi été insuffisante, et nous en avons tiré des quantités prodigieuses de la Saxe, de la Prusse et de plusieurs parties du continent européen qui, auparavant, ne nous en avaient jamais fourni. Aucune autre importation de matière première, à l'exception de celle du coton, ne s'est accrue dans une proportion aussi forte, comme on pourra s'en convaincre par le compte suivant.

	Livres.
Quantité moyenne de laine importée annuellement en 1765, 1766 et 1767	4,241,364
Id. en 1788, 1789 et 1790	2,911,499
Id. en 1802, 1803 et 1804	18,884,876

La consommation de nos tissus de laine, dans le même espace de tems, par les nations étrangères, s'est augmentée dans la proportion suivante:

	Liv. st.	Francs.
Valeur des tissus de laine exportés, année moyenne, en 1765, 1766 et 1767	4,630,384	(115,759,600)
Id. en 1804, 1805 et 1806	5,667,551	(141,688,775)
Id. en 1822, 1823 et 1824	6,200,548	(155,013,700)

La fabrication des soieries était un de ces fruits exotiques dont l'introduction exige beaucoup de peines et de patience; elle est aujourd'hui tout-à-fait acclimatée parmi nous, et l'on a été abondamment indemnisé des soins qu'il a fallu lui donner dans l'origine. On avait imposé un droit considérable sur la matière première; mais comme les marchandises fabriquées, dans les manufactures anglaises, avaient la possession à peu près exclusive du marché intérieur, la prospérité toujours croissante du pays communiqua une impulsion active et constante à cette industrie, qui, d'abord

extrêmement bornée, a fini par donner des moyens d'existence à plusieurs centaines de milliers d'individus. La taxe imposée sur la matière première n'avait pas été le seul obstacle aux progrès de ces manufactures. Le salaire des ouvriers qu'elles employaient avait été réglé par une loi, ce qui avait donné lieu à des coalitions et à des désordres multipliés. Ces désordres avaient eu même un caractère si alarmant, pendant la fermentation excitée par Wilkes, que plusieurs fabricans avaient pris le parti de s'éloigner des grandes villes populeuses, et de transférer leurs établissemens dans des lieux plus tranquilles. Ce fut Paisley qu'ils choisirent. Les fabriques de gaze qu'on y établit, y donnèrent ensuite naissance à celles de mousseline, et c'est ainsi qu'un obscur village est devenu une cité florissante. Des considérations semblables ont fait transférer à Leek, à Macclesfield, etc., d'autres branches importantes de la fabrication des soieries. Cependant, quoiqu'une portion considérable des manufactures de ce genre soit maintenant établie dans la campagne, elles ont pris une si grande extension, que le nombre des ouvriers qu'elles occupent dans la capitale et dans son voisinage, est plus considérable que jamais.

Autrefois la matière première nous était à peu près exclusivement fournie par les contrées méridionales de l'Europe, ce qui avait un grave inconvénient; car nos relations avec ces divers pays étaient fréquemment interrompues par des événemens politiques. Mais un grand changement s'est opéré à cet égard, dans les cours de ces dernières années. La culture de la soie a reçu une extension considérable dans nos établissemens des Indes orientales, et on en a beaucoup amélioré la qualité; de manière que celle du Bengal peut maintenant remplacer la soie d'Italie, pour la trame de la plupart des tissus, et surtout pour les franges, les garnitures et autres articles inférieurs. La soie de

la Chine est très-propre, à cause de sa couleur et de sa finesse, à faire des bas; et aujourd'hui les fabricans du continent sont exactement informés des ventes de la Compagnie, et ils achètent à ses agens une partie des soies brutes qu'ils emploient. L'état suivant indique l'accroissement régulier qu'a reçu la consommation de la soie. Le lecteur verra sans doute avec plaisir comme la proportion de l'importation de la soie brute, à l'importation de la soie organsinée, s'est modifiée à mesure que cette branche d'industrie se perfectionnait.

	Soie brute. Livres.	Soie organsinée. Livres.
Quantité moyenne de soie importée annuellement, en 1765, 1766 et 1767, déduction faite des quantités exportées	352,130	363,498
Id. en 1785, 1786 et 1787	547,605	337,860
Id. en 1802, 1803 et 1804	967.805	384,506
Id. en 1822, 1823 et 1824	2,172,401	386,691

Les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer ne nous permettent pas de faire l'histoire de la fabrication du fer, depuis ses commencemens jusqu'à nos jours; nous serions, d'ailleurs, dans la nécessité de nous servir de termes techniques inconnus à la généralité de nos lecteurs. Les grandes améliorations de cette branche si importante de notre industrie datent surtout du moment où l'on substitua le cocke du charbon de terre au charbon de bois, il y a environ soixante-dix ans. Voici quelle a été, à différentes époques, la quantité de fer fondu en Angleterre et dans la principauté de Galles. En 1750, 22,000 tonneaux; en 1788, 68,300 ton.; en 1796, 124,879 ton.; en 1806, 252,000 ton.; en 1816, 380,000 ton.; et en 1824, 600,000 t. Nous n'avons pas de données positives sur le fer fondu en Écosse aux mêmes époques; mais nous avons lieu de croire que l'augmentation a été, proportionnellement, aussi considérable.

Au moyen des progrès que nous avons faits dans la fabrication de cet article, nous avons pu nous passer des fers étrangers, quoique dans certains cas nous nous servions encore de celui de Suède, et nos exportations n'ont pas cessé de s'accroître.

	Ton.
Quantité moyenne de fer exporté annuellement, en 1765, 1766 et 1767	11,373
Id. en 1804, 1805 et 1806	28,009
Id. en 1822, et 1823 et 1824	94,000

L'exploitation des mines de cuivre a reçu aussi de grands accroissemens, et il paraît constant qu'elle a doublé dans ces vingt-cinq dernières années. Cependant nous sommes encore bien loin de pouvoir suffire à notre propre consommation, et nous importons des quantités considérables de cuivre étranger, pour alimenter nos diverses manufactures. Une des meilleures preuves des étonnans progrès de notre commerce de quincaillerie, c'est l'augmentation de la population dans les districts où on s'en occupe. Il n'y a peut-être pas de branche d'industrie où des opérations aussi minutieuses et en aussi grand nombre, soient exécutées par des machines; mais, malgré tous les moyens employés pour abréger ou pour remplacer le travail humain, nulle part ce travail n'a été plus recherché et mieux rétribué que dans quelques villes qui s'occupent spécialement de cette fabrication. Voici dans quelle proportion le nombre de leurs habitans s'est accru pendant les vingt dernières années :

	1801.	1802.
Birmingham	73,670	106,722
Sheffield	45,755	65,275
Wolverhampton	12,565	18,380

La population des paroisses situées dans le voisinage de ces villes, s'est augmentée dans une proportion correspondante.

Les manufactures de toiles n'ont guères jusqu'à présent été établies que dans les districts dont le sol était le plus convenable pour la culture du lin. On pouvait croire que la faveur dont jouissent actuellement les étoffes de coton ferait nécessairement diminuer la consommation des toiles; mais le contraire est arrivé, et jamais on n'en a fait un aussi grand usage que dans ces dernières années, surtout depuis que le principe des *Mule-Jennies* a été appliqué à la fabrication de ces tissus. Nous pouvons donner une preuve incontestable de ce que nous avançons, en faisant connaître la quantité de lin venu du dehors, à trois époques différentes.

	Quintaux.
Quantité moyenne de lin importé annuellement, en 1788, 1789 et 1790	219,610
Id. en 1804, 1805 et 1806	414,246
Id. en 1821, 1822 et 1823	601,887

Cette progression est d'autant plus remarquable que, dans le même tems, la culture du lin, au lieu de diminuer en Angleterre, y avait pris une nouvelle extension.

Voici quelle a été la quantité des toiles que nos fabricans ont exportées aux mêmes époques, après avoir satisfait aux besoins d'une population toujours croissante.

	Yards.
Quantité moynnne des toiles exportées annuellement en 1765, 1766 et 1767	4,681,806
Id. en 1804, 1805 et 1806	10,387,543
Id. en 1822, 1823 et 1824	32,287,543

Cet accroissement du commerce des toiles de la Grande-Bretagne, n'a porté aucun préjudice aux toiles d'Irlande, comme le prouve le compte suivant:

	Yards.
Quantité moyenne des toiles d'Irlande exportées annuellement en 1765, 1766 et 1767	2,219,496
Id. en 1804, 1805 et 1806	4,991,946
Id. en 1822, 1823 et 1824	12,791,126

Il est bien peu de fabrications qui offrent autant d'intérêt que les manufactures de poterie, dont l'art et la science ont également concouru à améliorer les produits. C'est la chimie qui a distingué les différentes espèces de terre et déterminé quels étaient les mélanges que l'on pouvait en faire, ainsi que le degré de cuisson que ces combinaisons variées devaient respectivement subir. L'art a étudié les dessins fournis par l'antiquité; et en imitant les formes des vases étrusques, il en a encore surpassé l'élégance. On a fait de la vaisselle de toutes les qualités, de manière à ce qu'il y en eût pour les différentes classes de la société, depuis les plus pauvres jusqu'aux plus opulentes. On trouve de la poterie anglaise dans chacun des pays et presque dans toutes les maisons du Nouveau-Monde, dans plusieurs parties de l'Asie, et dans la plupart des contrées de l'Europe. Dans l'intérieur, elle a fait abandonner l'usage de la vaisselle de bois et d'étain qui a beaucoup moins de propreté. Comme la matière première n'a aucun prix, c'est l'industrie qui a entièrement créé la valeur de cette fabrication, qui a puissamment contribué à l'accroissement de la richesse nationale. La grande quantité de vaisselle que l'on trouve dans toutes les habitations, ainsi que l'augmentation de la population dans les districts où ces fabriques sont établies, prouvent, d'une manière incontestable, l'extension qu'elles ont prise et les progrès qu'elles ont faits.

Notre commerce de verrerie a dû nécessairement s'augmenter en même tems que les constructions et le nombre des habitans; mais nos verres n'ont pas eu au dehors tout le débit que leur aurait procuré leur qualité supérieure, s'ils n'eussent pas été soumis à une taxe considérable. En effet, quoique cette taxe soit restituée, au moment de l'exportation, le consommateur étranger n'en est pas moins obligé d'en supporter l'intérêt, à partir de l'instant où elle a été acquittée, jusqu'à celui où elle est remise par les

agens du Trésor : il faut en outre supporter la totalité du droit pour les verres qui se cassent dans le transport, depuis la sortie de la fabrique jusqu'au point d'embarquement.

Si la politique avisée qui a fait révoquer l'impôt sur la soie, fait également révoquer celui qui pèse sur cet article, nos manufactures de verre obtiendront nécessairement un grand débit dans les différens marchés du monde. La même observation est applicable à nos cuirs et aux produits de nos poteries, dont la consommation ne s'est pas moins augmentée dans l'intérieur que celle des autres marchandises; mais qui, à cause des droits qu'ils supportent, ne circulent au dehors que très-difficilement, malgré leur excellente qualité.

Nous venons d'esquisser rapidement la situation des branches principales de notre industrie; nous avons vu qu'elle n'avait pas cessé de s'améliorer depuis l'avénement du feu roi, ou du moins depuis la paix de 1763, et que ce mouvement progressif avait continué, avec une rapidité toujours croissante, sous le gouvernement du roi régnant. Le montant total de l'exportation, tant en produits de la Grande-Bretagne qu'en marchandises étrangères, a été, année moyenne, pendant les trois années qui ont suivi la paix de 1763, de 14,925,950 (373,148,750 fr.), ce qui ne fait pas le tiers de l'exportation actuelle des seuls produits de la Grande-Bretagne. Voici, depuis cette époque, comment cette progression s'est opérée :

	Liv. st.	Francs.
Montant total de l'exportation des produits de la Grande-Bretagne, année moyenne, en 1783, 1784 et 1785...	11,090,718	(277,267,950)
Montant total de l'exportation des produits de la Grande-Bretagne, année moyenne, en 1803, 1804 et 1805...	27,726,983	(693,174,575)
Montant total de l'exportation des produits de la Grande-Bretagne, année moyenne, en 1821, 1822 et 1823...	45,283,359	(1,132,083,975)

La revue que nous faisons des sources principales de la grandeur et de la prospérité de la nation, serait assurément fort incomplète, si nous ne disions rien de notre marine marchande. C'est à elle que nous sommes redevables, en grande partie, de notre puissance ; car elle a été l'une des causes les plus actives des succès de notre marine militaire. Les progrès de la marine marchande ont été si réguliers, en Angleterre, que la guerre elle-même, au lieu d'y mettre obstacle, semble au contraire les avoir favorisés. Semblable au chêne dont ses navires sont construits,

« Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro. »

M. Chalmers a fait des recherches sur le tonnage des bâtimens nationaux et étrangers, sortis de la Grande-Bretagne, depuis la restauration de Charles II jusqu'en 1802. Il en résulte que le port de nos navires s'est élevé, pendant cet espace de tems, de 95,266 tonneaux, à 1,459,689. Au commencement de cette période, la proportion des navires étrangers, sortis de nos ports, avec les navires anglais, était comme un est à deux ; et, à la fin, elle n'était plus que comme deux est à sept. Cette proportion a dû nécessairement varier un peu, en tems de guerre, en faveur des bâtimens étrangers ; et, en tems de paix, en faveur des nôtres. Ce mouvement progressif a continué, puisque le tonnage des bâtimens marchands qui, comme nous venons de le voir, était, en 1802, de 1,459,689 ton., se trouvait, en 1823, de 2,519,044. Le nombre des hommes d'équipage s'était élevé à 166,333. Ce relevé ne comprend que les bâtimens enregistrés ; car nous n'avons aucun moyen de connaître le tonnage des nombreux bâtimens employés sur les canaux et sur les rivières navigables, non plus que la quantité de bras occupés à les conduire. Ils forment cependant une portion considérable de la richesse

nationale, et le nombre a dû nécessairement s'en augmenter en même tems que celui des canaux et que la quantité des marchandises transportées au moyen de la navigation intérieure d'un point du royaume à l'autre.

Si le nombre des bâtimens marchands ne s'est pas accru, pendant ces dix dernières années, dans une proportion aussi forte que pendant les trente qui ont précédé, il est facile d'en donner une raison satisfaisante. Ceux de ces navires que le gouvernement employait comme transports, ou à d'autres usages, dans les dernières années de la guerre, et dont le port variait de 200,000 à 300,000 tonneaux, ont été, depuis la paix, remis à la disposition du commerce.

La valeur du numéraire est tellement mobile, que le meilleur moyen de s'assurer d'une manière positive des progrès de la richesse d'une nation, pendant une période d'une aussi longue durée que celle de soixante ans, c'est de constater l'accroissement de ses produits, sans essayer d'en faire l'estimation, et telle est la marche que nous avons suivie dans ces recherches. Cependant pour un tems plus court, le montant des recettes que le Trésor se procure par les taxes, peut être aussi un moyen convenable de reconnaître les pas en avant ou les pas rétrogrades qu'a faits un peuple. L'emploi de ce moyen nous conduirait à des résultats dont nous aurions lieu également de nous féliciter. Voyons, par exemple, quel a été le produit de la taxe sur les legs et sur l'enregistrement des testamens en 1810, 1815, 1819 et 1823 :

	Produit de la taxe sur les legs.	Produit de la taxe sur l'enregistrement des testamens.
1810.....	520,983 liv. st.	424,026 liv. st.
1815.....	655,807	506,854
1819.....	855,633	682,221
1823.....	990,787	706,805

Dans l'examen que nous venons de faire de la situation du pays, nous avons tâché d'éviter tous les points susceptibles de controverse. Nous désirions prouver pricipalement que la masse des produits s'était beaucoup accrue ; qu'une portion de ces produits, au lieu d'être consommée immédiatement, avait été ajoutée aux accumulations précédentes ; et qu'il en résultait que la nation était, à tous égards, beaucoup plus riche qu'aux époques antérieures. Nous n'avons pas voulu essayer de déterminer le montant total du capital et du revenu des habitans de la Grande-Bretagne, à la fin de la guerre de Sept-Ans, après celle de l'indépendance des États-Unis, à la paix d'Amiens, et, enfin, à l'époque actuelle, dans la crainte d'être taxés de crédulité ou d'exagération. Que l'ensemble de nos ressources ait triplé, quadruplé ou quintuplé, depuis la paix de 1762, c'est un point sur lequel on peut avoir des opinions différentes ; mais, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'elles se sont beaucoup accrues, et qu'aujourd'hui nous sommes incontestablement le peuple le plus riche de l'univers.

(1) Nous aurions pu éviter de parler de la dette publi-

(1) NOTE DU TR. En lisant ce qui va suivre, le lecteur ne doit pas perdre de vue que le *Quarterly Review* est un des apologistes en titre des ministres de la Grande-Bretagne, et que, pour remplir son mandat, il est obligé de défendre les emprunts qui ont été contractés par des administrations dont la plupart des membres du ministère actuel faisaient partie. Si les publicistes cités ci-après ont exagéré les conséquences funestes que la dette nationale de l'Angleterre devait avoir, c'est qu'ils n'avaient pas prévu les prodiges qui résulteraient des différentes applications des sciences aux arts industriels. Sans ces prodiges il est vraisemblable que leurs prophéties se seraient vérifiées à la lettre. Il est évident que l'auteur de cet article, d'ailleurs si remarquable, cherche à affaiblir l'impression qu'avait produite, en Angleterre, un autre article publié dans la *Revue d'Édinbourg*, contre *le système des dettes fondées*, et dont nous avons donné la traduction dans la deuxième livraison du 1er volume. S. F.

que, sujet continuel de plaintes et d'alarmes; ou du moins nous contenter d'exposer qu'à l'exception de 600,000 liv. sterl. (15,000,000 fr.) qui sont l'intérêt d'une somme de 16,000,000 sterl. (400,000,000 fr.) dus aux étrangers, la totalité des dividendes est payée par une portion de la nation à une autre portion. Si, d'un côté, un certain nombre d'individus se trouve plus pauvre, à cause de ces paiemens, de l'autre, un nombre égal se trouve plus riche.

Le seul motif que nous ayons de ne pas traiter à fond cet important sujet, ce sont les limites dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer. Peut-être un jour nous examinerons, d'une manière plus spéciale que nous ne l'avons encore fait, le système des *dettes fondées :* nous apprécierons les maux qui résultent des prodigalités qu'il encourage et des taxes exagérées qui les suivent; et nous comparerons ces inconvéniens avec les bienfaits qui découlent de la manière dont il stimule plusieurs branches d'industrie; des encouragemens qu'il donne à l'économie, en lui permettant de retirer une rente des plus petites sommes; du grand nombre d'individus qu'il intéresse au maintien de la tranquillité publique; de sa tendance à créer une classe intermédiaire dans la société; et, enfin, de l'obligation qu'il impose aux gouvernemens de remplir, avec une fidélité scrupuleuse, tous leurs engagemens pécuniaires.

Il est évident, d'après l'exposé que nous avons fait, que l'augmentation de la dette nationale n'a aucune tendance à diminuer la production; car, nous avons vu que nos produits n'avaient pas cessé de s'accroître, dans le moment même où la dette nationale prenait le plus d'extension.

Mais, si nous ne reconnaissons pas que la dette nationale soit un mal sans mélange, nous conviendrons cependant que la grande extension qu'elle a prise, la rend aujourd'hui plus nuisible qu'utile. Aussi avons-nous applaudi aux sages

mesures provoquées par le chancelier de l'Échiquier, et nous nous félicitons de ce que l'augmentation de la population et de la richesse publique tend, tous les jours, à en alléger le poids.

Il existe une certaine classe d'écrivains politiques qui met sa satisfaction à effrayer le public, en l'entretenant perpétuellement des conséquences funestes que doivent avoir notre dette et les taxes dont elle a rendu l'imposition nécessaire. Non-seulement pendant la durée d'une longue guerre, mais même depuis la conclusion de la paix, ils n'ont pas cessé de gémir sur la triste situation du pays et d'affirmer que sa guérison serait impossible, si on ne consentait pas à faire usage de leurs remèdes. Malheureusement ces remèdes inspiraient une si forte répugnance qu'il n'y avait pas moyen de les administrer. Mais en dépit de ces habiles docteurs et de l'obstination du malade, il a survécu, et il se trouve même dans un état de convalescence qui est, à tout prendre, assez satisfaisant. Au surplus, cette lugubre race de prophètes n'est pas nouvelle ; elle existait déjà à l'époque de la révolution de 1688, et elle témoignait dès-lors le même empressement à administrer ses remèdes, qu'on refusait avec non moins d'entêtement.

En 1699, Davenant prédisait que « notre or et notre argent disparaîtraient par degrés ; que les rentes baisseraient ; que le prix de la terre et celui de la laine diminueraient ; que les maisons de ferme et les fabriques tomberaient en ruines, et qu'en un mot, avant qu'il fût peu, nous aurions tous les signes d'une nation en décadence. »

Un recueil périodique, *le Craftsman*, disait, en 1736 : « La dette énorme (notez qu'elle n'était pas alors de cinquante millions et que les 3 p. °/₀ étaient à 103) qui pèse sur la nation doit être considérée comme l'origine de tous nos maux actuels et des dangers qui nous menacent dans

l'avenir. C'est à cause de cette dette que l'on a imposé ces taxes oppressives qui, dans l'espace d'un petit nombre d'années, ont doublé le prix de toutes les choses nécessaires à la vie, réduit au désespoir l'artisan et le pauvre laboureur, mis le fermier dans l'impuissance d'acquitter le prix de son bail, et qui s'opposent à ce que le riche propriétaire lui-même pourvoie convenablement au sort de sa famille. »

Bolingbroke déclara, en 1749, que le produit des aides, qui avait été de cinquante-cinq millions pendant les neuf années précédentes, paraîtrait incroyable aux générations futures, et Dodington renonça à un emploi lucratif, à ce qu'il assure, par pur désintéressement, « à cause de la triste situation où se trouvait le pays, situation pour laquelle il ne connaissait aucun remède. » Hanvay prétendait, en 1756, qu'il était généralement reçu parmi les arithméticiens politiques, que « nous pouvions porter notre dette jusqu'à cent millions; mais que si on la portait plus haut, nous ferions nécessairement banqueroute. » Hume, Blackstone et lord Kaimes, ont tenu à peu près le même langage. Adam Smith lui-même engageait le public à ne pas croire trop légèrement que nous pourrions supporter, sans les plus grands inconvéniens, un fardeau plus considérable que celui de la dette qui existait en 1777 : elle était alors d'environ cent cinquante millions.

Maintenant nous savons, par expérience, le peu de fondement de ces prédictions, et cette expérience doit nous rassurer sur nos destinées futures.

Nous croyons avoir présenté à nos lecteurs un tableau fidèle des accroissemens de la richesse publique dans ses diverses branches; il nous reste actuellement à faire connaître la manière dont les énormes capitaux accumulés se sont distribués dans les différentes classes de la société, et cette tâche est encore plus difficile et plus délicate que la

première. Le meilleur moyen de nous guider dans cette recherche, c'est de nous rappeler, autant que possible, la proportion dans laquelle les consommations de toutes les classes de la société, depuis les plus hautes jusqu'aux plus élevées, se sont successivement accrues. Nous pouvons aussi tirer parti d'un état mis sous les yeux du Parlement, dans lequel les rentiers sont classés suivant le montant des dividendes auxquels ils ont droit. C'est dans les fonds publics que l'on place, en général, les épargnes que l'on fait sur ses dépenses courantes. Nous disons sur les dépenses courantes, car il est évident que si la totalité des économies faites par la nation eût été absorbée par la dette, nous n'aurions pas autant augmenté le nombre de nos maisons, de nos fabriques, de nos magasins, de nos fermes, de nos bestiaux, etc. ; et l'on n'aurait pas pu entreprendre ces grandes routes, ces ponts, ces canaux et tous ces ouvrages admirables, dont l'exécution a exigé de si grands capitaux. Voici la copie de l'état communiqué au Parlement :

État du nombre total de personnes qui ont reçu des dividendes semestriels, en 1823.

INDICATION des différens fonds.	Époques de paiement des dividendes.	Rentes de 5 liv. et au-dessous.	*Id.* de 5 à 10 inclusivement.	*Idem* de 10 à 50.	*Id.* de 50 à 100.	*Id.* de 100 à 200.	*Id.* de 200 à 300.	*Id.* de 300 à 500.	*Idem* de 500 à 1,000.	*Idem* de 1,000 à 2,000.	*Idem* au-dessus de 2,000.
3 p. % consolidés	Janvier 1823	28,660	12,869	32,086	9,352	6,300	2,262	1,458	855	264	109
3 p. % réduits	Octobre 1823	12,011	4,998	12,133	3,528	2,215	804	512	300	105	44
3 1/2 p. % annuités	—	233	166	447	205	173	60	71	58	23	14
4 p. % consolidés	—	9,981	5,174	12,502	3,593	2,021	608	400	181	35	17
Longues annuités	—	8,360	3,369	7,731	1,644	825	254	157	58	12	7
Nouveaux 4 p. % annuités	Janvier 1823	31,369	14,629	34,472	7,677	3,903	1,145	644	280	48	24
3 p. %, annuités, 1726	—	151	90	211	50	22	—	1	00	00	00
Anciennes annuités de la mer du Sud.	Mars 1823	746	390	905	190	76	19	11	5	1	2
Nouvelles annuités de la mer du Sud.	Janvier 1823	573	331	668	156	58	15	5	3	2	00
Annuités de la mer du Sud, 1751	—	149	67	119	15	11	3	1	1	00	1
		92,223	42,083	101,274	26,410	15,604	5,170	3,260	1,741	490	218

N. B. Dans cet état ne sont pas comprises les rentes des caisses d'épargne, et celles inscrites au nom des commissaires de l'amortissement.

Il résulte d'un autre état, également communiqué au Parlement, que des huit cents millions sterlings (vingt milliards de francs), qui composent le capital actuel de la dette, 175 millions seulement peuvent être considérés comme flottans : le reste est en tutelle à la chancellerie et à l'Échiquier, ou appartient à des institutions de charité, des corporations et à des particuliers qui se contentent de toucher l'intérêt de leur rente, sans jamais spéculer sur le capital. Dans quel tems cette somme énorme a-t-elle été épargnée, dans quelle proportion se trouve-t-elle avec la masse totale des économies, et quel est le montant des nouvelles épargnes qui se font annuellement sur ses intérêts, pour être ajoutées au capital de la nation? C'est ce qu'il serait difficile de déterminer d'une manière précise. Au reste, il importe beaucoup moins d'être fixé à cet égard, que de connaître la manière dont la propriété des fonds publics se trouve répartie. Cette répartition a eu pour résultat d'enrichir la classe intermédiaire, l'un des plus beaux ornemens de la nation, et sa meilleure garantie contre les usurpations du pouvoir arbitraire d'une part, et de l'autre, contre la tyrannie, plus dangereuse encore et plus ignoble, d'une populace ignorante.

L'état ci-dessus fait voir que le nombre des rentiers est de 288,473, dont 277,594 reçoivent une rente annuelle au-dessous de 400 liv. st., et qu'il n'y en a que 10,879 qui touchent une somme supérieure. 140,000 ont une rente au-dessous de 20 liv., et près de 130,000 en ont une de 20 à 200 liv. La classe qui reçoit de 200 à 600 liv., quoique beaucoup moins nombreuse, comme on devait s'y attendre, est encore de plus de 20,000 porsonnes.

Nous n'avons pas de motifs pour supposer que les autres portions du capital accumulé soient distribuées d'une manière très-différente, et les *taxes réparties* (assessed taxes), nous fournissent une nouvelle preuve que non-seulement

la classe intermédiaire s'est beaucoup augmentée, mais qu'elle s'est augmentée dans une proportion bien plus forte que la haute et la basse classe. Le nombre des personnes qui entretiennent un cheval de luxe, est de 148,786; il y en a 23,493 qui en ont deux; 15,704 qui en ont de trois à huit, et 1,168 qui en ont au-delà de huit. La même proportion peut être observée dans la manière dont les domestiques mâles se trouvent répartis; il y a 40,218 personnes qui en ont un; 6,761 qui en ont deux; 4,652 qui en ont de trois à cinq; 1,596 qui en ont de cinq à huit, et seulement 618 qui en ont un plus grand nombre. La taxe sur les fenêtres fournit encore une autre preuve de ce que nous avons avancé; il y a 735,110 maisons qui ont moins de dix fenêtres; 178,354 qui en ont de dix à vingt; 36,485 qui en ont de vingt à trente; 10,673 qui en ont de trente à quarante; 6,326 qui en ont de quarante à soixante; 2,649 qui en ont de soixante à cent, et 940 qui en ont au-delà de cent. Le nombre des voitures à deux roues s'est élevé, pendant le tems qui s'est écoulé entre 1804 et 1823, de 13,230 à 26,799, ou de cent pour cent, et celui des voitures à quatre roues de 20,157 à 43,656, ou de cent vingt-cinq pour cent. Ainsi la dépense comme le revenu de la nation prouvent également que la portion la plus considérable de la richesse accumulée a été acquise par la classe moyenne, qu'elle tend sans cesse à augmenter, en faisant sortir des rangs inférieurs un grand nombre d'individus, dont plusieurs s'élèvent ensuite graduellement jusqu'aux rangs les plus élevés.

Aucun lecteur de bonne foi ne supposera, sans doute, que notre intention soit de faire valoir la classe intermédiaire aux dépens des deux autres. Toutes sont utiles et même indispensables dans leurs situations respectives. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de sentir quelque prédilection pour celle qui, s'élevant régulièrement de rang en rang,

comble le grand intervalle qui sépare les deux extrêmes. C'est cette classe qui est principalement en possession de ces vertus morales et religieuses, de ces connaissances utiles, de ce caractère indépendant, de ce patriotisme, qui, avec la protection du ciel, ont fait jouir la Grande-Bretagne d'un degré de prospérité inconnu au reste du monde.

Les classes supérieures sont surtout destinées à stimuler la production et par conséquent le développement de la richesse générale. Nous entendons souvent parler de prix énormes payés pour des fruits précoces que l'on sert dans de brillantes réunions. On taxe ces dépenses de profusions, et l'on regrette que cet argent n'ait pas été employé au soulagement de quelque famille nécessiteuse. C'est bien moins la sensualité que la vanité qui fait faire ces dépenses; mais quelque folles qu'elles paraissent, on peut mettre en doute si elles ne contribuent pas plus efficacement au bien-être, même des dernières classes, que des aumônes distribuées aux indigens. Au fond, il est assez rare que l'on paie des prix aussi élevés, et pour dix jardiniers qui parviennent à les obtenir, il y en a cent et peut-être mille qui n'y réussissent pas. Le premier en date gagne le plus haut prix; celui qui vient après vend à un prix inférieur; les suivans vendent plus bas encore, jusqu'à ce qu'enfin au bout de quelques jours, ou du moins de quelques semaines, les productions que l'espérance d'une rémunération si considérable avait attirées sur le marché, deviennent tellement abondantes qu'elles sont à portée de milliers d'individus qui n'auraient jamais pu en consommer, si auparavant elles ne se fussent pas vendues beaucoup plus cher.

Occupons nous maintenant d'une autre dépense de luxe. Il paraît qu'en 1765, il y avait 12,904 voitures à quatre roues; il y en a maintenant 26,799, indépendamment de 45,856 voitures à deux roues, dont le nombre était si peu consi-

dérable, à la première de ces époques, qu'il ne vaut pas la peine d'être indiqué. A la même époque, il y avait à Londres 36 carrossiers qui employaient environ 4,000 ouvriers; il y en a aujourd'hui 135 qui occupent 14,000 individus. Mais comme les ouvriers carrossiers ne se multiplient pas plus vite que le reste de la société, cette augmentation dans leur nombre a dû être tirée, en partie, des autres classes. Ce ne sont point les rangs supérieurs qui les ont fournis, mais les rangs inférieurs; l'on sourira peut-être de l'emploi que nous faisons ici des mots *inférieur* et *supérieur;* mais il ne faut pas oublier qu'il existe des degrés dans toutes les classes. La même chose pourrait être observée dans les autres branches d'industrie, dont les produits sont destinés aux jouissances des riches.

Si jamais on mettait à exécution le projet insensé de répartir la fortune des riches entre les autres membres de la société, l'avoir de ceux-ci n'éprouverait, par cette spoliation, qu'un accroissement bien peu considérable, et tout-à-fait insuffisant pour compenser l'absence du stimulant que le luxe des hautes classes donne à leur industrie.

Les moyens physiques de jouissance ne sont pas plus développés chez les riches que chez les autres; il ne sont pas à l'abri du chagrin, et ils sont même plus exposés à cet accablement mental qui résulte de la satiété et d'une existence oisive. Dans l'administration de leur fortune, ils ne sont, bon gré mal gré, que les trésoriers du public. Si leurs capitaux sont placés en terres, comme ils ne peuvent en occuper personnellement qu'une petite partie, il faut qu'ils louent le reste à d'autres qui les cultivent pour leur propre compte. Si au contraire ces capitaux sont en argent, ce sont des banquiers, des négocians, des fabricans, etc., qui les font travailler, et le profit qu'ils en retirent est au moins égal à l'intérêt qu'ils paient aux prêteurs. D'un autre côté, les avantages moraux qui résultent pour les

classes supérieures de l'avancement progressif de la classe moyenne, sont une compensation suffisante des services qu'ils lui rendent, en lui confiant l'administration de leur fortune. Les anciens barons vivant dans leurs châteaux, au centre de leurs domaines, entourés de leurs tenanciers ou plutôt de leurs esclaves, n'étaient soumis à d'autre influence qu'à celle de la force. Ils ne tenaient aucun compte de l'opinion que l'on entretenait de leur caractère; ils bravaient les menaces de leurs voisins et comprimaient les murmures de leurs vassaux. Le frein salutaire de l'opinion publique n'existait pas alors. Cette puissance nouvelle ne date que de l'époque où une classe intermédiaire s'est formée, et l'influence qu'elle exerce s'augmente à mesure que cette classe acquiert plus d'importance. Personne n'est aujourd'hui tellement élevé au-dessus des autres, qu'il ne se trouve souvent en collision avec ses égaux. Les gradations presqu'imperceptibles qui réunissent les différentes classes de la société, la diffusion générale des lumières, les contacts multipliés, le désir d'acquérir de l'influence politique, tout contribue à ce que les supérieurs recherchent et se ménagent la bonne opinion de leurs inférieurs.

L'amélioration du sort des classes moyennes est évidente, et il est impossible d'aller dans les campagnes, d'entrer dans les boutiques, de visiter les ateliers et les magasins, sans être frappé des étonnans changemens qu'un petit nombre d'années a produits. Nous voyons les champs mieux cultivés; les granges plus remplies; les chevaux et le bétail en meilleur état et en plus grand nombre; et tous les instrumens d'agriculture améliorés. Dans les villages, dans les bourgs et dans les villes, les boutiques sont plus nombreuses et ont plus d'apparence; les différentes marchandises sont plus séparées les unes des autres; ce qui est une preuve incontestable de l'augmentation des ventes. Ces marchandises, dont la quantité est innombrable, sont diversifiées

de manière à pouvoir satisfaire tous les besoins, tous les goûts, et même tous les caprices, et à se trouver proportionnées aux moyens pécuniaires de toutes les classes d'acheteurs. Il est facile également de se convaincre de la prospérité générale et de reconnaître les moyens par lesquels elle a été obtenue, lorsque l'on visite les manufactures et qu'on y suit les nombreuses séries de préparations que l'on fait successivement subir à tous les produits qui y sont entassés. Si nous portons nos regards un peu plus haut, et que nous examinions les comptes des banquiers de la capitale et des provinces, nous nous convaincrons aussi qu'il y a un accroissement prodigieux dans le montant des fonds déposés dans leurs caisses, et avec lesquels on peut opérer sur les différentes espèces de marchandises, en profitant des occasions favorables, ou qui attendent de bonnes garanties pour être placés à intérêt. L'abondance des capitaux n'est pas moins démontrée par le haut prix des fonds publics, l'avidité avec laquelle on accueille les nouveaux projets, et cette plainte générale, qui est presque la seule que l'on fasse aujourd'hui, qu'il est impossible de tirer parti de son argent. La conséquence naturelle de l'accroissement de la richesse publique a été la diffusion d'une multitude de jouissances, que l'on considérait jadis comme des jouissances de luxe, et qui sont devenues si communes que nous ne les caractérisons plus, aujourd'hui, que par l'épithète adoucie et exclusivement anglaise de *confortable*. C'est ce dont on peut se convaincre facilement en voyant l'élégance des décors intérieurs de nos maisons et toutes les aisances qui y sont réunies.

Les négocians de Londres vivaient, il y a quarante ou cinquante ans, dans d'obscures allées, où leurs comptoirs sont encore maintenant. A deux heures ils dînaient à la hâte avec leurs commis, et ils allaient ensuite se remettre à leur pupitre, pour faire leur correspondance, qui les occu-

pait souvent jusqu'à minuit. Les détaillans couchaient derrière leurs boutiques ; leur meilleure chambre était louée à des logeurs ; il n'y avait guère que quelques-uns des plus riches d'entre eux qui fussent chercher une retraite contre le tumulte et les soucis de la cité, dans les villages voisins d'Islington, d'Hackney et de Camberwell. Mais ce qui est bien remarquable, c'est qu'aujourd'hui que le luxe de toutes les classes de marchands a tant augmenté à Londres, que leur nombre est triplé, et qu'ils font dix fois plus d'affaires qu'ils n'en faisaient auparavant, les banqueroutes ont éprouvé proportionnellement une diminution considérable. Voici quelle en a été la quantité moyenne, à quatre époques différentes.

Quantité moyenne en 1791, 1792, 1793.........	816
Id. en 1801, 1802, 1803..........	1,168
Id. en 1811, 1812, 1813..........	2,228
Id. en 1821, 1822, 1823..........	1,134

En même tems que la richesse de la population des villes s'augmentait, une amélioration très-sensible se faisait remarquer, à plusieurs égards, dans ses mœurs et dans ses habitudes. On s'enivre beaucoup plus rarement le matin, et les tavernes ont diminué plus rapidement encore que le nombre des habitans ne s'est accru. Les plaisirs des Anglais sont maintenant plus raisonnables et plus sains que ceux que leurs prédécesseurs de la génération dernière allaient chercher dans les clubs, dans les estaminets, et auxquels ils consacraient une si grande partie de leur tems et de leurs économies.

Les campagnes ne présentent pas un aspect moins satisfaisant. Tandis que les fermiers substituaient le travail de la tête à celui des mains, ils changeaient aussi la veste ronde du laboureur contre des vêtemens plus appropriés à leur nouvelle situation. Les femmes, qui contribuent si puissamment à l'amélioration des habitudes sociales, sont au-

jourd'hui, dans cette classe, beaucoup mieux élevées, et elles ont assez d'agrémens pour déterminer leurs maris et leurs frères à revenir plus sobres et plus promptement des foires et des marchés. L'auberge du village a cessé d'être plus propre et plus commode que l'habitation du fermier. Il n'en était pas de même jadis; nous nous rappelons qu'il n'y a pas encore quarante-cinq ans qu'on vit, pour la première fois, un tapis de pied et un parapluie, dans une petite ville située, tout au plus, à cent milles de Londres. En allant visiter cette même ville, l'été précédent, nous pûmes nous convaincre que la plupart des maisons, même celles des petits marchands, étaient pourvues maintenant du premier de ces meubles, et que presque tous les habitans possédaient le second. Le sol des meilleures maisons de la campagne était alors pavé avec de la pierre ou avec de la brique, et le meuble le plus nécessaire était un grand banc avec un dos élevé, pour protéger la famille contre le vent qui pénétrait de toutes parts à travers les trous et les crevasses des murs. Les maîtres buvaient dans des gobelets de corne et mangeaient dans des assiettes d'étain, et les serviteurs dans des assiettes de bois. Vous trouverez aujourd'hui, dans les mêmes maisons, des tapis, de la porcelaine et des glaces.

Cette classe respectable de la société, qui afferme une partie de ses terres, et qui cultive l'autre, celle des gentilshommes de campagnes, n'a pas moins amélioré son genre de vie. Les effets des progrès du commerce et des fabriques, sur la propriété foncière, ont plus que doublé leur revenu dans les quarante dernières années. Le champ plus étendu que présentent aujourd'hui les professions libérales, les mettent à même de placer plus aisément leurs fils, auxquels ils font donner une bonne éducation, et les conditions favorables auxquelles ils se procurent de l'argent, en hypothéquant leurs terres, leur permettent d'établir plus convenablement leurs filles.

Parmi les fabricans, il y en a plusieurs qui possèdent des fortunes de prince, honorablement acquises. D'autres, en plus grand nombre, quoique dans une situation inférieure, augmentent incessamment leurs capitaux, et procurent du travail et des moyens d'existence à des milliers d'individus. Nous avons fait connaître plus haut les progrès de la civilisation de Birmingham, de Manchester, de Leeds et de quelques autres villes où sont établies les plus importantes de nos manufactures. Il y a quarante ans que nous étions parfaitement informés des fortunes qui s'y trouvaient et du genre de vie de leurs diverses classes d'habitans. Il nous serait impossible de peindre la surprise que nous avons éprouvée, pendant le cours d'un voyage tout récent que nous y avons fait, après une longue absence, en voyant les étonnans changemens qui s'y sont opérés. Nous ne parlons pas des nombreux individus dont les pères et les grand-pères étaient à peine sortis, à notre connaissance personnelle, de la classe des prolétaires, et qui possèdent actuellement des établissemens magnifiques, car les exemples particuliers ne prouvent rien; mais il serait difficile de ne pas être frappé de l'énorme accroissement des bâtimens, de l'amélioration générale de leur construction, et de la somme d'aisances dont jouissent ceux qui y logent. Le travail doit précéder la jouissance, et, avant que les fruits de la terre soient cueillis, ils faut qu'ils soient trempés de la sueur de ceux qu'ils sont destinés à faire vivre.

Dans les sociétés les plus policées, comme dans celles qui ont fait le moins de progrès, il doit nécessairement y avoir des individus occupés à porter l'eau, à fendre le bois, en un mot à toutes ces professions qui exigent plus de vigueur que de talent et d'habileté. Cependant, il n'en est pas moins vrai que le talent et l'habileté tendent constamment à faire sortir des dernières classes un certain nombre d'individus, pour les mettre dans une situation supérieure à celle de leurs

pareils. A mesure que ces individus s'avancent, d'autres, qui étaient au-dessous d'eux, viennent prendre les places qu'ils laissent vides, et ce mouvement graduel se prolonge, chaque rang s'avançant toujours davantage, et se recrutant dans les rangs immédiatement inférieurs.

Il suffit d'invoquer ses propres souvenirs pour se convaincre des heureux changemens qui se sont opérés dans le sort des dernières classes du peuple, et de l'étendue de la part qu'elles ont prise aux avantages qui sont résultés pour la nation, des progrès des différentes branches de notre industrie. L'un des premiers de ces avantages est, sans contredit, la propreté, qui a eu une si grande influence sur la santé, et par conséquent sur la longévité des habitans de la Grande-Bretagne. La nature et la qualité des alimens que ces classes consomment, ont été également fort améliorées.

Au commencement du règne du feu roi, le pain d'orge, d'avoine et de seigle, était la nourriture universelle du peuple. En 1764, la quantité d'orge que produisait l'Angleterre, était égale à celle du froment : elle n'en fait pas le tiers aujourd'hui, quoique la proportion, convertie en drèche, se soit beaucoup augmentée. Sir Frederick Morton Eden dit qu'il y a cinquante ans, on mangeait si peu de froment, dans le comté de Cumberland, qu'il n'y avait que les familles riches qui en consommassent un quart de boisseau. Il en était de même, à cette époque, dans les comtés de l'ouest. L'usage du froment est plus ancien dans ceux qui sont voisins de la capitale, et il s'est répandu graduellement, à mesure que la richesse a circulé du centre aux extrémités.

L'augmentation de la consommation de la viande de boucherie, dans une proportion plus forte que l'accroissement de la population, est une preuve certaine que les classes inférieures en consomment plus qu'autrefois. Voici

quel a été le poids moyen des bestiaux vendus à Londres en 1732 et 1794 :

	Livres.	Livres.
En 1732...	veaux et bœufs, 370	moutons, 28
1794..........	*Id.*, 462	*Id.*, 35

Il paraît constant qu'aujourd'hui, le poids moyen du veau et du bœuf est de 800 livres, et celui des moutons de 80. Mais l'augmentation, dans la quantité des bestiaux tués chaque année, a été encore bien plus considérable que celle de leurs poids, car, tandis que la population a augmenté de 78 p. °/₀, depuis 1764 jusqu'en 1824, la consommation de la viande de boucherie s'est accrue de 115 p. °/₀. Il y a eu, en outre, un accroissement correspondant dans la consommation du porc frais et du porc salé, du fromage et du beurre.

L'usage du thé et du sucre, si heureusement substitué à celui des liqueurs fermentées, a aussi concouru à améliorer la condition du pauvre, en rendant moins commune l'ivresse, autrefois l'une des causes principales des habitudes prodigues, indolentes et grossières, qui existaient dans les dernières classes de la nation. La consommation de ces deux articles s'est accrue, en même tems, que la population, mais dans une proportion beaucoup plus forte; car, tandis qu'elle a doublé, le nombre des consommateurs ne s'est augmenté que de moitié.

Les habitations du pauvre ne se sont pas moins améliorées que ses alimens. Pour s'assurer de ce progrès, il n'est pas nécessaire de remonter aux anciennes époques de notre histoire, lorsque la grande masse du peuple vivait dans des baraques de bois, sans vitres et sans cheminées. Nous voulons parler d'un tems dont plusieurs d'entre nous peuvent se souvenir. Il n'y a pas encore beaucoup d'années que les habitations des campagnes n'avaient d'autre sol que celui que la nature avait formé; et qu'un mélange de chaux

et de sable était considéré comme un grand luxe, par les voisins de ceux qui en jouissaient. Les murs en torchis étaient rarement revêtus de plâtre; et, lorsque ces maisons avaient un étage, on n'y montait que par une échelle. Les portes et les fenêtres ne fermaient pas assez hermétiquement pour empêcher la neige et la pluie de pénétrer; aussi, dans les tems humides, les inégalités du sol se remplissaient de boue. Actuellement il est rare de trouver, dans la campagne, une maison dont les murs ne soient pas revêtus de plâtre, et le sol recouvert de pierres, de briques ou de planches; qui n'ait pas des portes ou des croisées bien closes, et un escalier pour conduire aux chambres supérieures. Les meubles et les ustensiles domestiques sont en plus grand nombre et de meilleure qualité. Au lieu de coucher sur une paillasse, les paysans reposent maintenant sur des matelas ou des lits de plume, enveloppés dans des draps et dans plusieurs couvertures quelquefois en piqué de coton. Des chaises de paille ont été substituées aux tabourets et aux bancs de bois, et la marmite est maintenant accompagnée d'un gril, d'une poële à frire et de plusieurs casseroles. Plus d'un lecteur trouvera sans doute ces humbles détails bien ridicules; mais que ceux qui lisent avec dédain l'enumération de tous ces petits meubles, voyagent dans les pays qui en sont dépourvus, et ils ne tarderont pas à s'apercevoir de toute leur importance.

Un changement non moins satisfaisant s'est opéré dans les vêtemens des classes inférieures. Ces habits de droguet, ordinairement si malpropres, que portaient autrefois les hommes et les femmes, ont été remplacés par d'autres plus fins et plus fréquemment renouvelés. C'est probablement une des causes de l'immense accroissement de la consommation de savon, qui, dans le cours de quarante ans, s'est élevé graduellement de trente-cinq à quatre-vingt-quinze milliers de livres pesant.

Il résulte de calculs sur l'exactitude desquels nous croyons pouvoir compter, que, dans la Grande-Bretagne, le nombre des individus possédant un revenu quelconque, est au nombre de ceux qui n'ont aucun moyen d'existence que leurs bras ou la charité publique, comme deux est à un, proportion qui auparavant n'a jamais existé dans ce pays, et qui, aujourd'hui même, n'existe dans nulle autre contrée de l'Europe.

Dans les tems antérieurs, l'attention des savans était absorbée par des recherches purement spéculatives; mais actuellement, beaucoup d'entr'eux occupent la sagacité de leur esprit à découvrir de nouveaux agens ou à perfectionner ceux précédemment découverts, pour ménager l'emploi des hommes et des animaux dans les travaux mécaniques. Plusieurs de ces tentatives échoueront sans doute; mais cependant le résultat définitif et infaillible de ces efforts, doit être d'affranchir de plus en plus l'espèce humaine de l'obligation de se livrer à des travaux dégoûtans ou pénibles; et, de cette manière, d'élever graduellement les différentes classes de la société. Par des considérations analogues, nous ne saurions donner trop d'éloges au désir que l'on témoigne d'améliorer l'éducation du peuple. Le plan de *l'institution nationale* est certainement un des plus vastes et des mieux combinés qu'on ait encore conçus, pour atteindre ce but, et nous ne doutons pas que cette société ne rende d'éminens services au pays, en inculquant aux individus des classes inférieures, dès leur premier âge, l'esprit d'ordre et d'économie; en leur donnant le goût de la lecture, en même tems qu'elle leur procurera les moyens de le satisfaire; et en leur faisant sentir tout le prix de nos institutions civiles et religieuses.

Toutes les prospérités dont nous venons de dérouler le magnifique tableau, ont été obtenues sans le secours de nos théoriciens politiques et de nos réformateurs, et en dépit

de leurs sinistres prophéties. Notre monarque est toujours investi de sa haute dignité et du pouvoir nécessaire pour faire exécuter les lois. La pairie est encore en possession de ses prérogatives héréditaires, et l'on n'a pas réorganisé la chambre des communes. Les électeurs conservent leurs anciennes franchises. Les terres des grands propriétaires n'ont pas été partagées. Ce sont des hommes bien nés et bien élevés qui continuent d'occuper les chaires de nos églises. Aucune portion de la dette publique n'a été confisquée, et nous n'avons pas renoncé, comme on nous le conseillait, à nos possessions lointaines. D'après cela, nous croyons que nous ferons bien de nous en tenir, jusqu'à nouvel ordre, à nos vieilles institutions, et d'ajourner encore les expériences que ces messieurs voudraient faire subir au corps politique. (*Quarterly Review.*)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE, ET DE L'EXPORTATION DES MACHINES.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, sans doute, qu'au commencement de la session dernière, un comité de la chambre des communes fut désigné pour faire des recherches sur les lois relatives aux coalitions d'ouvriers, à leur émigration et à l'exportation des machines. Après avoir consulté une foule de témoins, dont les dépositions remplissent plus de 600 pages in-folios, le comité adopta certaines résolutions qui furent soumises au jugement de la

chambre. La teneur de ces résolutions, en ce qui regarde les coalitions et les émigrations d'ouvriers, avait pour but la révocation des lois existantes, comme tout-à-fait préjudiciables. En conséquence, M. Hume proposa des bills de révocation, qui furent unanimement adoptés. Le comité ne proposa rien de positif, relativement à l'exportation des machines. Voici quelle fut sa conclusion:

« Votre comité a examiné la question relative à l'expor-
» tation des machines, avec le plus grand soin; mais il
» pense qu'une nouvelle enquête et des recherches plus
» approfondies sont nécessaires, avant de prendre une réso-
» lution définitive sur cet objet important. Il est d'avis
» de renvoyer l'examen d'une question aussi grave à la
» prochaine session du parlement. »

Le bien que nous avons vu faire à l'administration actuelle, et ce que nous connaissons déjà du talent et de la persévérance de M. Hume, auquel le public a de si grandes obligations, nous font présumer que cette importante question ne sera pas perdue de vue. Nous différons, cependant, en un point, du sentiment du comité. Il nous a semblé, après avoir lu attentivement les différens rapports, que l'examen de nouveaux témoins n'aboutira qu'à faire perdre du tems. On a recueilli un grand nombre de témoignages; il ne reste plus maintenant qu'à les peser et à prendre une décision.

D'après la législation qui est actuellement en vigueur, l'exportation de certaines machines est défendue, et celle de plusieurs autres est permise. Le témoignage de M. Place, et d'un grand nombre d'hommes éclairés, établit, d'une manière incontestable, qu'il est impossible de définir les articles prohibés ou non prohibés avec assez d'exactitude, pour qu'un officier de la douane en puisse reconnaître la différence. M. Place a fait voir comment la loi était continuellement éludée; et MM. Boyd, Wilmot, Hume et Saint-

John, très-versés dans les matières de douanes, ont déclaré que son action était presque toujours impuissante. Mais la nature de la loi, et ses motifs d'abrogation, sont de peu d'importance. Notre objet est d'examiner si le principe en est admissible, c'est-à-dire, s'il convient réellement de s'opposer à l'exportation des machines.

Les partisans de la loi actuelle, et de la nécessité de la rendre plus sévère encore, se fondaient principalement sur ce qu'il y aurait du désavantage pour nos manufactures à fournir aux étrangers des machines qui les mettraient en position de vendre leurs produits à meilleur marché que l'Angleterre. Cet argument a été répété par MM. Harrison, Yates, Hawey, Osler, Brunton et plusieurs autres; ils ne le faisaient pas valoir en faveur d'une seule espèce de manufactures, mais dans l'intérêt de toutes. Ces écrivains paraissent avoir adopté pour principe, que nous devons être la seule nation manufacturière du globe, et que nos importations ne doivent consister qu'en matières premières. D'un autre côté, le but des gentilshommes de campagne est de faire de nous une nation agricole, et de s'opposer avec énergie à l'importation de ces mêmes matières; de sorte qu'entre ces deux extrêmes, notre commerce extérieur se bornerait à l'importation des produits étrangers au sol anglais, et à l'exportation des produits de nos manufactures, suffisans pour payer les matières importées. Chaque classe s'attache exclusivement aux moyens d'augmenter sa prospérité particulière, sans réfléchir que le véritable moyen d'arriver à un résultat utile, est de savoir comment on pourra faciliter au public la plus grande consommation de produits manufacturés et agricoles.

La doctrine de la liberté du commerce devient si populaire, et ses principes sont si universellement reconnus par ceux qui n'ont pas d'intérêts privés à leur opposer, que la plupart des lecteurs seront tentés de les admettre sans

autre examen. Mais nous ne nous regarderions pas comme de vrais amis de cette liberté, si nous refusions d'écouter toutes les objections individuelles, et d'examiner tous les cas en faveur desquels la suspension de la règle générale est demandée. L'exportation des machines est un de ces cas. La question à résoudre est donc de savoir s'il peut exister, pour défendre aux étrangers d'acheter nos machines, d'autres raisons que celles qui nous ont déterminés à leur permettre d'acheter nos produits ordinaires.

L'avantage qui résulte du commerce extérieur est tout entier dans le nombre et la variété des importations. Cette vérité n'a pas besoin d'être démontrée. Les exportations qui ne sont pas suivies de retours, sont évidemment des pertes. Si nous pouvions obtenir pour rien les marchandises étrangères, nous pourrions alors consommer, non-seulement ces marchandises, mais encore toutes celles que nous aurions produites, dans l'intérieur, pour en payer l'importation. Aussi, pour justifier la défense de l'importation des machines, faudrait-il prouver que nos autres exportations et surtout nos importations seraient augmentées par cette mesure prohibitive? Une diminution d'exportation, l'importation restant la même, serait un bien au lieu d'un mal. Nous devons rechercher, en conséquence, si la tendance des machines à s'établir au dehors, serait une cause capable de diminuer la masse de nos importations.

Cela posé, et le but du commerce extérieur étant de favoriser l'importation, il suit que la seule raison pour laquelle une nation exporte, c'est qu'en agissant ainsi, elle se procure plus facilement que par aucun autre moyen un plus grand nombre d'objets de consommation. Si cent jours de travail, en Angleterre, produisent 1,000 aunes de soie et 2,000 aunes de coton, tandis qu'en France la même quantité de travail donne 2,000 aunes de soie et seulement

1,000 aunes de coton, il est de l'intérêt des deux nations que le coton d'Angleterre soit échangé contre la soie de France. Si, dans une circonstance donnée, et au moyen de quelqu'invention utile, telle qu'une machine à vapeur, cent jours de travail produisent, en Angleterre, 2,000 aunes de soie et 4,000 de coton, et en France seulement 2,000 aunes de soie et 1,000 aunes de coton, comme dans l'hypothèse précédente, il sera encore dans l'intérêt des deux pays que les cotonnades anglaises soient échangées contre des soieries françaises. Les fabricans de l'une et de l'autre nation, en se bornant au genre de production dans lequel ils excellent, peuvent produire 4,000 aunes de soie et 8,000 aunes de coton; mais si, dans un accès de jalousie, ils se refusent mutuellement les avantages d'un échange commercial, le produit total des deux contrées sera seulement de 4,000 aunes de soie et 5,000 de coton; la perte commune, à partager, étant de 3,000 aunes de coton, chaque nation en aura perdu 1,500. L'invention des machines à vapeur, par les Anglais, ne saurait être un motif raisonnable pour les Français d'interrompre avec eux leurs relations mercantiles: loin de s'en plaindre, ils devraient au contraire s'en féliciter. Depuis cette invention, ils se procurent, en échange de leurs soies, une plus grande quantité de tissus de coton que par le passé. Mais, supposons que les Français profitent à leur tour de ce puissant moteur, dont l'utilité nous semble égale dans la fabrication des soieries et des cotons; faut-il en conclure que les Anglais seront ruinés? — Précisément le contraire; les Français, avec le secours de la machine, peuvent produire 4,000 aunes de soie et 2,000 aunes de coton; les Anglais 4,000 aunes de coton et 2,000 aunes de soie; ou bien, si chaque nation se renferme dans le genre de fabrication qui lui est propre, leurs travaux réunis donneront 8,000 aunes de coton et 8,000 aunes de soie.

Les Anglais auront ainsi, pour leur consommation, 4,000 aunes de coton et 2,000 aunes de soie (1). Avant que la machine à vapeur fût introduite en France, on n'y produisait que 2,000 aunes de soie; maintenant on en produit 4,000. Il est donc évident que la fortune publique s'augmentera dans la Grande-Bretagne, par l'accroissement des moyens de production qu'elle pourra introduire chez les nations voisines.

Ce qui a surtout contribué à faire maintenir les lois prohibitives de l'exportation des machines, c'est qu'on se représente les deux pays, non point comme deux sociétés qui se rendent mutuellement service, mais comme deux rivaux dangereux l'un à l'autre. Pour donner quelqu'apparence de réalité à cette hypothèse, on introduit une troisième nation qui est suppposée le théâtre de la rivalité des deux autres. Par exemple, si la France et l'Angleterre, au lieu de commercer exclusivement ensemble, traitent isolément l'une et l'autre avec l'Amérique du Sud, on prétend qu'il s'opère un changement dans leurs relations mutuelles. On suppose qu'il n'est plus de leur intérêt commun d'augmenter leur puissance respective de production, mais qu'il leur importe au contraire, individuellement, de se nuire dans la carrière des améliorations. La valeur de cette proposition mérite d'être examinée séparément.

Supposons, comme ci-dessus, que cent jours de travail produisent, en Angletere, 2,000 aunes de coton et 1,000 aunes de soie; et, en France, 2,000 aunes de soie et 1,000 aunes de coton. Admettons que ces deux pays commercent avec le Brésil, où l'on peut changer contre un quintal de sucre une aune de coton ou de soie. Il est évidemment de

(1) La déduction nécessaire des frais de transport d'un pays à l'autre, a été volontairement omise, pour ne point gêner le développement de la proposition. Le lecteur peut aisément y suppléer.

l'intérêt de la France et de l'Angleterre que la France produise de la soie, et l'Angleterre du coton, comme moyens d'obtenir du sucre. Si, à l'aide des machines à vapeur, cent jours de travail, en Angleterre, peuvent donner 4,000 aunes de coton et 2,000 aunes de soie, tandis que cent jours de travail, en France, ne produisent que 2,000 aunes de soie, et 1,000 aunes de coton, il est encore avantageux pour l'Angleterre d'acheter des soies françaises pour les exporter au Brésil, et de l'intérêt de la France d'acheter du coton en Angleterre, pour la même destination. Assurément, il est, dans cette hypothèse, très-désirable pour les Anglais que les Français puissent, au moyen de la machine à vapeur, leur fournir une plus grande quantité de soie en échange de leurs cotons. Si les demandes du Brésil consistent en soieries, les Anglais n'auront-ils pas les moyens de s'en procurer deux ou trois fois davantage, pour acheter du sucre, lorsque la machine à vapeur aura mis les Français en état d'en augmenter la production ? et si le Brésil demande du coton, les Français ne donneront-ils pas une quantité double de soierie en échange du coton, qui leur manque, pour acheter aussi du sucre? L'Angleterre a besoin de sucre (1); la France en a également besoin, et, à moins de croire que l'une de ces nations puisse fermer à l'autre toute communication avec le pays qui produit cette denrée, il est absurde de supposer que le sucre ne sera pas acheté avec quelque chose. Tant que les Français importeront du sucre, ils seront obligés d'exporter, pour le payer, des

(1) Il est digne de remarque, que lorsque nous cherchions à obtenir dans l'Amérique du sud le monopole des marchandises manufacturées, l'importation des deux principales denrées de ce pays, le sucre et le café, soient expressément défendus en Angleterre. Nous ne voulons pas acheter aux Brésiliens deux de leurs produits exportables, et quand ils en disposent en faveur d'autres étrangers, nous trouvons mauvais que ces étrangers nous supplantent.

produits de leurs manufactures, ou des manufactures étrangères, achetés avec ceux de leur propre industrie. La défense de l'exportation des machines n'empêchera pas les Français d'être nos concurrens avec succès, en vendant à meilleur marché que nous plusieurs de leurs denrées.

Une différence dans la facilité relative de la production est essentielle pour les échanges. Le fermier du comté d'Essex et le fabricant du comté d'York commercent ensemble, parce que l'un et l'autre produisent le grain et le drap avec des avantages réciproques. L'Européen et l'Américain sont dirigés par les mêmes motifs dans leurs relations commerciales, et si le préjugé se dissipait, si la prohibition était abolie, le même intérêt rapprocherait les Français et les Anglais. Non seulement tout le monde commerçant voudrait profiter de l'accroissement des moyens de production, mais les avantages résultant de l'accroissement de ces moyens, dans un seul pays, seraient sentis dans les autres. Chaque pays a intérêt à la prospérité générale, qu'il ne saurait manquer de partager. Si les argumens en faveur des réglemens prohibitifs étaient présentés par une classe de manufacturiers, ou par chaque classe, en faveur d'elle-même, elle aurait cherché au moins à se procurer un bénéfice qui eût quelqu'apparence de réalité; elle aurait voulu sacrifier l'intérêt public à son propre intérêt. Si un marchand, ou un corps de marchands, s'efforçaient d'obtenir quelques dispositions restrictives, quelque privilége exclusif, nous comprendrions fort bien leur but; mais ils ne retireraient aucun avantage d'une application générale des lois prohibitives. Leurs bénéfices personnels, en qualité de monopoleurs, seraient plus que compensés par leur participation aux pertes publiques. Au reste, il n'est pas surprenant qu'une société de négocians, qu'une corporation ait de la tendance à sacrifier l'intérêt général à son avantage particu-

lier. Mais que penserons-nous d'une prétention qui ne tend à rien moins qu'à sacrifier, à de petits calculs personnels, le sort des différentes branches dont se compose le commerce de la nation tout entière? Des raisonneurs de ce genre ne méritent que les Petites-Maisons. Nous comprenons aussi comment chaque classe de fabricans de coton, de soie, de laine, de toile, ou de quincaillerie, peut chercher à tromper la législature, et à lui faire croire que ce qui est utile à sa prospérité individuelle, doit être nécessairement très-avantageux au public. Nous concevons sans peine qu'un fabricant de coton puisse espérer, mal à propos sans doute, de se procurer une plus grande quantité de soie, de toile et de quincaillerie pour son coton, en détruisant à l'étranger une manufacture rivale, et que les fabricans de soie et de laine aient de pareilles espérances; mais il est trop déraisonnable qu'ils cherchent à se priver collectivement des avantages du commerce extérieur.

Parmi les personnes consultées par le comité, il en est qui n'ont rien épargné pour lui persuader de conserver leurs lois favorites. Les salaires des ouvriers, disait-on, sont beaucoup moins élevés sur le continent, et surtout en France; donc nos manufactures ont besoin de protection. D'accord avec ces personnes sur le but, nous différons entièrement sur le choix des moyens; nous croyons que le meilleur qu'on puisse employer pour favoriser les développemens de l'industrie nationale, c'est de faire en sorte que les individus puissent rendre leur travail aussi avantageux que possible. Si l'Angleterre exporte en France dix espèces de denrées en retour desquelles la France lui en envoie dix autres, il importe peu à l'Angleterre que les salaires, en France, soient médiocres ou élevés, que ses ouvriers habitent des palais ou des chaumières. Quel que soit le taux des salaires, les motifs d'échange restent les mêmes. Dix pièces de produits sortent de France et d'An-

gleterre avec des avantages réciproques ; il est par conséquent de l'intérêt véritable des deux nations de les échanger.

En admettant que le prix du travail soit plus cher en Angleterre qu'en France, cette considération ne saurait être un argument contre la liberté du commerce. Il est bien connu que les gages des ouvriers sont moins élevés en Irlande qu'en Angleterre. Les relations commerciales en sont-elles pour cela moins utiles aux deux royaumes ? Les Irlandais importent nos laines, et le fait peut paraître étonnant, quoique leurs ouvriers soient moitié moins payés que les nôtres. Le bas prix des salaires ne doit pas être exclusivement rapporté à une seule branche de production, mais à toutes. Ce serait un état de choses fort curieux, en vérité, qu'un pays où les salaires sont modiques, imaginât de fournir gratis, à ses voisins, les productions qui leur manquent. Jusqu'à ce que cela soit ainsi, cependant, il y aura un commerce extérieur, indépendant du taux des gages, à moins que tout rapport commercial soit interdit.

Un observateur profond du cœur humain a remarqué que lorsque les hommes étaient sous l'influence d'une crainte, ils se précipitaient d'autant plus dans le danger, qu'ils en étaient plus effrayés. Les Anglais redoutent que les étrangers ne nuisent à leur commerce. Le moindre bruit les épouvante. S'ils voient un étranger vendre à meilleur compte qu'eux-mêmes, ils se croient près de leur ruine ; la seule idée d'une concurrence étrangère leur paraît le plus grand des malheurs. Un maçon pourrait tout aussi bien s'alarmer de ce que son boulanger aurait traité avec le boucher à des conditions plus favorables que lui, et faire cuire son pain, en laissant au boulanger le soin de bâtir son four. Pour couronner l'œuvre, il ne manquerait plus au boucher que de leur fermer sa porte et de savourer,

en vrai *monopoleur*, la double jouissance de réparer sa maison et de faire pétrir son pain. Il est assez extravagant de vouloir profiter des bénéfices du commerce extérieur, et d'être jaloux de l'industrie étrangère au point de chercher à la paralyser. Une nation qui veut faire d'immenses importations, et qui dérobe avec soin aux autres les procédés les plus simples et les plus capables de leur procurer les produits susceptibles d'être exportés, peut être comparée au propriétaire d'une mine, qui, sachant et le gisement et la direction des plus riches filons, en cacherait la connaissance à ses ouvriers, et les laisserait en proie à des difficultés de son invention, ou à un homme affamé qui va au marché et qui dispute avec le détaillant, tout prêt à lui servir de bons et utiles alimens (1).

Nous en avons dit assez pour satisfaire ceux même qui sont peu habitués aux raisonnemens sur lesquels est fondée la doctrine de la liberté du commerce, et pour leur prouver que l'exportation des machines ne doit pas être prohibée. Nous sommes persuadés que leur usage plus répandu à l'extérieur doit plutôt contribuer à augmenter qu'à diminuer la richesse nationale. Il faut espérer qu'on n'aura plus rien à dire pour achever de convaincre la majorité des fabricans. Il y en a cependant quelques-uns parmi eux, et ce sont ceux qui ont été consultés par le comité, dont on n'ose espérer la conviction. Nous leur adresserons une dernière observation.

On a déjà reconnu que toute tentative de défendre l'exportation de certaines machines, tandis qu'on tolère celle

(1) NOTE DU TR. Le paragraphe contient, sous une forme ironique, les vérités les plus intéressantes de l'économie politique. Le lecteur ne saurait les méditer avec trop de soin ; tout notre avenir commercial en dépend. Voilà la vraie philosophie du commerce ; philosophie pratique, destinée à changer la face du globe, et à faire de tous ses habitans une immense famille. Ad. B.

de beaucoup d'antres, doit être infructueuse et ne saurait aboutir qu'à encourager la fraude et les fausses déclarations. Maintenant, n'est-il pas possible qu'un chargement de machines, dont la direction serait indiquée pour une partie du monde, soit envoyé dans une autre? Nous avons appris dernièrement, qu'un négociant voulant importer de la gomme, du Hâvre-de-Grâce, fut obligé, d'après notre étrange législation, de l'envoyer d'abord à New-York, d'où la réexportation est permise en Angleterre. Si une machine est déclarée *en expédition* pour l'Amérique du sud, un marchand habile à saisir les occasions favorables, ne pourrait-il pas l'exporter en France, par la voie du Pérou ou du Chili? On trouve du fer de Suède et de Russie dans toutes les parties du continent, tandis qu'en Angleterre il vient d'être défendu par une loi insensée. Le fer est le principal élément de la fabrication des machines; nos ouvriers ont aujourd'hui la liberté d'émigrer par détachemens: par conséquent les étrangers peuvent fabriquer eux-mêmes leurs machines sans beaucoup de difficultés. Si donc l'usage ne peut manquer de s'en répandre, le meilleur parti que puisse prendre l'état dans cette circonstance, n'est certainement pas d'empêcher nos capitalistes d'en faire fabriquer; et si l'emploi des machines, chez l'étranger, doit porter préjudice à quelques-unes de nos manufactures, pour compenser cette perte, faisons-nous fabricans de machines.

(*Westminster Review.*)

LITTÉRATURE.

OEUVRES DE FRÉDÉRIC SCHLEGEL.

Dix volumes, Vienne, 1823-1824, tom.—1 et 2.

FRÉDÉRIC SCHLEGEL est le frère de Guillaume-Auguste Schlegel, très-connu en Angleterre comme traducteur de Shakspeare, comme ami de Mme de Staël, et comme un des philologues les plus distingués de notre époque. Frédéric naquit à Hanovre, en 1772, et, quoique destiné au commerce, il reçut une excellente éducation. Placé, à l'âge de seize ans, dans une maison de banque, à Leipsick, le contraste entre ses premières études et la monotonie de sa nouvelle existence, lui rendit l'instruction plus chère, et augmenta singulièrement en lui cette aversion pour le commerce, déjà tant de fois éprouvée par plus d'un jeune homme avide de gloire. Bientôt il se dégoûta complétement de ses occupations habituelles, et il s'adonna tout entier à l'étude. C'était précisément à l'époque où la littérature et les sciences étaient cultivées avec la plus grande ardeur en Allemagne. Wieland et Herder n'étaient pas au déclin de leur gloire; Goethe et Schiller en recherchaient les palmes, plutôt en frères qu'en rivaux. Wolf avait fait de la philologie une science; Schelling et Fichte, élèves de Kant, marchaient les égaux de leur maître. Tous ces grands hommes avaient une influence marquée sur la jeunesse contemporaine, et, parmi elle, on remarquait particulièrement Novalis Tieck et Schlegel. Frédéric Schlegel s'adonna d'abord exclusivement à toutes les études qui avaient rapport à l'ancienne Grèce; et, bientôt après, il étudia profondément les écrits de Goethe et de Fichte. Dans

quelques-unes des opinions qu'il manifesta vers cette époque, on trouve plus d'enthousiasme que de jugement.

Peu de tems auparavant, il avait essayé ses forces comme auteur. Il publia, en 1797, la première partie d'un ouvrage très-remarquable, quoiqu'il n'ait jamais été fini, intitulé *les Grecs et les Romains;* et, en 1798, il fit paraître *les poésies des Grecs et des Romains*. En 1797, son frère Guillaume-Auguste, Tieck et lui, fondèrent un écrit périodique sous le titre d'*Athénée;* les articles en étaient cités pour la hardiesse et l'originalité de leurs paradoxes. Il fut alors évident qu'il aimait mieux l'éclat que la vérité, et qu'il s'occupait fort peu que sa pensée fût juste, pourvu qu'elle fût singulière et saillante. Vers le même tems, il écrivit le roman de *Lucinde*, qui était, pour l'esprit et la forme, une copie de la *Fiammetta* de Boccace. L'auteur paraît avoir pensé que l'on s'amuserait beaucoup de l'histoire de ses amours, et de la peinture exagérée de quelques jouissances physiques finissant par la folie. Il se trompait complétement en cela; son livre fut plus décrié qu'il ne fut lu, et la seconde partie n'a jamais vu le jour.

Schlegel, comme plusieurs autres de ses contemporains, préparait la voie à l'exaltation religieuse par l'épicuréisme. Une imagination déréglée, un désir ardent de briller, un enthousiasme sauvage pour l'âge de la chevalerie, avaient détourné, à l'époque où il écrivait, une foule d'hommes très-distingués de la route du vrai et du beau. Winkelman abandonna le protestantisme dans des vues purement mondaines; mais plus tard, des poètes, des auteurs, des artistes, se firent catholiques parce que les cérémonies du culte protestant étaient trop simples, trop peu favorables aux beaux-arts et à la poésie. Frédéric Schlegel fut de ce nombre. En 1802, sa femme et lui renoncèrent à la communion protestante; ils cherchèrent des consolations dans le sein de l'église catholique.

Depuis sa conversion, tous ses écrits ont reposé sur une base étroite et fragile. On ne saurait lui refuser une grande supériorité de style; et sa traduction des poésies latines du moyen âge, son *Lothaire*, son *Maller*, possèdent ce mérite au plus haut degré, quoiqu'ils soient dépourvus d'idées et d'invention. En 1808, lorsqu'il vint à Vienne, il parut avoir adopté les ressentimens de toute l'Allemagne contre le despotisme de Napoléon. En 1809, il accompagna le comte de Stadion en Bavière, et il affecta un libéralisme prononcé; mais ce n'était point son allure naturelle, et son véritable but était d'obtenir de la considération et des priviléges, en défendant les opinions de l'oligarchie autrichienne. Lorsque la campagne fut décidée en faveur de Napoléon, il retourna à Vienne, s'unit plus intimement que jamais avec M. de Gentz, et fut très-protégé par M. de Metternich. Là, n'étant plus invité à ranimer le flambeau mourant du patriotisme allemand, il reprit ses anciens travaux, il écrivit ses leçons d'histoire moderne et celles de littérature, qui seront plus spécialement l'objet de nos observations. Ses doctrines et ses opinions plurent tellement au prince de Metternich qu'il l'envoya à Francfort, en qualité de conseiller de légation. Rappelé depuis à Vienne, il y a constamment travaillé à étouffer le peu de disposition des Autrichiens à l'indépendance, au grand regret de ceux qui s'intéressent à l'amélioration de l'espèce humaine.

Nous avons cru devoir offrir à nos lecteurs cette courte notice sur la vie de Schlegel, afin de les mettre en état de mieux apprécier quelques-uns de ses écrits. Son ouvrage sur la littérature ancienne et moderne a été traduit en anglais, et doit avoir quelqu'influence dans la Grande-Bretagne. M. Schlegel s'y montre, sans contredit, fort éloquent, et si sa critique manque quelquefois de profondeur, elle est toujours ingénieuse; il connaît parfaitement les

langues, la poésie et la philosophie des anciens et des modernes. Mais le désir de justifier son apostasie et ses opinions politiques du moment, ont donné à ses écrits une tendance contre laquelle il est important de prémunir le lecteur. A force d'esprit et d'éloquence, il cherche à prouver, par une foule de circonstances tirées de l'histoire civile et littéraire, que le principe de la monarchie absolue, soutenue par une hiérarchie sacerdotale, est d'origine divine.

C'est ce système que nous avons l'intention d'examiner avec soin. On peut le regarder comme un échantillon des moyens employés, sous la direction de quelques-uns des gouvernemens de l'Allemagne, pour retenir les hommes dans l'ignorance et dans l'erreur, en amusant leur imagination d'objets frivoles ou d'un intérêt secondaire, sous prétexte de leur enseigner la vérité. Schlegel a l'art de paraître désintéressé, et il écrit sans passion, quoiqu'il ne perde jamais de vue le but de ses travaux. Il prétend dominer tout son sujet avec le plus grand calme; son impartialité apparente s'empare de la confiance du lecteur, dont il abuse pourtant, en oubliant de citer les auteurs qui pourraient déposer contre ses théories. D'une autre part, les écrivains dont les principes paraissent favorables à ses vues, sont exaltés outre mesure; leurs erreurs sont justifiées ou défendues. Toutes ses considérations, quelque générales qu'elles puissent paraître, sont toujours dictées par les circonstances et toujours dans le but d'imposer à ses lecteurs les opinions que le gouvernement autrichien a intérêt de leur faire adopter.

Nous admettons avec lui, par exemple, que la philosophie doit être un des sujets traités dans une histoire littéraire, et que ce qui regarde l'entendement humain, y doit occuper la place la plus importante. Nous admettons également que la littérature perdrait beaucoup, si les hommes

que leur naissance et leur fortune appellent aux plus hautes fonctions du gouvernement, négligeaient de perfectionner leur esprit et s'occupaient exclusivement de leurs devoirs publics, laissant la culture des sciences et des arts à ceux que le sort éloigne des grands emplois et de l'administration de l'état. Mais nous ne pouvons pas reconnaître la conséquence qu'il en tire; savoir : que les nobles sont les précepteurs naturels du genre humain, et que les autres hommes sont nés pour en recevoir l'empreinte de leur caractère et la forme de leur civilisation. Nous trouvons naturel qu'on enseigne une pareille doctrine dans les pays où la noblesse est en possession exclusive du gouvernement et des fonctions les plus élevées; mais les lumières et la civilisation feront bientôt justice de ces existences privilégiées. Ceux qui veulent obtenir ou garder le pouvoir doivent posséder des connaissances supérieures, et aucune classe d'hommes ne peut les acquérir en empêchant les autres d'y atteindre.

Après avoir ainsi indiqué les principes généraux qui ont guidé la plume de l'auteur, nous exposerons avec brièveté le précis de quelques-unes de ses leçons. Dans la première, il examine la poésie des Grecs, avant l'époque de Socrate; et dans la seconde, leur littérature et leur philosophie, pendant les tems postérieurs. Il remarque très-justement « que nos idées actuelles et nos connaissances sont tellement » dérivées de celles des anciens, qu'il est difficile de parler » de littérature sans commencer par eux. » Homère, selon lui, avait un pressentiment de la révélation, tandis que Hésiode lui paraît disposé au matérialisme.

Pindare, accusé par les anciens d'avoir montré trop d'attachement pour les Perses, est défendu par M. Schlegel, de manière à prouver que ce critique regarde comme une vertu le défaut de patriotisme, s'il est remplacé par l'admiration portée à un souverain étranger. « Le reproche

» fait à Pindare, dit-il, peut être facilement expliqué. Il est » évident, par ses poésies, qu'il n'aimait pas la domination » populaire qui avait occasioné des troubles fréquens dans » la Grèce. Parmi les tribus doriques, le pouvoir des » nobles était très-grand, et il régnait beaucoup d'atta- » chement pour les formes monarchiques. Dans l'anti- » quité, la domination de l'aristocratie ne se montra jamais » sous un point de vue si brillant que chez les Perses; et, » quoique plusieurs souverains aient individuellement » abusé de leur autorité, ils se faisaient généralement » estimer par la douceur et la noblesse de leurs manières. » Pindare a, comme on voit, un grand mérite aux yeux de M. Schlegel, celui de haïr la démocratie et d'aimer le pouvoir monarchique.

Nous passons sous silence plusieurs remarques du même genre sur les autres poètes, historiens et philosophes grecs, toutes remarquables par l'élégance de l'expression, en regrettant qu'un homme du talent de M. Schlegel ait pu s'imposer une tâche aussi déplorable. Il ne dit pas un mot de Démosthène : et pourquoi ? parce que son éloquence énergique fut dirigée contre un monarque. Si cet esprit de lâcheté se maintient encore pendant quelques années en Autriche, l'histoire de l'Allemagne sera bientôt à refaire, et les rejetons barbares de la maison de Hapsbourg seront tous transformés en Bayard ou en Grandisson. M. Schlegel, traitant toujours, avec le même esprit de système, de la littérature romaine, oublie de citer Catulle, soupçonné d'avoir manqué de respect à l'empereur; et il s'est efforcé de faire de Virgile un poète national, parce qu'il traita son souverain comme un Dieu : *erit ille mihi semper Deus*. Nous avons été surpris que l'auteur ait rendu justice à Tacite. Voici ses propres termes : « De tous les auteurs latins, Tacite est » celui dont il est le plus utile de parler. Le sens profond » de cet écrivain, la vigueur de sa pensée, l'énergie et la

» concision de son style, admirablement adapté au sujet,
» paraissent d'autant plus inimitables que plusieurs auteurs
» ont essayé en vain de l'imiter. »

Nous dirons peu de mots des septième et huitième leçons, dans lesquelles M. Schlegel a traité de la littérature du moyen âge, principalement en Allemagne. Il cite Théodoric, Charlemagne et notre Alfred comme fondateurs de la littérature de leur nation respective; mais, avant eux, Ulphilas avait traduit la Bible, du grec en *gothique*. Les langues et les littératures du Nord ont été cultivées plutôt que l'auteur ne le suppose; et *Beolbuf*, poème du troisième et du quatrième siècles, écrit dans une langue du Nord, est une preuve décisive de l'antiquité de la littérature germanique. M. Schlegel présume que les Germains des bords de la Baltique, ont reçu leurs caractères *runiques* des Phéniciens qui vinrent commercer avec eux. Mais la tradition ne paraît pas d'accord avec cette opinion. *Runa* est pris quelquefois dans un sens poétique; et quelquefois employé pour exprimer des caractères alphabétiques ou magiques. Or, la religion, la poésie et la magie, ayant eu, parmi ces peuples, une même origine, les caractères *runiques* doivent avoir été les premiers employés dans la langue religieuse des Germains, et très-probablement dans la langue parlée.

Dans ses leçons sur la littérature italienne, M. Schlegel préfère le Tasse au Dante; mais M. Schlegel est, par devoir, admirateur du pouvoir papal, et l'on sait que le Dante a fait tout ce qui dépendait de lui pour l'affaiblir. C'est ainsi qu'il censure Machiavel, tout en reconnaissant sa supériorité comme historien. Les travaux de ce vigoureux écrivain sur Tite-Live, et sa mort hors du sein de l'Église catholique, expliquent suffisamment cette opinion.

La manière dont M. Schlegel parle de Luther, son illustre compatriote, donnera une idée de l'esprit qui règne

dans tout son ouvrage : « Il y avait, pour ainsi dire, dans
» le génie puissant de cet homme privilégié, deux prin-
» cipes opposés qui tendaiens sans cesse à le dominer. On
» remarque dans ses écrits un combat perpétuel entre la
» lumière et les ténèbres, entre une foi solide et des pas-
» sions indomptées, entre Dieu et l'homme. Aussi les ju-
» gemens de ses contemporains et de la postérité ont tou-
» jours été divers, quelquefois même opposés, toutes les
» fois qu'il s'est agi de lui. Je dois déclarer, pour ce qui
» me touche, que l'étude de ses écrits et de sa vie, ne m'a
» inspiré d'autre sentiment que celui de la pitié qu'on
» éprouve en voyant un génie aussi élevé se contredire et
» se perdre lui-même. » Nous ne sommes point surpris que M. Schlegel, fortement attaché aux maximes de la papauté, ait de la peine à faire grâce à ceux qui les ont combattues. Mais, son opinion ne saurait compromettre en rien la gloire de Luther. Jamais aucun homme n'a travaillé avec plus d'énergie à la recherche de la vérité, et peut-être il l'aurait découverte, s'il avait vécu dans un autre siècle. Comme écrivain, ce grand réformateur a obtenu les suffrages de tous ses concitoyens. On admire, dans sa traduction de la Bible, la force, la dignité, la grâce du style, et cette heureuse flexibilité de talent qui reproduit sans effort la physionomie de l'original, depuis le récit le plus simple jusqu'au sublime enthousiasme des prophètes. Notre but principal étant de signaler le système politique qui domine dans l'*Histoire littéraire* de M. Schlegel, nous ne le suivrons pas dans ses remarques sur les littératures des autres parties du monde. En parlant des auteurs anglais, français et espagnols, ses préjugés n'ont pas eu une occasion aussi favorable de se développer. Toutefois, on trouve encore dans ses exagérations sur le mérite des littératures espagnole et portugaise, une preuve de sa prédilection pour l'Église romaine.

Nous terminerons nos observations sur cet auteur si distingué, sous le point de vue littéraire, par l'originalité et la finesse de ses critiques, en avertissant le lecteur de se défier de ses principes qui tendent à rendre la servitude aimable et le despotisme perpétuel, s'il pouvait l'être. On fera bien de le lire et de l'écouter, parce que son style a du nombre, du mouvement et de la grâce; mais ce charme est trompeur; pour y échapper, il faut être sûr de soi-même, et ne pas perdre de vue les réflexions que nous venons de soumettre au lecteur. (*Westminster Review.*)

HISTOIRE DES VINS ANCIENS ET MODERNES.

Par le docteur Alexandre Henderson, un vol. in-4°, 1825 (1).

Le docteur Henderson a tenu plus encore que le titre de son livre ne semblait promettre, quoiqu'il promît beaucoup. Une histoire des vins des anciens eût été incomplète, si l'auteur n'y avait pas joint tous les détails relatifs à la culture de leurs vignobles, à leur manière de recueillir, de préparer et de conserver leurs vins; et si, en même tems, il n'avait pas tâché d'apprécier les traits de ressemblance ou d'analogie de ces vins avec ceux des modernes. Il fallait introduire, en quelque sorte, le lecteur au milieu de leurs festins, dont les vins composaient la partie essentielle. Le docteur Henderson n'a rien épargné pour rendre ses recherches à la fois instructives et agréables. A force de connaissances, de jugement et de goût, il est parvenu

(1) *The history of ancient and modern wines*, by A. Henderson, M. D. 4° 1825.

à donner beaucoup d'intérêt à toutes les allusions au vin, qui se rencontrent si fréquemment dans les ouvrages historiques, didactiques et lyriques des écrivains de la Grèce et de Rome, et surtout dans Horace.

Son ouvrage est généralement consacré à l'histoire du vin, comme le titre l'annonce; cependant on y rencontre plusieurs chapitres sur la fermentation, sur les principes constituans des vins, sur leur classification, leur conservation, leur maturité, leur sophistication, et leurs propriétés nutritives et médicales, qui sont dignes d'un profond examen. On trouve aussi, dans les notes, un tableau de leurs forces relatives, de la quantité d'alcohol qui se dégage pendant la fermentation, et une évaluation des différentes espèces de vins français. Nous allons donner une analyse rapide de ce travail remarquable, en ajoutant les observations que nous croyons nécessaires pour relever quelques erreurs, ou réparer quelques omissions. Nous aurions désiré, par exemple, que l'auteur eût établi d'une manière positive quelle était, du côté de l'Orient, la limite où s'est arrêtée, dans tous les tems, la culture de la vigne, et la fabrication du vin.

Il commence son ouvrage par un chapitre sur les vignobles des anciens, sur la nature du terrain et de l'exposition qu'ils choisissaient, et sur leur manière de planter et de tailler la vigne. Il paraît y avoir eu des différences d'opinion sur la hauteur qu'on devait lui laisser prendre: Caton, Pline et Columelle recommandent qu'on tienne la vigne basse; les deux agronomes célèbres, Saserna père et fils, conseillent au contraire de la laisser pousser indéfiniment. Les différentes espèces de vins, connus chez les anciens, étaient très-nombreuses; mais il est impossible de les désigner sous des dénominations modernes. La côte d'Aminée passait pour produire un vin remarquable, surtout par la délicatesse exquise de son bouquet, et l'on

trouve, dans la vie de l'empereur Florien, par Vopiscus, un passage curieux où le changement de couleur du raisin de cette côte, est donné comme un présage. Le vin de Nomentum, contenant plus de substance mucilagineuse que le premier, était également très-recherché. La *vigne Apiana*, le muscat moderne, qui a reçu son nom actuel, comme son nom ancien, de sa disposition à attirer les abeilles ou les mouches, n'avait pas moins de célébrité. Les anciens mettaient beaucoup de soins et de sagacité dans le choix du terrain pour les différentes espèces de vignes, et plusieurs coteaux ne produisaient souvent qu'une seule qualité de raisin. La portion la plus intéressante de ce chapitre est consacrée au tableau comparatif de la dépense et du revenu des anciens et des modernes dans l'exploitation des vignobles. Le docteur Henderson entre, à ce sujet, dans une foule de recherches extrêmement précieuses, dont le résultat est « que » Varron n'a point exagéré en assurant que le produit d'une » portion de terre, équivalant à un acre anglais, pouvait » s'élever à cinquante-quatre muids de vin ; récolte infiniment supérieure à celles de nos meilleurs vignobles. » Il faut remarquer, cependant, que les anciens visaient trop souvent à la quantité aux dépens de la qualité, et supposer au moins une erreur dans Varron, depuis qu'on s'est assuré que les vignobles de Grenade, les plus fertiles du monde et les mieux situés, ne donnaient guère que le tiers du produit indiqué par cet auteur. Les profits, évalués d'après les bases les plus raisonnables, ne s'élevaient pas, chez les anciens, au-delà de six pour cent des capitaux consacrés à la culture des vignes, comme, en Bourgogne, ils ne produisent que le sept, et en Champagne seulement le trois pour cent.

Dans ce chapitre, et dans plusieurs autres parties de son ouvrage, relatives aux vins des anciens, le docteur Henderson a négligé trop légèrement un grand nombre d'au-

teurs, qui lui auraient fourni des renseignemens précieux sur les vignobles et les vendanges des Grecs, et principalement sur les différences qui existaient entre leurs procédés et ceux des Romains. Il ne parle pas non plus des maladies auxquelles les vins sont exposés, ni des insectes et des animaux qui peuvent les attaquer, et des moyens que les anciens employaient pour les en préserver; il est vrai que ces détails ne sont pas précisément l'objet essentiel de son ouvrage; mais tant d'écrivains de l'antiquité ont rapporté, à cet égard, des particularités curieuses, qu'il aurait pu citer quelques-unes des plus importantes. On aurait appris volontiers, par exemple, comment les anciens défendaient leurs vignes des attaques des chèvres et des renards. Hasselquist nous assure que, dans l'Orient, les chakals détruisent quelquefois des vignobles entiers. Le goût des renards pour le raisin est passé en proverbe, et la fête célébrée par les cultivateurs d'Athènes, en l'honneur de Bacchus, fête dans laquelle ils lui sacrifiaient un bouc, doit certainement son origine aux ravages exercés par cet animal sur son arbrisseau favori.

Le second chapitre est consacré aux détails de la vendange et aux procédés employés par les anciens pour la fabrication de leurs vins. La vendange commençait généralement au mois de septembre, et ils avaient grand soin de ne cueillir d'abord que les raisins les plus mûrs du coteau le mieux exposé. Les premiers cueillis contenaient, selon eux, le plus de moût; les seconds donnaient le meilleur vin; le troisième le vin le plus doux. La méthode de tordre les queues, d'écarter les feuilles et de laisser les raisins exposés au soleil, encore suivie aujourd'hui pour les vins délicats, était fort en usage chez les anciens. Théophraste, dans son *Traité des Plantes*, nous apprend qu'on enveloppait quelquefois les grappes d'une cloche, pour les garantir de la trop grande ardeur du soleil. Les

différentes manières de préparer le moût, ses noms et ses qualités, lorsqu'il avait subi quelques transformations ; le pressoir, le mélange de l'eau salée et plusieurs autres ingrédiens étrangers à nos goûts, tels que la poix, des bois du Midi, des herbes aromatiques; sont traités dans l'ouvrage du docteur Henderson d'une manière claire et complète. Nous admettons avec lui que quelques-unes des substances qui devaient être ajoutées au vin, d'après Columelle, n'avaient d'autre résultat que de le clarifier ou de lui communiquer un parfum quelconque; mais après tout, ce chapitre ne donne pas une haute idée du goût des anciens, ni de l'excellence de leurs vins, s'ils étaient préparés selon les prescriptions de cet auteur.

Dans le troisième chapitre, on trouve la description des vases que les anciens employaient pour conserver leurs vins et des celliers où ils les déposaient. Des peaux d'animaux rendues imperméables par l'huile ou les gommes résineuses, servaient à cet usage, de tems immémorial : on en voit des preuves dans Homère et dans l'Écriture. On introduisit ensuite des vases d'argile enduits de poix ; lorsque le bois abondait, on s'en servait pour faire des tonneaux; mais, en général, les Grecs et les Romains employaient la poterie, de préférence.

Les tonneaux qui contenaient les vins les plus généreux, étaient placés dans toute la longueur du cellier, et enfoncés dans le sable. Il est probable qu'on avait recours au siphon pour vider les plus grands : on se contentait d'incliner les plus petits sur le côté, comme le voit dans plusieurs passages des auteurs.

Tout ce qu'a dit le docteur Henderson sur les celliers des anciens, est fort curieux ; mais nous aurions encore désiré qu'à cet égard il eût consulté davantage les auteurs grecs, ne fût-ce que pour comparer leur méthode à celle qui est indiquée par les écrivains romains. On sait, par un pas-

sage de Xénophon, que les Grecs conservaient leurs vins dans la partie la plus fraîche de leurs habitations, et il existe un scoliaste d'Aristophane, qui dit qu'ils étaient dans l'usage de garder le vin et l'huile dans des caves ou des citernes. Encore de nos jours, les insulaires de l'île de Zante ne conservent pas autrement leurs huiles.

Avant que les *amphores* fussent déposées dans le *fumarium*, les Romains y attachaient une étiquette indiquant l'année de la récolte des vins qu'elles contenaient et le nom des consuls en exercice. La manière d'employer le *fumarium* à l'amélioration des vins, empruntée des Asiatiques. est parfaitement décrite par notre auteur. Lorsque les vins étaient robustes et de nature à gagner à cette préparation, l'effet en devenait salutaire : on en faisait principalement usage pour *donner du corps* à ceux d'une qualité inférieure. Le docteur Henderson paraît convaincu que les vins épais des anciens ne devaient cette propriété qu'à l'emploi du *fumarium*. Cependant nous sommes plus disposés à partager l'opinion de Paw, qui pense que dans les premiers tems de la fabrication des vins en Grèce, on leur donnait généralement une consistance artificielle. Il prétend même qu'un seul petit canton de la Laconie produisait des vins qui ne fussent point épaissis par la fumée ou par l'ébullition, et un texte d'Aristote, qu'il cite, semble confirmer cette opinion.

Le produit de la dernière vendange était goûté, pour la première fois, le jour de la fête de Bacchus, au mois de mai, lorsque les vents d'ouest avaient cessé. Jadis on célébrait une fête analogue, en Angleterre, comme on le fait encore en Allemagne, à la Saint-Martin ; on ouvrait les barriques de bière, au milieu des festins, des chansons et des réjouissances de toute espèce.

Le docteur Henderson termine ce chapitre par des citations qui prouvent qu'il n'y a rien d'absolument nouveau

sous le soleil, en bien ou en mal. « Pour attirer les amateurs, dit-il, les marchands de vins, chez les anciens, » employaient toutes sortes de ruses; quelques-uns versaient » du vin jeune et médiocre dans des tonneaux qui en avaient » contenu d'excellent; d'autres plaçaient du fromage et » des noix dans leurs celliers, afin que ceux qui entraient, » fussent tentés d'en manger, et que leur palais fût émoussé » avant de goûter au vin. »

Les variétés et les qualités générales des vins des anciens sont exposées dans le chapitre suivant. Il est évident qu'à moins de comparer leurs qualités à celles des vins modernes, il est impossible de nous en donner une idée exacte, et quels que soient les efforts du docteur Henderson pour arriver à ce but, on s'aperçoit aisément des difficultés qu'il a dû rencontrer dans cette partie de son travail. Il fait observer, avec raison, « qu'il n'est pas toujours très-facile » de déterminer d'une manière précise, les qualités distinctives des vins modernes, et que cette tâche est nécessairement plus difficile encore à remplir, pour les vins » des anciens; mais que les termes aux moyens desquels » nous caractérisons l'odeur, la saveur et les propriétés » essentielles des nôtres, ayant aussi été employés dans » l'antiquité, on peut déterminer, par analogie, jusqu'à » un certain point, quelques-unes des propriétés des vins » anciens, et même établir auxquels des produits de nos » coteaux ces vins ressemblent davantage. »

La douceur était une qualité jugée à peu près indispensable dans les vins des anciens. Le docteur Henderson en donne des preuves convaincantes, et l'on trouve dans Martial un passage qui porte son assertion jusqu'à l'évidence. Cet auteur compare le nectar des dieux au vin de Falerne, mêlé avec le miel d'Athènes (liv. XIII, p. 108.). Les Romains tiraient ces vins doux de l'étranger; ceux de l'Italie étaient généralement secs et durs, et ne devenaient pota-

bles qu'avec le tems et le séjour dans le *fumarium*. Il y avait donc trois espèces de vins chez les anciens : les vins doux, les vins secs et les vins intermédiaires, à la fois secs et doux, ou doucereux. Les vins grecs étaient principalement sucrés, comme le vin de Chypre ou de Constance; ceux de Corinthe et de Pramnia étaient secs, et ne perdaient leur âpreté qu'au bout d'un certain nombre d'années. Les plus forts étaient *hauts en couleur;* ceux qui provenaient des raisins blancs gardaient une teinte jaunâtre : aucun d'eux n'était doux. On les désignait par le nom de leurs crus, et dans les cas de récolte extraordinaire, par celui des consuls de l'année. Il fallait cinq ans pour mûrir les plus généreux, et quelquefois davantage. Souvent le vin ne s'améliorait qu'après vingt ans : passé ce tems, il devenait exquis. Cinq ou six ans suffisaient aux vins étrangers, et lorsqu'ils étaient de nature à supporter la mer, ils gagnaient beaucoup à voyager.

Les vins ordinaires d'Italie étaient à très-bon marché, quoiqu'on ne puisse pas en déterminer le prix d'une manière exacte; il paraît avoir varié depuis deux sous jusqu'à huit sous le *gallon* (quatre litres de France). Les vins inférieurs de la Grèce coûtaient 25, 30 et 50 fr. le muid; les meilleurs s'élevaient jusqu'à 200 fr., et Pline parle d'une seule *amphore* de vin grec superfin, qui fut payée ce prix exorbitant. En 472, sous le règne de Théodoric, la vendange avait été si abondante, que le vin ordinaire se vendit moins d'un sou le gallon.

En parlant des principaux vins de la Grèce et de l'Asie, le docteur Henderson les représente comme le produit presque exclusif des îles Ioniennes et de l'Archipel. Lesbos, Chio et Thasos fournissaient les plus estimés; leur couleur était d'un jaune pâle, et leur bouquet d'une odeur exquise. Le vin de Lesbos avait moins de parfum, mais plus de saveur; celui de Thasos, généreux, doux, vieillissait lente-

ment ; mais l'âge lui donnait une odeur agréable de pomme. Le docteur Clarke assure que les médailles de Chio, qui ne sont point rares dans le Levant, ont toutes quelques rapports au vin de cette île, qui conserve encore son ancienne célébrité ; elles représentent d'un côté un sphynx couronné de raisins, et de l'autre une amphore avec quelques emblèmes de la fertilité de l'île. Le vin de Chio était si estimé, si rare et si cher, lorsqu'il fut introduit à Rome pour la première fois, que dans les repas les plus somptueux, on n'en versait qu'une coupe à chacun des convives.

Les Grecs étaient familiarisés avec les meilleurs vins de l'Asie et de l'Afrique. Parmi les derniers, ceux de Tœnia n'admettaient aucune comparaison ; et le vin de Méroé, boisson favorite de Cléopâtre, avait de l'analogie avec celui de Falerne. Le vin de Tœnia, d'une couleur grise ou verdâtre, un peu astringent, quoique doux, se faisait remarquer par son odeur aromatique. On voit, cependant, par une épigramme de Martial, déjà indiquée, que la plupart des vins d'Égypte étaient d'une qualité fort inférieure, et Macrobe déclare positivement qu'ils étaient extrêmement froids et mous, malgré la chaleur du climat.

Les vins des Romains sont le sujet du sixième chapitre. La Campanie, cette province célèbre par la douceur de son climat et la fertilité de ses coteaux, produisait le meilleur de la presqu'île. « Dans l'antiquité, dit notre auteur, » les collines qui donnent à toute la contrée une physio- » nomie riante et animée, paraissaient ne former qu'un » immense vignoble où l'on prenait soin d'entretenir les » espèces de raisin les plus parfaites. » Le vin de Falerne était le produit le plus recherché de ce vignoble ; mais il est probable que, sous ce nom, on préparait et on vendait souvent les vins moins délicats de Gaurus et de Marsicus. Selon Pline, cité par Henderson, le vin de Cécube qu'on

récoltait dans les marais d'Amyclée, avait eu, dans un tems, beaucoup de réputation; mais on négligea les vignes, et la formation d'un canal contribua à les faire abandonner. Le vin de Falerne était alors au second rang, et peut-être au premier; le vin d'Albe, au troisième, à cause de sa douceur. Auguste, selon Pline, donnait la préférence au vin de Letos, quoiqu'il doive paraître extraordinaire, comme l'observe le docteur Henderson, qu'Horace n'en ait jamais parlé. Tels étaient, avec les vins de Sorrente et de Capoue, analogues à ceux de Xérez et de Madère, les plus fameux vins de la Campanie, du tems des Romains.

Nous ne suivrons point le docteur Henderson dans les détails relatifs à l'histoire des vins de Vérone, de la Sabine, de Spolette et de la Sicile.

Les Romains, indépendamment de ces vins, en tiraient beaucoup de leurs provinces de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Archipel. Les raisins violets de Vienne et le riche muscat du Languedoc leur étaient parfaitement connus, ainsi que les vins généreux de l'Espagne. Les îles Baléares leur en fournissaient également, et ils en faisaient autant de cas que de ceux de plusieurs crûs de l'Italie.

On trouve dans quelques passages des anciens, que la populace de Rome avait fini par éprouver le besoin du vin avec autant de vivacité que celui du blé, à mesure que le luxe faisait des progrès, et que l'empire marchait vers sa décadence. Suétone rapporte que le peuple se plaignait amèrement, sous Auguste, de la rareté et de la cherté du vin, et que ce prince répondit que son gendre Agrippa avait pris des mesures pour l'empêcher de mourir de soif, en veillant à l'entretien des fontaines. Il faisait allusion au corps des ingénieurs hydrauliques (*curatores aquarum*), que celui-ci avait institué et préposé au soin et à la conservation des aqueducs. Vopiscus, dans sa *Vie d'Aurélien*, parle aussi du projet qu'avait eu cet empereur de fournir

du vin à la populace, comme on lui fournissait du pain, de l'huile et de la viande; mais on lui fit sagement observer que s'il accordait cette faveur, il faudrait accorder toutes celles que le caprice et la débauche feraient solliciter au peuple romain. Il se contenta de faire déposer du vin dans le temple du Soleil, où il était vendu à très-bas prix. Les tribuns et les autres officiers des légions en recevaient une ration; et l'on peut conclure d'un édit de l'empereur Niger, que toute l'armée romaine en buvait également pendant la durée du service, jusqu'à ce qu'il fût décidé que les soldats se contenteraient de *vinaigre* (1).

Les moyens employés par les anciens pour tremper ou rafraîchir le vin, forment le sujet du septième chapitre. Ils regardaient comme inconvenant et grossier de le boire pur; mais tandis que les Grecs et les Romains y mêlaient de l'eau pour l'affaiblir, les Asiatiques y ajoutaient des épices pour lui donner plus de force et de saveur.

Il était difficile, sous un climat tel que celui de l'Italie et de la Grèce, de se procurer de la glace ou de la neige pour rafraîchir les boissons; et c'est cependant sous des latitudes aussi chaudes qu'il est surtout agréable de *boire frais*. Les Grecs avaient emprunté cet usage aux Orientaux, ainsi que la manière de conserver la glace et la neige, et d'abaisser la température de l'eau par l'évaporation : ils la transmirent aux Romains. Ce dernier procédé a été particulièrement décrit par Athénée, Pline et Galien; le docteur Henderson ajoute qu'on employait des enfans à entretenir pendant toutes les nuits, l'humidité extérieure des barriques. La fraîcheur de ces barriques était conservée, aussi bien que les pots de neige et de glace qu'elles ren-

(1) Note du Tr. Ce que les Romains appelaient *acetum*, le vinaigre, n'était qu'une espèce de vin fabriqué, une sorte de piquette qu'on donnait aux soldats, et que ceux-ci mêlaient avec de l'eau pour se désaltérer. On pourrait l'appeler *le vin de munition*. Ad. B.

maient, au moyen d'une enveloppe de paille, de branches de chêne et de toiles grossières. Le docteur Henderson paraît croire qu'Alexandre apprit, dans l'Inde, cette méthode de conserver la neige; mais elle était connue plus d'un demi-siècle avant sa naissance.

Cette première partie de l'histoire des vins des anciens, est terminée par un exposé des différens emplois du vin dans les festins des Grecs et des Romains; leurs ragoûts, leurs sauces, leurs coupes, leurs toasts, leurs différentes espèces de vins sont décrites de la manière la plus agréable. On y remarque des contrastes singuliers entre les mœurs des Grecs et celles des Romains : ceux-ci permettaient à leurs femmes de prendre place à leurs banquets, mais ils leur défendaient l'usage du vin, tandis que les Grecs, qui le leur permettaient, ne souffraient point qu'elles parussent dans leurs festins.

Le docteur Henderson a très-bien fait ressortir la différence qui existait entre les grossières jouissances des héros d'Homère, et les brillantes réunions des Grecs et des Romains, dans des tems postérieurs. « Archestrate de Syracuse, dit-il, qui parcourut la terre et les mers, seulement pour étudier l'art de bien vivre, réunit ses matériaux, et en fit un poème sous le titre de *la Gastronomie*, » dont plusieurs fragmens ont été conservés. Timarchides » de Rhodes offrit à ses concitoyens l'hommage d'un traité » en six ou sept livres, sur le même sujet. Un ouvrage » complet sur l'art du cuisinier, commençant par les truffes » et finissant par le poisson, est dû à Philoxène de Cythère, » le prototype des Épicures de notre tems, qui demandait » aux dieux *le cou d'une grue pour prolonger ses jouissances*, » et qui se faisait toujours accompagner d'esclaves chargés » d'huile, de vinaigre, et d'épices, pour assaisonner les » mets qu'on pourrait lui offrir, lorsqu'il *dînait en ville.* » On dit qu'Aristote lui-même, s'était occupé de rédiger

» un code de lois pour la table, et qu'il passait, parmi ses
» contemporains, pour un grand amateur de poisson. »

Nous dirons quelques mots des salles à manger de l'antiquité. Elles étaient toujours placées dans la partie la plus élevée de la maison, à cause du plaisir de la vue, et leur longueur était double de leur largeur. La décoration intérieure ne répondait pas toujours à la magnificence des repas, surtout s'il faut croire ce que dit Horace, de ces canapés suspendus autour de la table, dont la chute enveloppait souvent les convives d'un nuage de poussière (1). Cependant les salles à manger de quelques empereurs, notamment celles de Néron et d'Héliogabale, surpassaient en magnificence tout ce que nous pouvons imaginer de plus brillant dans les tems modernes; elles étaient revêtues de grandes lames d'ivoire, qui présentaient des tableaux différens en glissant sur des roulettes; on parfumait les convives et on les couronnait de fleurs. Le mouvement des corps célestes était imité sur des plafonds cintrés, de manière à représenter le cours des saisons. Nos lecteurs pourront consulter sur cette matière, l'ouvrage à la fois instructif et amusant de d'Arnay, ou *les Recherches sur les mœurs domestiques des Romains*.

Les Grecs et les Romains avaient empruntés aux Asiatiques l'usage de se coucher pour prendre leurs repas. Leurs siéges étaient extrêmement élégans; les pieds en étaient d'ivoire ou de bronze; ils les couvraient d'étoffes couleur de pourpre et richement brodées. Quelquefois on y semait des roses : l'anecdote du Sybarite est bien connue. Les tables ne le cédaient point aux siéges en richesse et en magnificence: dans les premiers tems elles étaient de sapin ou d'érable; plus tard les Romains y employèrent le bois de citronnier. Les pieds et les bords étaient garnis d'ivoire ou d'argent.

(1) Horace, Sat., liv. II., 8.

Mais ce luxe n'était pas constamment accompagné du goût et de la propreté nécessaires. Jusque sous le gouvernement des empereurs, on n'avait pas connu le linge de table : c'est seulement à cette époque que les Romains commencèrent à se servir de la laine pour faire des nappes ; ils employèrent aussi de la toile et de la soie brodées en or. Ce fut long-tems après Auguste, que chaque Amphytrion imagina d'offrir des serviettes à ses convives : jusque-là, chacun apportait la sienne ; et l'on dit que cette coutume ne cessa, que parce que les esclaves chargés de porter les serviettes, s'en servaient pour dérober toutes sortes d'objets (1). On essuyait les tables avec une éponge après le dîner. Les convives étaient ordinairement vêtus de blanc. Pour ne pas salir les lits, on leur donnait des pantouffles ou bien ils ôtaient leurs chaussures. Chacun était servi par son esclave : ceux-ci rapprochaient ou éloignaient les plats, nettoyaient la table, servaient à boire et chassaient les mouches.

Les Romains recevaient leurs verres des manufactures d'Égypte : ils étaient aussi purs, aussi limpides que du cristal de roche ; on ne commença à les connaître à Rome que vers l'an 536 de sa fondation.

Les usages et les cérémonies les plus importantes relatives aux festins des anciens ; les libations aux dieux, le couronnement des convives et des coupes avec des guirlandes dont la fabrication était devenue une branche de commerce fort importante ; la manière de porter les santés, circonstance à l'occasion de laquelle il fallait remplir sa coupe jusqu'aux bords ; les devoirs et l'autorité du président du banquet ; l'habitude qu'avait le maître de la maison de garder les meilleurs morceaux pour lui et pour ses

(1) Avant que l'usage des serviettes fût connu, les anciens essuyaient leurs doigts avec de la mie de pain qu'ils jetaient ensuite aux chiens qui se trouvaient dans la salle à manger.

convives les plus intimes ou les plus riches, tandis que les autres étaient obligés de se contenter de leurs restes; toutes ces particularités et plusieurs autres encore, également fort curieuses, sont présentées de la manière la plus intéressante dans ce chapitre. Dans un autre article nous examinerons comment l'auteur a traité le reste de son sujet, en faisant l'histoire des vins modernes, et en en appréciant les diverses propriétés.

(*Westminster Review.*)

BIOGRAPHIE.

NOTICE SUR LA VIE DE SIR RICHARD ARKWRIGHT (1).

C'est le sort commun des inventeurs de ne pas être heureux. Les hommes qui ont enrichi leur pays par des décou-

(1) NOTE DU TR. La plupart des nations modernes ne se sont guère occupées que de l'histoire des conquérans et des hommes publics. On les a vues souvent se livrer à des recherches minutieuses, pour connaître toutes les particularités de la vie de ceux qui ne leur avaient été signalés que par le mal qu'elles en avaient reçu; et tandis qu'elles enregistraient avec soin les actes de leurs bourreaux, ces bienfaiteurs de l'humanité, qui, par des procédés admirables, introduits dans les arts utiles, ont réparé le dommage causé par les guerres, les administrations inhabiles et les mauvaises lois, vivaient obscurs et mouraient dans l'oubli. L'antiquité s'était montrée plus reconnaissante et plus éclairée; les Hindous, dans l'élan de leur gratitude, avaient attribué une origine divine à Kasyapa, qui avait desséché les plaines marécageuses du Cachemir; et la Grèce avait dressé des autels à Triptolème, l'inventeur de la charrue. L'Angleterre a de bonne

vertes utiles, ont, presque tous, vécu dans l'abandon et la misère, il en est bien peu qui aient recueilli personnellement le fruit de leurs travaux. Ceux-là même qui jouissaient déjà d'une certaine aisance ont éprouvé de grandes difficultés à faire accueillir leurs projets, et c'est ordinairement aux dépens de leur repos et de leur fortune qu'ils ont essayé de les mettre à exécution. Ont-ils obtenu parfois un succès tardif, l'envie leur a contesté l'honneur de leurs inventions; la cupidité a tenté de leur en ravir le prix; et les ruses du commerce et toutes les subtilités de la chicane ont à la fois été dirigées contre eux. Les inventeurs sèment, mais il est bien rare qu'ils récoltent. Cependant, la destinée d'Arkwright offre une exception remarquable à cette loi commune; ce n'est pas qu'il n'ait eu sa part des disgraces presque toujours réservées au génie : sa condition fut long-tems obscure; ses talens s'exercèrent d'abord sans appui, et ses efforts rencontrèrent des obstacles dans l'ignorance et dans des craintes chimériques. Alors qu'il eut vaincu ces obstacles, il en vit naître d'autres. Ses droits furent contestés, ils furent souvent méconnus, et jamais même ils n'ont été solidement établis. La calomnie s'attacha à son nom, et l'envie le signala comme usurpateur des inventions d'autrui. Cependant, Arkwright vit enfin se dissiper ces nuages élevés par la

heure imité cet exemple : ses rois ont souvent conféré à des mécaniciens, les honneurs de la chevalerie; et aujourd'hui ses premiers négocians, les hommes les plus distingués de sa puissante aristocratie, des ministres, et jusqu'à des princes du sang royal, se sont réunis pour élever une statue à Watt, l'auteur des principaux perfectionnemens introduits dans la machine à vapeur. En même tems, plusieurs recueils périodiques publient des notices biographiques sur les agronomes et les mécaniciens qui ont rendu le plus de services à la Grande-Bretagne. C'est au *Glascow-Magazine* que nous empruntons la notice que l'on va lire, sur sir Richard Arkwright, l'un de ces hommes utiles : nous ne négligerons pas l'occasion de faire successivement connaître la vie de quelques autres, à leurs émules du continent.

malveillance; il acquit une grande fortune, et avant de terminer sa carrière, il eut la satisfaction d'entendre ses concitoyens le bénir comme leur bienfaiteur.

Richard Arkwright naquit de pauvres parens, en 1732, à Preston, dans le comté de Lancastre. Il était le dernier de treize enfans. On lui fit prendre de bonne heure l'état de barbier, qu'il exerça jusqu'à l'âge de trente ans. On ne sait pas bien ce qui le porta d'abord à diriger son attention vers la fabrication du coton. Il paraît toutefois qu'habitant un pays qui contenait plusieurs manufactures de ce genre, il eut souvent occasion d'observer les procédés qu'on y employait, et qu'il fut frappé des plaintes qu'il entendait faire aux fabricans de manquer de coton filé. Le comté de Lancastre était, dans ce tems-là, la seule province d'Angleterre qui eut des fabriques d'étoffes de coton, et les procédés dont on y faisait usage étaient encore très-imparfaits. Jusqu'en 1765, le *calicot*, alors comme aujourd'hui, la principale étoffe qu'on y confectionnât, se faisait partie en lin, et partie en coton: la trame était en coton et la chaîne en fil de lin. Cependant, tout le monde sentait l'imperfection de ces procédés, et la nécessité de les améliorer; chaque jour il se faisait quelque expérience dans ce but, et c'est de cette époque que datent les immenses progrès que l'Angleterre a faits, tant dans ses manufactures de coton, que dans toutes ses autres fabrications.

Un tisserand du comté de Lancastre, nommé Hargrave, inventa d'abord un nouveau procédé pour *carder* le coton, et ensuite une machine pour le *filer*, appelée *spinning-jenny*: c'était déjà un grand pas de fait dans la voie des perfectionnemens. Mais les ouvriers prirent feu; ils craignirent d'être moins employés par suite de ces innovations. Ils s'unirent donc contre l'inventeur, brisèrent ses métiers, et le forcèrent d'aller s'établir ailleurs. Le malheureux Hargrave

tenta, en conséquence, de se fixer à Nottingham; mais dans cette ville, même difficulté : on se coalisa contre ses inventions; il ne put les faire adopter, et mourut peu après dans une profonde misère. Dans ces entrefaites, Arkwright essayait de perfectionner le mode de filer, alors en usage; mais faute de connaissances en mécanique, il ne put construire une machine propre à remplir ses vues; il n'y parvint que long-tems après, et il n'obtint ce succès qu'à l'aide d'autrui. Voici en substance les reproches qu'on lui a faits à cet égard.

Dans l'année 1769, Arkwright avait déjà quitté le métier de barbier, et il parcourait les campagnes cherchant à acheter des cheveux; il vint, dans ses courses, à Warington, et là il se lia avec un horloger nommé Kay. Il confia à ce dernier quelques idées qui l'occupaient sur la découverte du mouvement perpétuel. Kay tourna en ridicule ces idées, et lui fit observer que son génie s'exercerait plus utilement en cherchant à découvrir quelque procédé pour filer le coton, propre à remplacer avec succès celui qui était alors en usage. Ayant construit des machines pour un fabricant de Warrington, cet horloger avait acquis par là quelques notions sur le mode de filer le coton, et il en fit part à Arkwright. Ces deux hommes mirent leur génie en commun, pour construire une nouvelle machine, et le résultat de leurs essais fut une mécanique qui avait quelques avantages sur celles connues jusqu'alors. On a dit que dans la confection de cette machine, l'invention appartenait à Kay, et les perfectionnemens à Arkwright. Quoi qu'il en soit, le résultat de leurs communs efforts ne pouvait être considéré que comme un premier pas. Depuis cette époque, Arkwright employa à faire des expériences cinq années consécutives, et une somme de 20,000 liv. st. (500,000 fr.), et ce ne fut qu'à l'expiration des cinq années que ses machines furent portées au point de perfection où elles sont aujourd'hui.

Les fonds avaient été avancés par des personnes qui avaient une égale confiance dans sa probité et dans ses talens.

S'étant associé avec un capitaliste de Preston, sa ville natale, il établit des machines d'après le modèle dont il était l'inventeur; mais elles n'eurent pas un meilleur sort que celles de l'infortuné Hargrave. Les ouvriers se soulevèrent, les brisèrent, comme ils avaient brisé celles d'Hargrave, et chassèrent Arkwright et son associé de leur ville. Il se retira alors dans celle de Nottingham; et là, loin de se rebuter, il s'occupa de nouvelles expériences pour améliorer de plus en plus ses procédés. Il trouva une maison de banque qui lui fit à cet effet une avance considérable de fonds; mais les avances se multipliaient, et le succès des expériences était incertain. La maison de banque chercha à transporter ses intérêts, à cet égard, en d'autres mains. Un riche fabricant de bas de Nottingham, auquel elle s'adressa, vit de suite tout ce que promettaient les expériences d'Arkwright. Il s'empressa donc de rembourser à cette maison les avances qu'elle avait faites, et de se substituer à ses droits. En 1769, Arkwright obtint un brevet pour un *métier à filer*, et il établit à Nottingham un moulin qui était mu par des chevaux. En 1771, il en établit un autre qui devait se mouvoir par un cours d'eau.

Le *métier à filer* a été, à juste titre, considéré comme une invention admirable. La machine qui sert à devider et filer le coton est, sans contredit, le plus beau procédé découvert par Arkwright. Tous les perfectionnemens qu'il fit depuis, bien que plus ou moins importans, n'exigeaient pas un esprit aussi créateur, puisqu'ils n'étaient que le développement d'un principe déjà connu. On dit que la première idée de cette machine lui fut inspirée par la vue du moulin ordinaire employé dans la fabrication du fer, et qu'il conçut par analogie que le même mécanisme pourrait s'appliquer à la filature du coton.

Arkwright commençait à retirer quelque fruit de ses inventions, lorsque dans l'année 1772, on prétendit que ses perfectionnemens ne lui appartenaient pas en propre; et l'on voulut s'autoriser de cette allégation pour lui contester son brevet. A cette occasion il soutint un procès dont l'issue fit éclater la justice de ses droits, et dès-lors il ne fut plus inquiété à l'égard de ce premier brevet. Ayant ensuite amélioré ses machines, il obtint, en 1775, un brevet pour ce nouveau perfectionnement; mais ce second brevet devint un autre objet de contestation, et à la suite d'un très-long procès qui ne se termina qu'en 1785, le brevet fut déclaré nul. On motiva ce jugement sur ce que le principe mécanique des changemens qu'il avait introduits dans ses machines était déjà connu.

Heureusement Arkwright pouvait se consoler de cette disgrâce par le succès immense qui couronnait d'ailleurs ses entreprises. Il y avait associé un capitaliste écossais, et la fortune les comblait l'un et l'autre de ses plus riches faveurs. Les machines d'Arkwright se répandaient dans tout le royaume, et il percevait sur chaque fuseau qui y entrait, un droit annuel qu'on ne pouvait considérer que comme un tribut payé au génie. Cependant cette prospérité lui avait fait beaucoup d'ennemis et d'envieux, et son caractère peu conciliant n'était pas propre à en diminuer le nombre. Ses ennemis lui rappelaient sans cesse la bassesse de son premier état, et ils montraient assez par-là qu'eux-mêmes n'en seraient pas sortis si le sort les y eût placés. Arkwright disait à cette occasion et par allusion à son associé, qu'il avait mis son rasoir entre les mains d'un Écossais qui leur ferait la barbe à tous.

Les perfectionnemens faits à cette époque dans la machine à vapeur, permirent d'en faire l'application aux machines pour filer le coton, et les inventions d'Arkwright secondées de cette manière par celles de Watt, acquirent une

importance nouvelle. Les machines de Bolton et de Watt furent appliquées, pour la première fois, à celles d'Arkwright, dans l'année 1790. Elles furent placées, à cette époque, dans les belles fabriques que ce dernier avait établies à Cromford, village du comté de Derby, où il avait définitivement fixé son séjour

Il nous reste peu de choses à dire sur les derniers événemens de la vie d'Arkwright. En 1786, il présenta une adresse au roi, au nom du shériff de Wicksworth, et il reçut à cette occasion le titre de chevalier. Il mourut dans son domaine de Cromford, le 5 août 1792.

Cet homme célèbre par ses inventions utiles, ne put jamais se dépouiller des formes contractées dans sa jeunesse, et en prendre d'autres plus analogues au rang auquel ses talens l'avaient élevé depuis. Il était incontestablement doué d'un esprit supérieur; mais à cet esprit était allié un caractère bizarre et pétulant. On se fera quelque idée des avantages que l'Angleterre a retiré de ses découvertes, en se rappelant l'état grossier où était la fabrication des tissus de coton, il y a cinquante ans, et en considérant que cette fabrication est aujourd'hui la plus importante qui occupe les habitans de ce pays. Les produits des fabriques de coton dans la Grande-Bretagne sont estimés à la valeur annuelle de plus de *quarante millions sterlings* (un milliard de francs), dont la moitié se consomme au-dehors. Plus d'un huitième de ces produits sort des fabriques de Glasgow et de celles de ses environs. Tous les pays de l'Europe ont employé avec profit le *métier à filer*. En un mot, le développement que les fabriques de coton ont pris par suite des perfectionnemens d'Arkwright et de ses successeurs, est une chose sans exemple dans l'histoire du commerce. (*Glasgow Magazine*)

AGRICULTURE.

DES PLANTATIONS.

Nous apprenons avec plaisir que l'empressement du public à se procurer *le Guide du Forestier* de Monteath, en a déjà rendu nécessaire une seconde édition. Les détails dont est rempli cet ouvrage sont trop importans pour pouvoir être exposés dans une analyse; aussi nous bornerons-nous à fixer l'attention du lecteur sur un sujet particulier qui y est traité d'une manière supérieure.

Il s'agit de l'avantage qu'il y a pour le propriétaire et pour le fermier, à planter d'arbres les parties de la ferme qui ne peuvent pas être employées à d'autres usages. Rien de plus aisé pour le propriétaire que d'intéresser le fermier à contribuer, de cette manière, à la fertilité et à l'agrément du sol; car, indépendamment du fait que nous allons citer d'après M. Monteath, nous en connaissons beaucoup d'autres qui confirment sa théorie.

Si l'on exige d'un fermier qu'il entretienne les arbres du propriétaire, et qu'il soit responsable de tous les dommages que d'autres personnes peuvent leur faire éprouver, sans qu'il y soit intéressé, on n'atteindra jamais le but qu'on se propose, quelque sévère que soit la loi; mais on y parviendra en intéressant le fermier à faire des plantations et à entretenir celles qui existent déjà. En très-peu de tems, en effet, les endroits les plus déserts et les plus nus dans la campagne, deviendront agréables à la vue, et surtout d'un bon rapport. On observera, dans le passage suivant, que M. Monteath parle d'après sa propre expérience.

« Puisque nous considérons, dit-il, les plantations d'arbres comme d'une grande importance pour le pays en général

et pour les propriétaires, ne trouverions-nous donc aucun moyen de les faire tourner également à l'avantage des fermiers eux-mêmes? Comme nous le prouverons dans la suite, il n'est rien de plus lucratif que de planter et d'élever des arbres, soit pour en faire des bois taillis, soit pour les conserver en haute futaie. Ne pourrait-on pas insérer dans les baux une clause qui obligeât le fermier à planter, chaque année, un certain nombre d'arbres, pendant toute la durée du bail, et dans les endroits qui lui seraient indiqués par le propriétaire, ou par son intendant, ayant soin d'obliger le preneur à les entretenir et à les remplacer s'ils étaient détruits? Mais pour l'encourager à augmenter le nombre des arbres de haute futaie et à faire des plantations, il faudrait stipuler qu'à l'expiration du bail, les arbres seraient estimés par deux experts choisis, chacun par l'une des parties; que le propriétaire serait obligé de payer au fermier la valeur de ceux qu'il aurait plantés et élevés pendant la durée de son bail, et qu'en cas de refus le fermier pourrait les vendre ou les abattre.

» En assurant ainsi au fermier son capital et les intérêts, on verra s'élever de grandes plantations qui, sans cet encouragement, n'auraient jamais existé. Outre l'avantage que retirera le fermier, de l'ombrage si nécessaire aux pacages, il ne laissera pas un seul pouce de terre inculte dans sa ferme, et il plantera, dans les plus mauvais terrains, des arbres dont il sera sûr de retirer un bénéfice à la fin du bail. En même tems, le propriétaire aura l'avantage de posséder une provision précieuse de bois de construction, qu'il n'aurait pas pu se procurer sans y intéresser son fermier, et il aura toujours sous la main ceux dont on a besoin dans l'agriculture. L'exemple que nous allons donner, peut être regardé comme une preuve des avantages qu'il y aurait pour les fermiers, à stipuler dans leurs baux de semblables conditions.

» La terre de Cross-Capple, paroisse de Dunblan, dans le Perthshire, fut affermée, en 1777, pour trente-huit ans par J. Dawson, moyennant 25 liv. st. par an. On avait stipulé dans l'acte que le fermier ferait telles plantations qu'il jugerait à propos dans les terres humides, qui ne conviendraient pas au labourage; qu'il pourrait en employer le produit, soit aux usages de l'agriculture, soit aux constructions qu'il aurait besoin de faire pendant la durée du bail. A l'expiration du traité, tout le bois devait être estimé par deux experts choisis, l'un par le propriétaire, l'autre par le fermier. Il était aussi expressément stipulé que si les deux experts ne s'accordaient pas, ils choisiraient un tiers dont le jugement serait admis par les deux parties. Enfin, le propriétaire devait payer comptant au fermier la somme déterminée dans l'expertise. Le bail étant expiré, le fermier désigna son expert, et je fus choisi par les curateurs pour le propriétaire, alors mineur. Le résultat de notre travail ayant offert une différence de 25 liv. st., nous fîmes choix, pour vider le partage, de M. Ed. Stirling, architecte à Dunblan, et la valeur des arbres fut arrêtée à 1,029 liv. st. que les curateurs payèrent à l'instant; le total des fermages ne s'étant élevé qu'à 988 liv. st., le fermier a reçu 41 liv. st. de plus qu'il n'avait payé pendant toute la durée du bail. Il est bon d'observer qu'après les dix premières années, il avait assez de bestiaux pour fournir à tous les besoins des bâtimens et de l'agriculture; il faut remarquer aussi que dans notre procès-verbal, nous avons supposé que le bois devait être coupé à l'instant, et transporté au marché; aussi, l'avons-nous évalué à 20 p. 100 au-dessous du prix auquel il se serait vendu quelques années plus tard.

» Le fermier ayant été libre, d'après le bail, de planter telle espèce d'arbre qui lui plairait, choisit à tort les pins d'Écosse; tandis que, s'il avait planté des chênes ou des frênes, qui auraient parfaitement convenu au terrain, il

aurait presque triplé ses produits. Les bois étaient d'ailleurs parfaitement aménagés, et d'un âge à profiter chaque année, beaucoup plus qu'ils ne l'avaient fait jusque-là en trois ans. Ces arbres considérés sous le rapport de leur croissance et de l'agrément qu'ils donnaient à la propriété, avaient augmenté de 40 p. 100 la valeur du domaine. »

On voit par cet exemple comment l'intérêt du propriétaire s'est combiné avec celui du fermier. (*Farmer's Magazine.*)

COMMERCE.

VUES PRÉSUMÉES DE M. HUSKISSON, PRÉSIDENT DU BUREAU DU COMMERCE.

Les débats qui ont suivi la motion de M. Whitmore ont dû enfin ouvrir les yeux des propriétaires fonciers sur les besoins de la nation. Ils ne peuvent plus espérer que l'on sacrifiera l'utilité de tous à leurs avantages particuliers, en continuant à fermer le marché intérieur aux blés étrangers. Quelque précieux que soient les intérêts de notre agriculture, il est évident que ceux de notre industrie manufacturière le sont maintenant davantage; non-seulement à cause de la multitude de bras qu'elle emploie, mais aussi à cause des capitaux énormes engagés dans ses diverses branches, et du grand nombre d'hommes habiles dont le talent et les connaissances concourent au succès de ses travaux.

Le but de M. Huskisson paraît être de faire descendre les denrées de première nécessité, au prix où elles sont dans les autres pays. Il espère atteindre ce but en dégageant

le commerce des restrictions et des droits qui gênent parmi nous la liberté de ses mouvemens. La baisse des denrées alimentaires ferait diminuer, dans une proportion correspondante, le prix de la main-d'œuvre qui cesserait d'être plus élevé en Angleterre que sur le continent. C'est seulement lorsque ce dessein sera accompli, que nous commencerons à jouir pleinement de nos grands capitaux, de notre immense crédit, de la supériorité de nos machines, de l'abondance du combustible que produisent nos mines de charbon, en un mot, de tous nos avantages naturels et acquis. Par ce moyen si simple et cependant si habile, la Grande-Bretagne deviendra infailliblement l'arbitre des marchés du monde.

M. Huskisson est accusé d'avoir mis volontairement de l'obscurité dans l'exposé de ses projets. Déjà on lui avait adressé le même reproche, à l'occasion du rapport du comité de 1821, dont on lui attribue la rédaction ; et, dans le fait, l'analogie entre ce rapport et son dernier discours, est si grande, que s'il avait lu le premier, au lieu de lire le second, l'effet eût été le même. L'obscurité calculée du discours et du rapport doit être attribuée à une cause unique. En 1821, M. Huskisson ne voulait indiquer que quelques-uns des grands traits de son plan, ajournant les détails à l'époque où il proposerait au Parlement des mesures définitives. Les ministres craignaient d'exciter les alarmes et les ressentimens des gentilhommes de campagne ; classe puissante qui a de nombreux représentans à la chambre des communes, et qui est si intéressée à ce que les grains étrangers ne soient pas admis dans nos ports. Ils désirent également aujourd'hui ne pas provoquer prématurément l'opposition de cette classe: d'autant plus que l'état des changes étrangers, et la tendance des matières d'or et d'argent à aller sur le continent, les oblige de remettre à un tems indéfini les mesures qui pourraient augmenter

l'exportation des métaux précieux. Telles sont les causes de la manière ambiguë dont ils se sont expliqués sur leurs vues ultérieures. En attendant qu'ils puissent les mettre à exécution, la libre admission du blé du Canada et de celui des entrepôts, autorisée à la session précédente, diminuera les besoins du marché, fera descendre les prix, conciliera au gouvernement l'opinion du commerce, et préparera tout doucement la classe agricole à des mesures plus importantes et plus décisives.

Les mesures que les ministres se proposent de prendre, auront encore un autre effet: ce sera d'empêcher les perpétuelles fluctuations du prix des grains. Lorsque ce prix pourra, jusqu'à un certain point, être maintenu à un taux uniforme, le cultivateur, avant de prendre une terre à bail, en calculera facilement les bénéfices; l'agriculture deviendra un commerce régulier, et elle ne sera plus une spéculation périlleuse, comme elle l'a été pendant les neuf ou dix dernières années. Rien de plus vigoureux que la réponse de M. Huskisson à M. Gooch, lorsque celui-ci avançait à la chambre des communes, que le système actuel était bon, et qu'il fallait s'y tenir.

« J'ai toujours pensé, dit M. Huskisson, que ce que nous devions le plus désirer, c'était de maintenir la permanence des prix, et d'empêcher des oscillations convulsives, qui mettent le désordre dans la fortune des cultivateurs. Or, que fait la législation actuelle? Elle limite, dans les mauvaises années, les marchés dont nous pouvons tirer les grains qui nous sont nécessaires, et dans les bonnes, elle nous empêche de vendre nos produits surabondans. Il est impossible de ne pas être surpris qu'il y ait encore quelqu'un qui puisse faire l'éloge d'un système également préjudiciable au cultivateur, à l'artisan et au fermier lui-même, surtout après le rapport de 1821, qui en a si complétement démontré tous les vices. Certes, ce n'était pas

en 1822, que l'on pouvait se féliciter des effets produits par ce système, lorsque les grains étaient tombés à 38 sh.; que tous les soirs on entendait parler, dans cette chambre, de la banqueroute nationale et proposer les expédiens les plus extraordinaires. Dans l'espace de deux ans, le prix du grain a varié de 38 à 112 sh. le boisseau. Il résulte de ces variations que l'industrie des fermiers ne présente plus aucune sûreté; que plusieurs des opérations auxquelles ils se livrent, sont de purs jeux, dont les résultats sont aussi incertains que peut l'être l'agiotage des actions des mines; et que lorsqu'ils font un long bail, il est impossible qu'ils calculent les conséquences définitives qu'il doit avoir sur leur bien-être et sur celui de leurs familles. »

Rien, assurément, n'est plus mauvais qu'un pareil état de choses, et il importe beaucoup à la prospérité générale du pays, que lorsque le fermier prend un engagement, il puisse en prévoir les résultats. Sans doute les produits des dîmes et de la rente de la terre tomberont, par suite des mesures des ministres, et par conséquent ces mesures ne sauraient être agréables aux membres du clergé et aux propriétaires fonciers. Mais ce qu'ils perdront d'un côté, sera compensé de l'autre, au moins en partie, par la diminution du prix de toutes les marchandises; diminution qui sera, comme nous l'avons déjà vu, la conséquence infaillible de la baisse des denrées alimentaires et du prix de la main-d'œuvre.

L'introduction des grains du dehors, dans nos marchés, tournera encore d'une autre manière à l'avantage de notre commerce et de notre industrie. En effet, il n'est pas douteux que l'admission de ces grains dans nos ports, ou leur exclusion, n'ait une grande influence sur les cultures de l'étranger; c'est un fait bien connu, que lorsqu'en 1816, l'importation fut défendue, des portions très-considérables de terrain cessèrent d'y être cultivées. Lorsqu'elle sera per

mise de nouveau, ces terrains seront remis en valeur, et l'augmentation d'aisance qui en résultera pour les pays où ils se trouvent, leur permettra d'acheter un plus grand nombre de nos produits. D'ailleurs, beaucoup de négocians anglais, pour faciliter l'écoulement de leurs marchandises, consentiront à les troquer contre des grains, quand bien même ces grains devraient donner peu de bénéfice; et, de cette manière, ils forceront la vente de quantités considérables d'articles de nos manufactures. Toutes ces transactions seront encore singulièrement facilitées par les perfectionnemens continuels introduits dans nos moyens de transport qui deviennent de jour en jour plus sûrs et plus rapides. (*London Magazine.*)

STATISTIQUE (1).

POPULATION ACTUELLE DE L'IRLANDE, COMPARÉE A CELLE DE QUELQUES AUTRES PAYS DE L'EUROPE.

LE recensement de la population d'Irlande, fait en 1821, a fourni le résultat suivant:

Individus du sexe masculin, ...	3,341,926
Individus du sexe féminin..................	3,459,901
TOTAL....	6,801,827

Ce qui, en estimant la superficie du pays à 18,700

(1) NOTE DU TR. Jusqu'à présent on a considéré l'accroissement de la population d'un pays, comme une indication certaine de sa prospérité. Il est remarquable que, contrairement à cette supposition,

milles carrés d'Irlande (1), donne 363 individus par mille carré. Cette population paraît bien remarquable quand on fait les comparaisons suivantes :

En Irlande	223	Par mille carré anglais.
En Angleterre	207	
En Écosse	70	
Dans le pays de Galles	98	
En France	144	
Dans les états de la confédération Germanique	111	

L'Irlande est donc, proportionnellement à son étendue, trois fois plus peuplée que l'Écosse, une fois et demi plus peuplée que la France, et deux fois plus peuplée que l'Allemagne. La population de l'Irlande ne l'emporte pas sur celle de l'Angleterre autant qu'on l'a généralement supposé, En Irlande elle est plus disséminée, et en Angleterre elle est plus concentrée dans les grandes villes. La population d'Irlande est plus forte dans les comtés d'Armagh et de Monaghan, que dans les autres comtés. Dans le premier, elle est de 480 individus par mille carré anglais, et dans l'autre, elle est d'un peu moins. Cependant la population du comté d'Armagh est surpassée par celle du comté de Lancastre en Angleterre, laquelle, en comprenant les grandes villes de Liverpool et de Manchester, est de 600 individus par mille carré, et non compris ces villes, d'environ 490 par mille carré.

L'on a avancé que l'un des meilleurs moyens d'apprécier la marche de la population d'un pays, c'est de s'assurer

l'Irlande, une des contrées les plus misérables de l'Europe, en soit la plus peuplée. Ce phénomène statistique méritait d'être relevé. La source à laquelle nous avons puisé ces renseignemens, ne permet pas d'en contester l'exactitude.

(1) Le mille d'Irlande équivaut à une demi-lieue de France, à vingt-cinq lieues par degré.

du nombre d'individus qu'il contient au-dessous de l'âge de quinze ans. Dans un pays où la population est stationnaire, à peu près un quart des individus est au-dessous de cet âge. Dans les États-Unis d'Amérique, près de la moitié est au-dessous de l'âge de quinze ans; en Irlande, environ les deux cinquièmes. Les diverses provinces d'Irlande présentent, sous ce rapport, des proportions différentes.

Sur un million d'individus, on compte au-dessous de l'âge de quinze ans :

Dans la province de Munster	457,925
Dans celle de Connaught	424,647
Dans celle d'Ulster	404,080
Dans celle de Leinster	398,953
Dans les États-Unis d'Amérique	488,908
En Suède	346,105
Dans quelques cantons de la Suisse	250,000

D'où il résulte que les provinces de Munster et de Connaught, sont celles où la population augmente le plus rapidement. Celle de Munster se rapproche, à cet égard, des États-Unis d'Amérique.

Le rapport de nombre entre les deux sexes est, en Irlande, d'environ 104 individus du sexe féminin, pour 100 du sexe masculin; en Angleterre, de 106 du sexe féminin, pour 100 du sexe masculin; tandis qu'en Écosse on compte environ 113 individus du sexe féminin, pour 100 du sexe masculin. Une différence si remarquable ne s'explique pas facilement. A Londres, ainsi qu'à Dublin, elle est plus sensible encore. Dans cette dernière capitale, les individus du sexe masculin, sont à ceux de l'autre sexe, dans le rapport de 100 à 115.

M. Weyland, dans son traité sur les *Principes de la population et de la production*, observe que « par suite de la douceur du climat, de la fertilité du sol et de la facilité qu'on trouve à s'y procurer une cabane en terre pour de-

meure, et un champ de pommes de terre (ce qui est un effet de l'insouciance et de la bonté mal-entendue des propriétaires), il s'est formé dans les parties les moins civilisées de l'île une population surabondante; population qui n'est nullement réclamée par les besoins de l'industrie; qui reste par conséquent oisive, et qui est tout-à-fait négligée par les classes supérieures qui ne cherchent en aucune manière à améliorer ses mœurs, ses habitudes et sa condition. »

(*Dublin Philosophical Journal.*)

DE LA SITUATION DE L'ILE-DE-FRANCE, AUJOURD'HUI ILE MAURICE, DEPUIS QUE CETTE ILE EST DEVENUE UNE COLONIE ANGLAISE.

Le gouvernement Britannique, par une décision toute récente, conforme au système libéral qu'il vient d'embrasser, a soumis les produits de l'Ile-de-France, importés en Angleterre, aux mêmes droits d'entrée que ceux des Antilles anglaises.

Lorsque nous nous rendîmes maîtres de cette île, en 1810, son agriculture ainsi que son commerce étaient livrés à un abandon complet. Cinq années plus tard, on ne voyait plus aucune trace des circonstances malheureuses sous lesquelles elle gémissait auparavant; l'agriculture et le commerce y avaient repris leur activité. Des maisons de Londres et du Bengal y avaient établi des comptoirs, et elles espéraient pouvoir doubler leurs capitaux.

Telle était la position de l'île quand nous l'administrions comme colonie étrangère et captive. Devenue depuis colonie anglaise, par le traité de paix de 1814, elle paraît

avoir éprouvé, de la part de nos ministres, moins de faveur et de ménagement. Ce fut pour elle une mesure bien funeste que cet *ordre du conseil de* 1816, qui, abolissant ou modifiant la *loi de l'entrepôt*, éloigna de ses ports les pavillons étrangers. Du jour où cet ordre fut promulgué au Port-Louis, ses produits perdirent un tiers de leur valeur, et le prix de ceux qui y furent importés d'Europe, s'éleva dans la même proportion. (Pétition des habitans et négocians de l'Ile-de-France, du 2 avril 1816.)

D'autres effets de cette mesure ne tardèrent pas à se manifester. Le commerce de rhum que l'île faisait avec le nord de l'Europe, et celui qu'elle faisait aussi avec l'Amérique du sud, cessèrent tout-à-coup; tandis que l'île Bourbon, qui était restée sous le gouvernement français, hérita du commerce de sa voisine, en continuant d'accueillir tous les pavillons.

L'épouvantable ouragan qui désola l'Ile-de-France en 1816, fixa l'attention sur les remontrances qu'elle ne cessait d'adresser au Parlement contre cette fatale mesure. Ce ne fut cependant qu'en 1820 qu'un nouvel *ordre du conseil* rouvrit enfin ses ports aux pavillons des autres nations.

La colonie conservait un autre sujet de plainte, non moins grave, contre le gouvernement Britannique; il provenait des droits élevés d'importation auxquels ses sucres étaient soumis en Angleterre, à l'instar de tous ceux qui ne provenaient pas de nos colonies aux Antilles. Non-seulement ces droits ont rendu presqu'impossible tout commerce entre l'Ile-de-France et la métropole, mais, d'après le témoignage même de son gouverneur, sir Robert Farquhar, ils ont chargé notre budget d'une somme annuelle de 100,000 liv. st., pour frais de gouvernement : somme que sans ces restrictions la colonie eût pu payer elle-même.

Les entraves mises à l'importation des sucres venant de l'Inde, sont motivées sur ce que, à leur défaut, nos mar-

chés seraient encombrés de cette denrée, et sur ce que la culture du sucre par des mains libres, telle qu'elle se pratique dans l'Inde, est moins dispendieuse que celle qui a lieu dans les Antilles par les mains des esclaves. Mais ce raisonnement pèche par sa base, si on l'applique à l'Ile-de-France, où le sucre est cultivé comme aux Antilles, par les infortunés importés des côtes d'Afrique (1). Les habitans de cette île ont d'ailleurs, comme ceux de l'Inde, le désavantage d'un grand éloignement de la métropole, ce qui augmente les frais de transport et les primes d'assurance; en outre, ils ne peuvent guère cultiver que la canne à sucre, à cause des fréquens ouragans qui désolent leur île, et dont les efforts portent spécialement sur les plantations de girofle, de café et de coton.

Autre exemple des fâcheux effets du système restrictif. La France favorise naturellement les sucres qui lui viennent de l'île Bourbon; aussi, quoique d'une qualité inférieure à ceux de l'Ile-de-France, se vendent-ils 7 dollars en numéraire (38 fr. 50 c.) par quintal, tandis que ceux de cette dernière colonie ne se vendent, par quintal, que de 3 à 4 dollars 1/2 (16 fr. 50 c. à 24 fr. 15 c.) *en papier-monnaie*.

Ces considérations, jointes à une foule d'autres, que les colons et le gouverneur de l'Ile-de-France ne cessent, depuis plusieurs années, de soumettre au ministère, ont enfin déterminé les mesures que nous avons signalées au

(1) Note du Tr. D'après le recensement fait en 1816, l'île possédait à cette époque 84,000 noirs. De ce nombre, 55,000 (près des deux tiers) étaient mâles; cette disproportion entre les sexes s'explique par les renforts de nègres mâles qu'on importe sans cesse de la côte d'Afrique. Ainsi il paraît que la traite continue à l'île-de-France, malgré les réglemens contraires. Elle a lieu par les îles Séchelles, et l'on calcule que, depuis 1816 jusqu'à la fin de 1824, il est entré, par cette voie, 70,000 noirs dans la colonie.

commencement de cet article, et font espérer, pour cette colonie, un avenir plus heureux. Néanmoins, on ne peut s'empêcher de regretter que ses intérêts aient été sacrifiés si long-tems à ceux de nos colonies des Antilles; que depuis près de dix ans, par l'effet d'un acte dont on ne peut s'expliquer le but (l'ordre du conseil de 1816), le commerce ait été obligé d'abandonner ses ports, et que la métropole ait eu à supporter inutilement une charge annuelle d'un million sterling (25,000,000 fr.), depuis la même époque.

(*Asiatic Journal.*)

APERÇU DES RESSOURCES DE L'EMPIRE DES BIRMANS (1).

TOPOGRAPHIE.

Le territoire des Birmans est coupé, par le fleuve Iraouady, en deux portions inégales. A l'orient de ce fleuve, il se compose d'une région qui a environ cinquante lieues d'étendue, et qui est bornée par une rivière appelée Saloing-Miet, laquelle, s'unissant avec le Sitang, va se jeter dans le golfe de Martaban. A l'ouest du même fleuve, il comprend un pays de trois à dix lieues de largeur, qui, d'une part, est borné par une chaîne de montagnes habitée par une race indépendante, appelée les Kains; et de l'autre, par une contrée appelée le Cossay, qui est plus accessible que cette dernière aux entreprises des Birmans. La rivière du Chedouain sert proprement de limite entre cette contrée et le territoire birman. Au nord et au nord-est, le pays des

(1) Note du Tr. Dans un moment où la puissance anglaise rencontre dans l'Inde un obstacle inattendu, nous avons pensé que les détails suivans sur les Birmans qui le lui opposent, présenteraient un intérêt particulier. Ces détails sont empruntés à la *Gazette officielle de Calcutta.*

Birmans est borné par des montagnes qui le séparent de la province chinoise Yu-Nan. D'autres montagnes, qui se lient avec celle-ci, et qui se prolongent jusqu'au golfe de Siam, forment une barrière entre ce pays et le royaume de Siam; ces dernières sont habitées par des hordes sauvages. Les Birmans sont maîtres de la navigation de l'Iraouady jusqu'à la ville de Quantong, située sur la frontière de l'Yu-Nan. Les vallées que comprend cette portion de l'empire birman sont possédées par des chefs tributaires qu'on nomme Chobouahs. La capitale de l'empire appelée Ummérapoura, est située dans cette même portion, sur les bords de l'Iraouady, et à une lieue au nord-est des ruines de l'ancienne Ava. Les plaines qui l'environnent, et qui s'étendent plus ou moins jusqu'à la ville de Prom, sont d'une fertilité extrême.

Tout le pays, au midi de cette dernière ville, formait l'ancien royaume de Pégu. Au sud-est de Prom, est l'ancien royaume de Tonghuin, pays fertile, mais peu peuplé. Au midi et au couchant du Tonghuin, s'étend jusqu'à la mer la contrée appelée Henzaouady; à l'orient et au midi de ce même royaume, est celui de Sitang, aujourd'hui une dépendance de l'Henzaouady; et, plus à l'orient, est la région de Martaban, située autour du golfe de ce nom Le pays compris entre les côtes du Tanassérim, forme un gouvernement particulier. Il en est de même des ports de Tavay et de Merghi.

CLIMAT, SOL ET PRODUCTIONS.

Le climat du territoire birman est généralement plus tempéré et plus sain que celui d'aucun autre pays, sous la même latitude. Les saisons sont régulières, et les maladies pestilentielles y sont inconnues. Les tremblemens de terre et les tempêtes y sont fort rares.

Dans les provinces supérieures, le sol est un terroir sec, sur un roc ferrugineux. Dans les autres, il contient plus d'argile et de matière végétale.

Les productions sont aussi variées qu'abondantes. Dans les forêts, on trouve la tecque et les différens bois de construction communs à l'Inde. Les plaines produisent toutes les espèces de céréales et la plupart des plantes légumineuses. Sur le bord des rivières, et partout où il y a de l'eau, on cultive le riz, l'indigo et le *cossoumba*, plante d'où l'on tire une belle teinture, couleur ponceau, fort estimée chez les Malais, mais peu connue en Europe. Les autres productions de ce pays, sont le tabac, le coton (qui est de deux espèces; l'un blanc ordinaire, d'un ton foncé, que les Chinois importent pour faire le nankin); la canne à sucre dont ils ne tirent pas de parti parce qu'ils préfèrent la matière sucrée que leur fournit le palmier; enfin, des fruits en très-grand nombre, dont les uns sont communs à l'Inde et les autres particuliers à ce pays. La disette ici est fort rare, et quand elle arrive, c'est par la faute des hommes, plutôt que par celle du sol ou du climat.

COMMERCE ET INDUSTRIE.

Les productions qui s'exportent annuellement de ce pays en Chine, s'élèvent à la valeur de cinq à six lacs de roupies (de 1,500,000, à 1,800,000 fr.) Elles consistent principalement en ivoire, en ambre, en jaspe et en pierres précieuses, ainsi qu'en nids d'oiseaux qui viennent des ports de Tavay et de Merghi. Les Birmans prennent en retour de la soie, tant brute qu'ouvrée, des velours, du fil d'or et d'argent, de l'or en lingots, et surtout de la feuille d'or, dont ils font un grand usage. Le Bengal fait le commerce avec eux par la voix d'Arracan, et reçoit des valeurs d'or et d'argent en échange de ses étoffes de soie et de coton. Les Birmans fondent les métaux, construisent des navires

et des barques, et font d'excellens cordages. Ils sont bons tourneurs, tant en bois qu'en ivoire; ils taillent et polissent les pierres précieuses, et sont habiles potiers. Leurs principaux artisans sont cependant étrangers; ils sont peu avancés en agriculture, quoiqu'ils cultivent assez bien certaines plantes, telles que le tabac, le cossoumba et quelques autres.

POPULATION.

On estime la population de l'empire birman à 4,000,000 d'ames, estimation qui ne paraît nullement exagérée. On dit même que l'empereur voulant, il y a quelque tems, se faire une idée de la population de ses états, somma chaque ville et chaque village de son empire de lui fournir un soldat, et que tous ces soldats réunis formèrent une armée de huit mille hommes. Si l'on suppose que ces huit mille villes ou villages contiennent, l'un portant l'autre, deux cents maisons, on a un total de 1.600,000 maisons; et si l'on suppose ensuite sept individus pour chaque maison, on a une population entière de 11,200,000 ames, population qui est encore bien faible pour l'étendue de l'empire birman.

On assure que les femmes sont aux hommes dans le rapport de 10 à 6 et même de 4 à 1, disproportion causée, dit-on, par les guerres que ce pays a eu constamment à soutenir. Quoi qu'il en soit, d'après les renseignemens les plus exacts qu'on ait pu prendre, il ne paraît pas que les naissances de l'un et de l'autre sexe soient ici dans des proportions différentes de celles des autres pays.

FORCE MILITAIRE.

L'empereur n'a pas d'armée permanente, à moins qu'on n'entende par ce nom un corps d'artillerie sans discipline, composé de quelques chrétiens indigènes et de quelques renégats de tous les pays et de toutes les religions; un corps

de cavalerie d'environ une centaine d'hommes, et un autre d'infanterie, formé de 2,000 hommes presque nus et mal armés. Quand il veut lever des troupes, il fait un appel à ses chobouahs, ou princes tributaires, qui sont tenus de lui en fournir. Il en fait un semblable aux villes, dont le contingent se règle sur le nombre des maisons qu'elles contiennent. Deux, quatre, six maisons au plus, suivant les cas, achètent un homme, qu'elles sont dans l'obligation d'armer, d'équiper et de solder, pendant toute la durée de la guerre. Le soldat est armé d'une épée, d'une lance et d'un bouclier. S'il n'a point de fusil, le munitionnaire public lui en délivre un, dont il doit compte à la fin de la guerre. Les cartouches lui sont fournies *gratis*. S'il déserte, sa famille et tous ses parens sont saisis, jetés dans une hutte de chaume et brûlés vifs. Les exemples de ce genre ne sont pas rares. On désigne aux recrues un lieu de rassemblement, où elles se rendent à leurs frais; quelquefois aussi on les réunit sur des barques mises en réquisition à cet effet. Le capitaine Cox rapporte, dans la relation de son voyage, que, sur la route d'Arracan à Umméraapoura, il vit un grand nombre de ces recrues en pelotons : c'étaient des jeunes gens au-dessous de vingt ans, ou des vieillards décrépits, qui se rendaient à cette dernière ville. L'Arracan a été taxé à 3,000 hommes pour la guerre actuelle. On stationne les contingens de l'est sur la frontière de l'ouest, et *vice versâ*, pour être plus certain de leur fidélité.

En même tems que l'empereur, qui s'était laissé persuader que les Anglais voulaient l'attaquer, se disposait à prendre l'offensive, il méditait une autre attaque contre le royaume de Siam. Cette double lutte a exigé le développement de toutes ses ressources.

Dans le premier but, il a fait marcher 10,000 hommes vers Arracan, et il en a rassemblé un nombre égal sur la

frontière d'Assam, qu'il supposait devoir être notre point d'attaque. Il s'est ménagé, en même tems, une armée de réserve pour couvrir le Pégu et Yanghong. Dans le second but, il a dirigé 20,000 hommes contre Jamaï.

Une force de 10,000 hommes sera le contingent des différentes contrées situées au midi de Prom jusqu'à la mer : savoir Bassein, les îles formées par les bouches de l'Iraouady, le Tonghuin, l'Henzaouady, proprement dit, le Sitan et le Martaban, qui sont les plus belles provinces des Birmans. On ne croit pas toutefois, qu'administré comme il l'est, l'empire puisse mettre sur pied plus de 60,000 hommes.

FINANCES.

Les domaines du monarque *aux pieds d'or*, diminuent tous les jours, mais, en revanche, son trésor grossit sans cesse. Ce trésor est un gouffre qui engloutit sans retour la fortune de ses sujets. Il était déjà considérable, lors de la révolution qui mit ce prince sur le trône, et il s'est augmenté depuis par des confiscations continuelles. En fonds disponibles, ce prince est sans doute l'un des plus riches souverains de l'Inde.

Il pourvoit aux dépenses de sa famille, de sa maison et de ses ministres, non par des fonds pris sur le revenu, mais par des dons en terres, ou des priviléges qu'il accorde, ou par des impôts particuliers dont il autorise la perception. Par ses dons en terres, il a déjà aliéné une grande partie de ses domaines tant patrimoniaux qu'acquis.

Son revenu fixe se compose, d'une part, des tributs annuels que lui paient les chobouahs, et de l'autre, du produit de ses domaines, de celui des mines et des taxes, tant sur les objets importés qu'exportés.

Son revenu casuel provient de confiscations, d'aubaines, d'amendes, de donations, etc. Les impôts se paient communément en nature; les productions sont emmagasinées

et converties ensuite en argent, suivant les besoins du fisc. Les tributs des chobouahs se paient toujours en numéraire, ainsi que les droits sur quelques articles de commerce, et particulièrement ceux sur le coton.

D'après des calculs faits avec soin sur les finances de l'empire des Birmans, on estime que le revenu annuel du gouvernement ne peut s'élever au-dessus de 15 lacs de roupies (environ 4,500,000 fr.) (*Gazette de Calcutta.*)

FORCE MILITAIRE DE LA CHINE.

Un voyageur russe, M. Timkovski (1), qui a passé quelque tems en Chine, a publié, sur la force militaire de cet empire, des renseignemens qui feraient juger que sa puissance est bien plus apparente que réelle. Selon lui, les estimations qui font monter l'armée chinoise à un million d'hommes d'infanterie et à 800,000 de cavalerie, sont fort exagérées. Les troupes réglées sont divisées en quatre corps, d'après les quatre nations qui les fournissent. Le premier corps, fort de 67,800 hommes, se compose de Mantchous, les conquérans et les maîtres actuels de l'empire. C'est à cette nation qu'appartient la famille de l'empereur régnant. Ces troupes sont l'élite de son armée, et elles jouissent de grands priviléges. Le second corps, qui est de 21,000 hommes, est formé de Mongols; et le troisième, de 27,000, se compose de Chinois. Le quatrième, qui est le plus nombreux et qu'on dit monter à 500,000 hommes, est également composé de Chinois; mais ces derniers diffèrent des précédens, et font classe, et, en quelque sorte, nation à part, parce que leurs

(1) La traduction du voyage de M. Timkovsky va paraître incessamment à la Librairie Orientale de Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 67.

ancêtres combattirent contre les Mantchous, tandis que ceux du troisième corps se joignirent à eux et les aidèrent à faire la conquête de la Chine. Ce quatrième corps est le moins estimé de tous. On le dissémine dans les diverses garnisons de l'intérieur. Avec les milices, qui sont de 125,000 hommes, l'armée chinoise s'élève à 740,000 hommes, dont 175,000 de cavalerie. Il existe, en outre, une cavalerie mongole, qui, par son organisation et son genre de service, ressemble aux troupes russes irrégulières du Don et de l'Ural. On n'en connaît pas la force d'une manière exacte; mais on l'estime communément à 300,000 hommes.

Tous les soldats chinois sont mariés, et leurs enfans qui sont inscrits sur les rôles en naissant, recrutent les corps auxquels ils appartiennent. Outre ses armes, un cheval, une maison et une certaine portion de riz, chaque soldat du premier, du second et du troisième corps, touche une solde mensuelle de 3 ou 4 lans (24 ou 32 fr.); mais il s'habille à ses frais et à sa volonté, d'où résulte une variété très-bizarre dans les vêtemens des troupes. Les hommes du quatrième corps reçoivent du gouvernement des portions de terrain qu'ils cultivent pour leur subsistance.

Aucune armée ne se recrute plus facilement que l'armée chinoise. Des malheureux viennent en foule se ranger sous ses drapeaux, pour échapper au besoin et à la misère. Malgré les sommes énormes que coûte l'entretien de cette armée et qu'on dit monter à 87,400,000 lans (699,300,000 fr.), elle est peu redoutable, étant sans discipline et sans énergie. Le dernier empereur Kía-King lui reprocha son avilissement en termes assez durs, dans une proclamation datée de l'année 1800. Dans cette pièce, après avoir rappelé aux Mantchous les actions héroïques de leurs pères, il leur dit qu'ils sont aujourd'hui moins exercés dans l'art militaire et plus faibles que les Chinois eux-mêmes, dont tant de milliers furent vaincus par une poignée de leurs ancêtres.

VOYAGES.

RELATION D'UN VOYAGE FAIT DANS LE KHORASSAN, DANS LES ANNÉES 1821 ET 1822; SUIVIE D'UNE NOTICE SUR QUELQUES CONTRÉES SITUÉES AU NORD-EST DE LA PERSE (1).

Par James Fraser, 1825.

DANS le premier volume de cet ouvrage, l'auteur nous rend compte successivement de son voyage à Bombai, à Mascat, à Meched, à Asterabad, à Tehéran, par Chiras et par Ispahan; et des observations qu'il fit dans les camps des Courdes.

Sachant ainsi la route qu'a suivie M. Fraser, dans son voyage au Khorassan, nous allons arriver de plein saut dans la ville de Tehéran. Nous y trouverons Mirza Aboul Hussein Khan, ancien ambassadeur du roi de Perse à la cour de Londres (1). Le portrait que M. Fraser fait de ce personnage, pourra amuser et surprendre quelques-uns de nos lecteurs.

« Mirza Aboul Hussein Khan, dit-il, n'a, par les mœurs et le caractère, rien de commun avec les hommes respectables que je viens de nommer. D'une famille ancienne,

(1) *Narrative of a journey into Khorasan in the years* 1821 *and* 1822, *including some account of the north-east of Persia.* By James Fraser, author of a Tour in the Himalaya mountains, 1825.

(2) NOTE DU TR. Ce même personnage a habité quelque tems Paris, où il prenait la qualité d'ambassadeur de la cour de Perse près des rois d'Occident. Il y fréquentait les spectacles, les loges maçonniques, et, en général, toutes les réunions nombreuses. Le luxe de sa toilette, sa barbe noire et bien soignée et toute inondée de parfums, lui donnaient l'apparence d'un petit-maître.

mais déchue et fixée tantôt à Chiras et tantôt à Ispahan, il était pauvre dans ses premières années; mais il était beau, et les agrémens de sa personne joints à quelques talens pour la danse, qu'il exerçait en habit de femme, lui firent trouver des ressources près des voluptueux d'Ispahan. Se sentant de l'aptitude pour le commerce, il renonça à ces misérables ressources pour s'y livrer, et en persévérant dans cette carrière, il acquit peu à peu une existence honorable. Parvenu à cette situation, il se fit assez remarquer à Tehéran, pour que le roi, qui avait besoin d'un sujet pour l'ambassade d'Angleterre, jetât les yeux sur lui et lui confiât cette mission. Mirza Aboul Hussein Khan l'accepta, et les connaissances qu'elle le mit à même d'acquérir, tant sur les mœurs que dans les langues de l'Europe, jointes à la répugnance qu'ont les grands de la cour de Tehéran, pour les missions dans cette partie du monde, l'ont fait désigner pour remplir toutes celles de ce genre qui se sont présentées depuis.

» Aucun personnage n'est moins considéré à la cour de Tehéran, que Mirza Aboul Hussein Khan; il est tellement décrédité, sous les rapports de l'honneur et de la probité, qu'à moins d'y être contraint par des circonstances majeures, aucune personne honnête n'a de relations avec lui. Dans un âge déjà avancé, il conserve toutes les habitudes de sa jeunesse, lesquelles, même dans un pays où l'on est généralement facile pour les mœurs, ne font qu'inspirer le dégoût et le mépris. Il est vrai toutefois que cet homme, par la flexibilité et l'enjouement de son caractère, sait souvent capter avec assez d'adresse la faveur de ceux dont il a besoin. Cependant il est difficile de s'expliquer comment ce personnage a eu tant de succès dans les différens pays de l'Europe, et surtout dans le nôtre. Sa conversation est remplie de propos libres et impertinens; jamais il ne parle de l'Angleterre, qu'il ne se montre indigne des

bontés et de l'hospitalité qu'il y a reçues. Il en est revenu chargé de présens ; il a touché pendant long-tems, et il touche encore, à ce que je crois, une forte pension du gouvernement britannique, et cependant il se montre, en toute occasion, contraire à ses intérêts, et il n'en parle qu'avec mépris. Ayant porté, à ce qu'il paraît, un grand nombre de schalls de son pays, en Angleterre, il se vante ici de les avoir troqués contre les faveurs de nos plus belles femmes. A ce propos, il cite par leurs noms toutes celles avec lesquelles il aurait eu des relations de galanterie, et, de ce nombre, se trouvent quelques femmes du premier rang. Ce petit-maître persan met le comble à son impudence en faisant passer de main en main des lettres qu'il prétend en avoir reçues, et il a montré dernièrement au roi le portrait d'une femme célèbre, d'une femme non moins distinguée par ses vertus que par son rang, et qu'il compte avec les autres parmi les maîtresses qu'il a eues à notre cour. Il faut espérer que l'ingratitude de cet étranger servira de leçons aux dames anglaises, et qu'avec cet exemple devant les yeux, elles se garderont, à l'avenir, d'accueillir avec une bienveillance imprudente, des gens qu'elles ne connaissent point.

» Mirza Aboul Hussein Khan revint chargé, non-seulement de présens, comme je l'ai déjà dit, mais aussi de marcharchandises qu'il avait rassemblées de tous côtés, et que, par son privilége d'ambassadeur, il put faire entrer exemptes de droits ; mais, non content d'éviter pour elles des frais de douanes, il voulut aussi esquiver les frais de transport d'Astérabad à Tehéran ; il mêla donc ces marchandises avec certains présens dont il était chargé pour le roi, et, par ce moyen, il obtint des bêtes de somme, tant pour ses propres bagages que pour ceux de son maître. Cependant, celui-ci, informé de cette ruse, ou l'ayant devinée peut-être par cet instinct qui le guide dans tout ce

qui concerne ses intérêts, s'occupa bientôt de la déjouer. Dans ce but, dès qu'il sut que son ambassadeur approchait de la capitale, il s'en absenta lui-même, et, ayant ordonné une partie de chasse, il somma Mirza Aboul Hussein Khan de venir le rejoindre sur-le-champ. Pendant cette partie de chasse, les bagages de l'ambassadeur cheminaient, avec ceux du roi, vers la capitale, et, lorsqu'ils y furent arrivés, ils furent logés, comme *présens destinés au schah*, au garde-meuble royal. Mirza Aboul Hussein Khan n'osa jamais réclamer les siens, et sa ruse tourna ainsi au profit de celui qui devait en être la dupe.

» Le poste que cet ancien ambassadeur occupe maintenant à la cour de Tehéran, est simplement celui d'introducteur des Européens qui se présentent à cette cour. Il ambitionne celui de ministre, mais vainement ; ses fonctions, en ce qui concerne les affaires étrangères, se bornent aux relations que la Perse entretient avec le gouvernement britannique, et elles sont exercées sous la direction du ministre Mirza Abdoul Wahab. »

Quant à la Perse en général, M. Fraser en fait un tableau on ne peut pas plus défavorable. Cet empire, selon lui, marche rapidement à sa ruine. Le souverain actuel, prince faible et avide, se montre ennemi de tout mérite dans ses propres sujets, et jaloux des relations qu'ils forment avec les étrangers qui fréquentent ses états. En traçant le caractère de ce prince, M. Fraser le compare avec quelques-uns de ses prédécesseurs, et entr'autres avec le fameux *Nadir*, dont il raconte l'anecdote suivante :

« Nadir Schah, dit-il, appréciait le courage et savait le récompenser. Un marchand lui avait apporté un jour quelques armes à examiner. Ce prince les payait à tout prix, quand il en rencontrait à son gré. Il essaya plusieurs épées, puis s'arrêtant enfin à une qui lui parut de bonne trempe, il dit : Elle est bonne, mais trop courte (*ek kudum peisch*).

— Il n'y a qu'à faire un pas en avant, dit tout bas un jeune homme parmi les assistans ; voulant dire qu'au moyen d'un pas de plus vers l'ennemi, elle aurait sa juste mesure. Nadir Schah baissa sur lui son regard sévère, et après un moment de silence, il l'apostropha ainsi : Et toi, voudrais-tu le faire ce pas ? — Volontiers, sire, lui répondit le jeune homme.— Eh bien donc ne l'oublie jamais, reprit le roi ; et en disant ainsi, il lui jeta l'épée. En effet, n'oubliant pas ce mot, le jeune homme se distingua depuis par sa bravoure et son dévouement, et parvint aux premiers grades dans l'armée de Nadir.

» Mais, sous le règne actuel, ajoute M. Fraser, il n'y a de récompense ni pour la bravoure, ni pour le dévouement ; au contraire, ces qualités n'inspirent jamais que la méfiance et le soupçon, et attirent sur celui qui les possède, des persécutions inévitables : témoin le sort de Futeh Allée, qui eut les yeux crevés pour prix de services importans. De tels exemples paralysent nécessairement toute espèce d'énergie. Un des chefs, près d'Astérabad, parlant d'expéditions qu'il avait faites contre les Turkomans, et de celles qu'il était question de renouveler contr'eux, dit : Et pourquoi les soumettrai-je ? De quelle manière en serai-je payé ? Comme Futeh Allée ! »

Nous passerons maintenant, avec M. Fraser, dans le pays du Khorassan, qui paraît avoir été le principal but du voyage qu'il a entrepris. Ces contrées sauvages sont habitées par diverses tribus nomades, entre lesquelles nous distinguerons celles des Turkomans. Voici quelques détails sur les mœurs de cette tribu :

« Les femmes des Turkomans, dit l'auteur, ne sont pas renfermées, ni cachées, suivant l'usage ordinaire des peuples mahométans : elles ne portent pas de voile, proprement dit, mais une sorte de rideau en étoffe de soie ou de coton, qui est fixé autour du visage de manière à en cacher

le bas au-dessous du nez, et qui descend jusqu'au sein. Elles ne quittent pas la tente lorsqu'un étranger y arrive, mais restent occupées à l'ouvrage qu'elles ont devant elles. Assez familières avec les étrangers, elles passent même pour les voir avec trop de bienveillance.

» La coiffure de ces femmes est bizarre : elle consiste en un bonnet élevé à large fond, assez semblable à ce genre de chapeau militaire qu'on appelle un *schakos*. Ce bonnet se porte sur le derrière de la tête et se recouvre par un mouchoir de soie de couleur éclatante, dont les bouts tombant de chaque côté, font l'effet d'un voile jeté en arriere. De dessous ce bonnet, sortent de longs cheveux qui se partagent en quatre tresses : deux descendent de chaque côté, l'une devant l'épaule et l'autre derrière. Ces tresses sont chargées d'ornemens en agate, cornaline ou autres pierres, suivant la fortune et le rang de la femme.

» L'usage, chez ce peuple, est que l'homme achète la femme qu'il épouse ; et un certain nombre de chameaux, de moutons, ou d'autre bétail, en est communément le prix. Les femmes sont considérées, en quelque sorte, comme domestiques ; mais outre les soins du ménage, elles s'occupent aussi de la confection des objets divers qui se vendent au profit de la famille. Les hommes s'occupent du gros bétail, et d'expéditions qui ont généralement le pillage pour but. Dans les marchés dont je viens de parler, une veuve est plus estimée qu'une jeune fille ; l'une se paiera de 2,000 à 4,000 roupies, tandis que l'autre ne vaudra que de 200 à 400 roupies. Cinq chameaux sont le prix ordinaire d'une fille ; mais cinquante, et même cent, seront le prix d'une femme qui a déjà été mariée et qui est encore dans la fleur de l'âge. La raison qu'on donne de cette préférence bizarre, est qu'une jeune fille est censée neuve, en ce qui concerne les soins du ménage et les diverses occupations qui sont dévolues aux femmes.

» La polygamie est moins commune, dans ces contrées, que dans les autres pays mahométans. Soit par cette raison, soit par d'autres, que je ne saurais dire, les femmes des Turkomans sont beaucoup plus fécondes que celles des autres tribus; elles le sont même, dit-on, dans la proportion de deux à un. De chaque camp près duquel je passais, il sortait une multitude d'enfans. Dans son étonnement d'en voir un si grand nombre, un de mes gens s'écria : « Mais c'est ici une véritable fourmilière. » Ces enfans sont presque nus; ils paraissent forts, robustes et bien portans. J'admirai la hardiesse avec laquelle plusieurs qui étaient à peine en âge de marcher, plongeaient et se débattaient dans les eaux, sans que leurs mères en parussent alarmées. Tout atteste en eux la dure école à laquelle ils sont élevés. Mon hôte, Khali Khan, avait dix enfans mâles fort beaux, nés de ses deux femmes.

» Lorsqu'un Turkoman meurt, on lave son corps à l'endroit même où il a expiré; puis dans ce même lieu, on élève un petit tertre, en creusant une tranchée circulaire de deux à trois pieds de largeur, et en amassant la terre au centre. Sur ce tertre, on plante un arbre, où l'on fixe une perche pour marquer le lieu où il est mort. Le corps est porté plus loin dans la plaine pour être enseveli. On voit beaucoup de plaines parsemées de tertres de ce genre, et près des fleuves on aperçoit de nombreux cimetières, seuls vestiges d'une population et d'une ancienne prospérité qui n'existent plus. » (*Lit. Gaz.*)

RELATION D'UN VOYAGE A LA COCHINCHINE, PUBLIÉE A LONDRES, EN 1824.

M. White, lieutenant dans la marine des États-Unis d'Amérique, et auteur du voyage dont nous allons rendre compte, partit de Salem sur le *Franklin*, en janvier 1819, et atteignit, le 7 juin suivant, le cap Saint-James, à l'extrémité méridionale du royaume de Cochinchine. Ne trouvant sur la côte aucun interprète, à l'aide duquel il pût communiquer avec les autorités locales, il dut renoncer à s'occuper de l'objet de son voyage, qui était d'établir avec elles des relations commerciales, et il quitta ces parages pour passer à Manille, dans l'espérance d'y rencontrer un truchement. Le *Franklin* fut rejoint par le *Marmion*, autre bâtiment américain, qui arrivait également des côtes de la Cochinchine, où il n'avait pu faire d'échanges, parce qu'il ne portait que des *doublons*, et que les Cochinchinois ne connaissent d'autres pièces étrangères que les piastres.

Les deux bâtimens américains s'étant pourvus à Manille, l'un d'un truchement, et l'autre d'une provision de piastres, prirent la résolution de retourner ensemble aux côtes de la Cochinchine, et ils mouillèrent de nouveau, dans les premiers jours d'octobre, au cap Saint-James, situé aux bouches du Donnai. Autorisés, après quelques jours d'attente, à remonter le fleuve et à se rendre au port de Saigon, ils levèrent l'ancre, et, munis de pilotes, ils s'acheminèrent vers ce port, résidence ordinaire d'un vice-roi.

« Ici comme en Chine, dit M. White, une grande partie de la population vit sur l'eau ; une famille entière occupe une barque, qui est sa seule demeure. Elle subsiste par la

pêche, par le commerce des fruits, par le transport des passagers et par les services auxquels l'emploient les bâtimens chinois et autres navires étrangers, qui fréquentent le port de Saigon. »

En remontant le fleuve, M. White fut frappé du grand nombre de barques légères qui parcouraient sa surface. Chacune de ces barques formées d'un simple tronc d'arbre, était manœuvrée par une femme, qui n'employait pour cela qu'une rame longue et élastique, fixée à un pivot près de la poupe. Plusieurs de ces barques vinrent avec d'autres plus fortes se grouper autour des bâtimens américains; toutes étaient chargées de divers fruits des tropiques, tels que des bananes, des ananas, des oranges, des citrons, des mangoûstans, des cannes à sucre et des fruits confits.

Arrivés enfin au port de Saigon, les commandans des deux bâtimens mirent pied à terre, le 8 octobre, et, précédés d'interprètes, de guides et de quelques-uns de leurs gens, portant des présens destinés au gouverneur (car le vice-roi était alors absent), ils prirent le chemin du palais de ce dernier. Ces présens se composaient de lampes à sphère, de carafes en cristal taillé, de pistolets, de parfums, de cordiaux, et d'une boîte pour mettre du tabac, de l'arek et du chunam.

« Nous passâmes, dit M. White, par des rues encombrées d'ordures, et nous fûmes étourdis, durant tout le trajet, par l'aboiement des chiens et par les cris d'une multitude grossière, qui touchait nos vêtemens, nos mains, nos visages, et que nous ne tenions à distance qu'à coups de bâton. Nous entrâmes enfin par un fort beau pont de pierre, jeté sur un fossé large et profond, dans une citadelle, ou plutôt dans une place forte, dont l'enceinte carrée, fermée par d'épaisses et hautes murailles, peut avoir un quart de lieue de dimension. C'est là la résidence ordinaire du vice-roi et de tous les officiers militaires stationnés à Saigon.

Les casernes qui en dépendent sont bien construites et assez grandes peut-être pour loger cinquante mille hommes. Le palais du roi est situé sur une belle pelouse, au centre de la ville, et entouré de grands jardins clos par des palissades; il est bâti en briques et exhaussé à six pieds au-dessus du sol; on y entre par un perron de bois. Derrière ce palais, et à quelque distance, est un corps de bâtiment, qui contient les appartemens des femmes; il est surmonté de figures de monstres dans le goût chinois. En passant devant ces bâtimens, on nous ordonna de baisser nos ombrelles, à l'exemple des mandarins qui nous accompagnaient, pour saluer, nous dit-on, la demeure du fils du soleil. »

Les deux officiers américains et leur suite furent reçus par le gouverneur, dans sa propre maison, corps de bâtiment carré, revêtu de tuiles peintes, et dont le toit, en saillie, était soutenu par des colonnes de bois de rose poli. Ils le trouvèrent assis, les jambes croisées, sur une haute estrade; près de lui étaient des mandarins de divers ordres, et derrière eux étaient rangés des soldats armés d'épées à double tranchant et de boucliers en peau de buffle, ce qui présentait un coup-d'œil assez imposant. Le gouverneur accueillit gracieusement ses hôtes; mais l'entrevue se borna à un pur cérémonial. M. White fut conduit ensuite dans la citadelle; il vit sur leurs affûts beaucoup de canons de divers calibres. Il y remarqua entr'autres quelques pièces de campagne, qui étaient marquées de fleurs-de-lis, et datées du règne de Louis XIV.

L'arsenal de la marine est un des objets qui ont le plus fixé l'attention de M. White, à Saigon. « Cet établissement, dit-il, ne le cède guère à ceux de ce genre qui sont en Europe. Il ne contient pas de gros navires, mais un grand nombre de galères, d'une construction excellente. Elles peuvent avoir de quarante à cent pieds de longueur, et elles portent les

unes seize canons, les autres seulement de quatre à six : ces pièces sont en cuivre et de la plus belle fonte. Les matériaux réunis dans les chantiers attenant à l'arsenal, suffiraient à la construction de plusieurs frégates. Les bois de construction surpassent tout ce que j'ai vu de plus beau en ce genre. Je mesurai un ais qui avait cent neuf pieds de longueur, sur deux de largeur dans toute son étendue ; je ne sache pas que dans aucun pays du monde, il se trouve des ais d'une dimension aussi colossale. J'ai vu, dans ce pays, un arbre qui, à lui seul, aurait pu servir de grand mât à un vaisseau de haut bord, et ce n'est pas ici, m'assura-t-on, un exemple rare. »

La ville de Saigon contient 180,000 habitans, dont 10,000 chrétiens. Les maisons y sont, pour la plupart, construites en bois et revêtues d'un chaume de feuilles de palmiers et de pailles de riz ; quelques-unes sont bâties en briques et en tuiles ; elles n'ont qu'un étage et n'ont pas de croisées à vitres, mais des volets qu'il faut ouvrir, pour éclairer l'appartement. Les maisons de la classe pauvre sont sales et misérables au dernier point ; toutes sont assez tristes. On y remarque une église chrétienne, desservie par deux missionnaires italiens : ces derniers ont un grand nombre de disciples. Si l'on en croit les missionnaires, les chrétiens, en Cochinchine, sont au nombre de 70,000, dont 16,000 habitent le district de Donnai.

Le port de Saigon est situé au confluent de deux branches du Donnai, et la ville de ce nom s'étend à environ deux lieues sur la rive septentrionale du fleuve. Au point d'union de ces deux branches, on a établi un canal de communication avec le fleuve Camboge ; ce canal qui a plus de sept lieues d'étendue, sur douze pieds de profondeur et environ quatre-vingts de largeur, a été creusé au travers de forêts et de marais ; dans l'espace de six semaines. 26,000 hommes furent employés jours et nuits à cette entreprise, et 7,000

d'entr'eux périrent de fatigue ou des maladies qui en furent la suite.

Les bâtimens étrangers sont soumis ici à un droit de tonnage exorbitant. Le *Franklin*, du port de 252 tonneaux, paya 1627 piastres fortes, sans compter les présens qu'il fallut faire et les exactions de divers genres qu'il fallut subir; ce qui fit monter la taxe entière à 2,700 piastres fortes. « On ne saurait se faire une idée, dit M. White, de la mauvaise foi et de la rapacité qui caractérisent les naturels du pays. » C'est principalement à ce défaut qu'il faut attribuer la cessation de leurs rapports commerciaux avec Macao et le Japon, et l'état de langueur où se trouve leur commerce avec la Chine. La Cochinchine possède un climat admirable, de bons ports et des rivières navigables, des montagnes qui renferment de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer et d'autres métaux. Le sol de ce pays est extrêmement favorable à la culture de sucre, du coton, du tabac, de la soie et des épices. Mais, malgré toutes ces ressources, la Cochinchine, par les vices de son peuple, les fautes et l'avidité de son gouvernement, voit maintenant son commerce réduit à rien. Le roi actuel est un despote militaire, dont l'ambition est sans bornes; ses courtisans sont à leur tour des tyrans avides, et le peuple vit dans l'ignorance et l'abjection. Dans ce pays, tout homme est soldat; les femmes sont chargées de tous les détails de la vie: elles font le commerce, elles exercent l'industrie et exécutent les travaux agricoles. Les personnes qui appartiennent aux premières classes sont dans l'habitude, ici comme en Chine, de laisser croître leurs ongles à un point extrême, attendu que cette marque distinctive fait supposer qu'elles sont exemptes, par état, d'aucun travail manuel. Elles ne quittent jamais leurs vêtemens, même pour se coucher, jusqu'à ce que, usés par le tems et la malpropreté, ils tombent en lambeaux.

Les bois et les montagnes de ce pays abondent en bêtes féroces. On y chasse l'éléphant, le tigre et le rhinocéros, pour avoir de l'ivoire, des peaux et de la corne. Le commerce de ce dernier article, ainsi que celui de l'ivoire, est exclusivement réservé au roi.

Le souverain de la Cochinchine était absent de ses états, lors du séjour de M. White. Ce prince était occupé à étendre ses conquêtes dans le royaume voisin du *Ton-Kin;* il fait sa résidence ordinaire dans la ville de Hué, aux fortifications de laquelle il consacre, depuis vingt ans, des sommes énormes. Les travaux qu'il y fait, occupent constamment 100,000 hommes. Le fossé qui environne la place, a trois lieues de circuit et cent pieds de largeur. Les murs ont soixante pieds de haut. Ces fortifications sont enfin presqu'achevées; on y entretiendra une garnison de 40,000 hommes, et les remparts seront garnis de douze cents pièces de canon.

Les voitures à roue n'étant pas connues en Cochinchine, les voyageurs riches se font porter en hamac. Le hamac, pourvu de matelas et d'oreillers, est suspendu à une perche et surmonté par un dais en forme d'écaille de tortue.

Les maisons sont construites avec des matériaux très-combustibles, ce qui rend les incendies assez fréquens: quand ils arrivent, on ne s'occupe pas de les éteindre, mais seulement d'en borner les ravages. On abat pour cela les maisons attenantes à celle qui brûle, et c'est l'éléphant qu'on emploie pour opérer cette destruction. On dirige l'animal contre la maison qu'il s'agit d'abattre, et un choc de sa tête suffit pour la mettre en ruines.

Quant à la population de la Cochinchine, l'auteur n'a pu se procurer des renseignemens positifs. Tel mandarin l'a estimée à dix millions d'ames, tel autre à quatorze millions. Les missionnaires ne la portent qu'à six millions.

M. White séjourna trois mois au port de Saigon, et il paraît que sa mission n'eut aucun succès; il lui fut même difficile, ainsi qu'au commandant du *Marmion*, de trouver à charger son bâtiment; car, à l'exception d'une petite quantité de résines, de pelleteries et de bois de teinture, Saigon ne possède aucun objet d'échange qui puisse convenir aux marchés de l'Europe. Ils finirent par prendre chacun une cargaison de sucre, qu'ils payèrent à un prix exorbitant.

En résumé, le voyage de M. White n'est pas sans intérêt. Il nous fournit des idées nouvelles sur une contrée qui ne nous est guère connue que par le voyage qu'y fit M. Barrow en 1793; car les tentatives faites depuis, notamment par un bâtiment américain, en 1803, pour explorer ce pays, ont été sans résultat. Celui qu'a obtenu M. White est peu encourageant sous le rapport commercial. En effet, le peuple de la Cochinchine conserve ses préventions contre les étrangers, et son gouvernement ignore encore que tout commerce se fonde sur la réciprocité des intérêts. Il est à présumer qu'il ne modifiera pas de long-tems les droits exorbitans qui, aujourd'hui, éloignent de ses ports les spéculateurs, et qu'il ne sera pas aisé de le déterminer à favoriser ce système d'échanges, dont les nations civilisées tirent principalement leurs richesses et leurs moyens de prospérité. (*Monthly Review.*)

MONTAGNES DU NILGHERRI, OU CLIMAT DE L'EUROPE PRÈS DE L'ÉQUATEUR.

(*Extrait d'une lettre particulière.*)

« APRÈS avoir passé quelques jours à Calicut, je montai, à la pointe du jour, dans mon palanquin, et je pris la route qui mène aux montagnes du *Nilgherri*. Je m'avançai à travers une forêt qui est remplie d'éléphans ; mais mon cortége était nombreux : il se composait d'environ cinquante hommes, dont la plupart étaient armés de lances, d'épées, de fusils et de carabines; et, en mesure contre une rencontre, j'étais presque fâché qu'il ne s'en présentât pas une pour nous éprouver. Dans la matinée du cinquième jour, j'arrivai au pied des montagnes de Nilgherri, et, à la nuit tombante, je commençai à les gravir. Le jour suivant, au lever du soleil, je me trouvai dans un site délicieux ; j'étais environné de rochers, de montagnes, de bois et de ruisseaux. Je continuai de monter pendant quelques heures, et j'atteignis enfin une station appelée le Dinhutti, où des Européens ont bâti quelques chaumières. Le thermomètre, qui marquait 98°(Fahrenheit) à Calicut, en marquait ici 30 de moins, et à cette température, quand la nuit fut venue, je ne fus pas fâché de m'envelopper dans une double couverture. Je ne puis vous dire combien je jouis de ce changement de climat ; il avait dissipé toutes mes langueurs, il m'avait rendu la santé, au point que, tout fatigué que je me trouvais par suite du voyage, je passai ma journée entière à parcourir le pays.

» Le séjour de Dinhutti est ravissant ; il me rappelle, par le climat et par l'aspect des lieux, les sites les plus beaux de la Suisse. En un mot, il ressemble, à s'y tromper, à quelques-unes des contrées de l'Europe. Après y

avoir demeuré quelques jours, je me remis à gravir, non plus en palanquin, mais à cheval, les montagnes du Nilgherri. Je gagnai, au bout de cinq lieues de chemin, une autre station, celle de l'*Otacamunde*, située à 300 toises plus haut que la première, et où l'air est beaucoup plus froid. Le pays se compose d'une suite de collines qui couronnent les montagnes du Nilgherri; la plus haute s'élève sur nos têtes à environ 1,500 toises au-dessus du niveau de la mer. Ces collines sont tapissées de verdure et entrecoupées, çà et là, par des masses de rochers. De jolis bois, qui les revêtent en partie, donnent au pays l'aspect d'un grand parc bien distribué, tel qu'on en voit en Europe. A la culture près, tout est ici comme en Angleterre; les bois sont parsemés de fraises, d'anémones et de violettes. Le rosier, le chèvrefeuille et le jasmin s'entrelacent sur le tronc des arbres. Le rossignol et l'alouette font retentir les bois de leur chant; mais, ce qui distingue ce pays des contrées de l'Europe, c'est que les violettes y sont ombragées par des canneliers et par des *rododendrons* d'une hauteur immense, et que le chant du rossignol est interrompu par le glapissement des singes et par les cris des paons et des coqs-d'Inde.

» On a peine à croire qu'il existe un tel pays, situé près de l'équateur, et environné de climats brûlans. Il n'est connu des Européens que depuis 1819. Il joint aux avantages que je viens de signaler, celui d'avoir un climat presqu'uniforme; car, après les moussons, la température y varie très-peu. Au moment où j'écris, j'éprouve un froid si vif aux mains, que j'ai peine à tenir ma plume. Quoique la petite pièce où je suis, soit hermétiquement fermée de tous les côtés, je me vois réduit à souffler dans mes doigts; on n'a oublié dans ma chambre aucune des précautions usitées contre le froid, si ce n'est le feu, dont je m'accommoderais fort. Mon thermomètre marque 56° (de Fahrenheit); à onze

heures du matin, placé à l'ombre, il ne s'élève jamais au-dessus de 70°, même au mois de mai, celui qui est le plus chaud de l'année.

» Quelques Anglais se sont fixés dans ce pays, et ils s'occupent d'agriculture. Ils sont forts, robustes et bien portans. Leurs enfans ont un teint de lis et de roses, ce qui, dans l'Inde, est un vrai phénomène. Le sol est une terre grasse et profonde; les légumes, les fruits et les fleurs y viennent en abondance. En général, tout ce qui croît dans nos pays septentrionaux, réussit également ici. Ces cultivateurs, qui ont établi quelques fermes et des jardins potagers, en vendent les produits aux habitans de Calicut. Ces produits sont généralement bons; les pommes de terre surtout sont excellentes.

» En vous rappelant ce que je vous ai dit antérieurement de ma santé, vous concevrez combien je me félicite de cette expérience que j'ai tentée pour me rétablir. Cette course aux montagnes du Nilgherri m'a remis en peu de jours et m'a dispensé de faire un voyage en Europe. Je ne doute point que si l'on établissait ici un *Invalid Bungalow* (maison pour le traitement des malades), il ne devînt une ressource précieuse pour ceux des Européens qui, fixés dans l'Inde, souffrent comme moi de son climat brûlant. »

VOYAGES DANS LA MER DES INDES, A BORD DE LA FRÉGATE L'ANDROMAQUE.

La frégate anglaise l'*Andromaque* faisait partie d'une escadre chargée d'examiner la baie de Lagoa, sur la côte méridionale d'Afrique, et de faire exécuter certaines con-

ventions entre le gouvernement britannique et les états arabes, relatives à l'abolition de la traite des nègres.

Le journal que nous annonçons, a été rédigé à bord de ce bâtiment, par un officier de marine; il ne se recommande point par son mérite littéraire, mais il contient des particularités curieuses sur des contrées fort peu connues; c'est ce qui nous détermine à en donner le fragment suivant :

« Après avoir visité la baie de Lagoa, nous fîmes voile pour Madagascar. Nous passâmes le canal de Mozambique, doublâmes le cap de Sainte-Marie, à l'extrémité méridionale de cette île, et longeâmes la côte, jusqu'à ce que nous atteignîmes Foulpointe, où nous avons un établissement. Je pris terre par ordre du chef d'escadre pour entrer en communication avec M. Hastie, ancien officier dans un de nos régimens à l'île Maurice, et maintenant directeur, aux appointemens annuels de 500 liv. st., de cet établissement. Il cultive sur ce point de la côte une portion de terrain considérable, et il a sous lui, pour le seconder, quatre cents naturels, et un économe anglais pour les surveiller. Ce dernier, à le juger sur sa mine, ne tiendra pas long-tems contre ce climat meurtrier.

» L'*Andromaque* était la première frégate qui eût mouillé dans ce port. Aussi causa-t-elle une grande surprise aux habitans et à leur chef, nommé Ra-Farla. De notre côté, nous n'éprouvâmes pas moins d'étonnement en voyant ce chef africain, revêtu de l'uniforme anglais. Il portait un habit rouge, de larges épaulettes d'or, un grand chapeau à cornes galonné et des bottes à la Wellington. C'est dans ce costume qu'il se pavane maintenant sur le rivage de Madagascar, lui qui s'y promenait naguère dans sa majestueuse nudité. En m'approchant de Ra-Farla, auquel M. Hastie me présenta, je remarquai que les boutons de son habit portaient un numéro, et que c'était celui du

82e régiment. Il paraît que cet uniforme a appartenu, autrefois, à notre commissaire Upton, qui mourut sur cette côte. Sur l'invitation de notre chef d'escadre, Ra-Farla vint dîner à son bord. Il se fit accompagner pour s'y rendre par un détachement de sa garde, et il nous divertit beaucoup par les airs de royauté qu'il cherchait à se donner.

» En longeant encore un peu cette côte, nous gagnâmes Sainte-Marie; nous y trouvâmes une frégate française qui était à l'ancre dans le détroit entre cette île et la côte de Madagascar. Elle y était déjà, nous dit-on, depuis près d'un an. Son équipage était occupé à fortifier quelques points de Sainte-Marie et à former un établissement. On m'apprit que la saison des maladies avait bien éclairci cet équipage, ce que je n'eus pas de peine à comprendre, en voyant l'état déplorable de ce qui restait. Ces malheureux avaient tous un teint cadavéreux; on eût dit qu'ils avaient été empoisonnés. Nul doute qu'au prochain retour de cette saison, ils ne soient obligés de partir, non pas pour l'Europe, mais pour le voyage sans retour. La chaleur est ici intolérable; on éprouve une oppression qui permet à peine de respirer.

» Nous nous éloignâmes volontiers de cet îlot; nous prîmes la haute mer et fîmes route pour la Terre-Ferme, afin de gagner la petite île de Zanzibar. Mais les vents nous poussant dans la direction de Saint-Juan-de-Nova, nous fûmes tourmentés par la crainte de toucher le bas-fond, épouvantail ordinaire de ceux qui viennent dans ces parages. Je ne vis pourtant rien qui indiquât ce bas-fond, là où, d'après nos cartes marines, on doit le trouver. Quelques gens de notre équipage croient l'avoir aperçu; mais ma conviction est qu'ils se trompent et les cartes marines aussi.

» Nous confiant à un vieux marchand d'esclaves, qui servait comme pilote à notre bord, nous continuâmes à faire route vers Zanzibar, île dont on n'approche guère sans danger. Étant en avant de l'escadre et à 40° de longitude

orientale, nous aperçûmes enfin la terre et nous doublâmes bientôt une pointe, que, sur la foi du pilote, nous crûmes être celle de Zanzibar, mais qui se trouva n'être que celle de l'île Pemba. Nous nous rapprochâmes alors de la terre ferme; nous longeâmes la côte pendant le cours de sept à huit lieues, et nous entrâmes sains et saufs dans le port de Zanzibar, qui, une fois qu'on y est, est certainement le port le plus sûr qu'il y ait au monde.

» Rien de plus agréable et en même tems de plus commode que cette île; elle est toute couverte de bois, là où elle n'est pas cultivée; et dans les parties qui le sont, on y voit fleurir le gérofle, le riz, le blé de Turquie, le café, la canne à sucre, en un mot, toutes les meilleures productions des tropiques.

» On s'avituaille facilement ici; les vivres de toutes sortes y abondent; ce qui prouve bien qu'on y travaille, malgré tout ce que le vieux pilote m'avait dit de la paresse des habitans. On vint nous apporter des vivres de toute espèce, et on nous les offrait comme présens, sans doute parce qu'on avait peur de nous. Mais le chef d'escadre voulut les payer; sur quoi, grand étonnement de la part des habitans et du gouverneur de l'île; mais quand le refus du chef d'escadre les eut convaincus de notre générosité, ils cherchèrent à en abuser. Ce qu'on nous offrait en présent se composait de 1,500 ananas très-beaux et du meilleur goût, d'une quantité innombrable de bananes, de mangoustes, de citrons et de patates douces; ajoutez à cela quatre cents pièces de volailles, trois vaches, un taureau, etc. Tous ces vivres furent payés un tiers de plus qu'ils ne valaient. Les bestiaux ne sont pas de l'espèce de Madagascar, mais bien de celle de Bombay; ils sont d'une petite stature; ils pèsent trois cents livres l'un portant l'autre, et n'ont pas de bosse sur le dos, comme ceux de la côte d'Afrique.

» L'île de Zanzibar est une possession de l'iman de Mas-

cat, qui y tient quelques soldats et un gouverneur. Ce dernier a, dit-on, des appointemens assez minces, deux dollars par jours (11 fr.); mais en revanche, l'iman lui laisse tirer tout le parti qu'il peut de son poste, et il use bien de cette faculté. Il perçoit, pour son propre compte, un droit sur chaque bâtiment marchand qui relâche dans le port; il fait toutes les ventes et tous les achats, avituaille les bâtimens au prix qu'il veut, et ne laisse vendre que ce qu'il a refusé d'acheter.

» Ce gouverneur donna à dîner à notre chef d'escadre pendant son séjour dans le port. Je me trouvais du dîner avec quelques-uns de mes camarades; jamais je n'ai vu de repas aussi sale et aussi dégoûtant; c'était à en avoir des nausées; la nappe paraissait avoir servi depuis six mois, sans être blanchie, bien que je soupçonne que le gouverneur n'en fait pas usage, et que ce fût seulement pour nous faire honneur qu'on l'avait mise. Il y eut, à la vérité, abondance de mets de toute espèce: mais, ils étaient servis sur des plats sales, et ils nageaient, pour la plupart, dans la graisse. Point d'assiettes de rechange, et les couteaux, les fourchettes et les cuillers n'étaient pas en nombre suffisant, de sorte que nous étions obligés de nous les passer les uns aux autres, à tour de rôle. Les fourchettes et les cuilliers étaient, les unes en argent, les autres en fer et d'autres en bois. Les gobelets étaient également rares, de façon que le même servait à plusieurs convives; en un mot, rien de moins *comfortable* que ce repas.

» Nous apprîmes que la traite avait considérablement diminué dans cette île; qu'au lieu de 40,000 nègres, qui, autrefois, s'y vendaient annuellement, c'est tout au plus s'il s'en vend aujourd'hui 14,000.

» Du port de Zanzibar, nous fîmes voile pour celui de Mosambique, En y arrivant, nous apprîmes qu'il s'y était tramé un complot pour massacrer tous les blancs, sur la

côte, et ce qui doit surprendre, c'est que les premiers instigateurs de ce complot n'étaient pas des nègres, mais quelques blancs, qui, s'il eût réussi, n'auraient pas tardé à en être les victimes. Cette trame fut éventée, et la présence de notre escadre fit qu'on n'osa pas en tenter l'exécution. Les conspirateurs se sauvèrent sur des barques, et gagnèrent les contrées voisines; mais ils furent livrés par les chefs de ces mêmes contrées, et lorsque nous quittâmes Mosambique, le gouverneur portugais était dans l'intention de leur faire trancher la tête. »

DU PORT DE JACKSON ET DE LA VILLE DE SIDNEY (NOUVELLE GALLES MÉRIDIONALE).

(Notes extraites du journal du lieutenant Ennis, officier de la frégate le *Tamar*, qui faisait partie de l'expédition faite en 1824, pour établir une colonie sur la côte septentrionale de l'Australie (1).)

« Ce port est assurément l'un des plus beaux que j'aie vus dans aucun pays. Il a environ sept milles d'étendue. Il est complétement cerné par la terre, et garanti de cette manière contre tous les vents. Peu fortifié aujourd'hui, il serait susceptible d'être rendu imprenable.

» Le pays qui le borde est de la plus grande beauté. Des collines qui s'élèvent graduellement du rivage, et qui sont revêtues de bois de haute futaie et d'arbustes divers, entrecoupés par des terres cultivées et des pâturages, lui donnent un aspect singulièrement pittoresque et intéressant.

» En approchant de la ville de Sidney, qui est bâtie sur la partie méridionale du port, on aperçoit, sur le pen-

(1) Voy. 2e livraison, 1re vol., pag. 368.

chant des collines environnantes, de jolies maisons de campagne, et dans la ville même, quelques édifices publics, qui offrent un coup-d'œil noble et imposant.

» Cette ville occupe la pente de deux collines avec le vallon qui les sépare. Elle n'existe que depuis à peu près trente ans, et elle est déjà grande, belle et florissante. Ses rues sont tirées au cordeau ; les maisons ont toutes un air de décence, de propreté, et quelques-unes même y joignent de l'élégance; les édifices publics y sont superbes ; par le goût et la majesté qui les caractérisent, ils feraient honneur même à la métropole.

» Le climat de la Nouvelle-Galles méridionale est excellent. La ville de Sidney peut être regardée comme le Montpellier de l'Orient. Le sol est d'une rare fécondité. Il produit en abondance tout ce qui croît en Angleterre, et en outre presque tous les fruits des Tropiques. Les choses nécessaires à la vie, tels que le bœuf, le mouton, la volaille, etc., sont d'une bonne qualité et d'un prix fort modique. Le progrès rapides que cette colonie a faits, peuvent être regardés comme un gage certain de l'importance qu'elle acquerra dans la suite.

» Pendant notre séjour à Sidney, nous allâmes voir une tribu d'Aborigènes, qui s'étaient campés sur le rivage opposé à celui où est située cette ville. C'était celle du roi Bungari, la même qu'on trouva ici quand on y aborda pour la première fois. Ayant gagné ce point du rivage, nous vîmes une troupe de misérables, nus et affamés, groupés pêle-mêle autour d'un grand feu. Ils firent d'abord peu d'attention à nous et paraissaient ne pas vouloir être troublés dans leur repos. Cependant, nous nous approchâmes d'eux, et nous leur offrîmes un peu de rhum et de tabac; ils acceptèrent, et bientôt ces stimulans les firent sortir de leur apathie. Ils se mirent à danser devant nous : leur danse était sauvage, licencieuse et dégoûtante ; cepen-

dant, il n'y avait que les hommes qui dansassent. Les femmes, pendant ce tems, chantaient une sorte de complainte sauvage et monotone. Ces misérables n'observent aucun culte particulier; et ils sont, dit-on, sans idée sur un monde à venir. Trente années de communications avec des Européens n'ont opéré en eux aucun changement. Ils paraissent considérer les douceurs de la vie civilisée comme un faible dédommagement de cette portion de liberté au prix de laquelle elles sont achetées. Bien qu'habitant le plus beau pays du monde et maîtres du sol le plus fertile, ils n'en tirent pour alimens que quelques racines et quelques bulbes, et si la pêche, ressource assez précaire, vient à leur manquer, ils sont réduits aux alimens les plus révoltans, tels que les lézards et des larves d'insectes. Ce tableau présente sans doute un pénible contraste entre la condition de l'homme sauvage et celle de l'homme civilisé ! »

SCIENCES.

Notice sur un compte rendu d'expériences faites par le capitaine Sabine, pour déterminer la figure de la terre, et la direction de quelques-uns des courans de l'Atlantique, etc.

Depuis le commencement de ce siècle, les géomètres les plus distingués de l'Europe, se sont occupés, tant en France qu'en Angleterre, d'expériences pour déterminer, au moyen des vibrations du pendule, les différences de gravitation qui ont lieu dans diverses parties du globe. Cependant, malgré l'habileté reconnue des auteurs de ces

expériences, et la bonté des instrumens qu'ils ont employés, on n'a pu arriver encore à aucune solution définitive de ce problême.

Des observations sur la longueur du pendule, dans différens points de la France, ont été faites par les géomètres français, et d'autres, sur le même objet, ont été faites également dans la Grande-Bretagne, par le capitaine Kater, officier de marine, chargé, par le gouvernement anglais, de cette mission; mais, les résultats comparés de toutes ces observations, ont présenté tant de discordances entr'eux, qu'on n'en a rien pu conclure de satisfaisant. Tel était l'état de nos connaissances à cet égard, lorsque la série d'expériences dont il est rendu compte par le capitaine Sabine, a été entreprise.

Pourvu des meilleurs instrumens de la Société royale de Londres et du bureau des longitudes, áinsi que de quatre chronomètres, prêtés par MM. Parkinson et Frodsham, opticiens de cette capitale, le capitaine Sabine fit voile à bord du *Pheasant*, pour la colonie anglaise de Sierra-Leone, en Afrique, qu'il atteignit le 22 février 1822. Ce fut là qu'il commença ses expériences. Il se rendit d'abord à l'île de Saint-Thomas, située immédiatement sous l'équateur, dans le golfe de Guinée, et de là, à celle de l'Ascension, 7° 1/2 latitude laustrale. De cette île, il passa successivement à Bahia, à Maranham, aux îles de la Trinité et de la Jamaïque, et enfin à New-York. Il quitta ce dernier port pour retourner directement à Londres, où il arriva le 5 février 1823.

Le compte rendu des expériences faites par le capitaine Sabine, dans le cours de ces divers voyages, étant, par sa nature, peu susceptible d'analyse, et les détails qu'il renferme sur une foule d'opérations scientifiques, ne s'adressant qu'à une classe spéciale de lecteurs, nous croyons devoir les écarter de cette notice, et n'y faire entrer que le

résultat de ces mêmes expériences, seul objet d'un intérêt général.

Ce résultat donc, qui est celui d'expériences faites sur treize points différens du globe, comparé avec les résultats antérieurs obtenus par les géomètres français, sur dix points différens de la France, et par le capitaine Kater, sur sept points différens de l'Angleterre, est que l'ellipticité du globe est de $\frac{1}{288\,\overline{6}}$.

Cette ellipticité diffère sensiblement, comme on voit, de $\frac{1}{306\,\overline{75}}$, celle qui, sur la foi des premiers géomètres de nos jours, a été admise comme le résultat d'expériences du même genre faites sur la terre, jointes aux données fournies sur l'applatissement des pôles par les inégalités lunaires.

Pour résoudre le problème en question, des expériences ont ainsi été tentées sur un arc du méridien de la plus grande étendue accessible, et les résultats que donnent ces expériences, s'accordent entr'eux dans des combinaisons trop variées, pour qu'il soit permis de regarder leur coïncidence comme une chose fortuite.

Nous passerons maintenant au chapitre *Hydrographie* du compte rendu du capitaine Sabine; chapitre qui renferme un grand nombre d'observations intéressantes sur les courans qui existent dans divers parages de l'Atlantique, tant boréale qu'australe. L'étude de ces courans est, sans doute, sous le double rapport de la sûreté et de la marche accélérée, d'une grande importance en navigation. C'est parce que beaucoup de capitaines en ignorent l'existence, que les navires qu'ils conduisent sont souvent retardés dans leur course, et quelquefois même exposés à de grands dangers; tandis que d'autres, mieux dirigés, échappent à ces mêmes dangers et marchent d'une manière beaucoup plus prompte. Le voyage du capitaine Sabine fournit plusieurs exemples d'accélération de la marche des navires, par l'effet des courans.

Dans son trajet du cap Monte au cap des Trois-pointes, sa marche fut accélérée de soixante lieues marines, au moyen du courant qui, dans la saison où les vents de sud-ouest règnent dans le golfe de Guinée, suit la direction de la côte, autour du cap Palmas, dans la partie orientale de ce golfe.

De même, dans le trajet de la rivière de Gabon à l'île de l'Ascension, distance de cinq cents lieues marines, le navire fut avancé de cent lieues, par le seul effet d'un courant en sens contraire du précédent. Les courans du golfe de Guinée offrent un phénomène bien remarquable: c'est de marcher en sens opposé, parallélement l'un à l'autre et à la côte; ils se touchent à leur bord et présentent une différence de température de 10 à 12 degrés de Fahrenheit. Un bâtiment qui marche le long de la côte, dans ces courans, est accéléré ou retardé de quinze à dix-huit lieues par jour, suivant qu'il est engagé dans l'un ou dans l'autre.

Le lendemain du jour où le capitaine Sabine partit de Maraham, il entra dans un courant qu'il avait évité pour s'y rendre, et dont la vîtesse prodigieuse était de trente-trois lieues en vingt-quatre heures.

Le 10 septembre, à dix heures du matin, le navire, marchant avec toute la vélocité imprimée par ce courant, une décoloration subite et très-marquée dans les eaux de la mer, fut signalée au loin du haut du grand mât. Le navire était alors au 5° 08 de latitude et au 50° 28 de longitude occidentale. Ce phénomène était causé par la rivière des Amazones. Ce fleuve immense, par la force et la rapidité de son cours, se projettait en mer jusqu'à cent lieues au-delà de son embouchure, sans qu'il eût encore confondu ses eaux avec celles de l'Atlantique, à travers laquelle il poursuivait son cours majestueux. Sa vîtesse était de vingt-trois lieues en vingt-quatre heures.

Le capitaine Sabine calcule que, pendant ses divers trajets, commençant à Sierra-Leone et finissant à New-York, trajets d'environ trois mille lieues marines, il a obtenu, au moyen des courans, une accélération de plus de cinq cents lieues; exemple frappant du parti qu'un navigateur habile peut en tirer.

Le vénérable major Rennell, savant si recommandable par ses connaissances géographiques, a joint les observations du capitaine Sabine à celles qu'il recueille depuis plusieurs années, sur le même sujet. Il les consignera dans les cartes hydrographiques qu'il dresse dans ce moment, et qui, lorsqu'elles seront assez complètes pour pouvoir être rendues publiques, seront sans doute un véritable bienfait pour la navigation. (*Lit. Gaz.*)

MÉLANGES.

TABLEAU D'UNE ARMÉE TURQUE EN CAMPAGNE.

L'ARMÉE ottomane peut se comparer à ces bandes de pélerins armés, qui ont autrefois inondé toutes les parties de l'Europe. Mais au lieu de moines portant la croix et le chapelet, on voit à la tête de cette armée des derviches revêtus de manteaux bizarres, et montés sur des ânes en signe d'humilité. Ces derviches sont suivis d'une troupe qui porte l'étendard du prophète; après eux, vient un corps appelé *enfans perdus*, qui pille et ravage le pays par où l'armée passe. Ceux-ci précèdent les *timariots* ou milice nationale, montés sur des ânes ou des mules, qu'ils se procurent à leurs frais, ou plutôt à ceux des pays qu'ils mettent à contribution. A leur suite vient l'infanterie, corps qui était jadis l'orgueil de l'armée ottomane, mais qui en

est aujourd'hui la honte. Celle-ci est armée de fusils sans baïonnettes et de pistolets ; elle marche sans ordre, par bande comme des troupeaux de moutons. Derrière les timariots sont aussi les *topachis* ou artilleurs, dont les canons sont tirés par des bœufs ou par des esclaves chrétiens. On accélère la marche de ces derniers comme celle des autres, à coups de fouet. Parmi les soldats, les uns chantent, les autres pleurent, et d'autres déchargent leurs fusils en l'air. L'arrière-garde de ce mélange confus est fermée par un chef vêtu magnifiquement, monté sur un coursier. Il est environné d'une foule de valets et d'esclaves, auxquels il distribue des coups de sabre quand ils l'approchent de trop près. Sous la protection de ces valets sont des vivandiers grecs ou juifs, qui vendent des hardes ; des Bohémiens qui récitent des contes, et enfin des voleurs et des bourreaux. Une armée turque ne marche jamais sans avoir à sa suite un grand nombre de commissaires juifs, qui vendent l'orge pour les chevaux et le froment pour faire le pain ; et lorsque l'armée prend position, tous les habitans des environs, amis ou ennemis, sont mis indistinctement à contribution.

FESTIN CHINOIS.

Un négociant chinois, établi à Sincapoura, donna, il y a quelque tems, aux négocians des factoreries européennes dans cette île, et aux officiers militaires qui s'y trouvaient, un festin dans le goût chinois. On y servit les mets suivans : un potage aux *nids d'oiseaux*, et six autres potages, tant de *mouton* que de *grenouilles* et de *foie de canards ;* un hachis de *queues d'éléphans*, avec une sauce aux *œufs de lézards ;* un *porc-épic à l'étuvée*, servi dans le *gras vert de la tortue*, mets que quelques Français qui assistaient

au festin parurent trouver fort bon ; du *becco de mer* excellent, et des *gésiers de poissons* entourés d'*herbes marines ;* enfin, des bécassines garnies de *crêtes de paons*, mets d'un goût exquis, qui n'est servi en Chine que dans les plus grands festins. Ce plat, à lui seul, avait pu coûter environ 200 dollars (1,100 fr.)

Au dessert, même recherche qu'aux services précédens. On y remarquait des gelées, dont la peau du rhinocéros avait fourni l'élément ; on ne les trouva pas d'un goût fort délicat. Les fruits avaient été apportés exprès de Malacca, et les vins, qui étaient d'espèces très-variées, venaient principalement d'Europe.

VOYAGES ET MÉTAMORPHOSES D'UNE LIVRE DE COTON.

Les détails suivans sur les changemens de lieu et de forme que subit une livre de coton, avant de devenir propre à la consommation, font voir, d'une manière frappante, toute l'importance de cette matière pour notre commerce et notre industrie. Cette livre de coton arrive de l'Inde à Londres dans l'état brut ; de Londres, elle va à Manchester, où on la file ; de cette dernière ville, elle passe à celle de Paisley, en Écosse, où on la tisse ; de Paislay, elle est envoyée en Ayrshire, où on la travaille au tambour, et de là à Dunbarton, où on la coud à la main. Ensuite, elle vient de nouveau à Paisley, d'où elle passe dans une autre partie du comté de Renfrew, pour être blanchie ; cela fait, elle revient encore une fois à Paisley, qu'elle quitte de nouveau pour aller à Glasgow, où on y met la dernière main. De Glasgow, elle est enfin expédiée à Londres pour y être vendue.

On ne peut pas dire, d'une manière exacte, quel est le tems nécessairement employé pour faire arriver cette livre

de coton de l'état brut à l'état fabriqué; mais on s'écartera peu de la vérité, en supposant qu'il s'écoule une période de trois ans, depuis l'époque où elle est emballée dans l'Inde, jusqu'à celle où on la livre au consommateur. Cette petite quantité de coton, au moment où on la vend en tissu, se trouve avoir parcouru 1450 lieues par mer et 307 par terre; elle a fait travailler cent cinquante individus au moins, tant dans les soins nécessaires à son transport qu'à sa fabrication, et elle gagne deux mille pour cent de valeur, par ces divers voyages et transformations.

DE L'AGE DES ARBRES.

Le major Rooke rapporte, dans la description qu'il a donnée de la forêt de Sherwood, qu'en coupant du bois de haute futaie dans le Berkland et le Bilhaugh, on a trouvé dans l'intérieur de plusieurs arbres, des lettres qui avaient été gravées autrefois à leur surface, et qui indiquaient le roi sous le règne duquel ils avaient été marqués. D'après cela, il est clair que si l'on compare le nombre d'années qui se sont écoulées depuis le milieu du règne du roi dont un de ces arbres porte le nom, à celui qu'il faut à un arbre pour arriver au même degré de croissance, d'après les idées reçues aujourd'hui, on pourra juger de l'exactitude de ces idées; et c'est parce qu'elles ne se trouvent pas toujours d'accord avec les résultats dont nous parlons, que nous allons citer les faits suivans.

Les chiffres contenus dans l'intérieur des arbres en question, sont ceux de Jacques Ier, de Guillaume et de Marie, et l'on en a découvert un du roi Jean. Un des chiffres du roi Jacques était à la profondeur d'un pied environ, dans l'intérieur du tronc, et à un pied du centre. L'arbre avait été abattu en 1786; il devait avoir deux pieds de diamètre

lorsqu'il fut marqué. Les arbres qui présentent cette grosseur, sont ordinairement plantés depuis cent vingt ans, ou environ. Si on ajoute ce nombre au tems qui s'est écoulé depuis l'année qui répond au milieu du règne de Jacques, on se convaincra que l'arbre avait dû être planté en 1492. Celui qui portait les chiffres de Guillaume et de Marie, coupé aussi en 1786, présentait environ neuf pouces d'épaisseur en dehors du chiffre, et trois pieds trois pouces en dedans. Le chiffre du roi Jean était à la profondeur de dix-huit pouces dans l'intérieur du tronc, et à un peu plus d'un pied du centre. L'arbre avait été coupé en 1791; mais, comme le milieu du règne du roi Jean répond à l'année 1207, si nous ajoutons les cent vingt années nécessaires pour qu'un arbre puisse arriver à la grosseur de deux pieds de diamètre, la plantation de celui-ci remontera à l'an 1085, c'est-à-dire vingt ans après la conquête de Guillaume : il devait donc être âgé de sept cent six ans lorsqu'on l'a abattu. Ce qui est à peine croyable, c'est que cet arbre n'ait eu qu'une croissance de dix-huit pouces dans l'espace de cinq cent quatre-vingt-quatre ans, tandis que ceux qui étaient de la même grosseur, lorsqu'ils ont été marqués, ont acquis douze pouces de diamètre en cent soixante-treize ans. Le major Rooke dit qu'on a abattu plusieurs arbres qui portaient cette marque, et, qu'ainsi, il n'est pas probable qu'on ait commis à cet égard aucune erreur.

DE L'ART DE L'IMPRIMERIE A CONSTANTINOPLE.

On ne sait peut-être pas assez généralement que parmi les arts de la civilisation, adoptés par les Turcs depuis leur établissement en Europe, se trouve celui de l'imprimerie. Cet art fut introduit dans leur capitale, en 1726, et les premiers ouvrages qui sortirent des presses du gouverne-

ment de Constantinople, sont : l'Histoire de la guerre maritime des Ottomans, par Hadji Khalfa, et le Dictionnaire Arabo-Turc, par Vancouli, publiés l'un et l'autre dans l'année 1141 de l'hégire, et de notre ère 1728. On publia quatre autres ouvrages dans l'année suivante : deux en 1730, deux en 1731, un en 1732, un en 1733, un en 1734, deux en 1740, un en 1741, un en 1742 et un en 1755-56, en tout dix-huit ouvrages, formant vingt-cinq volumes, qui traitent, pour la plupart, d'histoire et de philologie, et qui ont été traduits ou compilés de l'arabe, du français ou du latin. Ces premiers efforts d'une presse naissante, pour éclairer une race barbare, furent suspendus à cette époque, non comme on le pense généralement par suite d'une révolte parmi les copistes de la capitale, mais par suite de la mort du directeur de l'imprimerie, Ibrahim, et de celle de son élève Cazi Ibrahim. A ces causes, il faut ajouter les événemens de la guerre, au milieu desquels on perdit de vue cet utile établissement.

Depuis ce tems, l'art de l'imprimerie resta abandonné à Constantinople, jusqu'en 1783, époque où il y fut rétabli par un firman du sultan Abdul-Hamed. Ce prince institua, dans cette année, une commission pour administrer l'imprimerie impériale ; sous son règne et sous ceux de ses succeseurs, il n'a été publié que *cinquante* ouvrages dans l'espace de *trente-six ans*, depuis 1784 jusqu'en 1820. Vingt-un de ces ouvrages sont des grammaires, des dictionnaires et autres écrits philologiques ; trois sont historiques, cinq traitent de géométrie, de géographie et de sciences en général ; huit de fortifications, deux de l'équitation et huit de matières religieuses. Parmi ces ouvrages, huit ou dix sont traduits du français ; un seul est traduit de l'anglais, savoir, la Géométrie de Bonnycastle.

Le dernier ouvrage, publié par la commission, est un traité d'anatomie et de médecine. Il est intitulé : *Le Miroir*

des corps dans l'anatomie de l'homme ; c'est le premier travail de ce genre qui ait paru en Turquie. L'apathie des Turcs, leurs lois et leurs préjugés religieux, qui défendent d'ouvrir le corps humain, et de se mettre en contact avec le sang, ont dû suffire pour les empêcher jusqu'ici de cultiver ce genre de connaissances. Mais la tendance vers tous les genres de perfectionnement, qui forme le caractère distinctif de notre siècle, paraît exercer son influence jusque sur ce peuple orgueilleux et opiniâtre ; influence qui doit être puissante, car les représentations du corps humain (en cinquante-six planches, assez mal gravées), qui accompagnent cet ouvrage, font voir qu'elle a déterminé l'infraction d'une loi positive du Coran. L'auteur de cet ouvrage (grand in-folio de 800 pages), *Chani Zadeh, Mehemmed Ataollah*, membre du corps des *Ulemas*, est, dit-on, fils d'un *hekim bachi*, ou premier médecin de l'empire. Il a fait des études en Italie, où il paraît avoir recueilli les élémens de son *Miroir*.

Voici dans quels termes il se félicite de l'accueil fait à son ouvrage par le Sultan :

« Le juge par excellence, dit-il, celui qui règle les lois de l'état, le Platon de l'empire et du califat, le souverain auquel le destin a révélé les sciences et la sagesse, le sultan des sultans, doué de la vertu de Salomon, le monarque dont la gloire rappelle les tems de Cosroës, le roi des rois, revêtu du pouvoir du siècle de Djemched, sultan et fils de sultan, le vaillant sultan Mahmoud-Khan, fils du glorieux sultan Abdoul-Hamed-Khan (puisse le soleil de sa puissance ne jamais cesser de luire sur le cours de ses victoires et de ses glorieuses entreprises !) ; sa majesté notre seigneur enfin, ayant daigné, pendant plusieurs jours, examiner et approfondir lui-même, avec un grand discernement, toutes les vérités contenues dans les livres ci-dessus, a jugé qu'ils pouvaient être de la plus grande utilité

pour l'empire ottoman (qui durera éternellement) et pour ses sujets ; qu'en outre, cet ouvrage n'avait été précédé par aucun autre, dont les avantages pussent lui être comparés ; que, comme tel, il doit donc être compté parmi les belles et innombrables productions qui ont illustré son règne fortuné ; et, d'après ces motifs de bien public, sa hautesse a attaché, dès ce moment, la plus grande importance audit ouvrage, et a voulu qu'il fût imprimé et publié sous sa protection suprême. Cette détermination justifie bien le précepte : que *les rois sont inspirés.* »

L'auteur termine sa préface en exprimant sa joie et son orgueil de ce qu'à l'aide de Dieu, les gravures ont été exécutées sans aucun secours étranger.

(*Monthly Magazine.*)

SUICIDES EN ANGLETERRE.

Voici, pendant les treize dernières années, l'état du nombre des suicides commis dans la ville et banlieue de Westminster, l'une des grandes divisions de Londres, mais qui a une administration municipale séparée :

Années.	Hommes.	Femmes.	Total.
1812	16	8	24
13	20	6	26
14	16	7	23
15	23	7	30
16	16	10	26
17	13	4	17
18	13	7	20
19	18	6	24
20	13	6	19
21	14	3	17
22	15	6	21
23	16	6	22
24	14	7	21
	207	83	290

Le nombre des suicides commis dans les mois de novembre de ces treize années, n'est que de vingt-deux, ce qui, année commune, n'est pas tout-à-fait deux pour le mois de novembre de chaque année ; tandis que le nombre des suicides commis aux mois de juin de ces mêmes années, est de trente-quatre, faisant près de trois, année commune. Ce fait dément donc le dicton, selon lequel le mois de novembre est spécialement celui où les Anglais se pendent ou se noient. En effet, dans le mois de novembre de chacune des années 1812, 1815, 1820 et 1824, il n'y a pas eu un seul suicide, et cela dans une ville dont la population est de 182,444 ames, d'après le recensement de 1822. Sur le total des treize années, le mois de mai et de septembre sont ceux dans lesquels il s'est commis le plus petit nombre de suicides, le nombre dans chacun de ces mois n'étant, pour la période entière, que de dix-sept. Les mois d'août et d'octobre sont, après ces derniers, ceux dans lesquels il s'en est commis le moins, le nombre pour ces mois étant de dix-neuf ; et après eux vient enfin le mois de novembre, où, comme on l'a vu, il s'en est commis vingt-deux.

On verra, d'après l'état ci-dessus, que le nombre collectif des suicides, depuis 1812 jusqu'en 1824 inclusivement, a été de cent vingt-neuf, ce qui, année commune, est de 25 4/5, et que depuis 1816 jusqu'en 1824 inclusivement, le nombre a été de cent soixante-un, faisant, année commune, 20 1/8 par an. Il y a donc eu, durant les huit dernières années, une diminution, année commune, de près de six suicides par an. On verra que le nombre des hommes suicidés excède celui des femmes dans la proportion de cinq à deux.

ROUTES ANGLAISES.

Il résulte de plusieurs documens soumis cette année au

Parlement Britannique, sur l'état des routes à barrières, que l'étendue de celles d'Angleterre et du pays de Galles est de 24,531 milles (8,177 lieues de France), et que la recette faite aux barrières s'élève, année commune, à 1,008,290 liv. st. (25,207,250 fr.), somme plus que suffisante pour couvrir les frais d'entretien de ces routes.

Le comté de Middlesex (où est située la capitale), compte dans son enceinte 157 milles (52 lieues environ), de routes à barrières. Ces barrières font, année commune, une recette de 1,824 liv. st. (43,600 fr.), et les frais d'entretien de ces routes, également année commune, montent à 1,644 liv. st. (41,100 fr.), d'où il résulte qu'il y a un excédant de 180 liv. st. (4,500 fr.) par lieue.

Il résulte des éclaircissemens fournis par M. Mac Adam, ingénieur civil, devant un comité de la chambre des communes, concernant les frais d'*entretien* qu'exigent les routes construites par lui, d'après un nouveau système, qu'une route qui touche à la capitale coûte, par an, pour la première lieue, 1,500 liv. st. (37,500 fr.); pour la deuxième, 1,050 liv. st. (26,750 fr.); et pour la troisième, 750 liv. st. (18,750 fr.)

LETTRE FRANÇAISE D'UN PRINCE DE L'INDE.

La lettre suivante est une nouvelle preuve fort singulière de l'universalité de la langue française. La diplomatie européenne en a, depuis long-tems, adopté l'usage; il est curieux de voir des rois de l'extrémité orientale de l'Asie, suivre cet exemple. Cette lettre a été adressée, en 1822, à l'empereur de la Cochinchine, par l'empereur des Birmans, le même qui lutte aujourd'hui contre les Anglais, avec des chances diverses. C'est un Européen, nommé Gypson, auquel il avait donné le titre d'ambassadeur, qui avait été chargé de la remettre.

« De la grande ville d'Ummérapoura, au pays où règne la religion du vrai Dieu, où l'on trouve réunis les trésors les plus précieux de la terre, l'auguste monarque, protecteur de cent rois ses tributaires, maître du glorieux et célèbre éléphant blanc Schadam chen Men, et de tous les autres éléphans blancs, possesseur de l'arme volante et invisible, des mines les plus riches, dominateur des eaux et de la terre, défenseur de la vraie religion, empereur juste et tout-puissant, dont les pieds sacrés commandent à tous les pays soumis à sa domination, écrit en ces termes, par l'entremise de ses ministres, généralissimes et grands dignitaires, à S. M. l'empereur de Cochinchine.

» Au commencement du monde, lorsque le soleil, la lune et les étoiles furent créés, les peuples se réunirent pour élire un roi, et ils élurent le juste des justes, le fidèle observateur des dix commandemens sacrés du gouvernement des peuples ; fils du soleil et des anges, il fut nommé Maha Samadâ, c'est-à-dire l'auguste roi élu à l'unanimité. Descendant de lui en ligne directe, l'empereur du lever du soleil, resplendissant comme cet astre, règne aujourd'hui paisiblement, en récompense des vertus et des bienfaits qu'il a pratiqués pendant toute la durée des transmigrations successives de son ame sur la terre.

» En arrivant à la suprème grandeur, il a conservé, comme ses aïeux et son prédécesseur, la gloire du trône et des sombraires royaux. Aimant et chérissant ses peuples comme ses propres enfans, il les a exemptés de tous tributs, et ils se sont réjouis, à son avénement, comme dans une belle nuit que la lune éclaire de ses rayons argentés. Conformément aux doctrines de la religion, il fait de nombreuses aumônes, et s'efforce, en suivant tous ses préceptes, de mériter les jouissances du paradis. En reconnaissance de ses bienfaits, ses peuples prient pour que leur bon roi soit exempt de toute infirmité, et jouisse d'un long règne.

S. M. possède les royaumes de Suna Paranta, Sampadipali, Duracea, Yaminha, Sirih Kitterama, Geya Vuddana, Camboza, Yodih Nagara, Kehmayatha, Maha Nagara, Sivik, Chein, Alavipura, Yazengala, Lavayatha, Harimirenzha.

» Tous ces pays, suivant leur grandeur et leur puissance, payent à S. M. tributs et hommages depuis les tems les plus reculés ; le royaume de Maha Vihiea Yeeapura, où résidait le dieu Maha Mouny, et qui contient les quatre provinces de Denhavady, Duciravady, Magavady, et Kamavady ; le royaume de Nagachantha, dont la capitale est Manipura, et celui de Asama Seecadera, qui a pour capitales Goracon et Ramapura, sont aussi soumis à son impériale Majesté, et lui payent tribut et hommage. Au-delà des mers, sont encore des îles et des royaumes qu'il protège, et dont il reçoit, comme hommage, des jeunes vierges, des armes, des chevaux, des éléphans et d'autres présens précieux.

» Au loin, comme près de lui, il aime à accorder sa protection à tous les princes qui la sollicitent et à leur faire des présens conformes à leur grandeur. Il accorde honneur et protection à tous ceux qui servent fidèlement sa personne, dans son armée et dans son gouvernement. Il est l'ami de tous les rois sacrés ou non sacrés. Les brames, hommes et femmes, et les gens puissans par leurs richesses, jouissent aussi de sa protection, ainsi que tous les habitans du royaume, étrangers ou indigènes. Il surveille tout ce qui concerne la religion et les bonzes, et récompense ces derniers suivant leur mérite, imitant en cela le grand roi Chec-Kiavade, qui, dans un instant, se transportait où il voulait aller.

» Il pratique les aumônes et la bienfaisance, les mortifications, la charité poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, la droiture et la justice, la délicatesse et l'affabilité ; il oublie

les offenses et n'en conserve jamais le souvenir ; il désire le bien de tous les hommes et même des animaux ; son cœur ne connaît ni la haine, ni le ressentiment ; il observe les jeûnes avec scrupule ; il tolère et respecte les religions et les usages de tous les peuples, et leur accorde sa protection, car tel est le décalogue sacré des rois. S'efforçant d'imiter les vertus et de suivre en tout la conduite de Maha Samada, notre auguste monarque pratique encore huit lois de la reconnaissance. Il en reconnaît sept pour la moralité et quatre qui concernent les devoirs envers les morts ; fidèle à cette règle de conduite, il espère, suivant ses désirs, voir fleurir et prospérer les quatre parties de son royaume.

» C'est pour se conformer à l'un des sept commandemens qui règlent la conduite réciproque des rois, et leur enseignent à s'aider mutuellement toutes les fois que les circonstances le requièrent, que son auguste aïeul envoya des ambassadeurs à S. M. l'empereur de la Cochinchine.

» Par terre, les difficultés du chemin ; par mer, les vents contraires, purent seuls les empêcher d'arriver jusqu'en présence de Sa Majesté.

» Après la mort de notre vieux monarque, qui a laissé son royaume et ses trésors dans l'état le plus florissant, son petit-fils étant monté sur le trône, a songé, dès son avènement, à tenter de nouveau d'établir des relations avec la Cochinchine.

» Sur ces entrefaites, Ong Dòi Lam et Thu Hap Trinh, étant arrivés à Pulo Pinang, y rencontrèrent un Chinois habitant de notre pays et chef de nos îles et montagnes aux nids d'alcyons ; ils lui firent part d'une mission dont ils étaient chargés par le gouvernement de Cochinchine, et ce dernier connaissant les intentions du souverain à cet égard, les conduisit jusqu'à Tavai. Le grand ministre Mengh Maha Senabady était alors à Martaban, en com-

mission de généralissime. Celui qui gouvernait la province du Pégu Anhsavady et résidait au port de mer, était Menghé Sado Menla Noratha.

» Par les soins de ces deux ministres, les Cochinchinois furent conduits jusqu'à la ville de Chagain sur les galères et bateaux des cérémonies. De Chagain ils furent conduits sur les bateaux dorés et au son d'une musique harmonieuse, à la ville de Shueghi Vet, située au nord-est de la capitale; on leur bâtit une fort belle maison où, malgré qu'ils ne fussent porteurs d'aucunes dépêches de leur gouvernement, ils furent logés et gardés avec les plus grands honneurs. Ce fut alors qu'on leur fit demander officiellement, s'ils étaient envoyés par le ministère cochinchinois. Sur leur réponse affirmative, ils furent conduits dans la partie sud de la ville d'Umerapoura, au jardin Maha Siri Nandavan, où nous leur continuâmes les traitemens les plus honorables. Alors les cadeaux du ministre, qu'avaient apportés Ong Dòi Lam et Thu Hap Trinh, furent présentés à l'empereur; ces présens consistaient en armes et soieries. Aux différentes questions adressées à ces Cochinchinois, ils répondirent: que l'empereur Gialong avait eu long-tems l'intention d'envoyer une ambassade à l'empereur du lever du soleil, et n'en avait été empêché que par sa mort; qu'après cet événement, son fils Minh-Mang étant monté sur le trône, qu'il occupait depuis deux ans, le gouvernement de S. M. les avait envoyés au Pégu, et qu'ils venaient aux pieds de notre empereur pour s'informer de l'état actuel du royaume et de ses relations. Ong Dòi Lam ajouta que les Cochinchinois avaient quelques difficultés avec les Siamois au sujet du Camboge, et que si nos deux royaumes s'unissaient contre Siam, nous pourrions les vaincre sans peine, et dès-lors établir entre nos deux pays des communications faciles; ces affaires, disait-il, avaient été prises en considération dans le grand conseil de l'état.

» Du tems des aïeux du présent monarque, et même longtems auparavant, le royaume des Siamois était notre tributaire; dans l'ère 900 des Birmans, c'est-à-dire, il y a plus de deux cents ans, le roi de Siam, Biaza Duraza, était dans notre capitale, où nous le gardions avec grand honneur dans notre maison blanche. Nous avions donné le gouvernement du territoire siamois à son fils, qui payait annuellement un tribut de trente éléphans et trente mille tikaux; mais bientôt il se révolta et refusa le tribut accoutumé. Le frère de l'aïeul de notre présent monarque, qui régnait sous le nom de Chen Bin Shin, et construisait alors la capitale Yatana Pura Ava, envoya des armées commandées par des chefs choisis dans la noblesse pour reprendre le royaume de Siam. Sur ces entrefaites, le chef des Siamois mourut, et notre armée ayant détruit la ville, se retira; de ce moment, les Siamois sont devenus brigands et pirates à la mer; jusqu'ici, nous avons tout souffert avec patience. Ong Dòi Lam et son compagnon nous ont fait savoir que pour cette même raison, ils avaient dû venir comme de simples marchands; en étant lui-même bien convaincu, et pesant ces raisons dans l'intérêt et la dignité des deux nations, notre auguste monarque a pensé qu'il ne convenait pas qu'un tel obstacle entravât nos relations; en conséquence, des personnes de confiance sont envoyées en Cochinchine et autorisées à négocier et recevoir toutes les décisions de S. M. l'empereur et de ses ministres d'état. Ce sont : Nemio Siri Sura Naratha, Nemio Tazaon, Nemio Siri Raja Gounnarat, Nemio Tederat Kio, Seidi Noratha, Nemio Sira Kiojua, Siri Cheinda Noratha.

» Que nous avons envoyés, avec Ong Dòi Lam et Thû hap Trinh, en leur remettant pour être offert en présent à S. M. l'empereur de la Cochinchine, un sceau secret de l'empire en or, vingt anneaux de rubis, vingt anneaux de saphir, trois sacs de rubis bruts, une couverture en soie

de fabrique du pays, quatre pièces de soie unie, un chapelet de pierres jaunes, un bloc de pierres vertes, quatre boursettes, dont une très-petite; trois boîtes vernissées de différentes grandeurs; une boîte à bétel avec ses pieds; quatre garde-mangers; un bandège en vernis; une coupe à thé avec son couvercle; dix-huit lines crayons blancs; trente panelles d'huile de naphte.

» Investis de toute notre confiance, et attachés à la personne de l'empereur, nos envoyés ont connaissance de tout ce qui est relatif à la destruction des Siamois, ennemis communs de nos deux nations, et nous les autorisons à agir, pour cette affaire, suivant ce qui a été conclu à cet égard.

» Nous souhaitons qu'il plaise à S. M. l'empereur de Cochinchine et à ses ministres, de rédiger par écrit leurs décisions à ce sujet, et de vous les transmettre sans retard, par l'entremise de nos commissaires, accompagnés de quelques personnes de confiance. »

STANCES SUR LA TOMBE DE NAPOLÉON.

Un voyageur anglais, qui se rendait dans l'Inde, relâcha à Sainte-Hélène, le 31 janvier 1824. La vue de la tombe de Napoléon lui inspira des vers publiés dernièrement dans l'*Oriental Herald*, et dont voici la traduction :

« Salut, triste vallon, où seul, loin des morts vulgaires, repose pour toujours un homme redoutable !

» Ile terrible, battue par les orages, vomie par un volcan, avec tous ces rochers qui te couvrent, tu étais faite pour servir de sépulture au guerrier !

» Comme toi, c'est le feu de la nature qui l'a fait surgir; et de même que tu domines dans l'espace des mers, sa mémoire dominera dans l'espace du tems.

» Ce météore effrayant a parcouru sa rapide carrière; et il s'est éteint dans les abîmes; mais rien ne pourra en effacer la trace.

» Oui, ce fut dans sa prévoyance maternelle que la nature souleva ce rocher immense, afin qu'il pût servir de mausolée au plus extraordinaire de ses fils.

» Sitôt que Sainte-Hélène paraît à l'horison, le voyageur qui revient des mers lointaines de l'Inde ou de la Chine, y fixe des regards émus.

» Jamais l'île où les Anglais creusèrent la tombe de Napoléon ne sera oubliée, et si, un jour, elle s'enfonçait sous les eaux qui rongent ses bords, les étoiles qui brillent au firmament en marqueraient la place.

» Adieu, triste vallon, où seul, loin des morts vulgaires et des rives fortunées de la Seine, repose en paix un homme redoutable! »

(*Oriental Herald.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

HISTOIRE NATURELLE.

Prospectus d'une nouvelle société dont le but est d'introduire en Angleterre et de priver de nouvelles espèces et de nouvelles variétés d'animaux, prises parmi les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons, et de former un musée zoologique. — Depuis long-tems, ceux qui s'occupent d'histoire naturelle, regrettent que nous n'ayons pas un grand établissement destiné à l'étude de la zoologie, et une ménagerie publique, ou collection aussi complète que possible de tous les animaux vivans, où l'on puisse observer leur nature, leurs qualités et leurs habitudes. Il n'y a en Europe

aucun état dont la capitale ne possède un établissement de ce genre, excepté celle de l'empire Britannique. Quoique nous ayons plus de facilité que les autres peuples pour faire des collections d'animaux vivans à cause de nos colonies, de nos flottes et de nos voyages de long cours dans toutes les parties du monde, nous avons encore bien peu de richesses de ce genre.

Le physicien ou le naturaliste qui désire étudier la nature animée, n'a d'autre ressource que de visiter et de mettre à profit les magnifiques établissemens d'un pays voisin et rival. Le but que se propose la société que nous annonçons, est de faire disparaître cette espèce d'opprobre; aucune époque ne peut être plus avantageuse pour cette entreprise que celle où nous nous trouvons.

Cette société sera, pour la zoologie, ce qu'est celle d'agriculture pour la botanique. Tous ses efforts tendront à introduire de nouvelles variétés ou de nouvelles races d'animaux pour les priver et pour en peupler nos basses-cours, nos bois, nos bosquets et nos landes.

L'exécution de ce projet demande, 1° un vaste espace de terrain pourvu de tous les accessoires; 2° des bâtimens situés dans la capitale et propres à recevoir un musée.

Comme on présume qu'un grand nombre de personnes seront disposées à encourager cet établissement, on propose de faire une souscription annuelle de 2 liv. st. par individu; la somme pour l'admission étant de 5 liv. st., les souscripteurs auront l'entrée libre de la collection et des enclos; ils pourront aussi obtenir, à des prix très-modérés, des animaux vivans ou des œufs de poissons ou d'oiseaux.

Il suffit d'annoncer que le plan de cette société appartient à Sir Humplay Davy et à Sir T. Stamford Raffles, pour faire sentir les résultats importans que l'on doit en attendre. Grâces à cette grande et belle institution, on peut espérer que l'Europe ne tardera pas à s'enrichir d'es-

pèces qui lui sont encore inconnues et qui pourront lui fournir de nouveaux moyens de transport et de nouveaux alimens. Il serait à désirer qu'une institution semblable fût créée en France, car la ménagerie du Jardin-des-Plantes ne peut pas en tenir la place. Fort utile pour la science, elle ne paraît pas, jusqu'à présent, avoir été d'aucun profit pour l'économie domestique.

Ourang-outang tué à Sumatra. — Les journaux ont parlé, il y a quelque tems, d'un ourang-outang d'une grandeur démesurée, qui aurait, dit-on, sept pieds de haut, et sur lequel le docteur Abel rédige un mémoire.

On mande de Sumatra, qu'on a tué dernièrement à Taruman, un individu énorme de cette même espèce : « Il avait, dit l'auteur de la lettre, six pieds de haut et le pied long de quatorze pouces et demi. La peau était recouverte de poils bruns, longs et brillans, semblables à ceux d'une crinière de cheval. Sa face, qui offrait tout-à-fait l'aspect de la figure humaine, avait une barbe longue et crépue et des moustaches. Vous vous ferez quelqu'idée de la taille et de la forme de cet être singulier, quand je vous dirai qu'ayant mesuré une de ses dents canines, je la trouvai de trois pouces et un quart, et qu'il vécut plusieurs heures après avoir reçu cinq balles dans le corps et avoir été percé d'un coup de lance. Le corps était bien proportionné et on ne remarquait pas de protubérance à l'estomac. »

Le rédacteur du journal anglais, auquel nous empruntons ce fait, observe qu'on devrait s'interdire de faire périr des êtres qui se rapprochent autant de l'humanité que celui qu'on décrit ici. Cette considération n'a pas arrêté ses meurtriers : après l'avoir tué d'une manière cruelle, on livra sa tête à un cuisinier du vaisseau pour qu'il en détachât les chairs en la faisant cuire.

Licorne en Afrique et au Thibet. — La correspondance

de M. Ruppell, savant qui voyage maintenant dans l'intéreur de l'Afrique, offre le passage suivant, à l'égard de la licorne qu'on a cru jusqu'ici un animal fabuleux : « Un des indigènes m'a dit, spontanément, qu'il avait vu en Afrique un animal de la grandeur d'une vache, portant une corne large et droite sur le front. Dans la femelle, la corne manque. » Un voyageur anglais prétend que l'on trouve le même animal dans les montagnes du Thibet, et il assure même qu'on lui en a fait voir des débris.

Immensité des plantes et des animaux. — M. Cuvier a dernièrement présenté à l'Académie des sciences, un rapport sur les progrès de nos connaissances en histoire naturelle, depuis le retour de la paix maritime, lequel offre des détails fort intéressans. En 1778, Linnée indiqua environ huit mille espèces de plantes. M. Decandolle en décrit aujourd'hui quarante mille, et, en peu d'années, on en comptera sans doute plus de cinquante mille. Buffon estimait le nombre des quadrupèdes à environ sept cents, et il est loin de regarder cette liste comme complète. M. de Lacépède écrivit, il y a vingt ans, l'histoire de toutes les espèces connues de poissons, et le total ne se montait pas à quinze cents. Le seul cabinet du roi en contient maintenant deux mille cinq cents, qui, observe M. Cuvier, ne sont encore qu'une faible portion de ce que les mers et les fleuves pourraient fournir. Nous n'osons plus fixer le nombre des oiseaux et des reptiles; les cabinets sont encombrés de nouvelles espèces qui ont besoin d'être classées. Mais ce qui étonne encore davantage, c'est le nombre toujours croissant des insectes; les voyageurs les rapportent par milliers des pays chauds; le cabinet du roi en contient plus de vingt-cinq mille espèces, et probablement il n'y en a pas moins de dispersés dans les autres cabinets de l'Europe. L'ouvrage de M. Strauss sur le scarabée,

vient de prouver que ce petit corps, d'un pouce de longueur, a trois cent six pièces dures qui lui servent d'enveloppes, quatre cent quatre-vingt-quatorze muscles, vingt-quatre paires de nerfs et quarante-huit paires de trachées.

Procédé pour conserver les débris d'animaux pour les cabinets d'histoire naturelle.—Il consiste à tremper ces débris, dans de l'alcohol mêlé avec une forte dissolution de sublimé corrosif. Les fibres des fourrures ou des plumes, une fois saturés du liquide vénéneux, ne peuvent plus servir de pâture aux insectes; étant d'ailleurs antiseptique, ce liquide garantit la matière animale des influences atmosphériques, et comme il est incolore, il n'en altère pas les nuances. Le tissu demeure également intact. M. Waterton (1), naturaliste qui a communiqué ce procédé, a lui-même une très-grande collection d'individus rares qu'il a rapportés de l'Amérique du sud et qu'il a conservés par ce moyen. Quelques-uns d'entre eux qui ont subi cette préparation, il y a maintenant douze ans, ont toute la perfection et l'éclat qu'ils pourraient avoir s'ils étaient tués de la veille.

Distance à laquelle le sable et les corps d'un petit volume peuvent être portés par le vent. — « Nous trouvant, dit un voyageur anglais, le 19 du mois de janvier dernier, à bord du *Clyde* qui venait des Indes Orientales, à environ six cents milles de la côte d'Afrique, nous fûmes surpris en plein jour de voir nos voiles se couvrir d'un sable brun qui, examiné au microscope, parut extrêmement fin. Le même jour, à deux heures après midi, ayant eu occasion de faire plier nos voiles, nous en vîmes sortir des nuages de poussière, au moment où le vent les fit battre contre le mât. Pendant la nuit précédente, un vent frais avait soufflé du nord-est, et la terre la plus proche était la partie de la côte

(1) C'est le même qui a publié une relation si curieuse de ses voyages dans les forêts de la Guiane.

d'Afrique qui est entre la Gambie et le Cap-Vert, dont nous étions éloignés de six cents milles. Ce fait ne nous offre-t-il pas le moyen d'expliquer facilement comment ont été transportées les graines des plantes que l'on trouve dans les îles éloignées et de nouvelle formation.

SCIENCES MÉDICALES.

Du mercure administré en fumigation et des effets du quinine. — A une réunion de la *Société médicale et physique* de Calcutta, qui s'est tenue en janvier dernier, il a été lu un mémoire du docteur Gibson, de Bombay, sur l'effet des préparations mercurielles administrées par fumigation. Il résulte d'un grand nombre d'expériences faites par ce médecin, qu'administré de cette manière dans les cas de rhumatismes et de syphilis, le mercure est plus efficace qu'il ne l'est lorsqu'on l'emploie suivant les méthodes les plus usitées. Il paraît que pour la cure de ces maladies, les Hindous l'administrent depuis long-tems sous cette forme, mais généralement avec si peu de mesure que son effet ordinaire est de causer la salivation et de rendre, par là, le remède pire que le mal. La préparation employée communément par eux, est celle du cinabre ordinaire du commerce.

A cette même réunion, il s'est fait quelques observations sur l'emploi de la *quinine*, dans les cas de fièvres endémiques. On en avait reçu une petite quantité à Calcutta, à l'état de sulfate. Ce médicament dissipe avec une rapidité inconcevable les fièvres interminentes et même les rémittentes qui participent des premières. La dose est de trois à cinq grains qu'on peut prendre sous forme de pilules, et qui, pour chasser ces fièvres et en prévenir le retour, sont plus efficaces qu'autant d'onces du kina ordinaire.

Conservation des préparations anatomiques. — Les subs-

tances employées jusqu'ici pour la conservation des préparations anatomiques, telles que le salpêtre, le sel ordinaire, le sublimé corrosif, l'acide pyroligneux, etc., exercent une action chimique si forte sur la lame des instrumens, que les pièces préparées à l'aide de ces substances ne peuvent plus ensuite être soumises à la dissection. Le docteur Goodman propose un agent bien préférable à ceux que nous venons de nommer, et qui ne présente point cet inconvénient. Cet agent, c'est l'eau-de-vie (whiskey). Voici la manière dont il l'emploie : « Je fixe, dit-il, un tuyau dans une » grosse artère, et j'y injecte de l'eau-de-vie jusqu'à ce » qu'elle n'en puisse plus recevoir. On ne voit point cette » liqueur sortir par la bouche ou par les insestins, comme » lorsqu'on emploie une solution de sel ordinaire, ce que » l'on peut attribuer à l'action de l'alcohol, qui fait con- » tracter les extrémités délicates des vaisseaux capillaires. » De cette manière on agit sur tout le système cellulaire » et musculaire. »

De docteur Goodman conseille encore d'éponger la peau avec de l'acide pyroligneux impur, et alors, dit-il, on pourra conserver le cadavre très-long-tems, même pendant les chaleurs de l'été, et l'on n'aura point à craindre pour les instrumens que l'on emploiera.

Ancienneté du mode d'enseignement mutuel. — Le conseiller-d'état russe, Slorstoff, inspecteur des écoles en Sibérie, fit, vers la fin de l'année dernière, une tournée d'inspection dans les villages au-delà du Baïkal. En expliquant aux vieillards des tribus boriates de la Selende le mode le plus facile pour apprendre à écrire à leurs enfans, il fut très-étonné de leur entendre dire que pour enseigner l'arithmétique, leurs lamas se servaient de planches couvertes de sable, et que ce moyen avait été emprunté du Thibet. Cette découverte inattendue le porta à conclure que Lan-

castre, que l'on croit avoir inventé le système d'enseignement mutuel, avait appris des prêtres de l'Inde, où il avait résidé, le mode d'écrire sur le sable.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — STATISTIQUE.

Nombre des chrétiens dans le monde. — Il résulte d'un calcul fait pour déterminer le nombre des chrétiens et celui des individus qui professent d'autres religions, que si l'on distribue les habitans du monde connu en trente parties égales, dix-neuf de ces parties seront composées de payens, six de juifs et de mahométans, et cinq de chrétiens, dont deux appartiennent aux églises grecques et orientales, et trois aux églises romaines et protestantes. Si ce calcul est exact, le christianisme, à le prendre dans sa plus grande latitude, n'est, avec les autres religions, que dans le rapport de cinq à vingt-cinq, ou de un à cinq. Une brochure, publiée d'abord en Amérique et réimprimée ensuite à Londres, en 1812, contient un calcul d'après lequel les habitans du monde connu seraient au nombre de 800,000,000, et les populations chrétiennes à celui de 200,000,000, savoir : catholiques de l'église grecque et orientale, 30,000,000; catholiques de l'église romaine, 100,000,000; protestans 70,000,000. Il y a 461,000,000 d'idolâtres; 130,000,000 de musulmans; et 9,000,000 de juifs. S'il est vrai que trente ans soient la durée d'une génération, il naît et il meurt 800,000,000 d'individus dans cet espace de tems; il en naît et il en meurt 73,059 par jour, 3,044 par heure, et 51 par minute.

Longévité et population en Russie. — Une gazette de Saint-Pétersbourg parle d'un homme mort à l'âge de cent soixante-huit ans, près de Polosk, sur les frontières de la Livonie. Il avait vu sept souverains sur le trône de Russie, et se rappelait très-bien la mort de Gustave-Adolphe. Il

avait servi comme soldat dans la guerre de Trente Ans. A la bataille de Pultawa, en 1709, il avait cinquante-un ans. A l'âge de quatre-vingt-treize ans, il épousa sa troisième femme avec laquelle il a vécu cinquante ans. En 1796, ses deux plus jeunes fils avaient, l'un quatre-vingt-six ans et l'autre soixante-deux. Ses deux fils aînés avaient, à la même époque, quatre-vingt-quinze et quatre-vingt-treize ans. Tous les membres de la famille issue de ce patriarche vivaient dans le village de Polotzka, que Catherine II avait fait construire pour eux, en leur donnant, en même tems, une portion considérable de terrain pour leur subsistance. A l'âge de cent soixante-trois ans, ce moderne Nestor jouissait d'une parfaite santé. Un document officiel, récemment publié, prouve également combien ces latitudes septentrionales sont favorables à la prolongation de la vie humaine. En 1823, il est mort en Russie dix vieillards, qui avaient plus de cent dix ans, et un autre qui en avait cent trente. La population de cet empire redoutable fait des progrès prodigieux et beaucoup plus rapides que celle des États-Unis d'Amérique. Il résulte du même document que dans les neuf éparchies d'Orell, Wladimir, Tambow, Tula, Pern, Ksan, Rjasan, Smolensk et Woronesch, le nombre des naissances a été également, en 1823, de 529,427; les morts ne s'étaient élevés qu'à 277,873. Ainsi, rien que dans neuf provinces, l'excédant des naissances avait été de 251,554.

Terre de lord Breadalbane. — Cette terre, qui fait vivre 13,537 personnes, commence à deux mille à l'est de Tay-Bridge, dans le comté de Perth, et elle s'étend à l'ouest jusqu'à Casdale, dans l'Argyleshire, ce qui fait une longueur totale de quatre-vingt-dix-neuf milles et demi (environ trente-trois lieues). La largeur varie de trois à quinze milles (d'une lieue à cinq). Cette terre n'est interrompue, dans toute sa

longueur, que par les propriétés de trois ou quatre personnes qui occupent un des côtés de la vallée, tandis qu'elle occupe l'autre, de manière que lord Breadalbane, en variant un peu sa direction à droite ou à gauche, peut faire près de cent milles (trente-trois lieues), sans quitter ses terres.

Ducats trouvés dans la forêt de Spielitz, en Silésie. — Quelques paysans ont dernièrement découvert dans une caverne de cette forêt 6,000 ducats, frappés à une époque fort ancienne, plusieurs squelettes et des armes de toute espèce. On suppose que c'était un des lieux où se réunissait jadis ce fameux tribunal secret qui fut, pendant le moyen âge, la terreur de l'Allemagne.

Voyage au mont Sinaï. — Un jeune homme, nommé M. Blanc, et son ami, M. Crompton, sont arrivés au Kaire, le 15 mai dernier, après un voyage dans le désert, pendant lequel ils ont beaucoup souffert par le manque d'eau et l'excès de la chaleur. Ils s'étaient rendus au mont Sinaï, en suivant, le livre de l'Exode à la main, la route de Moïse et des Israélites. Ils ont pris leur café dans le lieu même où Moïse a reçu le Décalogue; ils ont visité la grotte où Élisée se retira à Noreb, et ils se sont placés sur la pierre où Moïse était assis lorsqu'il leva les mains, pendant le combat d'Israël et d'Amalec. Ils ont aussi trouvé dans plusieurs excavations divers objets d'antiquité fort curieux, qu'aucun voyageur n'avait encore décrits.

Temples de Confucius. — Il y a en Chine 1,560 temples dédiés à Confucius. On calcule que pendant les sacrifices qu'on y fait au printems et en automne, on immole 27,000 cochons, 2,800 moutons, 2,800 daims et 27,000 lapins, et qu'on y dépose en offrande 27,000 pièces de soie.

Extrait d'une lettre d'Alexandrie. — Le bruit court qu'on attend ici un envoyé anglais, qui doit proposer au vice-roi,

de la part du gouvernement Britannique, un plan pour unir la Mer Rouge à la Méditerranée.

Le vice-roi a dernièrement vendu du coton de Moka pour la valeur de douze millions de talaris.

Il y a maintenant à Alexandrie tant de négocians étrangers qu'on manque de place pour les loger. Une seule chambre coûte de 800 à 1,000 piastres d'Égypte. Les marchés sont encombrés de marchandises étrangères : ces dernières perdent 25 p. °/₀ ; encore est-il difficile de le vendre à ce prix.

Hindous convertis au christianisme. — Registre des individus baptisés par les missionnaires, dans diverses parties de l'Inde.

1800	2	1811	97
1801	6	1812	95
1802	9	1813	112
1803	14	1814	127
1804	15	1815	133
1805	31	1816	85
1806	26	1817	174
1807	14	1818	86
1808	20	1819	54
1809	80	1820	51
1810	106	1821	70
			1,407

COMMERCE.

Droits de douanes.—Un fait curieux vient encore de confirmer la doctrine exposée dans l'article si remarquable sur le *produit comparé des hautes et petites taxes*, inséré dans notre premier numéro (1). En 1800, le droit sur le vin de Porto, était de 40 liv. par tonneau, et il a produit 224,000 liv. st. (5,600,000 fr.). En 1824, il était de 90 liv., et il n'a produit que 100,000 liv. st. (2,500,000 fr.) Ainsi, l'augmen-

(1) Voy. tom. I, 1re liv., pag. 39.

ation de ce droit, de plus de 100 p. °/₀, a eu pour résultat une diminution, dans la recette, de plus de moitié.

Commerce direct du Canada avec l'Inde. — Les journaux du Canada, du 28 juin dernier, annoncent qu'en vertu de l'acte du Parlement qui accorde la liberté du commerce aux colonies anglaises, il vient de se former, dans cette ville, une Compagnie pour commercer directement avec les Indes-Orientales.

Métaux précieux, exportés d'Angleterre. — On estime que les quantités d'or et d'argent, tant monnoyés qu'en barre, qui ont passé d'Angleterre en pays étrangers, dans le cours des trois mois compris entre le 5 avril et le 5 juillet derniers, montent à la valeur de 2,834,030 liv. st.; près d'un million st. (vingt-cinq millions de fr.) par mois.

LITTÉRATURE.

Le Grand Inconnu. — Le bruit court qu'il se présente enfin un individu qui se déclare auteur des célèbres romans de *Waverley*, des *Puritains*, etc........ Selon ce bruit, ils seraient l'ouvrage d'un M. Greenfield, ancien professeur à une université d'Écosse, lequel s'étant expatrié à la suite de quelques malheurs qu'il avait éprouvés, n'a pu les publier sous son propre nom. Sir Walter Scott les aurait revus et corrigés à mesure qu'ils lui auraient été transmis par l'auteur, et il y aurait ajouté des préfaces. M. Greenfield porte maintenant, dit-on, le nom de Rutherford.

Il nous serait impossible de dire si ce bruit est fondé ou non, ni quelle en est la source; mais nous pouvons affirmer qu'il s'accrédite. Nul doute que sir Walter Scott n'ait quelque part à la publication de ces ouvrages; mais quant à la nature de cette part, c'est ce qui demeure enveloppé

d'un mystère profond. On prétend, qu'interrogé sur ce point par le roi d'Angleterre, lorsque S. M. est allée en Écosse, il dit, d'un ton très-affirmatif, qu'il n'en était pas l'auteur. S'il en est ainsi, le bruit en question peut avoir quelque fondement. D'après ce même bruit, M. Greenfield serait en route pour revenir dans son pays, et si cela est, on ne tardera pas à savoir à qui, de lui ou de sir Walter Scott, doit rester tant de gloire.

Prolixité des orateurs anglais. — Le comte de Liverpool a porté, pendant la première partie de sa carrière politique, le titre de lord Hawkesbury. Cette circonstance était ignorée de madame de Staël. Un jour, qu'en causant avec lui, elle se plaignait de l'extrême prolixité de certains orateurs anglais, elle s'écria : « Mais à propos, Mylord, dites-moi donc ce qu'est devenu un lord Hawkesbury, qui m'ennuyait à lui tout seul plus que tous les autres ensemble ? »

Littérature Chinoise. — Cette nation qui s'est si soigneusement isolée du reste du monde, possède une Encyclopédie en soixante-quatre volumes. Cet ouvrage a été rédigé par Vang-Hong-Chan, écrivain chinois distingué, qui vivait sous le règne de l'empereur Van-Pei, vers 1600, à peu près à l'époque où les missionnaires européens vinrent en Chine pour la première fois. Vang-Hong-Chan a été aidé par son fils dans la composition de son ouvrage. Il y est question des mousquets européens. La classification des matières est très-singulière, et, comme on le pense bien, elle a fort peu d'analogie avec celle de l'Encyclopédie de d'Alembert et de Diderot. Voici quelle est cette classification : 1° astronomie; 2° géographie; 3° portraits des personnages remarquables et des différentes tribus de chaque région; 4° mystère du grand cycle et du Patkua; 5° architecture; 6° meubles et instrumens de guerre, d'agricul-

ture, de jardinage et de pêche; 7° anatomie; 8° costume; 9° jeu des échecs et autre jeux; 10° anciens caractères chinois; 11° botanique et histoire naturelle des différentes contrées; 12° manière de boxer et de faire des armes; 13° art du bûcheron; 14° art de la danse; 15° divers moyens de conserver la santé et de prolonger l'existence, 16° des combats de coqs et de taureaux; 17° monnaie et pièces d'argent gravées.

Enseignement du chinois à Londres. — Le célèbre docteur Morrison, qui a fait de longs voyages en Asie et dont les travaux philologiques sur la langue chinoise sont connus de tous les orientalistes, est maintenant à Londres, où il emploie une partie de son tems à donner des leçons de chinois. Nous n'attachons pas la même importance à cette langue que si nous étions des mandarins du premier rang; mais il est impossible qu'on ne retire pas quelques avantages de l'étude que plusieurs personnes en font dans ce moment sous la direction de ce voyageur. Un aussi vaste empire, dont la population fait plus du quart de la population totale du globe, qui avait atteint son plus haut point de civilisation avant qu'Athènes fût bâtie, et peut-être même avant que la Grèce fût peuplée, doit nécessairement avoir une littérature intéressante; et un peuple dont les formes sociales sont si bizarres et si différentes des nôtres, vaut certes bien la peine d'être étudié à fond. D'ailleurs, il paraît que depuis les travaux du docteur Morrison, et ceux d'un savant philologue français, M. Abel Rémusat, l'étude du chinois n'est pas même aussi difficile que celle du grec. M. Mill, dans un article remarquable, inséré dans le dernier numéro du *Westminster Review*, observe que notre éducation est si mal entendue, que l'on nous impose l'obligation d'étudier des langues mortes qui ne peuvent être que des objets de pure curiosité, tandis que nous négligeons entiè-

rement la langue d'un peuple avec lequel nous faisons, depuis beaucoup d'années, un grand commerce, principe de la richesse ou de l'aisance d'une multitude d'individus qui y prennent une part quelconque.

AGRICULTURE.

Procédé pour faciliter les défrichemens. — On a pensé qu'au lieu d'abattre les arbres au moyen de la hache et de la scie, qui est le moyen ordinairement employé, on arriverait plus promptement à ce résultat en les faisant éclater à l'aide de la poudre à canon; en conséquence, des expériences ont été tentées dans ce but, et elles ont eu un plein succès. Dans le Canada, en Afrique et daos tous les pays où le bois abonde et s'oppose à la culture du sol, ce moyen pourrait être utilement employé. Le procédé en question consiste simplement à perforer avec une vrille le tronc de l'arbre que l'on veut abattre, en inclinant toujours l'instrument vers la racine. On remplit ensuite, avec de la poudre à canon, le trou qui a été pratiqué, et l'explosion se fait de la manière ordinaire. En employant ce moyen, on peut éclaircir plus de pays en un jour, qu'on ne peut le faire en huit, en se servant de la hache et de la scie; et il y a cet avantage de plus, que le terrain alentour étant fort ébranlé par l'explosion, se prête beaucoup mieux à la culture.

Tout gros bois qu'on voudrait abattre, soit pour l'emploi du chauffage, soit pour en retirer de la potasse, pourrait être traité par ce même procédé.

Procédé pour le desséchement des étangs. — A une certaine profondeur, au-dessous de la surface de la terre, profondeur qui varie suivant l'élévation des lieux, on rencontre communément une couche de sable qui, par sa nature, livre facilement passage à l'eau. Dans les terrains sujets aux eaux stagnantes, ce sable est recouvert par une couche

d'argile peu épaisse. Il suffira donc de creuser un fossé au fond de l'étang qu'on veut dessécher, jusqu'à ce qu'on arrive à la couche de sable en question; l'eau sera de suite absorbée, et l'étang mis à sec. S'il y avait trop d'eau pour qu'on pût creuser commodément au fond de l'étang, il faudrait creuser un fossé au bord, et ouvrir ensuite une communication avec l'eau, au moyen d'une tranchée. Ce procédé a d'abord été employé par un fermier, qui en tirait un grand avantage, sans, à ce qu'il paraît, se rendre compte de la cause de son efficacité. C'est ce qui a donné l'idée d'en faire une application plus générale.

Sur l'emploi du sel dans le traitement des bestiaux. — M. Curwen, membre très-distingué de la chambre des communes, et dont les opinions au parlement font à peu près autorité en agriculture, a publié à diverses époques les résultats de ses expériences sur cette matière.

Voici quelques faits tirés d'un de ses écrits, sur l'emploi du sel dans le traitement des bestiaux. « Au printems, dit-il, un de mes troupeaux fut attaqué d'une maladie inflammatoire; je lui fis administrer du sel en fortes doses, cinq à six onces par jour, et la maladie se dissipa promptement. Lorsqu'on fait paître les troupeaux dans des terrains humides, on court grand risque de les perdre par suite d'épizooties. J'ai trouvé que le sel était un préservatif certain contre ces fâcheux effets de l'humidité. Je le fais administrer avec succès aux chevaux dont les jambes se gonflent à la suite de grandes fatigues. Il est également bon pour prévenir comme pour guérir cette incommodité. On peut, dans ce cas, varier la dose depuis quatre onces jusqu'à une livre par jour. Donné aux vaches, le sel ôte au lait et au beurre ce goût de navet qu'il contracte quelquefois lorsqu'on les nourrit de ce végétal. Il peut s'employer aussi très-utilement pour la conservation des abeilles

pendant l'hiver. Il faut pour cela qu'il soit en dissolution dans de l'eau de source, et mêlé avec un peu de mélasse ; dans cet état, le sel est pour ces animaux un préservatif excellent contre la dissenterie, maladie à laquelle ils sont fort sujets.

» Avant d'employer le sel dans le traitement de mes bestiaux, j'avais à payer, année commune, un compte annuel de 58 liv. st. (1,450 fr.), pour soins et médicamens fournis par le maréchal; depuis que je fais usage de ce préservatif, ma dépense en ce genre est tout-à-fait minime.

» Comme l'abus du sel donné aux bestiaux a ses dangers, et que cette substance peut être considérée comme un aliment ou un poison, suivant l'emploi qu'on en fait, il ne sera peut-être pas mal à propos de faire connaître ici les doses que M. Curwen fait administrer dans diverses circonstances.

	En avril. Onces.	En décembre. Onces.	
Aux chevaux	4	6 par jour.	donnés en deux fois.
Aux vaches quand elles donnent du lait	4	4	
Aux bœufs qu'on engraisse	4	6	
Aux bouvillons	2	3	
Aux veaux	1	1	
Aux moutons	2	4 par semaine.	

» J'ai vu avec plaisir, dit M. Curwen, que mes expériences réitérées sur l'emploi du sel dans le traitement des bestiaux, ont été confirmées par celles d'un grand nombre d'autres propriétaires du comté de Cumberland. »

INDUSTRIE.

Fabriques de flanelle à Rochdale. — On fabrique chaque semaine, dans cette ville et dans les villages voisins, environ

20,000 pièces de flanelle de quarante-six yards (1) chacune, faisant 47,840,000 yards par an. Dans ce nombre, on en exporte 17,840,000 yards, et le reste, s'élevant à trente millions de yards, est consommé dans la Grande-Bretagne, ce qui fait à peu près une yard et demie par individu. On fait aussi de la flanelle d'une bonne qualité dans le pays de Galles; on en fabrique également, mais d'une qualité inférieure, à Keswick et dans quelques autres villes du royaume. Il existe, en outre, plusieurs manufactures de ce genre sur le continent, et, dans ce moment, on en établit aux États-Unis d'Amérique. Mais la totalité de la flanelle qui se fabrique sur les différens points du globe, n'égale pas la quantité de celle qui se fait à Rochdale et dans son voisinage immédiat. Le prix de ce tissu varie de 5 deniers (10 sous), à 3 sh. (3 fr. 60 c.), par yard; de manière que la valeur annuelle de la flanelle frabriquée à Rochdale s'élève à la somme énorme de trois millions sterlings (75,000,000 fr.). La laine employée représente à peu près la moitié du prix de vente; les salaires et les autres frais de fabrication représentent la seconde moitié.

Puissances des machines. — On calcule qu'à l'aide des machines, deux cents bras fabriquent, de nos jours, autant de tissus de coton que pouvaient en fabriquer vingt millions de bras, sans machines, il y a quarante ans; et que pour fabriquer sans machines la quantité de coton qui se fabrique annuellement dans la Grande-Bretagne, il faudrait le travail de seize millions d'ouvriers, qui emploieraient la simple roue à filer.

On calcule en outre que la quantité des produits de tout genre, fabriqués aujourd'hui à l'aide des machines, est telle, que pour fabriquer cette même quantité sans machines, il faudrait y employer le travail de quatre cents millions d'ouvriers.

(1) On compte communément que 78 aunes de France font 100 yards.

Appareil pour haler à terre les bâtimens qu'on veut radouber. — Ce nouvel appareil, fort ingénieux, paraît avoir plusieurs avantages sur le mode employé jusqu'ici. Voici quelques-uns de ces avantages.

Le bâtiment qu'il s'agit de radouber, peut être halé à terre, visité, radoubé (si toutefois il n'y a que de légères réparations à faire), et lancé de nouveau en mer pendant la durée d'une même marée; et la réparation d'un navire n'est jamais interrompue par l'opération nécessaire pour en haler à terre un autre qu'on veut également mettre en réparation : ce qui a lieu lorsqu'on radoube dans un chantier, puisqu'il faut remplir le chantier d'eau pour qu'un autre bâtiment y arrive. Ce nouveau procédé est plus expéditif, le bâtiment qu'on hale avançant sur un plan incliné, à raison de deux pieds et demi jusqu'à cinq pieds par minute. Il a aussi l'avantage de l'économie, car les frais de l'opération entière, tant pour haler le bâtiment à terre que pour le relancer en mer, en le supposant du port de 200 à 300 tonneaux, ne s'élèvent pas à plus de 30 schellings (37 fr. 50 cent.), et les frais de construction de l'appareil ne se montent qu'à un dixième de ceux qu'exige la construction d'un chantier. Enfin, ce même appareil est susceptible d'être employé là où il serait impossible d'établir un chantier; il peut se transporter d'un lieu dans un autre, et même être placé à bord du bâtiment auquel on se propose de l'appliquer.

Sur l'emploi du cuir pour doubler les bâtimens de mer. — On s'est assuré, par des expériences multipliées, que le cuir ne s'altère pas lorsqu'il est plongé dans l'eau; qu'il n'est pas sujet à être rongé par les vers, et qu'il ne s'use pas non plus par le choc des vagues. D'après ces propriétés, on a pensé qu'il y aurait une grande économie à le substituer au cuivre, au zinc et même au bois, pour doublure des bâtimens de mer. Un navire qui, avant de

quitter nos côtes, avait été doublé en cuir de semelle, et qui est revenu dernièrement de l'Océan austral, après une absence de trente-six mois, s'est trouvé dans le meilleur état possible. Le cuir de la doublure est même plus fort et plus solide qu'il ne l'était avant le départ du bâtiment, et il n'est nullement attaqué par les vers.

Procédé de M. Mackintosh, pour rendre toute espèce d'étoffes, le drap, le cuir, le papier, etc., imperméables à l'air et à l'eau. — Ce procédé important, que nous devons à la sagacité de M. Charles Mackintosh, consiste à réunir les surfaces de deux pièces d'étoffes par un vernis flexible fait avec le caout-chouc dissous dans l'huile de naphte que l'on obtient de la distillation du charbon. Ce vernis est composé de douze onces de caout-chouc et d'un verre d'huile. On peut employer la chaleur pour la dissoudre, après quoi on le passe au tamis. On étend alors d'une manière quelconque l'étoffe, et on la couvre avec une brosse d'une couche de ce vernis élastique. Lorsque le vernis est devenu gluant, on applique, sur la première, une autre pièce d'étoffe qui a été vernie de même. On soumet à une certaine compression l'étoffe ainsi préparée, et on la fait sécher ensuite. Le journal anglais qui rapporte ce procédé, en considère l'efficacité comme incontestable.

Fers à cheval en acier. — Le pied du cheval se compose à son extrémité, d'une matière élastique qui se contracte et se dilate, suivant qu'elle est comprimée ou non par le poids de l'animal. Le fer, qu'on y ajoute communément, est un cercle en matière non élastique, qui gêne l'action du pied, et cause, à cet organe, des cors et autres callosités qui estropient l'animal. Il produit aussi des ossifications aux parties cartilagineuses et des abcès qui causent à l'animal de cruelles souffrances et une vieillesse prématurée.

Il y a quelques années qu'un propriétaire, amateur de chevaux, fit, de concert avec un chirurgien vétérinaire,

M. *Bracy Clark*, des expérinces dans le but de déterminer pourquoi le cheval est le seul animal (l'homme excepté) qui souffre de maladies de pieds; et il conclut de ses expériences, que ces maladies devaient s'attribuer au fer non élastique qu'on leur fait porter. Ayant trouvé la cause du mal, il ne restait que le remède à chercher. Dans ce but, le chirurgien vétérinaire inventa un fer à cheval en acier, qui se trouve être exempt des inconvéniens du fer à cheval ordinaire. Ce n'est qu'après de nombreux essais, auxquels il a employé plusieurs années, qu'il est parvenu à le perfectionner. Il l'appelle, *the steel tablet expansion shoe* (fer à cheval élastique, formé de feuillets d'acier). Ce fer a beaucoup de succès, et on en conseille l'usage à tous ceux qui veulent ménager les pieds de leurs chevaux. Le maréchal qui le fabrique se nomme *Samuël Davy*, et il demeure près de la première barrière sur l'*Edgeware Road*.

Moyens de rendre toutes les espèces de papiers incombustibles. — Ce résultat merveilleux est obtenu par un procédé extrêmement simple. Il est indifférent que le papier soit blanc, écrit, imprimé, peint ou marbré. La seule chose qui soit nécessaire, c'est de le tremper dans une forte solution d'eau d'alun, et ensuite de le bien faire sécher. On peut facilement se convaincre de l'efficacité de ce procédé, en tenant un morceau de papier ainsi préparé au-dessus de la flamme d'une bougie. Il y a cependant du papier qui a besoin d'être imbibé plus fortement qu'il ne pourrait l'être par une seule immersion. Dans ce cas, il faut recommencer l'opération de le tremper et de le faire sécher, jusqu'à ce qu'il ait été complétement saturé. On assure que ce procédé, loin d'altérer la couleur ou la qualité du papier, contribue au contraire à les améliorer.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, Compagnies des mines, etc., pendant le mois d'oct. **1825.**

CANAUX.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Octobre 1826.
Ashton	•	110	250
Birmingham	•	17 10	340
Coventry	•	100	1200
Elesmere et Chester	•	133	125
Grande Jonction	•	100	305
Huddersfield	•	57	32
Kennet et Avon	•	40	26
Lancaster	•	47	45
Leeds et Liverpool	•	100	500
Oxford	•	100	800
Régent	•	40	50
Rochdale	•	85	120
Stafford et Worcester	•	140	800
Trent et Mersey	•	100	2100
Warwick et Birmingham	•	100	300
DOCKS.			
Commercial	•	100	73
Indes orientales	•	100	120
Londres	•	100	99
Indes occidentales	•	100	215
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	•	100	135
Grande Jonction	•	50	80
Kent	•	100	38
Londres (méridionale)	•	100	98
Middlesex occidental	•	65	73
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	150
Nouvelle cité de Londres	100	50	80
Impériale	50	40	43
Nouvelle Impériale	50	40	43
Générale unie	50	15	14
Westminster	50	50	55
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Alliance	100	10	13 10
Id. maritime	100	5	5 10
Globe		100	168
Gardien	100	50	20
Impériale	500	12 10	120
Londres	25	10	23
Protectrice	20	2	4 10
Echange Royal		100	275

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitifs des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Octobre 1826.
Anglo-Mexicaine	100	30	80
Id. Chili	100	5	5
Brésilienne	100	5	11 10
Castello	100	5	7 5
Chilienne	100	5	11
Colombienne	100	5	18
	100	5	9
Haïtienne	100	5	3 10
Potose	50	5	5 10
Real del monte	400	300	700
Rio de la Plata	100	5	9
Mexicaine-Unie	40	20	38
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	3	19
Id. *id.* du Canada	100	10	34
Id. *id.* de la Colombie	100	5	10
	100	10	8
	25	12	14
	40	4	5
	100	5	3
	100	1	1
	100	5	7
	50	1	10 s
Banque d'Irlande	100	10	10 10
Compagnie d'agriculture de Rio de la Plata	100	5	4
Id. des Indes occidentales	100	5	3 10

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 août jusqu'au 30 septembre 1825.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Banck Stock, 8 p. %	231	227 1/2.	fermé.
3 p. % consol	89 3/4.	86 1/4.	88 1/2
3 p. % réduits	90 1/2.	87	fermé.
3 1/2 p. % réduits	98 3/8.	94 3/8.	fermé.
Nouveau 4 p. %	104	99 7/8.	103 ....
Longues annuités expirant en 1860	22 3/16	21 3/16	fermé.
Fonds de l'Inde 10 1/2 p. %	207 1/4.	261	266 1/2
Obligations de l'Inde, 3 p. %	43 s. p. m.	10 s. p. m.	14 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 1/4 p. %	20 s. p. m.	1 s. dis.	4 s. p. m.

FONDS ÉTRANGERS.

	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes, 5 p. %...	98 1/2.	96	98 1/2
Id. du Brésil........ *Id.*.......	78 1/2.	74	76 1/2
Id. de Buenos-Ayres, 6 p. %...	88 3/4.	83	83 1/2
Id. du Chili *Id.*.......	81	70	75 1/2
Id. de Colombie, 1822. *Id.*.......	85	72	76 3/4
Id. *Id.*, 1824. *Id.*.......	84	71	75 3/4
Id. de Danemarck, 5 p. %....	101	100	101 1/8
Rentes françaises, 5 p. %...........	102 3/4.	100 1/4.	99 ex. d.
Obligations grecques, *Id.*...........	41	35	36 1/2
Id. du Mexique, *Id.*...........	74 3/4.	63 3/4.	72 1/2
Id. de Naples, *Id.*...........	88 1/2.	87	88 ....
Id. du Pérou, 6 p. %........	78 1/2.	66	67 3/4
Id. du Portugal, 5 p. %........	86 1/2.	79 1/4.	83 1/2
Id. de Prusse, 1818, *Id.*.........	101 3/4.	99 3/4.	100 3/4
Id. *Id.* 1822, *Id.*.........	100 3/4.	99	100 ....
Id. de Russie, *Id.*..........	97 1/4.	89 1/2 ex.d.	94 ex.d.
Id. d'Espagne, *Id.*.........	22 3/4.	17 1/2.	18 ....

REVUE BRITANNIQUE.

HISTOIRE NATURELLE. — ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

DU PROJET D'INTRODUIRE LE POISSON DE MER DANS L'EAU DOUCE, ET DE PRIVER DE NOUVELLES ESPÈCES D'ANIMAUX.

LE docteur Mac Culloch, en s'autorisant des expériences faites dans l'île de Guernsey, par M. Arnold, a proposé dernièrement d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce, et concurremment de le parquer, si l'on peut employer cette expression, dans des dépôts d'eau salée. Comme ce projet n'a pas été examiné avec toute l'attention qu'il mérite, nous croyons devoir en entretenir nos lecteurs avec quelques développemens. Nous leur communiquerons ensuite plusieurs observations qui nous appartiennent, sur un sujet analogue.

L'époque où nous vivons est généralement considérée comme favorable aux améliorations de tout genre. Notre intention n'est pas de contredire cette manière de voir. Cependant il faut avouer que l'espèce humaine manifeste toujours une singulière répugnance pour les innovations. Presque toutes ont eu à lutter contre des préventions opiniâtres, et plusieurs sans pouvoir les vaincre. Il ne nous

faudrait pas beaucoup d'efforts pour produire des preuves nombreuses, à l'appui de ce que nous avançons; mais il nous faudrait beaucoup de place. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes, dont l'énumération ne sera pas sans utilité.

La patente de Watt était expirée avant qu'il eût vendu assez de machines à vapeur pour rentrer dans ses avances; et ces machines n'étaient pas encore d'un usage général, à la fin de la prolongation de quatorze ans que le Parlement lui avait accordée, quoiqu'il n'y eût pas moins de vingt-huit ans d'écoulés, depuis l'époque de leur invention. Il y avait plus de cinquante ans que le système de la navigation à vapeur avait été proposé, lorsqu'on en fit la première application. C'est en vain que, bien long-tems après cette découverte, lord Stanhope en avait de nouveau recommandé l'usage. Vingt-deux bateaux à vapeur naviguaient sur la Clyde, en Écosse, lorsque l'Angleterre n'en possédait pas encore un seul; et l'Amérique du Nord effectuait, depuis plusieurs années, une grande partie de ses transports, au moyen de la vapeur, avant que nous eussions à la possibilité de suivre son exemple. C'est inutilement que l'on a tenté, dans le comté de Kent, de substituer la charrue écossaise à deux chevaux, à cette lourde et incommode machine qui ne peut être ébranlée que par quatre ou six chevaux, et qui, avec une dépense double, fait moitié moins d'ouvrage.

C'est avec tout aussi peu de succès que l'on a essayé d'abréger les procédures et de diminuer les épices des tribunaux; et de persuader aux membres du clergé qu'ils touchent la dîme pour résider dans leurs paroisses et pour instruire leurs ouailles, et non pas pour tirer des perdrix dans le Norfolk, ou jouer au whist à Bath.

Il n'y a encore qu'un petit nombre d'années que nous avons adopté l'usage si commode de porter des cheveux

courts et sans poudre. Que de peines n'a pas eues lady Montague pour introduire l'inoculation ; Pierre-le-Grand, pour raser ses Scythes; et le *Quarterly Review*, pour humaniser son langage! Cette dernière réforme peut, il est vrai, être considérée comme une des plus extraordinaires de notre époque.

Nous pourrions prolonger cette énumération bien davantage; mais cela deviendrait aussi fatiguant pour le lecteur que pour nous. Les améliorations sont nécessairement des réformes, et c'est pour cela qu'elles réussissent si rarement. Tout est pour le mieux, dit-on. Nos pères étaient plus sages que nous, car ils étaient plus anciens. Les vieillards sont toujours sages, attendu que leur barbe est plus longue que celle des jeunes gens. Gardez-vous de lâcher la bride à votre coursier; Dieu sait où il pourrait vous conduire ! Lorsqu'en France on commença à couper les cheveux, on ne tarda pas à couper les têtes. La réforme du bourg pourri d'Old Sarum conduirait, peut-être, à celle du comté d'York. Si nous supprimions la perruque du chancelier, nous supprimerions ensuite ses six clercs, les répliques, les ajournemens, etc., etc. Qu'un rat s'introduise dans les digues, et bientôt il submergera toute la Hollande.

C'est par ces raisons que le prudent George III n'a jamais voulu réformer les perruques des évêques. Si les médecins eussent conservé les leurs, leurs fonctions ne seraient pas aujourd'hui usurpées par les apothicaires, et la génération actuelle ne s'en porterait que mieux. Les Français ont démoli la Bastille, et on sait comment cela a fini.

La Chine devrait servir de modèle aux nations. Pékin, la ville éternelle, ne réforme rien, et c'est pour cela qu'elle est éternelle. Les Turcs fument leurs pipes et s'asseyent comme des tailleurs, depuis le tems d'Osman et de l'invincible Amurat ; aussi sont-ils encore à la même place.

Lorsque les Romains substituèrent la soie à la laine qu'ils portaient auparavant, ils commencèrent à décheoir. Si Rome n'eût pas changé sa toge, elle serait encore debout. Ne changez rien; et alors *esto perpetua* comme les Esquimaux.

Si les améliorations sont préjudiciables aux intérêts politiques des peuples, elles le sont encore davantage à leur moralité. On connaît ces sages maximes : « *Contentus parvo.* » « Un cœur content vaut mieux que la richesse. » « Celui qui ne désire rien, dit Cicéron, ressemble aux dieux. » Le désir est un état pénible pour l'ame; or il précède ordinairement les améliorations; donc il est prudent de ne pas améliorer. Nos méthodistes, nos radicaux, nos démagogues, sont-ils autre chose que des mécontens? Si Caïn eût été content, il n'aurait pas failli. Et Troie, pourquoi a-t-elle été détruite? Parce que Pâris s'était lassé d'être célibataire, et que Ménélas ne voulait pas rester veuf.

C'est par ces puissantes considérations, et d'autres de même force, que l'on témoigne communément si peu de faveur pour les améliorations; que les novateurs sont si mal accueillis, que lorsque quelqu'un présente un projet, il ne trouve presque jamais personne pour l'aider, et qu'au contraire c'est à qui élevera des objections. Mais sans nous laisser gagner par cette disposition générale des esprits, nous allons rendre compte des moyens que l'on propose pour fournir de nouveaux alimens aux habitans des trois royaumes.

Le docteur Mac Culloch assure qu'on s'est convaincu, par des observations et des expériences plusieurs fois répétées, que beaucoup de poissons de mer n'ont aucune répugnance pour l'eau douce; et au contraire qu'ils y vivent, qu'ils y croissent et qu'ils s'y nourrissent tout aussi bien que dans leur élément naturel. Il n'y a, dit-il, aucune raison chimique pour que cela doive être autrement. L'eau est

pour les poissons la même chose que l'air pour les animaux qui vivent sur la terre, le *medium* de la respiration et du mouvement. Elle agit sur leurs ouïes qui sont leurs poumons, par le moyen de l'oxigène qu'elle contient. Or, il a été démontré qu'il est plus facile de dégager l'oxigène de l'eau douce que de l'eau de mer, et que, par conséquent, l'acte de la respiration doit se faire plus aisément dans la première que dans la seconde.

Il est également démontré que les eaux douces contiennent les mêmes variétés de sol, pour recevoir le frai, que la mer elle-même, et qu'ainsi il n'y a, à cet égard, aucune difficulté. Quant aux alimens, quoique l'on suppose que certains poissons mangent des herbes marines, il est incontestable que la plupart sont exclusivement carnivores. Les différentes espèces vivent en se mangeant les unes les autres, même celles qui paraissent consommer un peu de matière végétale. Les plus grands dévorent les plus petits, et par conséquent là où il y a des espèces variées et en quantité suffisante, il est impossible qu'il y ait disette d'alimens. Une morue peut, d'une seule fois, avoir six millions de petits, puisque c'est le nombre d'œufs qu'elle porte : il est donc bien difficile qu'il y ait insuffisance de nourriture pour les poissons. Il semble même que la nature ne leur ait accordé cette fécondité merveilleuse que pour qu'ils aient toujours assez de moyens de subsistance. Quant à la végétation sous-marine, il paraît qu'elle n'a été créée que pour leur servir d'asile et de lieux de refuge, et non pas d'aliment; car il est bien loin d'être démontré d'une manière positive, qu'aucun d'eux mange réellement de ces herbages.

Ainsi le raisonnement et l'expérience détruisent également les objections que l'on a faites contre la possibilité d'acclimater le poisson de mer dans l'eau douce. Nous pourrons l'élever aussi facilement que nos animaux domes-

tiques ; et, pour cela, il ne sera pas même nécessaire d'avoir toujours recours à l'eau douce, qui, cependant, dans beaucoup de cas, présentera de grands avantages. Nous trouverons sur nos côtes une multitude d'endroits où il sera très-aisé d'établir des enclos pour le garder, soit comme objet de spéculation, soit pour notre consommation personnelle, et où nous l'aurons tout autant sous la main que nous pouvons avoir la volaille de nos basses-cours.

Il existe déjà, depuis plusieurs années, trois enclos de ce genre dans la Grande-Bretagne. Quoiqu'ils aient parfaitement réussi, ils n'ont pas été imités, tant nous mettons de lenteur à adopter les innovations dont les avantages sont le plus palpables ! Il en existe aussi à Bermude et, dans la Grèce, à Missolonghi, sur les côtes de l'Adriatique. Les habitans des deux contrées prennent le poisson pour le parquer dans ces enclos, où ils le conservent et l'engraissent comme des animaux privés.

Il est assez curieux que nous qui passons une grande partie de notre jeunesse à apprendre le latin, à la vérité pour l'oublier quand nous sortons du collége, nous ne sachions pas que l'usage de parquer le poisson de mer était général dans l'ancienne Rome, et que c'était même une des branches les plus importantes de son économie domestique. L'exemple du peuple romain fait voir également qu'il est possible d'élever le poisson de mer dans l'eau douce ; car dès les premiers tems de la république, les cultivateurs allaient ramasser des œufs dans la mer, pour les transporter dans les lacs qui sont dans le voisinage de Rome. Plus tard cette pratique avait été singulièrement perfectionnée par les plus riches patriciens, qui attachaient autant de prix aux poissons de mer qu'ils élevaient dans leurs étangs, que nous pouvons en attacher aujourd'hui aux plantes exotiques de nos serres chaudes. Un passage de Columelle peut nous donner une idée de la grande étendue et de l'im-

portance de ces étangs, et des dépenses qu'occasionait leur entretien. Mais, comme il nous serait facile de le faire voir, les Romains ne se bornaient pas à priver les poissons : ils privaient aussi beaucoup d'autres animaux qui vivent sur terre; et il est incontestable qu'à cet égard, au lieu d'améliorer les usages de cette grande et puissante nation, nous avons au contraire fait beaucoup de pas rétrogrades. Il paraît cependant que l'usage de déposer le poisson de mer dans l'eau douce s'est conservé en Sicile; car le capitaine Smith assure qu'encore aujourd'hui, les habitans transportent le mulet et le homard dans le lac de Biviera, afin d'en améliorer la qualité.

Cette dernière preuve est sans réplique et ne permettrait pas de traiter de chimériques les idées du docteur Mac Culloch, quand bien même la possibilité de les mettre à exécution ne serait pas démontrée par le succès des essais de M. Arnold. Mais quelques personnes prétendent que le poisson de mer, sorti de son élément naturel, ne peut pas manquer de se détériorer et de perdre la saveur qui lui est propre. Les Romains étaient d'une opinion bien différente, comme on peut en juger par les frais qu'ils faisaient pour l'élever dans des étangs, quoiqu'ils fussent si rapprochés des côtes; et, en effet, il est constant qu'il s'est toujours amélioré dans l'eau douce, qu'il s'y engraisse, et que sa chair y acquiert un goût plus délicat. « Il est prouvé par les expériences que j'ai faites, dit M. Arnold, que la loche devient, dans l'eau douce, deux fois plus forte qu'elle ne l'est dans la mer. La limande y devient souvent trois fois plus grosse, et elle y perd sa marbrure. Le mulet n'y augmente pas en longueur, mais il y grossit beaucoup, et il présente une couche de graisse bien plus considérable que de coutume. On sait généralement que les huîtres ne sont jamais bonnes, avant d'avoir été transportées de la mer dans l'eau douce. Les seules qui soient bonnes naturelle-

ment, celles que, dans les marchés, on désigne sous le nom de *Natives*, sont toujours recueillies dans les endroits où l'eau douce se réunit à la mer.

Il existe plusieurs poissons de mer qui vivent dans l'eau douce sans y avoir été contraints par l'homme. Ce sont le congre, la sardine, le gade-tacaud, la molette, l'alose, la grande lamproie, la petite lamproie, l'épinoche, l'éperlan, le quadricorne, le surmulet, le carrelet, le carrelet rouge, la baleine blanche, la mustelle, le mollé, le maquereau, le hareng, la morue, la loche, la loche rouge, le langoustin, le saumon, l'anguille, la chevrette, le crabe, et quelques autres encore.

M. Arnold est parvenu, en outre, à acclimater dans l'eau douce, les poissons suivans qui n'y viennent pas naturellement : la limande, l'atherine, la sole, le boulereau, le bellicant, le lien, le turbot, les huîtres, les moules, etc.

En résumé, toutes les fois qu'on a voulu acclimater un poisson de mer dans l'eau douce, on y est toujours parvenu, quand on s'y est pris d'une manière convenable, et les différentes espèces s'y sont propagées, lorsqu'elles ont eu le tems nécessaire pour le faire. Ce qui est remarquable encore, c'est que l'expérience a réussi, alors même que l'eau éprouvait des changemens alternatifs, et que de salée elle devenait saumâtre, puis douce et successivement par rotation. On n'a pas eu besoin de donner des alimens aux poissons de mer que l'on avait privés : ils se sont multipliés d'une manière prodigieuse tout en se servant les uns aux autres de pâture, et c'est ainsi qu'un étang de cinq acres, qui n'était autrefois d'aucune valeur, est actuellement la source d'un revenu considérable.

Partant de ces faits, qui sont incontestables, l'auteur du projet propose, en premier lieu, d'utiliser ces grands espaces remplis d'eau douce qui se trouvent dans les trois royaumes, en les approvisionnant de poissons de mer. Il

assure que rien qu'en Écosse, il existe au moins cinq cents milles carrés occupés par des lacs ou des étangs qui ne produisent pas un seul schelling, et qui fournissent à peine quelques poissons aux habitans des districts voisins. En France et en Allemagne, les étangs convenablement approvisionnés de poissons d'eau douce, donnent une rente égale à celle de la terre. Très-certainement ils ne produiraient pas un revenu moins considérable dans la Grande-Bretagne, si on y introduisait la marée, et ils fourniraient une quantité prodigieuse de denrées alimentaires.

Le docteur Mac Culloch propose en outre d'enclore une portion de la Tamise, afin d'y établir un marché de poissons vivans pour la métropole. Si les compagnies qui se forment tous les jours avaient réellement un autre but que d'agioter sur la valeur de leurs actions, ce projet serait déjà exécuté; car les avantages en sont évidens. En effet, les marchands de poissons savent très-bien qu'il n'y a qu'une portion fort peu considérable de celui qu'ils vendent au marché qui soit en bon état. Sur cent turbots que l'on apporte à Londres, peut-être n'y en a-t-il pas dix qui soient sains! Il est d'usage de dire, quand un poisson est mauvais, qu'il est hors de saison; mais cette explication n'est pas admissible; car jamais le poisson n'est hors de saison que pendant le tems très-court du frai. D'ailleurs, l'approvisionnement actuel du marché a l'inconvénient d'être fort régulier. Quelquefois il y a encombrement, et alors les marchands de poisson en détruisent des quantités considérables pour maintenir les prix. Mais il arrive plus souvent encore, soit à cause du mauvais tems, soit par toute autre raison, qu'il y a insuffisance dans l'approvisionnement, et les ventes se font à des prix exorbitans. Si le poisson venait à Londres en plus grande quantité et d'une manière moins irrégulière, un plus grand nombre de per-

sonnes pourraient consommer cet aliment salubre et agréable ; et sa valeur, au lieu d'éprouver des variations continuelles, deviendrait uniforme et permanente.

En admettant même que la marée, parquée dans la Tamise, ne se propageât pas, le but de l'entreprise ne serait pas manqué pour cela ; car cet enclos serait un réservoir où le poisson serait déposé dans les momens d'abondance, et d'où on le retirerait quand il deviendrait plus rare. Dans le cas au contraire où il se propagerait, comme nous sommes convaincus que cela aurait lieu, ce réservoir serait une espèce de garenne qui aurait de grands avantages pour les entrepreneurs. Si les poissons déposés dans l'enclos ne se nourrissent pas comme dans la mer, en se mangeant les uns les autres, il serait facile, à l'exemple des Romains, de les alimenter avec les restes des consommations d'une population aussi considérable que celle de Londres. Il n'y a pas de motifs pour que nous ne nourrissions pas nos poissons comme nous nourrissons nos volailles ; et qu'après avoir naturalisé la carpe et la tanche, et en avoir fait, en quelque sorte, des animaux domestiques, nous soyons moins heureux pour les autres espèces.

L'auteur du plan que nous analysons, voudrait qu'on formât l'enclos avec des palissades, à l'embouchure de la Tamise ou de la Medway. Tous les jours un bateau à vapeur en apporterait du poisson au marché de Londres, et rapporterait de cette ville, si cela était nécessaire, ce qu'il faudrait pour nourrir les poissons restés dans le réservoir. Il n'y aurait d'ailleurs aucune difficulté à alimenter constamment ce réservoir de poissons vivans, au moyen de bateaux à soupape. On en apporte à Gravesend de cette manière; et l'exemple de Bermude et de Missolonghi prouve également que rien n'est plus facile.

M. Mac Culloch suppose aussi que la tortue pourrait

être naturalisée dans la Grande-Bretagne, et ceci mérite toute l'attention de la cour des aldermen (1). Les capitaines de nos navires disent, il est vrai, que les tortues meurent, quand elles viennent dans nos latitudes. Cependant si quelques-unes ne survivaient pas, comment se ferait la soupe à la tortue? D'ailleurs, n'est-il pas bien connu qu'en particulier, la tortue du capitaine ne meurt jamais? mais un fait décisif c'est qu'il y a quelque tems, on en a pris une dans le Tamar, et quoique trouvée dans l'eau douce, elle était parfaitement saine, et elle fut jugée excellente à Saltash où on la mangea.

La naturalisation de la tortue, loin d'être difficile, nous paraît même extrêmement aisée. Le paon et notre poule domestique sont originaires des parties les plus chaudes de l'Inde, et la pintade vient des sables brûlans de l'Afrique; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient aujourd'hui parfaitement acclimatés dans des contrées beaucoup plus septentrionales que la nôtre. Il est certain cependant que la naturalisation de ces oiseaux présentait beaucoup plus de difficultés que celle d'un animal aquatique; car, tandis que la différence de la température de l'air de ces climats si éloignés l'un de l'autre, est de quatre-vingts degrés de Fahrenheit, il n'y a pas une différence de plus de dix degrés dans la température de leurs eaux respectives. Il est évident que cette différence sera à peine sensible pour la tortue, surtout quand on considère qu'elle a la vie très-dure, et que, d'ailleurs, elle sera protégée, par son enveloppe, contre la rigueur du froid.

(1) Note du Tr. Ce sont des magistrats municipaux dont les fonctions ont quelque analogie avec celles de nos anciens échevins. Une soupe à la tortue est de fondation dans les repas de corps de la Cité. Ce mets, presqu'inconnu en France, est si estimé en Angleterre, que lorsque le maître d'une taverne doit en servir, il le fait annoncer dans les journaux, plusieurs jours à l'avance. S.

En dépit de l'antipathie que nous avons pour les améliorations, et de celle que l'on a plus particulièrement témoignée pour l'introduction de nouveaux animaux, nous sommes convaincus qu'un jour nous aurons des étangs pour nos tortues, comme nous avons des basses-cours pour nos volailles. C'est vraiment une disposition bien étrange dans l'homme, que cette aversion pour tous les projets qui peuvent améliorer sa condition s'ils réussissent. Pourquoi le lord-maire et la cour des aldermen n'ont-ils pas voté mille liv. st. pour faire mettre des tortues dans le canal du Régent ou dans celui de la Nouvelle-Rivière; et ce qui serait bien plus facile encore, pourquoi les monopoleurs du *docks* des Indes-Occidentales n'en introduisent-ils pas dans leurs superbes bassins, où, au milieu des nègres, du rhum, du sucre et du café, elles pourraient se croire chez elles? Mais les directeurs, de même que les aldermen, se contentent de se procurer de la tortue suivant l'ancienne manière, et leur secrétaire a même déclaré que le projet en question ne pourrait pas réussir. On avait dit aussi que ce *dock* ne réussirait pas; et le tems a confondu les contradicteurs, comme les tortues viendront à leur tour confondre les directeurs et leur secrétaire.

Malheureusement notre répugnance pour les innovations ne s'est pas manifestée seulement à l'occasion des animaux; mais aussi à l'occasion des plantes. Ce honteux et stupide entêtement nous a empêché d'en acclimater un nombre immense, qui aurait augmenté les produits de notre agriculture, ou servi à l'embellissement de nos jardins. Au mépris des expériences faites, et d'expériences dont les résultats étaient incontestables, nos jardiniers ont persévéré dans leur routine : ils continuent de cultiver des boutures et des rejetons, au lieu de cultiver la semence, et ils détruisent, par la réclusion et une chaleur immodérée, des plantes innombrables qui devraient être faites depuis long-

tems à notre climat. De tems en tems, une plante, plus heureuse que les autres, trouve le moyen de s'échapper, et se naturalise dans nos jardins; mais tout concluant, que sont ces faits? on n'en tient aucun compte, et on persiste dans les vieux erremens; car l'expérience, quand elle n'est pas secondée par l'esprit d'observation, ne peut avoir aucun résultat utile. Il y a environ cinq ans que l'on cultive l'ananas sans le secours du feu, et comme ce fait ne peut pas être contesté, on dit seulement que ceux que l'on obtient de cette manière ne sont pas bons; et quand, ce qui n'est pas rare, il s'en trouve d'excellens, on soutient que ce sont des exceptions.

Mais revenons à notre sujet. Nous avons avancé que trois des oiseaux privés de nos basses-cours sont originaires de pays chauds : ils ne se trouveraient pas en Angleterre, s'ils n'y avaient pas été naturalisés par l'homme. Or, ce qui a déjà été fait une fois, pourrait être fait une seconde; et nous n'éprouverions pas plus de difficultés à acclimater le florican indien ou l'oiseau messager, si nous essayions de le faire. Lord Hastings n'a-t-il pas déjà naturalisé la perdrix de l'Inde? Et l'oiseau de paradis qu'on supposait ne pas pouvoir vivre hors de la Nouvelle Guinée, a cependant vécu à Kensington, et probablement il y vivrait encore, sans l'excès des soins qui lui ont été prodigués par une main royale (1).

Pour savoir si une chose peut être faite, il faut la tenter. Mais les ennemis des innovations s'opposent à tous les essais; afin qu'on ne les force pas à en reconnaître la possibilité et les avantages. Si les animaux ne pouvaient pas vivre sous des latitudes diverses, comment l'homme lui-même, né, dit-on, au pied du mont Ararat, pourrait-il exister dans le Groenland, se nourrissant de baleine sous

(1) La duchesse de Kent.

le pôle, et de noix de cacao sous l'équateur ; heureux dans l'un et l'autre climat, et partout dévorant tout ce qui se rencontre sous sa main ? Comment le cheval prospère-t-il également sous le soleil de l'Afrique et sous les glaces de la Norwège ? Il y a trois siècles qu'il était inconnu dans le Nouveau-Monde, et maintenant il le parcourt d'un pôle à l'autre. Pourquoi donc ne pourrait-on pas aussi naturaliser le zèbre, l'éléphant ou l'hippopotame ?

Ainsi que le cheval, l'âne, le renard, le loup, le lièvre, le mouton et le bœuf, se rencontrent dans le monde entier ; et partout ils modifient la peau qui les couvre, conformément au tems et au climat. La chèvre des montagnes chargées de neige de l'Himalaya a vécu à Londres, et vraisemblablement elle s'y serait propagée, si les chefs de nos manufactures se fussent lassés de tirer de l'Asie la laine propre à faire des schals : les heureux essais de M. Ternaux, l'un des premiers fabricans de la France, autorisent cette conjecture. La barbe de la chèvre fait, il est vrai, plus de chanceliers et d'évêques dans une latitude que dans l'autre ; mais voilà tout. Quant à sa peau elle est toujours la même ; et, dans tous les pays, elle est également susceptible d'être convertie en livre de poche, en gants et en souliers pour les belles.

Il en est de même des oiseaux, avec cette seule différence qu'ils peuvent encore changer de climat avec plus de facilité et de promptitude que les autres animaux. On trouve également la bécassine au Bengal et dans la baie Baffin, dans la Mer Rouge et dans le bassin polaire de M. Barrow (1). L'hirondelle poursuit les mouches depuis les sables brûlans de l'Afrique jusqu'aux marais glacés du Nord. Mille autres font de même ; mais comme nous n'é-

(1) NOTE DU TR. M. Barrow est un membre de l'amirauté anglaise : c'est lui qui a rédigé les instructions des expéditions entreprises pour découvrir un passage dans les mers polaires de l'Amérique du nord.

crivons pas un traité d'histoire naturelle, il est inutile d'en faire l'énumération.

Que les différentes espèces d'animaux aient chacune leur climat de prédilection, cela est dans l'ordre. Dans le principe, elles dûrent être placées dans les pays qui leur convenaient le mieux, et qui fournissent en plus grande abondance les alimens qu'elles consomment. Il n'y a aucune raison pour que d'elles-mêmes elles en franchissent les limites. Quel motif, par exemple, pourrait déterminer un éléphant à se rendre volontairement en Europe, au risque d'y être mis dans une cage et montré pour un schelling, dans le cas où, sur la route, il n'aurait pas été pris et mangé par un Hottentot? Mais la nature n'a pas dit aux animaux comme aux flots de l'Océan : Vous n'irez pas plus loin.

Si les preuves que nous avons données de la vérité de cette assertion ne suffisaient pas, on pourrait en acquérir d'autres en allant visiter le géologue Buckland. Quand vous pénétrez dans son appartement, vous vous y trouvez entouré des débris de tous ces quadrupèdes qu'on ne rencontre plus aujourd'hui qu'en Asie et en Afrique; et cependant tous ces débris ont été découverts dans une excavation du Yorkshire. Des découvertes semblables ont été faites également en France, en Allemagne et en Italie, en un mot dans toutes les contrées de l'Europe.

Nous sommes fermement convaincus que tous les animaux sont susceptibles d'être naturalisés dans les différens climats du monde; mais nous ne croyons pas qu'il en soit tout-à-fait de même des plantes. Il est facile de donner la raison de cette différence : les animaux peuvent eux-mêmes produire la chaleur, tandis que les plantes dépendent entièrement de celle de la température dans laquelle elles se trouvent. Nous ne prétendons pas cependant qu'un éléphant déjà âgé puisse être impunément exposé à la rigueur

d'un hiver de la Grande-Bretagne. Nous ignorons de quelle manière les chevaux ont été dispersés dans toutes les parties de l'univers ; mais il est probable que c'est par gradation. Quant à notre poule domestique, il paraît que de l'Inde elle est venue dans l'Asie Mineure, et de là, dans le midi de l'Europe, d'où ensuite elle a été transportée dans le Nord. La pintade importée d'Afrique par les Romains, s'est répandue de l'Italie dans les contrées plus septentrionales. Le paon a suivi une marche semblable ; et rien ne s'oppose à ce que l'éléphant et en général tous les animaux des tropiques s'acclimatent de la même manière en Europe, et se répandent insensiblement de l'équateur au pôle. Les petits, élevés dans des contrées plus froides, pourront être exposés à une température plus froide encore ; et de génération en génération, ces différentes espèces deviendront toujours moins délicates. C'est ainsi que ces animaux antédiluviens, dont les débris se trouvent en si grand nombre dans les carrières de l'Europe septentrionale, ont dû, lorsque l'homme n'existait pas encore pour les arrêter dans leur marche, s'éloigner graduellement des contrées où, dans le principe, ils avaient été placés par la nature.

Nos immenses possessions, dispersées dans toutes les parties de l'univers, nous donneront de grandes facilités pour faire des essais sur tous les genres d'animaux dont l'introduction, dans la Grande-Bretagne, sera jugée utile. Quelquefois le succès pourra n'être que le résultat du tems ; souvent aussi il sera beaucoup plus prompt qu'on ne le suppose. La première chose à faire, ce sera de détruire des préjugés, et il est vraisemblable que c'est également ce qu'il y aura de plus difficile.

On demandera peut-être quels avantages procurera à la Grande-Bretagne la naturalisation des animaux des tropiques. Nous répondrons que les uns serviront à embellir nos paysages ; que les autres nous fourniront de nouveaux ali-

mens, ou que nous les obligerons à travailler pour nous. Ils serviront aussi à consommer les productions végétales dont ne font pas usage les animaux que nous possédons déjà, et à occuper des places ou des régions que ceux-ci n'occupent pas.

Pour mieux sentir le prix des services qu'ils nous rendront à cet égard, il suffit de réfléchir à ceux que nous rend la chèvre. La chèvre est l'épurateur universel du règne végétal; c'est elle qui consomme les plantes vénéneuses qui y sont répandues, et elle trouve sa nourriture dans des pâturages inaccessibles à la plupart des autres animaux. Elle nous est donc doublement utile, et elle nous procure un profit qui, sans elle, n'existerait pas. L'utilité du porc est encore plus frappante; car les alimens qu'il consomme sont des rebuts qui n'ont absolument aucune espèce de valeur; et par conséquent c'est de rien qu'il fait quelque chose. Il en est à peu près de même du canard et de l'oie; et en général tous ces végétaux sauvages que la culture n'a pas améliorés, n'ont guère d'autre utilité que de servir d'alimens aux différens animaux que nous consommons, et qui en élaborent les sucs dans leur estomac.

Les chardons ne sont jusqu'à présent d'aucune utilité; ils rebutent jusqu'à l'âne qui essaie d'en manger. Si donc nous introduisions, en Angleterre, un animal auquel ils pourraient servir d'alimens, sa nourriture ne donnerait lieu à aucune dépense. Quel avantage n'aurions-nous pas aussi à y naturaliser la renne, qui nous procurerait de la venaison, en échange des lichens qui ne nous sont bons à rien!

Nous allons maintenant dire un mot des animaux qu'il conviendrait d'importer, soit sous le rapport de l'agrément, soit à cause des avantages positifs que l'on en retirerait, en les consommant ou en les faisant concourir à nos travaux.

Jusqu'ici nous n'avons guère acclimaté que le paon, parmi les oiseaux de pur agrément, quoiqu'il y en ait une multi-

tude d'autres que nous aurions pu aussi naturaliser en Angleterre. Le faisan doré n'y est vu que très-rarement ; et tous les oiseaux étrangers , tristement reclus dans des cages , comme des lions et des singes, n'y engendrent pas, et ne contribuent en aucune manière à la décoration de nos paysages. Il n'y en a pas un seul cependant, indépendamment de ceux qui sont inconnus dans nos ménageries, que nous n'aurions pu naturaliser tout aussi facilement que le paon ou la pintade. L'ibis et le flamand devraient contribuer à l'agrément de nos étangs et de nos cours d'eau, de même que le cygne noir d'Australie, tout récemment introduit dans la Grande-Bretagne, commence à y concourir. C'est un pas de fait vers une amélioration. Pourquoi n'a-t-on pas en même tems introduit les grues de mer dont la forme est si élégante? Le pélican ferait plus que contribuer à notre amusement ; il pourrait aller à la pêche pour nous, comme il fait en Chine.

Comment se fait-il que nous n'ayons encore privé que deux seules espèces de tout le genre des anas , l'oie et le canard? La sarcelle est un oiseau plus agréable à l'œil et beaucoup meilleur : à quelques milles de l'Angleterre, nous pouvons la voir dans les basses-cours des Hollandais ; rien n'était plus facile que de suivre un exemple si rapproché de nous. Quatre mille ans, dit-on , se sont écoulés depuis la fin du déluge, époque à laquelle les animaux furent rendus à la liberté ; et, pendant ce long période, nous n'avons privé qu'une demi-douzaine d'oiseaux, tandis que l'arche toute entière aurait dû l'être. Tout le Musée britannique circulerait aujourd'hui dans nos basses-cours ou nagerait dans nos étangs, que ce ne serait pas encore avoir fait beaucoup, en comparaison de ce qui resterait à faire ; et il est inconcevable que, depuis si long-tems, nous n'ayons pas même songé à apprivoiser la caille, le faisan , la bécasse, la perdrix , etc.

Nous n'avons pas fait davantage à l'égard des quadrupèdes. Sur un millier d'animaux à quatre pattes , nous n'en

avons apprivoisé que huit ; savoir : le cheval, l'âne, le bœuf, le daim, le mouton, la chèvre, le chien et le chat. Encore est-ce improprement que nous disons *nous ;* car, par le fait, dans l'espace de dix-huit cent vingt-cinq ans, nous n'en avons pas apprivoisé un seul : tous l'ont été par les nations antérieures. Les peuples de l'Asie ont fait davantage, puisqu'ils sont parvenus à dompter le chameau, le dromadaire et l'éléphant. On a, il est vrai, tenté d'introduire en Angleterre et de priver le renne : malheureusement l'ignorance et l'inattention de ceux qui ont fait cet essai, l'ont empêché de réussir. On a également laissé mourir tous les élans importés d'Amérique. Mais le mauvais succès de ces expériences, qui n'accuse que l'incurie de ceux qui les ont dirigées, ne doit pas nous abattre. Un champ immense se découvre devant nous ; rien ne nous empêche d'y pénétrer. Nous pouvons, si nous voulons, accroître, dans une proportion indéfinie, la masse de nos denrées alimentaires ; nous pouvons aussi soulager les classes ouvrières, en faisant exécuter une partie de leurs travaux par des animaux qu'il dépend de nous d'apprivoiser.

On va nous demander comment on y parviendra. Assurément ce ne sera point en répétant sans cesse que cela est impossible. Jadis on croyait aussi qu'il était impossible de s'élever dans les airs en ballon, d'en descendre en parachute ; de distribuer la lumière aux habitans d'une grande ville, avec des tuyaux et des robinets, comme l'eau dans des bains publics ; et, pour revenir à notre sujet, avant que cela fût tenté, on devait croire également qu'il serait impossible de soumettre, dans l'Inde, à la volonté de l'homme, le plus grand et le plus fort des quadrupèdes, de lui faire porter nos fardeaux, et de le faire combattre dans les rangs de nos armées.

Grâces à la société qui s'organise sous la direction de Sir Humphry Davy, quelques-unes des hypothèses dont

nous venons d'entretenir nos lecteurs, ne tarderont pas à être réalisées. Cette société ne se bornera point à créer une ménagerie, à l'instar de celle du Jardin des Plantes à Paris, qui n'a contribué en rien au bien-être des habitans de la France : lorsqu'elle introduira de nouveaux animaux en Angleterre, ce ne sera pas seulement pour en faire une vaine parade, mais pour en perpétuer l'espèce, et pour les faire servir à nos besoins. Sans doute l'autorité d'un nom tel que celui d'Humphry Davy, ébranlera un peu les incrédules, et en imposera à cette ignorance présomptueuse, toujours prête à contester ce qu'elle est incapable de comprendre (1). (*London Magazine.*)

BIOGRAPHIE.

NOTICE HISTORIQUE SUR JAMES WATT.

JAMES WATT naquit à Greenock, en Écosse, en 1736, d'une famille dans laquelle les connaissances mathématiques étaient depuis long-tems héréditaires. Son père était un négociant distingué de cette ville, et il fut un de ses magistrats pendant plusieurs années. Son fils aîné, celui qui est l'objet de cette Notice, né avec un tempérament très-délicat, ne put pas profiter de l'enseignement des écoles établies dans sa ville natale. C'est une chose remarquable que la plupart des artistes, des poètes ou des philosophes qui ont fait le plus d'honneur au genre humain, aient dû à des circonstances analogues cette profondeur de pensée et cet amour de l'étude qui ont immortalisé leur mémoire.

(1) Voyez le prospectus de cette Société, 1re liv. du 2e vol. p. 173.

Pope fut forcé, par sa constitution débile, de vivre constamment au foyer domestique ; Pascal, Fontenelle, Samuel Johnson, et beaucoup d'autres personnages illustres, n'ont trouvé de soulagement à leurs souffrances que dans les hautes méditations de la philosophie. On serait même tenté de conclure, des exemples célèbres de Walter Scott et de lord Byron, que la faiblesse physique est généralement compensée par un plus grand développement des facultés intellectuelles, et par l'habitude, en quelque sorte indispensable, de la méditation. Nous sommes convaincus que cette persévérance dans l'étude, qui a distingué James Watt pendant toute la durée de sa longue et pénible carrière, doit être attribuée en grande partie à la faiblesse de son tempérament.

A l'âge de dix-huit ans, Watt vint à Londres dans l'intention d'apprendre l'art de fabriquer les instrumens de mathématiques ; et, pendant l'espace d'un an, il fit de grands progrès dans les différentes branches de la mécanique. Peu de tems après son retour en Écosse, vers l'année 1757, à peine âgé de vingt-un ans, il fut nommé *fabricant d'instrumens de mathématiques de l'Université de Glasgow*, citée dans tous les tems pour le talent et la réputation de ses professeurs, et alors honorée par des hommes tels que Simpson, Adam Smith, fondateur de l'économie politique, et le célèbre Black, l'émule de Priestley, de Scheele et de Lavoisier, créateurs de la chimie moderne.

Ce fut pendant son séjour à Glasgow, en 1763, que Watt reçut, du professeur de *philosophie naturelle*, la mission de réparer un modèle de la machine à vapeur de *Newcomen*. La difficulté qu'il éprouva à fournir de la vapeur à la machine, lui suggéra l'idée d'un *condensateur séparé* ; et, par une suite d'expériences fort curieuses, il parvint à établir avec exactitude la quantité de calorique consommé dans l'évaporation. Ce serait dépasser les limites de cette

Notice, que de faire l'exposé des moyens qu'il employa pour perfectionner la machine à vapeur, et pour varier la forme et les matériaux des différentes pièces d'un mécanisme aussi compliqué. Nous ne pouvons pas davantage parler en détail de toutes les conséquences importantes qu'il a tirées de ses nombreuses expériences. Il suffira de dire qu'on pourrait à peine citer une seule amélioration qu'il ait due au hasard; tous les changemens qu'il a faits à la machine à vapeur sont le fruit de son habileté comme artiste, et de ses profondes connaissances en chimie et en mécanique. Jamais un seul homme ne réunit autant de savoir, d'imagination et de sagacité.

En 1765, Watt s'associa avec le fameux docteur Roebuck pour former une manufacture de machines à vapeur. Mais il n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé, non-seulement à cause de la position pécuniaire du docteur, mais aussi parce qu'il fût forcé de se livrer tout entier à ses fonctions d'ingénieur civil. En 1767, il fit le plan d'un canal de jonction entre le Forth et la Clyde, et bientôt après il dirigea les travaux de celui de Monkland à Glasgow. On lui doit également des projets de canaux entre Perth et Forfar, et un rapport sur la jonction des deux mers par l'isthme de Crinan. Il serait trop long d'énumérer ici les plans, les projets et les devis de toute espèce qu'il a présentés pour construire des ponts, creuser des ports, des canaux et des lits de rivière. Son dernier projet fut celui d'unir Inverness et le fort William par un canal que le grand ingénieur Telford a, depuis, entrepris et heureusement exécuté : c'est le canal Calédonien.

Après ce dernier travail, Watt accepta l'invitation de M. Boulton, de Manchester, et il vint se fixer en Angleterre. C'est en 1775 qu'il obtint une prolongation au terme du brevet qu'il avait pris pour ses perfectionnemens aux machines à vapeur, et qu'il en commença la fabrication,

sous la raison Boulton et Watt. La grande économie qui résultait de ce puissant moteur, en fit bientôt adopter l'usage dans les mines du comté de Cornouailles et dans tout le reste de l'Angleterre. Pendant les années 1781, 1782, 1784 et 1785, J. Watt perfectionna beaucoup les moulins, et montra autant de génie dans ses inventions, que de persévérance et de sagacité dans leurs diverses applications. Lorsqu'on examine avec soin l'ensemble de ses travaux, on est forcé d'admirer en lui un esprit de recherche, une habileté d'exécution et une fécondité de ressources qu'on ne saurait trouver, au même degré, dans aucun autre mécanicien des tems modernes. Les améliorations qu'il a fait subir à toutes les machines à vapeur ou à roues, ont donné à notre population, à nos manufactures, à notre fortune, une impulsion sans exemple dans les annales du pays. Au milieu des détails innombrables de tant d'occupations, il suivit avec ardeur les progrès des connaissances chimiques, et il y contribua lui-même par la découverte de quelques propriétés remarquables des gaz.

En 1786, il introduisit en Angleterre le nouveau procédé de blanchîment par l'acide muriatique (1), découvert par M. Berthollet de Paris. Il communiqua ce procédé à son beau-père, M. Mac-Grégor, et, après avoir fait construire les appareils nécessaires avec le plus grand soin, il en dirigea les premiers essais qui furent couronnés d'un succès complet. On sait combien il en est résulté d'avantages et d'améliorations dans le système général de nos manufactures.

Indépendamment de ces graves occupations, il n'est point de méthode ou de procédé que M. Watt n'ait tenté de perfectionner; pas de sciences qu'il n'ait plus ou moins approfondies. Plusieurs années de sa vie ont été troublées par

(1) C'est l'acide *hydro-chlorique* de la nomenclature actuelle.

la nécessité où il s'est trouvé réduit, de défendre ses brevets d'invention, contre une foule de prétentions illégitimes; et ce n'est qu'en 1799, que la cour du banc du roi lui donna gain de cause contre ses adversaires.

En 1800, James Watt se retira des affaires; mais il ne cessa point de s'intéresser aux progrès des sciences, de la *littérature* et des arts : jusqu'au dernier moment de sa vie, on le trouva toujours prêt à donner son avis et ses conseils dans les matières de sa compétence. Malgré l'extrême faiblesse de sa constitution, grâce au régime et à la tempérance, il parvint à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, avec la jouissance de toutes ses facultés; il expira, après une courte maladie, à Heathfield, dans le comté de Stafford, le 25 août 1819. Il avait été nommé membre de la Société Royale d'Édinbourg, en 1784; de celle de Londres, en 1785. En 1806, l'Université de Glasgow lui conféra le titre de *docteur en droit*, et bientôt après l'Institut de France l'admit au nombre de ses huit membres étrangers.

Le 18 juin 1824, dans une assemblée publique tenue à Londres, il fut résolu d'élever une statue à cet honorable citoyen. Le président, lord Liverpool, annonça que le roi souscrivait pour 500 livres sterling (12,500 fr.) à l'érection d'un monument aussi national. L'illustre président de la Société Royale, Sir Humphry Davy, présenta un précis admirable des services que James Watt avait rendus au monde entier, par ses précieuses découvertes, et le fils de son premier associé, M. Boulton, lut un exposé très-intéressant des avantages qu'en avaient retiré les manufactures de la Grande-Bretagne. Nous sommes loin de penser que les éloges de personnages aussi distingués que le comte de Liverpool, Sir Humphry Davy, M. Huskisson, Sir James Mackintosh, M. Peel et M. Brougham, puissent ajouter quelque chose à la gloire de Watt; mais nous éprouvons une véritable satisfaction en voyant des hommes si

honorables devenir les interprètes de l'opinion publique, et payer à sa mémoire le tribut de l'admiration universelle.

Il nous serait difficile de décrire, d'une manière digne du sujet, les prodiges qui sont dus au génie de J. Watt; mais nous terminerons cette Notice, en citant le passage suivant d'un essai de Francis Jeffrey, qui pourra en donner une idée :

« Quand on examine les grands changemens que Watt a » introduits dans la construction de la machine à vapeur, » et dans son application aux arts, on est tenté de l'en considérer comme le véritable inventeur. C'est lui qui en a réglé les mouvemens avec assez de bonheur pour la rendre » applicable aux fabrications les plus délicates, et qui lui a » donné assez de force et de solidité pour triompher des résistances les plus énergiques. Il a réuni la vigueur et la » flexibilité, de manière à communiquer à ce nouvel agent » la précision, la souplesse et la puissance la plus étonnante qu'on ait encore employée dans les arts mécaniques. La trompe d'un éléphant, qui saisit une épingle et » brise un chêne, ne saurait lui être comparée. Au moyen » de la machine à vapeur, on grave un cachet, on aplatit, » comme de la cire, les métaux les plus durs; on file, sans » le rompre, un fil aussi fin que le plus léger duvet; on » soulève un vaisseau de guerre comme une chaloupe; on » brode la mousseline et on forge des ancres; on taille l'acier en petits rubans, et on fait marcher les navires en » dépit des courans et des tempêtes!

» Cette découverte a augmenté indéfiniment la masse » des jouissances humaines; elle a rendu accessibles au » monde entier les ressources de l'aisance et de la prospérité. Elle a donné aux faibles mains de l'homme un pouvoir sans limites, et assuré à l'intelligence un triomphe » perpétuel sur la matière. L'espèce humaine en est rede-

» vable à un seul homme ; elle a reçu de lui un service
» immense, universel ; et l'on peut dire que l'inventeur de
» la charrue, déifié par la reconnaissance de ses sauvages
» contemporains, méritait moins un tel hommage que l'il-
» lustre mécanicien dont l'Angleterre pleure encore la
» perte. » (*Glasgow Magazine.*)

AGRICULTURE.

ORIGINE ET PROGRÈS DE L'HORTICULTURE EN ANGLETERRE.

L'ORIGINE de l'horticulture, de même que celle de tous les arts de première nécessité, se perd dans la nuit des tems. Les végétaux qui fixèrent, d'abord, l'attention de l'homme, comme propres à le nourrir, furent sans doute les fruits, et le premier jardin dut probablement son existence à l'idée qu'il eut de s'approprier les arbres qui les portaient, soit en les protégeant là où ils se trouvaient, soit en les rapprochant de son habitation. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à mettre à la tête des premiers arbres à fruit que l'on cultiva, le figuier et ensuite la vigne, dont le fruit nous sert d'aliment, aussi bien que de boisson. Les amandiers et les grenadiers furent également cultivés de très-bonne heure dans la terre de Chanaan ; et il résulte des plaintes des Israélites dans le désert, que la figue, le raisin et l'olive étaient connus de tems immémorial en Égypte.

Il paraît que, dans les premiers tems, on attachait moins d'importance aux racines et aux herbes légumineuses qu'aux fruits ; et comparativement, elles sont encore négligées dans les pays chauds, où la terre ne peut leur fournir ces sucs délicieux qui les alimentent dans les régions tempérées. Ce-

pendant les poireaux, les oignons, les aulx, les concombres et les melons, étaient communs en Égypte, à une époque très-reculée. (Nomb. XI, 5.) On peut conclure de sa description du jardin d'Éden et de ses lois sur la culture des vignes de Chanaan, que Moïse était un fort bon agronome. Par ces lois, les planteurs de vignes et de figuiers ne doivent laisser mûrir aucun de leurs fruits, pendant les trois premières années. Le produit de la quatrième appartient à Dieu. La récolte de la cinquième année peut seule être consommée par le cultivateur. Ce régime, prescrit pour la culture chananéenne, doit avoir beaucoup contribué à la prospérité des arbres à fruits.

Les jardins d'Alcinoüs contenaient, dit-on, des poires, des grenades, des figues, des olives et d'autres fruits *brillans à la vue ;* probablement des citrons et des pommes. Quant aux légumes, nous savons seulement qu'il y en avait de plantés sur couches. Peu importe que ces jardins soient fabuleux ; il nous suffit que les fruits qui y sont nommés fussent connus du tems d'Homère.

Dans les lois des décemvirs, le mot *hortus* désigne en même tems, un jardin et une maison de campagne ; mais dans la suite, le jardin potager fut distingué par l'adjonction du mot *pinguis*. Pline prétend que l'on doit regarder comme une mauvaise ménagère, celle dont le jardin est mal tenu. Suivant cet auteur, qui écrivait vers la fin du premier siècle de notre ère, on cultivait de son tems, dans le voisinage de Rome, presque toutes les espèces de fruits que nous connaissons aujourd'hui et plusieurs de nos légumes. Il faut en excepter, cependant, l'ananas, l'orange (le citron était alors connu, mais l'orange ne le fut que dans le IVe siècle), la pomme de terre et le chou de mer. Très-peu de ces fruits sont originaires d'Italie : la figue y fut apportée de la Syrie ; le citron, de la Médie ; la pêche, de la Perse ; la grenade, d'Afrique ; l'abricot, de l'Épire ; les

pommes, les poires et les prunes, de l'Arménie, et les cerises, du royaume de Pont; les châtaignes, les noisettes, les sorbes, les fraises et les framboises, paraissent avoir été les seuls fruits que la nature y ait produits. On trouvait des groseilles dans les montagnes boisées du nord de l'Italie; mais ce fruit était peu connu dans les plaines de la Péninsule. La vigne et l'olivier étaient alors cultivés comme aujourd'hui, et formaient une des principales branches du commerce de ce pays; la vigne était mariée à l'ormeau et au peuplier, et, ce qui est remarquable, quelques plantations de ce genre, dont Pline fait mention, entr'autres celle de la vallée de la cascade de Marmora, près de Terni, existent encore.

Daines Barrington et Sir Joseph Banks ont pensé, d'après quelques épigrammes de Martial et quelques mots de Pline et de Columelle, sur les concombres, que les Romains connaissaient le luxe des serres chaudes et des *fruits forcés*. Le *lapis specularis* (pierre transparente) était façonné en châssis de cinq pieds de long qui pouvaient remplacer ceux de verre; par ce moyen, Tibère, qui aimait beaucoup les concombres, en obtint plusieurs fois dans une même année. Ils croissaient, dit Columelle, dans des corbeilles de fumier, couvertes de terre, et l'on avait soin de les exposer à l'air dans la belle saison et de les rentrer à la nuit; il est probable, ajoute M. Banks, qu'on avançait aussi les raisins et les pêches, par des moyens artificiels, tels que les serres chaudes ou le duvet; mais cette opinion nous paraît peu vraisemblable.

L'horticulture des Romains fut entièrement soumise aux observances superstitieuses dictées par le polythéisme. Varron exhorte son ami à adorer Vénus, comme protectrice des jardins, et à observer les jours lunaires; certaines choses, ajoute-t-il, doivent se faire pendant que la lune est dans son croissant; d'autres, telles que la moisson et la

coupe des taillis, pendant qu'elle est dans son déclin. « J'observe pieusement ces règles, dit Agrasius, non seulement pour tondre mes brebis, mais encore pour couper mes cheveux, car je deviendrais chauve, si je les coupais quand la lune n'est pas dans son déclin. »

Tous les auteurs romains qui ont traité de la culture des champs, prétendent que, au moyen de la greffe, l'on peut confondre indistinctement toutes les espèces, et que le rejeton participant toujours de la nature du tronc auquel on l'unit, ne porte plus que des fruits de l'espèce de ce dernier. Pline cite des exemples de ceps de vigne greffés sur des ormeaux et des châtaigniers; mais les expériences modernes nous ont convaincus qu'on ne doit pas ajouter foi à ces assertions, bien que Pline et d'autres écrivains assurent avoir été témoins oculaires des phénomènes qu'ils rapportent. En Italie, on montre des roses venues sur des myrtes, et des jasmins greffés sur des orangers. Evelyn dit en avoir vu, vers le milieu du siècle dernier, à Gênes et à Bruxelles. Mais pour peu qu'on ait de connaissances en physiologie végétale, on sait que la chose n'est pas possible; c'est un simple tour d'adresse qui consiste, par exemple, à se procurer une rose et une fleur d'orange, et à insérer la tige de la première dans la tige de la seconde. Plusieurs manières de pratiquer de pareilles déceptions sont signalées par feu M. Thouin, dans son ouvrage intitulé : *La Greffe Charlatan.*

Les seuls fruits naturels à l'Angleterre, sont la prune sauvage ou prunelle, la gadelle ou groseille, la ronce, la framboise, la fraise, la baie de bruyère noire, rouge et blanche, la cénelle, la noisette, le gland et le fruit du hêtre. Nos autres fruits nous ont été apportés par les Romains, qui introduisaient leur jardinage dans les pays dont ils faisaient la conquête, et par les ordres religieux, pendant le moyen âge. Quant à nos légumes, les seuls qui

soient indigènes, sont la carotte, le céleri, la betterave, l'asperge, le chou de mer et le champignon.

Jacques Ier protégea l'horticulture et embellit de jardins les palais de Théobald et de Greenwich. Maudelso, qui vit le premier de ces jardins, en 1640, dit qu'il le trouva entouré de hautes murailles et très riche en arbres fruitiers. Charles Ier appela près de lui le Hollandais Tradescant pour soigner un jardin potager ; il créa ensuite une place de botaniste royal qu'il donna à Parkinson, auteur de *Paradisus terrestris*, un des plus originaux de nos anciens ouvrages sur la culture des fruits et des fleurs. Les melons muscats furent alors cultivés, comme en France et en Italie, sur des couches inclinées et couvertes de paille, au lieu de cloches. Le chou-fleur et le céleri étaient rares à cette époque ; le broccoli n'avait pas encore paru ; les pommes de terre de Virginie (l'espèce la plus commune chez nous) étaient très-peu connues ; mais celles du Canada (nos artichauts de Jérusalem), étaient généralement répandues.

Charles II introduisit dans son royaume le jardinage français. Son jardinier, Rose, qui avait passé quelque tems en Hollande, alors la meilleure école d'horticulture, et qui avait aussi étudié à Paris sous La Quintinie, planta, dans les jardins d'Hamptoncourt et Malborough, des arbres à fruit nains, qui étaient si remarquables, que Loudon, son élève, dans son ouvrage intitulé *The Retired Gardener*, publié en 1667, défie toute l'Europe d'en montrer de pareils.

Lorsque La Quintinie vint en Angleterre, Charles II lui offrit une pension pour y résider en qualité de surintendant des jardins royaux ; mais il n'accepta pas cette offre et retourna auprès de son maître. La Quintinie fut le premier des jardiniers modernes qui unit la théorie à la pratique de son art ; il était d'abord destiné à l'Église, mais se sentant une vocation décidée pour le jardinage, il se livra exclusivement aux études qui s'y rapportent. Ce fut M. Tam-

bonneau qui lui confia d'abord la direction de ses jardins. Il fut appelé bientôt après à la direction de ceux du roi. Il mourut à Paris en 1701. Louis XIV parlait toujours de lui avec l'expression du regret, et il dit à sa veuve qu'il partageait toute sa douleur.

Evelyn traduisit l'ouvrage de La Quintinie, sur les orangers, ainsi que son *Parfait Jardinier;* il publia, en 1664, le *Kalendarium Hortense*, qui a depuis servi de modèle à une foule d'ouvrages de ce genre. Son dernier livre sur le jardinage, intitulé l'*Acetaria*, fut publié en 1669. Cet homme respectable, l'un des fondateurs de la Société royale, fut consulté par le gouvernement sur toutes les questions relatives aux plantations ou à l'agriculture. Lors de la disette de 1662, on invita la Société à propager la culture de la pomme de terre; mais Evelyn qui semble avoir ignoré à cette époque tout le prix de ce tubercule ou qui n'en entendait pas la culture, n'accueillit point cette proposition. Il encouragea cependant un grand nombre de publications utiles sur des objets d'économie rurale, et spécialement sur l'horticulture; entr'autres la traduction de l'*Essai sur les arbres fruitiers*, d'Arnaud d'Andilly, un des meilleurs ouvrages pratiques connus jusqu'à ce jour, et remarquable surtout comme le premier qui ait livré au ridicule le mode de tailler les arbres en formes de murs, d'animaux, etc.

Daines Barrington pense que les serres chaudes et les glacières furent introduites chez nous, pour la première fois, sous le règne de Charles II, parce qu'au dîner donné à Windsor, à l'occasion de l'avénement de ce prince, on servit des cerises, des fraises et des glaces à la crême.

Dans le dix-huitième siècle, le jardin botanique de Chelsea et son directeur Philippe Miller, acquirent quelque renom; une ère nouvelle s'ouvrit pour le jardinage, lors de la publication de son dictionnaire, et surtout depuis l'édition de

cet ouvrage dans laquelle il adopta le système de Linnée. Miller perfectionna la culture de la vigne et du figuier. Le broccoli italien et l'ananas ne furent connus en Angleterre que par lui. L'ananas fut d'abord cultivé par Sir Mathew Decker, à Richemond, dans des pots placés en serre; mais dans la suite on reconnut qu'il était mieux de les élever sous couche, comme en Hollande.

L'horticulture a fait d'étonnans progrès depuis le tems de Miller; l'usage des serres chaudes, généralement répandu de nos jours, lui a donné une physionomie toute nouvelle. On commença à voir des serres en Angleterre dans les premières années du dix-septième siècle; mais les galeries couvertes en vitrage et chauffées par des poëles, ne furent en usage que dans le dix-huitième. Les soins et l'adresse nécessaires pour faire mûrir les *fruits forcés*, devinrent de puissans motifs d'émulation pour les jardiniers qui, dès-lors, se disputèrent à qui fournirait annuellement les fruits les plus beaux et les plus précoces. Cette émulation, jointe à un goût général pour les connaissances botaniques, fit importer, en Angleterre, un grand nombre de plantes exotiques qui se répandirent peu à peu jusque dans les provinces les plus reculées. Les jardiniers se trouvèrent dans la nécessité d'étudier la nature de ces plantes, afin d'employer à leur culture les procédés les plus convenables. Ainsi s'établit une tendance générale vers le perfectionnement, et une connaissance mieux entendue des principes de l'horticulture, de 1760 à 1790. La culture de l'ananas et du raisin fut portée à Welbeck, dans le Nottinghamshire, à une très-haute perfection. Speeckley fit connaître quelques nouvelles espèces de ces deux fruits, et contribua beaucoup par ses écrits à en répandre la culture. Actuellement, chaque jardin clos de murs a sa vigne, sa serre à pêches, et plusieurs mêmes ont une étuve pour certains fruits exotiques.

Le jardinage a fait de grands progrès en Écosse, mais ces progrès ne datent que d'environ cinquante ans; car, en tout pays, les perfectionnemens dans les arts n'ont lieu qu'en raison de l'accroissement des richesses et de l'accumulation des capitaux. Jusqu'à ces derniers tems, l'Écosse s'est plus fait remarquer par l'excellence des jardiniers qu'elle envoyait chez les autres nations, que par ceux qu'elle employait à développer les ressources particulières de son sol.

En Irlande, l'horticulture est encore très-arriérée. Les premières améliorations de ce genre introduites dans cette île, sont dues aux soldats de Cromwell, et surtout à Walter Blythe, auteur du célèbre et ingénieux ouvrage *The Improver improved*. Depuis Cromwell jusqu'à l'établissement de la Société de Dublin, en 1749, l'horticulture y resta stationnaire; mais par suite des travaux de cette même Société, elle a fait depuis des progrès notables.

Après avoir tracé ce rapide historique de l'horticulture dans les trois royaumes, jusqu'à la naissance des deux sociétés dont nous venons de parler, essayons de la comparer à ce qu'elle est chez les autres nations.

L'art du jardinage est soumis, peut-être plus que tout autre, à l'influence des circonstances géographiques. Il est certain que la nature a réparti à chaque climat une variété déterminée des végétaux; mais ceux d'entr'eux qui sont les plus utiles à l'homme, comme les grains farineux, l'ont suivi dans tous les lieux où il a fixé son séjour. Certains climats paraissent plus propres à la culture des légumes, et d'autres à celle des fruits; cependant il n'en est aucun dans lequel les meilleures espèces des uns ou des autres ne puissent, à l'aide de l'art, arriver en plein air à un très-haut degré de perfection. Les plus beaux fruits sont originaires de la Syrie, de la Perse et des Indes; mais les légumes les plus succulens et les plus aromatiques naissent

dans les champs humides de la Hollande et de l'Angleterre. Si ce n'est dans le Milanais, aucun légume de qualité supportable ne croît en Italie. Le seul broccoli de Rome peut être comparé à celui d'Angleterre. Les poireaux, les carottes, les panais, les raves, y sont petits, amers et durs; le céleri y est filandreux; les haricots y sont secs et sans saveur. Les citrouilles, les melons et les tomattes, sont, parmi les productions de ce genre, à peu près les seules qui soient d'une bonne qualité dans le midi de l'Italie : toutefois les concombres de ce pays ne valent pas, à beaucoup près, ceux que nous cultivons sous couche.

En Lombardie, le climat est plus tempéré. Presque toutes les terres sont sillonnées par des cours d'eau; ce qui donne à l'air beaucoup de fraîcheur. Aussi, les légumes en général et les fruits, tels que la pêche, l'abricot, la pomme, la poire, la cerise, la prune, le raisin, la figue et l'olive, y sont-ils excellens. En certains endroits, les citronniers et les orangers demandent à être abrités pendant l'hiver; mais dans d'autres, comme à Gênes, ils peuvent rester en plein air, et les fruits y parviennent à une haute maturité. La Lombardie jouit donc d'un climat qui, quoique moins bon que celui de Rome et de Naples, pour les fruits, et, pour les racines et les légumes, que celui de la Hollande, peut cependant, à tout prendre, être considéré comme le plus favorable du continent aux deux branches de l'horticulture.

Selon le témoignage de M. Pouqueville et de M. Holland, la Turquie d'Europe n'a que de mauvais légumes, mais en revanche elle a d'excellens fruits.

Tous ceux qui ont voyagé en Espagne savent qu'à l'exception des légumes cultivés dans les ports par les négocians étrangers, il n'y a de bon en ce genre que les aulx, les oignons et les citrouilles; mais les fruits et surtout le raisin, la figue et l'orange y sont délicieux.

Dans le midi de la France, on cultive très-peu les ra-

cines et les herbes. La citrouille, le blé noir, le maïs, le navet et la pomme de terre, sont presque les seuls végétaux à l'usage du paysan. Dans les provinces du centre, le haricot est la plante par excellence ; cependant les marchés de Paris sont assez bien approvisionnés, particulièrement en salade, épinards, oseilles et petits pois; les asperges et les artichauts y sont d'un goût meilleur qu'en Italie. Le nord de la France est cité pour ses pommes et ses poires ; le midi pour ses raisins et ses figues, qui, avec la grenade, sont naturalisés en Languedoc. L'olivier prospère entre Nice, Marseille et Aix; l'oranger qu'on cultive en plein air, dans les îles d'Hyères, est d'un excellent produit; l'amande est très bonne aux environs de Lyon ; Montreuil, près Paris, est renommée pour ses pêches; Argenteuil, pour ses figues; Fontainebleau, pour ses raisins de table; Tours et Agen pour les cerises et les prunes. Les fruitières de Paris sont abondamment pourvues de ces fruits dans leur saison respective; mais aucun d'eux n'est cultivé en serre chaude, si ce n'est pour la famille royale et un très-petit nombre de familles opulentes. Il n'y a peut-être pas, dans toute la France, plus de trois ou quatre propriétaires qui s'occupent de la culture de l'ananas. On est généralement dans l'idée que l'air y est contraire à ce fruit. Le dernier duc d'Orléans voulant faire une épreuve en ce genre, se procura, par l'intermédiaire du comte d'Egremont, son ami, une étuve d'ananas pourvue de rejetons, de briques, de duvet, de pots remplis d'écorce d'arbres, et enfin il fit venir jusqu'au célèbre jardinier Blaikey; car rien n'avait été oublié; mais après plusieurs essais infructueux, tant dans les diverses habitations du prince, près de Paris, que dans une de ses propriétés à peu de distance de Montpellier, sur le bord de la mer, l'entreprise fut abandonnée. En résumé on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que la culture

des *fruits forcés* est à peu près inconnue dans cette partie de l'Europe.

Le climat de l'Allemagne convient mieux que celui de la France, aux herbes et aux racines, mais il est moins bon pour la culture des fruits. Les légumes d'Hambourg et les fruits de Vienne l'emportent sur ceux des autres villes du nord. Le raisin, la pomme et la poire, prospèrent sur la rive septentrionale du Rhin : ces deux derniers fruits seulement réussissent sur les bords de l'Elbe. Une des vignes les plus avancées dans le nord de l'Allemagne, fut plantée par le comte de Findlater, à son château près de Dresde, où il s'était condamné à un exil volontaire. Il est fort rare qu'en Allemagne le figuier réussisse en plein air. On cultive le mûrier pour ses feuilles, jusqu'à Francfort-sur-l'Oder; mais à Berlin et à Dresde, si on veut obtenir des mûres, il faut fixer l'arbre en espalier, sur des murailles bien exposées. On voit des abricots et des amandes entre Vienne et Presbourg; quant à la pêche, elle ne réussit en Allemagne qu'en espalier. Les premiers ananas y furent cultivés par le baron de Munchausen (qu'il ne faut pas confondre avec le fameux voyageur de ce nom), à Schwobber, près de Hamel, en Westphalie. Quelque tems après, le docteur Koltschmidt, de Breslaw, en envoya à la cour impériale dans un tems (c'était en 1702) où ils étaient à peine connus en Angleterre. Ce fruit est aujourd'hui répandu dans tout l'Empire. Le premier qui protégea l'horticulture en Allemagne fut Frédéric-le-Grand; il recueillait, à Postdam, une grande quantité d'ananas, de pêches et de raisins.

En Russie et en Pologne, le climat est également défavorable à la culture des légumes vivaces et à celle des arbres fruitiers; il est cependant plus fertile qu'on ne l'imagine généralement en racines et en farineux. On ne voit guère de

jardins, dans ces contrées, qu'aux environs de Moscou, de Pétersbourg, de Wilna et de Varsovie; ils appartiennent à la famille impériale ou à la haute noblesse, et ils sont en général tenus sous des vitrages. Les jardiniers sont presque tous allemands ou anglais; ils obtiennent une quantité prodigieuse d'ananas et de pastèques.

Le climat de la Suède est encore plus contraire au jardinage que celui de la Russie; mais la nation étant plus civilisée, les jardins y sont moins rares; la pomme de terre y abonde, mais on y voit peu de serres chaudes.

Le Danemarck est plus favorable à l'horticulture qu'on ne serait tenté de le croire d'après sa latitude. Les pâturages sont d'une plus grande fécondité dans le Holstein que dans bien des contrées du continent, et par l'aspect qu'offrent ses jardins, ce pays ressemble plus à l'Angleterre qu'aucun autre de l'Europe. Peu de fruits y croissent en plein air; mais les légumes y arrivent à un très-haut point de perfection, et la pomme, la poire, la cerise, et même, en certains endroits, l'abricot et la pêche y mûrissent en espalier; la floraison de ces arbres est, il est vrai, fort tardive, et ils ont besoin d'être protégés par des vitrages.

Il ne nous reste à parler que de la Hollande et de la Flandre; pays où les jardins d'agrément et potager sont cultivés depuis long-tems avec le plus grand succès. On n'a jamais expliqué ce fait d'une manière bien satisfaisante. Harte conjecture que la nécessité de tirer parti d'un sol stérile, jointe à la liberté qui résultait de l'éloignement de la cour, durent contribuer à cette amélioration générale du territoire. Tout ce que nous savons par les historiens des Pays-Bas, et notamment par Gessner, c'est que le goût des plantes était généralement répandu chez les Hollandais, même avant le tems des croisades. Lobel, dans la préface de son *Histoire des plantes* (1576), nous

apprend que déjà, sous les ducs de Bourgogne, ils importaient des plantes du Levant et des deux Indes; qu'ils cultivaient les fruits et les fleurs exotiques mieux qu'aucun autre peuple, et que, jusqu'au XVIe siècle, époque où, par suite des guerres civiles, leurs jardins furent tous abandonnés ou détruits, ils possédaient à eux seuls plus de plantes rares que n'en possédait tout le reste de l'Europe.

Le climat humide de la Hollande est singulièrement favorable aux légumes de toute espèce. Les melons y acquièrent une plus forte dimension qu'aux environs même de Londres; car les *rock-melons* hollandais, envoyés annuellement au marché de Covent-Garden, l'emportent sur les nôtres en volume et en poids, bien qu'ils soient inférieurs en qualité. Leurs ananas, qui nous arrivent aussi, peuvent se comparer aux nôtres. Amsterdam possède des pêches d'une très-belle espèce; mais elles sont moins bonnes que celles de Montreuil, et son raisin ne vaut pas celui de Fontainebleau. Malgré la longueur des hivers, les serres haudes fournissent des raisins mûrs en mars et avril.

Le climat et le sol de l'Angleterre, nous pouvons le dire sans préjugé national, sont généralement plus favorables à l'horticulture que ceux de tout autre pays. En admettant que, pour les herbes et les racines, pour les fleurs bulbeuses et pour quelques fruits, l'Angleterre le cède à la Hollande, il n'en est pas moins vrai que, pour l'éclat de la verdure, pour la finesse des gazons, pour la variété et l'aspect pittoresque des sites, elle est le premier pays de l'Europe. La France et l'Italie ont sans doute de meilleurs fruits qu'elle, mais ces pays n'ont pas ses légumes et ses gazons. Charles II, entendant un jour rabaisser notre climat, dit que c'était cependant celui où il pouvait, avec le moins d'inconvénient, se promener en plein air le plus de jours dans l'année, et le plus d'heures dans le jour. « Il y a, dit Sir William Temple, outre la dou-

ceur du climat, deux choses qui contribuent sensiblement à l'agrément de nos jardins : c'est le sable de nos allées et la verdure presqu'éternelle de nos gazons. Le premier de ces avantages est inconnu partout ailleurs. Quant au gazon, on n'en trouve de pareil ni en France, ni en Hollande. Le sol de ce dernier pays n'est pas favorable à sa finesse, et la chaleur qu'il fait généralement dans l'autre, s'oppose à sa fraîcheur.

Les produits du jardinage en Angleterre surpassent incontestablement ceux des autres nations, en variété, en qualité et en quantité. Sans parler des innombrables jardins des particuliers où les fruits les plus estimés, tels que l'ananas, le raisin, la pêche, le melon, arrivent à une perfection aussi grande que dans les pays dont ils sont originaires, que de fruits envoyés au marché de Covent-Garden et aux marchands fruitiers de Londres! On y trouve, en toute saison, une quantité prodigieuse d'ananas; quantité plus forte même que celle qui se recueille à la Jamaïque ou à Calcuta. On y vend en janvier et février, des asperges, des pommes de terre, des choux de mer, des champignons et des concombres; en mars on y voit des cerises et des haricots, et une foule d'autres végétaux; en avril, des melons, des raisins, des pêches et des petits pois; en mai, tous les *fruits forcés* en grande abondance; en juin, juillet et dans les mois suivans jusqu'en novembre, une variété étonnante de fruits d'été; en octobre, des raisins, des figues, des melons, plusieurs espèces de pêches; en novembre et décembre, des raisins, des melons d'hiver, des noix, des poires, des pommes, des prunes, et comme nous l'avons déjà dit, des ananas en tout tems. Il en est de même pour les légumes; en un mot, on ne saurait se faire une idée de la variété et de la quantité des végétaux qui sont apportés dans nos marchés pendant tout le cours de l'année.

Les fleurs que l'on cultive dans les serres chaudes, la rose, la mignonette, ainsi que les autres fleurs de parterre, et les arbustes, y viennent en abondance et y sont cultivés dans toutes leurs varéités. Quant aux herbes médicinales et propres à la distillation, on peut en trouver plus de cinq cents espèces chez les herboristes.

Non-seulement tous ces produits végétaux sont naturalisés chez nous, mais ils s'y trouvent en si grand nombre, que les consommateurs se les procurent à des prix fort modiques, tellement qu'un négociant aisé peut, s'il le veut, avoir sur sa table des fruits, et dans son salon des fleurs, qui ne le cèdent pas à ce que possèdent en ce genre nos plus grands propriétaires, et que plusieurs souverains en Europe voudraient vainement se procurer. Tels sont les effets des influences combinées de notre climat, de notre industrie et de notre richesse (1).

Malgré ces beaux résultats de l'horticulture britannique, elle laisse encore un vaste champ ouvert aux améliorations. Les mêmes produits pourraient dans beaucoup de cas s'obtenir par des moyens plus simples et moins dispendieux, et quelques-uns de nos légumes seraient susceptibles d'être améliorés, sous le rapport du goût, de la reproduction, de la précocité, de la grosseur ou de la force. Il nous manque, d'ailleurs, un grand nombre d'espèces qu'on cultive dans les pays chauds.

Mais ce qui nous reste principalement à faire, c'est de propager, dans les classes inférieures, le goût et la connaissance de l'horticulture. Peu de nos fermiers savent cultiver un jardin. Les arbustes stériles des haies pour-

(1) Note du Tr. Le fruit servi aux banquets somptueux donnés à Paris par le duc de Northumberland, à l'époque du sacre de S. M. Charles X, venait d'Angleterre; il avait été exclusivement recueilli dans ses serres, et il a fait l'admiration de ses convives, plus encore que le luxe de sa vaisselle, et la magnificence de sa livrée.

raient être avantageusement remplacés par des poiriers ou des pommiers. Les haies elles-mêmes, comme cela se pratique dans quelques parties du Ceyderdale, pourraient l'être par des rangées de pruniers de Damas, dont le fruit indigène mûrit en toute saison, et peut utilement s'employer dans la fabrication du vin ou des confitures. On ne saurait dire quel degré d'aisance et de bonheur, d'attachement pour ses foyers, sa famille et sa patrie, d'adoucissement dans ses formes et dans ses mœurs, résulteraient pour le peuple des campagnes, du seul embellissement de ses chaumières et de ses jardins. Les voyageurs observent généralement, et avec raison, que l'on peut juger de la condition du laboureur par la seule inspection de son jardin; en effet, il n'y a guère de moyen par lequel le cultivateur puisse se procurer plus de bien-être, à moins de frais, et avec plus de chances de succès, tant pour lui-même que pour sa patrie, qu'en rendant son habitation plus commode et plus agréable, par l'accessoire d'un petit jardin; quelques journées employées à sa culture lui donneront des arbres fruitiers, des semences et des plants d'un grand nombre de végétaux utiles.

A ces avantages, on pourrait ajouter des prix destinés à récompenser les cultivateurs qui se seraient distingués par les meilleurs procédés : les sociétés d'horticulture sont à même de faire beaucoup à cet égard, et nous appelons leur attention sur un objet si utile et si patriotique.

Il nous reste peu d'espace pour parler des jardins de pur agrément, dans lesquels il y a encore beaucoup à faire, soit en simplifiant les modes de culture, soit en naturalisant les espèces exotiques, ou encore en améliorant celles qui sont indigènes et communes. Le goût de ces sortes de jardins a fait des progrès étonnans dans la seconde moitié du dernier siècle. Le nombre des plantes étrangères introduites dans ce pays, paraît s'élever à 11,970.

A toutes les observations que nous venons de faire sur le jardinage, on peut ajouter que cet art est exercé, chez nous, d'une manière beaucoup trop empirique. La physiologie végétale n'a commencé à être comprise dans notre pays que depuis les expériences et les savantes dissertations de M. Knight; encore cette science ne se lie-t-elle pas assez intimement à l'art du jardinage. Les Anglais se sont toujours plus distingués par leurs talens pratiques, que par leurs connaissances en théorie. Ce que fait un Français ou un Allemand par son habileté acquise, un Anglais l'exécute naturellement, et, en quelque sorte, d'inspiration. Accoutumé à l'abondance, et à se procurer toutes choses à prix d'argent, il sent peu le besoin de la science; il cherche ses moyens dans sa bourse plutôt que dans sa tête, et pour atteindre un but, il va toujours en avant sans regarder à la dépense. Ainsi le jardinage anglais est en rapport avec le caractère national. On peut remédier à cet inconvénient en faisant faire de meilleures études à nos jardiniers, et en les accoutumant à observer, à réfléchir, et à généraliser.

Disons maintenant un mot des moyens employés par les sociétés d'horticulture, pour l'encouragement de cet art.

La Société de Londres doit, en quelque sorte, son origine à M. Knight, son président actuel. Elle fut formée en 1805 et reconnue légalement en 1809. La Société tient des réunions et des procès-verbaux depuis l'époque de sa formation. Il a déjà paru plusieurs volumes de ses travaux. En 1817, la Société acquit un jardin, que dans ce moment même elle s'occupe d'étendre considérablement. Elle a des membres correspondans dans toutes les parties du globe, et, à la faveur de ceux-ci, elle s'est déjà procuré un grand nombre de graines et de plantes. Elle a envoyé un jardinier dans l'Inde et un autre en Chine, pour y choisir et faire parvenir à Londres de jeunes plants des plus beaux

arbres fruitiers de l'Orient. La Société distribue des médailles d'or et d'argent aux simples amateurs comme aux jardiniers de profession; il faut observer que ceux-ci sont admis comme membres à des conditions moins onéreuses que les amateurs; ainsi la Société se compose de trois quarts d'amateurs et d'un quart de jardiniers-praticiens.

La Société Calédonienne était, dans l'origine, une réunion de fleuristes qui a commencé à s'assembler à Édinbourg, en 1803. Elle a agrandi ses vues en 1809. Son but est le même aujourd'hui que celui de la Société de Londres, sauf quelques branches d'économie domestique dont cette dernière ne s'occupe pas, telles que l'éducation des abeilles et la fabrication des vins anglais. Elle a déjà publié trois volumes in-8° de mémoires. Le dernier a paru en 1809. Ses membres sont classés comme ceux de la Société de Londres. Elle possède un jardin expérimental, et distribue des médailles d'or et d'argent. Les trois quarts de ses membres sont des jardiniers de profession.

Les médailles distribuées par la Société royale de Londres, on été jusqu'ici décernées plutôt à des patrons du jardinage qu'à des jardiniers mêmes. Quelques-unes n'ont été que des dons de pure faveur, comme la médaille d'or accordée à MM. Hanrolt et Metcalf, pour avoir rédigé les statuts et le règlement de la Société. D'autres ont été données par galanterie, comme celle décernée à miss Coke, qui en a obtenu une pour avoir pris sous sa protection un plant de melons provenus en plein air, et avoir fait hommage d'un de ces fruits à la Société. Il serait difficile de dire les motifs qui en ont fait décerner quelques autres.

Les médailles et les prix de la Société Calédonienne ont été au contraire presqu'entièrement distribués à des jardiniers. Il nous paraît qu'elle a fait preuve de discernement dans ses choix. En général, ce ne sont pas des mémoires qu'elle demande sur des questions théoriques, mais

des expériences qu'elle engage à faire, et dont les résultats doivent être connus à une époque déterminée. Non-seulement les membres de la Société, mais les étrangers sont également admis à concourir. Il en résulte une si vive émulation, et, à l'époque de l'exposition, un si grand nombre de beaux produits, que pour récompenser le mérite, la Société est souvent obligée d'accorder un second et un troisième prix pour le même objet. Une chose qui a droit à des éloges particuliers, c'est que la Société donne des prix pour les jardins entretenus avec ordre et propreté, lors même qu'ils n'offrent, d'ailleurs, rien de remarquable. Nous regardons cet usage comme très-judicieux; il doit contribuer à former une bonne école de jardiniers, et à maintenir l'Écosse au rang qu'elle occupe parmi les pays agricoles.

Nous ne demanderons plus au lecteur qu'un dernier moment pour examiner brièvement laquelle de ces deux Sociétés a pris la meilleure route pour parvenir à son but, savoir, le perfectionnement de l'horticulture. Tout le monde sait que l'effet ordinaire des sociétés de ce genre est d'exciter, dans les classes opulentes, un désir général d'en faire partie. Elles procurent ainsi des patrons puissans et nécessaires aux individus qui exercent les arts. En considérant la question sous ce point de vue, nous pensons que les deux sociétés ont été également sages, quoique agissant par des principes différens, et que chacune d'elles a suivi la marche qui convenait le mieux à la localité où elle se trouvait. On a reproché aux belles publications de la Société de Londres, un trop grand luxe typographique, d'où est résulté un prix beaucoup trop élevé pour que les connaissances qu'elles renferment soient à la portée des jardiniers et des cultivateurs. Toutefois, chez une nation libre et éclairée, ce qui est véritablement utile se répand bientôt dans toutes les classes. Les mémoires de cette So-

ciété ne sont d'ailleurs qu'une faible partie des services qu'elle rend au public.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas par leurs publications que l'une où l'autre des deux Sociétés peut opérer le plus grand bien, mais plutôt en donnant de l'éclat et de la vogue à l'objet de leurs études, et en multipliant, par l'influence de leurs réunions et de leurs prix, les jouissances que l'horticulture peut offrir aux classes opulentes. C'est par ce moyen que les jardiniers habiles seront plus appréciés et mieux rétribués, et comme une augmentation de bien-être pour une portion de la Société entraîne toujours une amélioration dans le sort des autres, il s'ensuit que de meilleurs légumes et de meilleurs fruits ne tarderont pas à être consommés dans les dernières classes du peuple; ce qui est aujourd'hui un luxe deviendra seulement une aisance; ce qui sera aisance deviendra bientôt une chose de nécessité; et c'est ainsi que le mouvement particulier imprimé par ces Sociétés, contribuera à la prospérité générale de tous. (*Quarterly Review.*)

COUP D'OEIL

SUR LA RUSSIE ET SUR SA LITTÉRATURE.

La Russie, il y a un peu plus d'un siècle, n'excitait ni intérêt, ni craintes, ni jalousie. On savait seulement que ce pays éloigné était habité par des barbares; mais on n'avait sur lui que des notions vagues et incertaines, puisées dans les récits de quelques voyageurs aventureux. A cette époque, la Moscovie était autant hors du cercle de la politique européenne, que l'est aujourd'hui la Tartarie

ou le Japon. Si parfois ses ambassadeurs et ses boyards pénétraient jusque dans les contrées méridionales de l'Europe, on regardait ces hommes, dont il était impossible de prononcer les effroyables noms, comme des espèces de monstres sauvages, sortis de régions lointaines et incultes avec lesquelles nos seuls rapports consistaient dans un commerce d'échange; nous bornant à recevoir les produits bruts de leur sol et leur envoyant en retour ceux de nos arts et de notre civilisation, qu'une noblesse puissante faisait servir à sa grossière magnificence. Quelqu'un qui eût prédit, il y a un siècle, la prépondérance de la puissance moscovite, se serait moins aventuré peut-être que celui qui, de nos jours, annoncerait aux Lapons, ou aux Esquimaux, la domination du monde dans l'espace de cent ans. En effet, envahis par chaque conquérant, humiliés par les Scandinaves, tenus dans une longue sujétion par les Tartares, vaincus en dernier lieu par les Polonais, les Russes, avant le règne de Pierre Ier, loin de songer à attaquer les autres, semblaient alors ne posséder aucun principe de force ni de courage, et être incapables de résister à la plus légère agression. C'eût été, de la part d'un czar, une prétention inouie, que d'aspirer à la main d'une princesse anglaise; car, qu'était-ce pour nous que *la Moscovie*, sinon une contrée lointaine, stérile, glacée, asile de l'ignorance et de la barbarie?

Les choses ont bien changé. La Russie, quoique se trouvant encore en arrière, sur le chemin de la civilisation, n'a pas craint d'aspirer à la dictature des autres états européens, et elle l'a obtenue. Elle pèse sur eux de tout son poids, disposant à son gré des royaumes, et réglant les destinées des nations, depuis la ville septentrionale de Tornéo jusqu'aux rives desséchées du Mançanarès. Elle s'efforce, à la vérité, de persuader aux membres de la Sainte-

Alliance qu'ils possèdent une influence égale à la sienne; mais, par le fait, elle les tient sous sa dépendance. Dans la grande lutte qui s'est élevée entre les idées nouvelles et les intérêts anciens, le gouvernement russe, représentant de ces derniers, s'en est constitué le champion. Nous sommes forcés de convenir que les maîtres de cette nation ont agi avec habileté, s'ils ont eu pour but unique de conserver et d'étendre le pouvoir gigantesque dont ils sont investis. En effet, s'ils favorisaient activement le développement intellectuel des peuples de la Russie, ce pouvoir ne tarderait pas à être ébranlé, ou du moins contenu dans des limites plus étroites; mais aujourd'hui, comme il n'existe chez eux aucune opinion publique qui mette obstacle à l'exercice de leur autorité, ils ont pu l'étendre au dehors, et c'est ainsi que nous les avons vus, employant tour-à-tour la ruse ou la force ouverte, ajouter à leur vaste territoire de nombreuses provinces et des royaumes tout entiers.

Qu'on jette les yeux sur la carte de cet hémisphère oriental, et qu'on observe les progrès lents, mais sûrs, mais invariables de la puissance russe. On la verra profiter de toutes les vicissitudes des états et des empires, pour s'emparer ensuite de leurs dépouilles. Elle ne s'est point agrandie ainsi que l'a fait l'Angleterre, en s'appropriant çà et là, et comme par hasard, des territoires détachés les uns des autres, éloignés de la mère-patrie, et dont l'entretien exige le plus souvent une dépense dix fois supérieure à leur valeur. La Russie a marché en étendant peu à peu son influence, en consolidant ses forces, élargissant ses frontières et assurant ses postes avancés par de nouvelles possessions. Aujourd'hui, semblable à une pyramide renversée, elle penche sur l'Europe et sur l'Asie, qu'à chaque instant elle menace d'écraser. C'est elle qui, dans

le malheureux partage de la Pologne, a enlevé la meilleure part; la Courlande et la Livonie lui ont donné tout le littoral oriental de la Baltique; au nord-ouest, elle a ajouté la Finlande à ses domaines, tandis que, vers le midi, elle s'emparait de presque tout le pays qui borde les côtes septentrionales du Pont-Euxin. La Géorgie lui appartient; les cent tribus du Caucase sont venues déposer leur liberté à ses pieds. Son influence agit sans aucun contrôle à la cour de Téhéran, et s'est fait sentir dans les conseils de la Grèce. Ce n'est pas tout : les Russes ont traversé l'Océan Pacifique; ils ont été planter leur pavillon sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. Il ne faut pas oublier que le système de ce gouvernement, à l'égard des provinces conquises, est de les traiter avec la plus grande douceur. Les Polonais ont obtenu une constitution qui flatte leur orgueil national. Les Finlandais ont reçu, du souverain lui-même, des témoignages non équivoques de bonté et de condescendance (1). De riches présens et des promesses plus brillantes encore ont consolé les princes géorgiens et

(1) Nous avons été témoins à ce sujet d'un fait assez curieux. Les Finlandais étaient profondément irrités de la cession de leur pays à la Russie. L'empereur Alexandre résolut de les aller visiter; mais il fut reçu par eux avec la plus grande froideur. Un jour, qu'accompagné de sa suite, il traversait un lac dans l'intérieur du pays, il remarqua qu'un des rameurs portait une décoration attachée à sa boutonnière. « Où as-tu gagné cela, mon ami? » lui dit l'empereur. Le paysan garda le silence. Mais un de ses compagnons prit la parole pour lui, et dit, qu'ayant été au service de Napoléon, il avait remporté cette distinction sur le champ de bataille; que depuis lors, il était en grande vénération parmi ses compatriotes qui ne l'appelaient plus que le Roi des Finois. « Prenez cette rame, dit l'empereur en se tournant vers un de ses aides-de-camp, et conduisez à terre le Roi des Finois. » Ces simples paroles valurent à l'empereur Alexandre une popularité qu'il aurait vainement tenté d'acheter au prix de plusieurs millions.

circassiens de la perte de leur indépendance. Quant aux Grecs, la Russie s'est offerte à eux comme leur protectrice naturelle, contre les persécutions des Musulmans. Enfin, de quelque côté que la mine éclate, les traînées sont disposées de manière à ce que l'explosion lui devienne profitable.

Il existe une autre considération non moins effrayante. Cet empire est inaccessible chez lui, inattaquable du dehors. Adossé à des montagnes, baigné par plusieurs mers, il a, dans les glaces, les neiges et tous le fléaux terribles que l'hiver traîne à sa suite, des remparts qu'aucune force humaine ne peut renverser. Ainsi que l'a fort bien dit M. de Pradt, « la Russie possède devant elle un territoire qui protège le sien, tandis que l'occupation de la Pologne lui donne accès dans le cœur de l'Europe; elle peut, quand elle le voudra, transporter ses arsenaux aux frontières de l'Allemagne, et faire de la Vistule sa limite. » La Russie n'a rien à redouter de ses voisins. Bernadotte ne jouit pas des priviléges de la légitimité; il craindrait d'offenser le monarque qui tient dans ses mains le jeune prétendant, héritier du roi Gustave; et s'il l'osait, ce serait en vain. La Finlande et l'archipel des îles d'Aland, anciens remparts de la Suède, ne défendent plus ce royaume. La Prusse et l'Autriche ne peuvent ni se détacher de la Russie, ni l'arrêter dans ses projets; elle a, pour ainsi dire, ses postes militaires au centre des états de la première; et la seconde n'a ni forces, ni barrières capables d'opposer une résistance efficace à la marche de ses troupes. L'empire ottoman est renversé sur la poussière. Reste à savoir maintenant si la Grèce, sous la protection et avec l'alliance de la Grande-Bretagne, jouissant d'un bon gouvernement populaire, pourra devenir un obstacle aux progrès toujours croissans du géant du Nord.

L'armée russe, qu'on dit s'élever à un million d'hom-

mes (1), était, pour les finances de l'empire, un trop lourd fardeau. On imagina, pour le soulager, un plan de colonisation militaire, qui consiste à enregistrer les paysans appartenant aux domaines de la couronne, et à les discipliner au service actif. On obtiendra, par ce moyen, une armée formidable, sans trop de charges pour l'état. Dans un pays plus civilisé que ne l'est la Russie, le projet d'armer la population n'eût pas été sans péril pour le pouvoir absolu; mais les hommes d'état qui l'ont conçu connaissent trop bien le terrain sur lequel ils agissent, pour qu'ils aient à craindre aucuns résultats dangereux. Ils ont prévu que les colons, moitié soldats, moitié citoyens, ayant tout à perdre et rien à gagner dans un changement qu'ils susciteraient, reconnaîtraient eux-mêmes que, dans tout autre système du gouvernement, la force qui réside dans leurs mains leur serait enlevée; et après tout, malgré les rêveries des poètes et des philosophes, il n'y a rien de plus puissant en ce monde que le fer et l'or.

(1) NOTE DU TR. Des rapports officiels la portent à 950,000; mais il y a presque une exagération d'un tiers, dans cette évaluation. Nous croyons que l'état suivant se rapproche davantage de la situation effective.

		Quartiers-généraux.	Hommes.
1re Armée,	génl Saken	Mohilow	320,000
2me Amée,	» Wittgenstein	le Pruth	100,000
Garde Impériale,	» Ouvarow	Pétersbourg	80,000
Armée de Géorgie,	» Yermolow	Tiflis	60,000
Armée de Lithuanie,		Wilna	80,000
Armée de Pologne,		Varsovie	30,000
Kosaques réguliers,			7,000
			677,500

Ce calcul a été fait d'après une réduction opérée, il y a quelques mois, d'environ 30,000 hommes qui furent tous incorporés dans les colonies militaires.

Les colonies militaires sont déjà répandues sur les trois gouvernemens de Novogorod, de Cherson et de Charkow; et plus de 50,000 soldats se trouvent aujourd'hui disciplinés, sans que l'Europe en ait, pour ainsi dire, eu connaissance. Leur nombre s'accroît rapidement, et chaque jour de nouveaux villages sont enrôlés. L'organisation de ces colonies est fort simple. Les villages qui dépendent de la couronne sont enregistrés et soumis à la discipline de chefs militaires. Tous les paysans sont dressés au maniement des armes; mais, en même tems, ils sont tenus de fournir à leur entretien et à celui de leurs familles, par leur travail, sous l'inspection du chef de la colonie auquel une certaine étendue de terrain a été concédée pour l'usage des colons. En outre des troupes régulières effectives, on a créé un grand corps de réserve dans lequel on prend les recrues destinées à remplir les cadres. Cette éducation commence dès l'âge le plus tendre et se divise en trois époques pour la génération nouvelle. Jusqu'à huit ans, les enfans sont confiés aux soins et à la surveillance de leurs parens; à cet âge, ils passent dans des écoles militaires, où ils sont astreints à une foule de devoirs, et soumis à la discipline la plus rigoureuse. Ce n'est qu'à treize ans qu'ils obtiennent la distinction de *cantonnier*, et qu'on leur apprend à la fois la double profession de laboureur et de soldat. A dix-sept ans, ils font enfin partie de la colonie. Il existe, pour ces établissemens, un code de lois spéciales. Le commandant en chef de la cavalerie, qui compose à peu près la moitié du nombre total des troupes coloniales, est le chef suprême; mais chaque colonie a son tribunal particulier, dont l'officier le plus élevé en grade est le président, et dans lequel les autres officiers siégent selon leur rang. Nulle femme de ces colonies ne peut se marier qu'avec un individu enrôlé.

Tel est le système que vient d'adopter la Russie pour se

créer peu à peu, sans efforts et sans dépenses, une force militaire redoutable. Une fois mise en mouvement, cette machine se consolidera et se développera de plus en plus, et il est impossible de prévoir ce qu'on pourrait lui opposer, si un jour elle devenait un instrument d'agression. Cependant, quoique le gouvernement russe ne coure aucun risque aujourd'hui à mettre entre les mains de ses serfs des moyens de conquérir leur liberté, nous croyons que c'est une expérience hasardeuse pour l'avenir, et qui, d'une manière ou de l'autre, amènera de grands changemens. Ces bandes armées, ayant à présent une part dans la propriété du sol de leur patrie, s'y attacheront davantage à mesure qu'elles s'accroîtront, et elles entraveront de plus en plus l'action du gouvernement. Si on les laisse occuper et cultiver paisiblement le même sol, elles y resteront enchaînées par les liens si puissans de la société et de la famille; ainsi l'établissement aura été manqué. Si, au contraire, un esprit d'activité et d'inquiétude se répand parmi elles, il sera mille fois plus difficile de s'assurer de leur docilité. Qu'une révolution de palais, qu'une émeute se manifeste; alors, quelle confiance pourra-t-on avoir en elles? Il nous semble voir la glace qui, pendant les longs hivers de ces contrées, s'introduit et s'amoncèle dans les cavités extérieures des édifices; le dégel arrive, la masse glacée s'écroule, ébranle le bâtiment, et quelquefois l'entraîne dans sa chute (1).

(1) Note du Tr. L'établissement des colonies militaires en Russie, conception gigantesque comme l'empire auquel elle est appropriée, est présenté ici en peu de lignes et d'une manière beaucoup trop vague. Nous pensons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré d'entrer à ce sujet dans quelques détails indispensables pour avoir une idée précise d'une institution qui, lorsqu'elle aura atteint tous ses développemens, fournira à la Russie, selon les calculs les moins exagérés, 1,500,000 combattans, et selon l'évaluation de M. le comte Ozarowsky,

Quand on considère sur le papier les détails de la force militaire de la Russie, il est impossible de ne pas s'effrayer et de

6,000,000, d'ici à trente ans, si le plan de colonisation reçoit son exécution complète. Pour suppléer aux renseignemens qui manquent dans l'article que nous traduisons, nous aurons recours au *Voyage du docteur Robert Lyall*, publié à Londres en 1824.

« Un ukase, dit cet écrivain qui a fait un séjour de plusieurs années en Russie, désigne les villages impériaux destinés à devenir colonies militaires. Dans les villages ainsi désignés, tous habités par les paysans esclaves de la couronne, et par conséquent à la disposition de l'empereur, on porte sur des registres le nom, l'âge, la propriété et la famille de chaque chef de maison. Ceux qui ont plus de cinquante ans sont choisis pour composer ce qu'on appelle les *maîtres* ou *chefs colons*. S'il n'y a pas assez d'hommes de cet âge pour former le nombre requis, on prend ceux dont l'âge en est le plus rapproché. A la place de leurs cabanes, on leur construit des maisons alignées en rues. Les chaumières sont toutes pareilles, et séparées l'une de l'autre par une cour. Chaque maître colon reçoit en partage quinze dessetines (la dessetine équivaut à 109,26 ares) à la charge d'entretenir un soldat, sa famille, s'il en a une, et son cheval, si c'est un corps de cavalerie qui est établi dans le village. En échange, le soldat doit l'aider dans la culture de son terrain et dans les autres travaux de la campagne, quand il n'est point occupé à son service militaire; bien entendu qu'on ne doit exercer que rarement les troupes des colonies aux époques des semailles et de la moisson, afin de les laisser vaquer aux travaux de l'agriculture. Mais à présent que les soldats cultivateurs font partie de l'armée régulière, au moins pour la plupart, les maîtres colons n'en peuvent guère attendre qu'une médiocre assistance. Lorsqu'une nouvelle génération, accoutumée à la fois, dès l'enfance, au double exercice de l'agriculture et des armes, les aura remplacés, peut-être la fusion d'élémens si divers s'opérera-t-elle plus facilement.

» Il dépend de l'officier qui préside à l'établissement de la colonie de désigner le soldat qu'il attache au maître colon, et d'en placer un avec sa famille auprès de chacun de ceux qui n'ont pas d'enfans. Le colon en chef devient soldat lui-même, en tant qu'il est revêtu de l'uniforme et qu'il est obligé d'apprendre à marcher au pas, à manier le sabre et à saluer les officiers. Il peut choisir un fils, un parent, un ami, pour l'aider à exploiter sa ferme. Celui qu'il a choisi est désigné

ne pas s'exagérer ses ressources. Mais, en réalité, cet empire n'a jamais été en état de réunir, sur un même point, des

par le nom d'adjoint, et, à la mort du maître colon, il lui succède, toutefois avec l'agrément du colonel du régiment.

» Si le maître colon a plusieurs fils, le plus âgé devient son *adjoint*, le second prend les fonctions et la qualification de *réserve*, et on lui donne pour demeure une maison adjacente : le troisième peut être *soldat cultivateur* : les autres sont classés comme *cantonniers* et élevés ainsi que nous l'expliquons ci-après.

» Le soldat que l'on constitue membre de la famille du colon en chef, qui prend place à sa table et qui l'aide dans ses travaux, est désigné sous la dénomination de *soldat cultivateur*. Ces soldats cultivateurs forment la force effective des nouvelles colonies, et formeront peu à peu celle de l'empire. Dans le gouvernement de Novogorod, on ne leur fait faire, dit-on, que les exercices de l'infanterie ; mais dans les trois gouvernemens du midi de la Russie, on les instruit à la fois aux exercices de l'infanterie et de la cavalerie. Ces exercices sont à la discrétion de leurs officiers ; et comme les soldats n'ont, pour coopérer aux travaux de la ferme, que le tems qui n'est pas employé au service militaire, il est aisé de voir que l'assistance que peut attendre d'eux le colon en chef dépend presque toujours, et en tout tems, de la volonté de l'officier commandant ; car, si celui-ci tient à la sévérité de la discipline, surtout dans la belle saison, le colon en chef ne tirera que peu de secours du soldat qu'il a cependant à sa charge, avec son cheval, pendant toute l'année. Trois jours d'exercice par semaine passent pour un service modéré, sans compter les gardes que chaque soldat doit monter régulièrement à son tour. En outre, tous les villages militaires sont tenus d'envoyer, à tour de rôle, un détachement au quartier-général du régiment pour y faire le service.

» Le soldat cultivateur est soumis au double service de soldat et de laboureur pendant vingt-cinq ans, à dater de son inscription sur le registre, s'il est Russe, et pendant vingt ans s'il est Polonais, après quoi il est libre de quitter le service : s'il y reste, il est classé parmi les vétérans et envoyé en garnison. Sa place est remplie par le *réserve* dont je vais parler.

» Tout près de la maison du colon en chef, on en construit une exactement semblable, qui est occupée par le *réserve*, que l'on peut regarder comme un second *soldat cultivateur* ; c'est le colonel du régiment colonial qui le choisit parmi les paysans. Ce réserve est d'ordi-

forces proportionnées à sa population ou à la valeur nominale de son armée. Des trésors immenses sont nécessaires pour rassembler et mettre en mouvement de si grandes

naire un fils ou un parent du colon en chef. On lui enseigne tous les devoirs du soldat qu'il est destiné à remplacer. Si le soldat cultivateur est tué dans le combat, meurt naturellement ou quitte le service après avoir fait son tems, sa place est occupée par le réserve qui, à son tour, est remplacé par un cantonnier, celui-ci par un enfant de troupe, etc. Le réserve doit également coopérer à la culture des quinze dessetines de terre et aux autres travaux du ménage : il est tailleur, cordonnier, etc.

» Le colon en chef, le soldat agriculteur et le réserve peuvent choisir la femme qui leur plaît, et on encourage ces mariages ; mais les femmes, une fois entrées dans l'enceinte des colonies militaires, ne peuvent plus se marier ailleurs.

» Les fils du colon en chef, du soldat cultivateur, du réserve, de l'âge de 13 à 17 ans, sont désignés sous le nom de *cantonniers*. On les exerce comme soldats, en les réunissant dans le village où est le colonel, et qui sert de quartier au régiment. Ils continuent aussi par intervalles de suivre les écoles pour achever leur éducation. Les garçons de 8 à 13 ans, vont à l'école ou demeurent avec leurs parens, et, de deux jours l'un, sont instruits au service militaire. Comme les cantonniers, ils portent l'uniforme et sont regardés comme soldats. Les garçons au-dessous de 8 ans, demeurent avec leur parens.

» L'éducation des enfans est un des traits caractéristiques du système. Tous les enfans mâles, dans la colonie, sont envoyés aux écoles d'enseignement mutuel, Là, on leur apprend à lire, à écrire et à compter. On leur fait aussi apprendre une espèce de catéchisme sur les devoirs du soldat, dans le genre, à ce que j'ai pu comprendre, de celui que Napoléon avait fait faire pour les jeunes militaires. On les instruit à manier le sabre, aux exercices du manége, etc. Quand ils ont atteint l'âge de 13 ans, on les rassemble au quartier-général du régiment ; on les forme en corps, et ceux qui se distinguent le plus par leur adresse et par leur intelligence, sont promus au grade d'officiers. J'ai vu à Voznesensk (quartier-général du premier régiment de Boog), village qui portait auparavant le nom de Sokolnich, un corps de 200 cantonniers, marcher, faire feu, et exécuter toutes les évolutions de soldats expérimentés avec une justesse et une précision étonnantes. Il

masses. La population russe est, d'ailleurs, disséminée sur une très-vaste étendue de territoire, et c'est un motif de plus pour ne point redouter une réunion subite des corps nombreux qui composent son état militaire. C'est moins aux propres forces de la Russie, qu'à la faiblesse des autres états et à l'ignorance où ils sont sur son compte, qu'il faut attribuer la prépondérance qu'elle exerce sur eux; elle a su profiter de leur erreur avec une adresse remarquable, pour leur cacher sa situation réelle. Toute exagération à part, il est facile de démontrer qu'il n'existe pas un pays civilisé, qui, proportion gardée, ne soit plus productif, eu égard à son étendue, à sa population et même à son climat.

Depuis que la Russie a pris rang parmi les puissances européennes; depuis qu'elle fait partie du système politique de l'Europe; elle semble n'avoir été guidée que par une seule volonté. Chez d'autres nations, la mort d'un monarque, la chute d'un ministre changent immédiatement la marche et le caractère du gouvernement. Mais celui-ci s'avance, et s'avance toujours vers le but qu'il s'est proposé. Le caractère de l'empereur Alexandre, plein de courtoisie et de bienveillance, détourne à la vérité les soupçons; ce souverain nous apparaît comme le gardien de l'ordre social, l'avocat de la tolérance, l'appui de tous les sentimens philantropiques; mais croit-on que ses regards, et ceux des personnes qui l'entourent, se soient détournés de ce *midi*, but de l'ambition de son aïeule? Et dans les détails de la politique russe, que de choses remarquables et dignes d'admiration!

y a parmi eux un esprit de corps qui ne peut manquer d'en faire de bons militaires.

» L'éducation des femmes avait été jusqu'à présent très-négligée; mais on a commencé tout récemment à établir pour elles des écoles d'après la méthode de Lancastre, et je ne doute pas qu'il n'y en ait bientôt dans toutes les colonies. »

Pierre Ier, et ses successeurs, ont toujours eu pour système d'attirer près d'eux et de s'attacher les hommes distingués par leurs talens, quelles que fussent d'ailleurs leur patrie, leur langue et leurs opinions. Cette dernière considération était nulle pour eux. Que pouvaient-ils craindre? Quelle influence une opinion individuelle pouvait-elle avoir sur quarante ou cinquante millions d'habitans disséminés sur des milliers de lieues carrées, sans connaissances, sans désir d'en acquérir, et, pour la plupart, aussi indifférens à la marche des événemens que les animaux qui broutent l'herbe à leurs pieds? D'ailleurs, la surveillance d'une censure jalouse sur une presse captive n'aurait-elle pas étouffé à leur naissance toute semence dangereuse de mécontentement, et jusqu'au moindre mouvement d'une indiscrète curiosité? La grande Catherine se plaisait avec les poètes, les historiens, les publicistes du reste de l'Europe; elle ne manquait elle-même ni de connaissances en littérature, ni de prétentions à ce genre de gloire. Nous avons vu des productions de sa plume, qui dénotent un degré d'application non moins difficile à concilier avec son goût pour les jouissances sensuelles, qu'avec cet esprit actif et inquiet qu'elle porta dans tout ce qu'elle entreprit. Parmi les personnes qui dirigent aujourd'hui la politique du cabinet de Saint-Pétersbourg, parmi les généraux qui commandent ses armées et les écrivains employés à son service, on voit figurer un grand nombre de noms étrangers. Des Grecs et des Corses ont été, et sont encore, ses plus habiles hommes d'état, des Allemands et des Polonais ses capitaines les plus distingués. Les travaux publics sont confiés à des Espagnols et à des Anglais, et c'est entre les mains des Suisses ou des Italiens qu'est remise l'éducation des princes et de la noblesse. Le pouvoir absolu y trouve son compte. L'amalgame de ces intérêts divers, de ces mœurs opposées, cette importation constante de nations

étrangères, en agissant et réagissant sur l'opinion dans la sphère la plus élevée, ont empêché qu'il ne se formât un *esprit public russe*, tribunal qui, à la longue, eût pu peser et influer sur les grandes questions d'intérêt général.

Ainsi que nous l'avons annoncé plus haut, la prépondérance de la Russie sur la politique de l'Europe, résulte bien plus de l'ignorance des autres gouvernemens que de l'état réel de ses ressources. Toute-puissante dans ses moyens de défense; livrée à elle-même, elle serait sans force au-delà de la frontière. La guerre de la Morée en est une preuve; si une poignée de Grecs, sans armes et sans secours étrangers, a pu maintenir son indépendance contre la Porte, comment expliquera-t-on l'espèce de défi porté contre la Russie par le Divan, dans l'état d'épuisement où il se trouve (1)? Ce n'est donc ni du nombre de ses habitans, ni de ses ressources pécuniaires, ni du talent de ceux qui la gouvernent, ni de l'étendue de son territoire que résulte son pouvoir : il est tout entier dans la nature du pays, séjour des glaces et des neiges. La Russie est comme entourée d'une muraille de diamans, à l'abri de laquelle elle se rit de toute agression étrangère; mais cette muraille, elle ne pourrait la transporter en avant d'elle, s'il lui prenait envie d'attaquer les autres états. Ce formidable empire est un géant, mais un géant de va-

(1) NOTE DU TR. Au lieu de considérer la modération du cabinet de Saint-Pétersbourg envers le Divan, pendant les quatre dernières années, comme une preuve à l'appui de ce qu'il avance, l'écrivain anglais aurait mieux fait, ce nous semble, d'en rechercher la cause dans un ordre de choses plus élevé. Il aurait dû reconnaître que c'est au désir du maintien de la paix générale et surtout aux pressantes sollicitations du gouvernement britannique, lorsque lord Castlereagh en dirigeait encore les conseils, que l'empereur Alexandre a eu principalement égard, lorsqu'il a résisté au vœu unanime de ses sujets qui soupiraient après la délivrance de leurs coreligionnaires et demandaient à grands cris l'abaissement de l'orgueil ottoman.

peurs, semblable à ceux d'Ossian, que feraient évanouir les rayons du soleil. Ses finances sont loin d'être dans un état prospère. Son papier n'obtient, à notre Bourse, que 80 à 90 liv. st. effectifs pour cent. La grande masse de papier-monnaie jetée, sans aucun contrôle, dans la circulation, lui a fait perdre 75 p. °/₀ de sa valeur. Les provinces en sont inondées, et partout, malgré les efforts réitérés du gouvernement, malgré tous ses décrets, il n'a pu réussir à l'introduire dans les provinces méridionales où l'on ne veut recevoir que du numéraire. Son commerce offre une preuve encore plus évidente de sa pauvreté. Ce sont les capitaux étrangers qui soutiennent seuls le commerce extérieur. Les droits de douane sont exorbitans et mal répartis, et ont donné naissance à une foule de contrebandiers, qui frustrent le fisc de ses revenus. Conçoit-on un système moins sensé que celui qui taxe les objets selon leur poids; de manière que les produits manufacturés les plus grossiers et les moins chers, sont ceux qui paient le plus?

Quant à l'administration de la justice et à l'état des tribunaux civils et criminels, il y aurait de grandes réformes à opérer. Paul I[er], qui eut çà et là d'assez bons momens, voulut l'essayer; il demanda qu'on lui remît une liste des abus qui se commettaient; mais leur nombre l'effraya et lui fit désespérer d'y apporter aucun remède. Hercule seul put nettoyer les écuries d'Augias.

La population, premier élément de force, s'accroît, il est vrai, en Russie, dans une proportion effrayante. Saint-Pétersbourg, dont une partie de la génération actuelle aurait pu voir la création, renferme plus de trois cent mille habitans. Odessa, qui commence à peine à figurer sur nos cartes, est déjà une ville très-populeuse. Les provinces que baignent le Don et le Volga, ont été, en peu de tems, couvertes d'habitans. Les tribus du Caucase et de

la Krimée ont abandonné leur vie errante. On dirait, aux nombreux changemens qui se succèdent, que le gouvernement russe a dirigé exclusivement son attention vers l'Orient, quoiqu'on sache qu'il ne néglige pas de s'occuper de ce qui se passe à l'occident de l'Europe. Il serait aussi difficile de tracer une limite à l'accroissement de la population russe qu'à celle de l'Amérique ; ces contrées possèdent toutes les deux un territoire immense, illimité, à l'abri de toute invasion, et susceptible de nourrir dix fois plus d'habitans qu'il n'y en a aujourd'hui.

Mais avec l'accroissement de sa population et la marche progressive de la civilisation, il est impossible que cet empire conserve la force compacte dont il peut disposer à présent. Tant qu'il a été plongé dans l'ignorance et la barbarie, il a pu ne prendre aucun intérêt à la politique générale du monde. Des circonstances étrangères sont venues l'arracher à son repos ; il a su, avec une adresse remarquable, se les rendre favorables, et se placer au sommet de la confédération européenne. C'est la folle ambition de Napoléon qui l'y a poussé ; c'est Napoléon qui lui-même a créé cette force, qui, après l'avoir renversé, a anéanti la liberté et essayé de détruire jusqu'à son nom. Tant que le peuple russe restera dans cet état actuel d'inertie, qui le rend l'instrument passif d'un pouvoir sans bornes, rien ne troublera ni n'arrêtera les plans du cabinet de Saint-Pétersbourg ; mais cette situation ne peut durer éternellement. On remarque que certaines connaissances commencent à s'introduire parmi les paysans ; à la vérité, aucun indice extérieur n'annonce encore que la masse de la société se soit arrachée à son apathie ; mais, sous cette enveloppe de glaces, il y a des vagues qui roulent et qui bouillonnent.

Les maîtres de ce peuple, que leur orgueil et leur fierté aristocratiques en éloignent sans cesse, se sont placés trop

haut pour pouvoir observer les changemens qui s'opèrent dans ses facultés.

Il nous sera facile de nous convaincre de ces changemens en jetant un coup-d'œil rapide sur la naissance et les progrès de la littérature russe ; c'est un sujet qui, jusqu'ici, n'a encore été que faiblement exploré. L'ouvrage dans lequel nous puiserons nos observations, suppléera au peu de connaissances que nous possédons par nous-mêmes (1).

On conçoit que chez une nation où l'intervalle qui sépare les petits des grands, est immense, profond, impossible à franchir; où tout ce qui n'est pas compris dans la caste des seigneurs ou dans celle des esclaves est compté pour rien, ainsi que la poussière dans une balance, la littérature doit être envisagée comme représentant exclusivement la seule classe privilégiée. Ce n'est pas que, parmi ces millions de serfs, on n'ait vu, à différentes époques, surgir un génie extraordinaire qui soit parvenu à briser les fers qui retenaient son esprit et son corps dans un honteux vasselage; mais de tels phénomènes sont très-rares, et n'ont brillé qu'à des intervalles éloignés. Comment effacer la marque flétrissante de la servitude empreinte sur le front de l'esclave? Comment arracher à son abjection une intelligence enfouie dans la fange?

Les améliorations, en quelque genre que ce soit, ne peuvent être que graduelles et très-lentes chez les Russes. Ils possèdent, à la vérité, certaines qualités à un degré éminent, entr'autres, l'esprit d'imitation; néanmoins, nous

(1) *Poliarnaia avæsda, Karmaunata Knijk dha liubnol' uitz i licubiteli Rusko slovesnosti na* 1823, *islannaia A. Betujen im i K. Rilecim.* Saint-Pétersbourg, Gretsch, 1823. — Aperçu sur la littérature ancienne et moderne de la Russie jusqu'en 1823, par A. Bestujen et C. Rilevim.

avons remarqué qu'il leur était très-difficile d'élever leurs conceptions au-delà d'une certaine limite. Ils atteignent promptement cette limite, mais aucun effort, aucune explication n'a pu jusqu'à présent la leur faire dépasser. Ainsi, parmi eux, les gens des dernières classes reçoivent et se gravent profondément dans l'esprit les principes élémentaires des mathématiques : qu'on leur présente une proposition qui exige une plus forte tension d'esprit, c'est en vain qu'on leur applanira les difficultés, qu'on leur exposera le problême à résoudre de la manière la plus lumineuse : la tâche est trop grande, le fardeau trop pesant, et leur esprit retombe, par son propre poids, à ce point au-delà duquel il ne saurait s'élancer. Le tems seul et les progrès qui s'opèrent à la longue dans les sociétés humaines lui permettront un jour de le franchir.

Chez une nation aussi peu avancée que l'est le peuple russe, les historiens et les poètes sont les seules classes d'écrivains qui puissent exciter de l'intérêt et obtenir quelque faveur. Nous nous occuperons plus particulièrement de ceux-ci, nous contentant d'indiquer les ouvrages des premiers, car il en est peu parmi eux qui méritent une distinction spéciale. Pendant long-tems, on a porté en Russie une grande attention à la philosophie et à l'origine des langues, sujet intéressant de recherches, et nous devons avouer, à l'honneur des philologues russes qui s'y sont livrés, qu'ils ont puissamment contribué à avancer cette branche importante de nos connaissances, la seule qui puisse nous éclairer sur l'histoire primitive des nations (1).

Les premières époques des peuples sont en général enveloppées de fables poétiques. L'esprit inquiet de l'homme aime à s'égarer dans les sombres et mystérieuses retraites

(1) Voyez *F. Adelung's Catherine der Grossen Verdieuste und die Vergleichende sprachenkunde.* Saint-Pétersbourg, 1815.

des tems qui ne sont plus. Il se plaît à se retracer des scènes étrangères à ses soins journaliers, et à errer au gré de son imagination dans des lieux où les tristes réalités de l'expérience ne viennent pas froisser son cœur. N'osant créer ses fables dans le présent, parce que l'observation et la réflexion ne tarderaient pas à les dissiper, il les bâtit dans le passé. Quelques nations septentrionales, et principalement les Finlandais, ont conservé un grand nombre de poésies d'une époque antérieure à l'introduction du christianisme; on y retrouve toute leur ancienne mythologie. Il est curieux d'observer, chez ces peuples, la manière dont s'est opérée leur conversion à la nouvelle religion et l'influence qu'elle exerça d'abord sur eux; elle ne fit, à proprement parler, qu'y introduire de nouveaux noms, transportant les saints de notre calendrier dans les niches pratiquées pour leurs dieux inférieurs, et revêtissant les personnes de la Trinité et de la Sainte Famille, des attributs de leurs plus puissantes divinités.

Vivant sous un climat inhospitalier, les peuples de la Scandinavie dûrent sentir de bonne heure le besoin de se rassembler; ils charmaient l'ennui de leurs longues soirées d'hiver, en redisant les contes que leurs pères leur avaient appris, et qui s'étaient profondément gravés dans leur mémoire. Voilà comme se sont transmis d'âge en âge, de génération en génération, et sans le secours de l'écriture, ces chants et ces traditions pour lesquels ils ont toujours professé un grand respect. L'histoire n'a souvent d'autres bases que les fragmens qui nous en restent, pour établir ses théories. On y trouve moins d'imagination que dans les brillans souvenirs des contrées méridionales.

On a dit, avec raison, que la poésie était un langage universel; mais ses formes, à la fois solennelles et concises, conviennent surtout à la transmission des idées et des sentimens d'une génération à l'autre. Les mausolées, les tem-

ples, les obélisques, les palais conservent la mémoire des actions des grands : leurs hauts faits y sont gravés sur l'airain ou sur le marbre; mais c'est dans ses chants et ses traditions que le peuple retrouve l'histoire de ses ancêtres; c'est là qu'il recueille l'héritage de leurs affections, de leurs inimitiés, en un mot, de toutes les passions qui les ont agités. Tout ce qui constitue la nationalité, tout ce qui distingue une race d'hommes d'une autre, se propage de cette manière dans une succession non interrompue, semblable à un fleuve dont on s'efforcerait en vain de détourner le cours. C'est un malheur pour les Russes de n'avoir aucune antiquité populaire. La date de leurs plus anciennes poésies ne remonte pas au-delà du XVIe siècle, et le petit nombre de monumens qui restent encore de la langue nationale de cette époque, n'a ni force ni couleur. Il règne une obscurité profonde sur l'origine et les premiers progrès de cette langue; cependant il est à croire que les traducteurs de la Bible et les annalistes ecclésiastiques, qui introduisirent, dans les divers idiomes slavons, une foule de mots grecs et latins, ont eu sur elle une grande influence. La résidence des Tartares ne produisit pas de changemens remarquables. Pendant les XVIe et XVIIe siècles, le séjour de plusieurs écrivains russes dans les universités de la Pologne, qui fut de tout tems la plus intelligente et la plus policée des nations slaves, donna un grand ascendant à la branche sarmate. Sous Pierre-le-Grand, beaucoup d'expressions nouvelles, tirées de l'allemand et du latin, se nationalisèrent dans la langue russe, qui plus tard se francisa complètement sous le règne d'Elisabeth. Catherine vint, qui lui rendit son caractère national, et, depuis lors, ses progrès ont été chaque jour plus marqués.

Ce qui restait du paganisme aura disparu dans le premier zèle de la conversion, car le fanatisme religieux est le plus impitoyable des destructeurs. Wladimir, Jaroslaw

et Monomach n'étaient pas personnellement ennemis des connaissances; mais la Russie était alors devenue une arène de discordes intestines, et les Tartares profitèrent de ses dissensions pour en faire leur proie. Les paysans russes conservent encore des souvenirs vagues de leurs luttes sanglantes avec les Tartares; le nom de *bonnets noirs* ou *têtes noires* (*chernie klobuki*), par lequel ils désignent les Turcs et les tribus orientales, en y attachant une idée injurieuse, indique une inimitié profondément enracinée. Les seuls dépositaires de l'histoire et de la littérature furent, pendant ces tems de troubles, les monastères et la ville libre de Novogorod, où le commerce étranger avait introduit de bonne heure la civilisation des peuples méridionaux. Iwan Danilovitch, plus généralement connu par le surnom de *Kalita* (la bourse), que lui valut sa générosité, et Vassily, qui régna un siècle après lui, contribuèrent beaucoup aux progrès du peuple russe et à l'amélioration de son sort. Iwan-le-Terrible, en ouvrant sa cour aux artistes suisses; Alexis, en contractant au loin des alliances, posèrent les premiers fondemens des relations de la Russie avec les nations étrangères.

Les *Annales de Nestor*, le plus ancien des livres d'histoire que possède cette nation, sont évidemment l'ouvrage d'un esprit habile et vigoureux. Le style en est simple, sans affectation, mais rempli de vieilles expressions slavonnes. Dans les chroniques de Pskow et de Novogorod, un grand nombre d'épisodes intéressans et de passages fort pathétiques se perdent dans une foule de détails arides. Ces livres et le code de lois que publièrent les princes scandinaves, sont tout ce qui reste aux historiens pour se guider dans le labyrinthe de l'histoire primitive de la Russie.

Parmi les noms de poètes qui n'ont pas été entièrement ensevelis dans les ruines du passé, il en existe un (ce n'est à la vérité qu'un nom) pour lequel les Russes professent la

plus religieuse vénération. Boyan, *le Rossignol* (Solovei), célèbre dans les traditions comme le barde qui conduisait les anciens guerriers de la Russie, celui dont les magiques accords enfantaient des prodiges de valeur, vit encore dans la mémoire de ses compatriotes; mais aucun son de sa lyre n'a été transmis à la génération présente. On retrouve, dans un fragment sans nom, l'hymne de guerre de la campagne d'Igor, au XII[e] siècle. Cette hymne, écrite en prose cadencée, dans un dialecte de la Russie méridionale, présente, à travers une mythologie obscure, un caractère admirable d'héroïsme. Il y a une lacune pendant les trois siècles suivans; et jusqu'à l'époque de Pierre-le-Grand, la seule pièce qui mérite d'être citée, est le chant de bataille du Don, description animée, pittoresque et sans ornemens de mauvais goût qui la défigurent.

Pierre I[er], un des hommes les plus extraordinaires qui aient existé, eut une influence prodigieuse sur son siècle. Chaque branche des arts et des sciences prit racine dans son pays, sous ses auspices et sous son active protection. L'éloquence populaire elle-même trouva un organe dans Théophanes, qui enseigna aux Russes l'art de revêtir la pensée des richesses de l'expression. Quoique sa diction ne soit pas exempte de barbarismes, cependant elle ne manque ni de logique ni d'énergie. Kantemir introduisit, dans la versification, la contexture artificielle et monotone du vers français: son style est dur et heurté, mais ce fut lui qui eut la gloire d'applanir la route pour un de ces phénomènes remarquables que la Providence destine à l'instruction et à l'amélioration de leurs semblables. Lomonossow était le fils d'un pauvre marin. La lecture de l'Ancien-Testament avait fait sur son esprit une impression profonde; il transporta, dans sa langue, les beautés sublimes qui étincellent à chaque page de la Bible, et parvint, de cette manière, à l'enrichir de nouveaux élémens de force et d'har-

monie. Il épura et fixa le langage, arracha aux ténèbres les annales de l'histoire de son pays, répandit le goût de la philosophie expérimentale, et fit faire de grands progrès à la navigation. Son contemporain Trediakowski contribua à améliorer la structure du vers russe; mais cet écrivain, dépourvu de goût et de génie, n'eut d'autre mérite qu'une industrie laborieuse, dont ses compatriotes ne lui tinrent pas compte pendant long-tems. Ce fut à cette époque que Sumarakow fonda le théâtre russe. Le tems, qui finit par mettre chaque chose à sa place, a rejeté Sumarakow au rang qu'il doit occuper; cependant, tant qu'il vécut, idole de la cour et d'une noblesse peu éclairée, il s'était cru en droit de traiter avec mépris et dédain le père de la littérature russe. Il laissa la langue aussi barbare qu'il l'avait reçue. Les pièces de son théâtre n'ont ni originalité, ni caractère national; le style en est boursoufflé et sans élégance, et les intrigues en sont compliquées. Popowski suivit les traces de Lomonossow; il écrivit avec grâce et pureté, et donna une traduction estimée de l'*Essai sur l'homme*, de Pope.

Vers cette époque, il s'établit plusieurs séminaires en Russie, et l'on fonda, en 1755, l'Université de Moscou. Le gouvernement cherchait à attirer tous les étrangers de distinction; mais, malgré ses efforts, nous ne remarquons point encore, dans la civilisation, des progrès bien sensibles, et nous ne voyons pas qu'aucun génie extraordinaire se soit montré jusqu'à l'avénement de la grande Catherine. Cette femme étonnante, malgré ses vastes entreprises et son goût pour les voluptés, s'occupait des beaux arts et des sciences qu'elle protégea d'une manière efficace. Elle s'arrachait à ses plaisirs tumultueux, pour en rechercher de plus calmes et de plus purs dans le commerce des muses, et oubliait ses rêves d'ambition dans les projets d'une réforme intellectuelle. D'une main, elle confiait à ses géné-

raux des missions auxquelles la justice ne présidait pas toujours ; et de l'autre, elle fondait des écoles et des académies. Tel est le souvenir qu'a laissé cette grande souveraine, qu'en dépit de la bizarrerie de ses caprices et des cruautés qui signalèrent son règne, on ne prononce aujourd'hui son nom, en Russie, qu'avec un sentiment de respect et d'affection. Petrow, poète lyrique, plein de feu et de hardiesse, célébra les triomphes d'Orlow. Kheraskow voulut en vain fléchir la muse de l'épopée ; il ne put obtenir ses faveurs. Quoiqu'on rencontre dans son *Vladimir* et dans sa *Russiade*, des passages pittoresques, des descriptions locales pleines de vie, le style de ces poèmes est, en général, lâche, affecté, diffus. Kheraskow écrivit trop pour bien écrire ; il s'essaya dans chaque genre de poésie et ne réussit dans aucun. De toutes ses productions, *Iskatelei Schastiya* (le Chasseur de la Fortune), est la moins défectueuse. On doit à l'aimable et gai Bogdanovitch *la Dusheuka* (Psyché), une des plus gracieuses fictions poétiques. Elle obtint, dès sa naissance, la faveur publique qu'elle eut, depuis, le bonheur de conserver. L'apparente négligence de ce poème et ses divagations continuelles lui donnèrent un attrait tout particulier, dans un pays où tant d'art et de règles sévères jusqu'à la pédanterie, entravent la marche de la versification. La facilité du style, jointe à une morale saine et piquante, est le mérite distinctif des fables de Khemnitzer. Von Visin rendit au drame russe un caractère national ; il saisit habilement quelques-uns des travers de ses compatriotes, et peignit avec des couleurs franches la frivole et ridicule vanité des dernières classes de la noblesse. Ces classes peuvent se corriger ; elles le feront sans doute, mais la vive peinture de leurs ridicules n'en subsistera pas moins. Kapnist transporta dans la comédie toute l'amertume de la satire ; ses *Odes* sérieuses sont écrites avec noblesse et élévation, et

ses pièces légères se font remarquer par leur grâce et leur délicatesse. La traduction en prose d'*Ossian*, par Kostrow, offre un rare exemple des nombreuses ressources de la langue russe. Celle qu'il a faite des huit premiers chants de l'*Iliade*, quoique n'étant pas également soutenue, est cependant à citer pour l'énergie et la dignité du style. Kniajnin écrivit des tragédies : sa *Didon*, son *Vadim*, ainsi qu'un ou deux de ses vaudevilles et de ses comédies, resteront au théâtre.

Derzhavin naquit en 1743. Il n'y a pas de bornes aux éloges outrés que font de lui ses compatriotes ; écoutons Bestujew : « Ce barde inspiré, inimitable, la gloire de » son pays et de son siècle, s'est élancé à une hauteur » que, jusqu'à lui, personne n'avait encore atteinte, et » que nul autre ne pourra dépasser. A la fois poète et » philosophe, il sut faire descendre la vérité dans l'oreille » des rois. Sa mystérieuse influence vivifie l'ame, ravit le » cœur; il s'empare de nous et maîtrise notre attention » par la rapidité des pensées, la hardiesse de son élo- » quence et le grandiose de ses peintures. Son style est » irrésistible, prompt comme l'éclair, brillant et somp- » tueux comme la robe de la nature. » On voit, par cet exemple, jusqu'à quel point l'exagération, commune aux Orientaux, a envahi le domaine de la littérature russe. Il est certain que Derzhavin est un poète du premier ordre, et son *Ode à Dieu*, sa *Chute d'eau*, son *Félitza*, sont incontestablement au nombre des meilleures pièces de la littérature russe, si même elles ne sont pas les meilleures. Ecrivain enjoué et élégant, Derzhavin, après avoir éveillé l'attention publique par la justesse de ses critiques, ne tarda pas à prouver, par son exemple, qu'il savait éviter les fautes qu'il avait reprochées aux autres, et l'opinion de ses compatriotes lui assigna, dès-lors, un rang élevé dont il n'est jamais descendu. Les vers de Dmitriew obtinrent

de la vogue dans les cercles du grand monde, où ils contribuèrent à populariser la langue russe. Les fables qu'il a composées sont semées d'allusions fines et caustiques, et ne manquent ni d'aisance, ni d'abandon; il y a dans ses chansons de la gaîté et des images.

A la même époque, Karamsin, se corrigeant de l'enflure de ses premières productions, abandonnait ce *sentimentalisme* ridicule auquel il s'était trop facilement laissé aller dans sa jeunesse. C'est à lui qu'on doit une *Histoire de Russie*, qui fera un jour autorité. Il serait à désirer qu'il l'eût écrite dans un esprit plus philosophique, et non pas comme un avocat chargé exclusivement de la cause de son pays. Mais, en somme, il a, par cet important ouvrage, jeté un grand jour sur une portion, presqu'ignorée, de l'histoire du monde; et la vente rapide de plusieurs milliers d'exemplaires d'une production aussi chère et aussi volumineuse, est une preuve certaine des progrès intellectuels du peuple russe. Sous le rapport du style, dont elle offre un excellent modèle, l'*Histoire* de Karamsin mérite les plus grands éloges. La *Khersonida* de Bobrow, quoique fortement empreinte de la couleur orientale, est une peinture énergique qui présente une succession de scènes rendues avec talent et bonheur. Vosiokow introduisit quelques nouveaux changemens dans la prosodie slavonne. Kaiserow, traducteur de Sterne, et Martinow, publièrent des traductions des poètes les plus renommés de la Grèce, de Rome et de l'Europe moderne. Les *Satires* de Gortshakow et les *Parodies* de Marin, excitèrent puissamment l'attention. Un barde de la Sibérie, l'aveugle Eros, jeta dans le public un volume de poésies joyeuses. Ismailow, que les Russes nomment leur Téniers, a réussi à merveille dans ses peintures de la vie commune. Beuitzky écrivit quelques pièces où l'on remarque des pensées fortes et originales; ce poète mourut en 1809, âgé de vingt-neuf ans, au moment

où il avait excité la plus vive admiration. Nous ne devons pas oublier de faire mention des excellens écrits que Shishkow a composés pour les enfans; cet auteur a pris une part fort active aux discussions qui se sont élevées en Russie, relativement à la langue, et il a répandu une grande clarté sur cette matière dans son *O Starom i Novom Slogie* (sur l'Ancien et le Nouveau style). Les pièces de théâtre de Sudovshchikow, Krinkowski et Oserow, ont eu du succès; mais le *Pozharsky* du second est défiguré par une foule d'erreurs historiques. Le dernier, le plus admiré par ses compatriotes, sut tirer de grandes ressources de l'emploi de l'hexamètre. Son *Œdipe* est estimé, mais son *Donskoy* offre plus d'intérêt pour un étranger; le caractère russe y est peint avec vérité, quoiqu'on puisse désirer des couleurs plus naturelles pour le héros principal. L'influence d'Oserow se fera long-tems sentir d'une manière funeste. C'est lui qui a enchaîné la tragédie sous le joug de la rime, quoique la langue russe, dont les accens sont si variés et les désinences si riches et si sonores, n'eût pas besoin d'un tel secours pour être poétique. Shakhawsky a essayé de délivrer le drame de ses entraves; on doit regretter qu'il n'ait pas eu assez de génie pour remplacer par de meilleurs modèles ceux qu'il voulait renverser. Le théâtre russe, calqué sur celui des Français, est tout d'imitation. Les chefs-d'œuvre de Molière ont été traduits par Kokoshkin, ceux de Racine par Lobanow, et ceux de Corneille par Kantenin. Boris Fedorow a traduit, sans talent, quelques fragmens du *Jules César* de notre divin Shakspeare, dont l'*Hamlet* a été transporté sur la scène russe par Viskovatow. Les *Fables* de Krilow obtiendraient les suffrages unanimes de toutes les nations policées. Faciles, piquantes, énergiques, originales, elles présentent des modèles exquis de cette joyeuse satire et de cette douce philosophie que nous aimons à trouver dans ce genre de composition. La traduction de

ces fables serait un véritable présent à faire à la littérature anglaise (1).

Zhukowskhy et Batinshkow ont employé la langue poétique avec succès, et réussi mieux qu'aucun de leurs prédécesseurs à populariser la littérature; ils ont excité un enthousiasme universel. Les traductions du premier sont des modèles; on regrette que son mysticisme le rende parfois obscur et même inintelligible. Le *Guerrier dans les ruines du Kremlin*, ainsi que les autres poésies nationales de Zhukowsky, ont eu une influence marquée sur l'esprit de ses compatriotes. On trouve dans la *Mort du Tasse* de Batinshkow, tout le feu et l'inspiration du génie. Pushkin est plein d'originalité; *Ruslan et Lindmilla*, le *Prisonnier de guerre du Caucase*, sont des écrits remplis d'images et de descriptions charmantes. Væsemski eut à la fois l'audace de créer et le bonheur de faire recevoir de nouveaux mots et de nouvelles formes de langage. Gnæditch réussit dans ses traductions des auteurs grecs; son poème sur la naissance d'Homère, semble avoir été composé sur les rives de l'Alphée. Il publia aussi des idylles pour le peuple. Glinka est rêveur et mélodieux; Davidow, riche et martial; Baratinsky, enjoué et gracieux; Milow, rapide et heurté. Riliew ouvrit une nouvelle carrière à la poésie, dans laquelle Niemcewiez, un des poètes les plus distingués de la Pologne, obtint de grands succès par des hymnes populaires et des ballades historiques. L'auteur russe qui voudra désormais se rendre utile à sa patrie, doit surtout écrire pour

(1) Note du Tr. Nous possédons une traduction des fables de Krilow, en vers français et italiens, entreprise sous les auspices de M. le comte Orlow, par une réunion formée des écrivains les plus distingués des deux nations. Il existe encore une autre traduction en vers français des fables choisies de Krilow, publiée à Saint-Pétersbourg. Nous respecterons l'incognito que le modeste traducteur a voulu conserver, quoique son travail nous paraisse avoir droit à de justes éloges.

le peuple ; il doit chercher à agir sur la masse de la nation, car il y a trop d'égoïsme, de dépravation, de suffisance et d'orgueil dans les classes élevées, pour qu'elles daignent s'occuper de l'instruction des classes inférieures ; mais si le riche ne veut pas se rapprocher du pauvre, il faut rapprocher le pauvre de lui; et celui qui réussira dans cette noble tâche, sera en même tems le bienfaiteur des deux classes. Ostolopow a publié une collection d'allégories ingénieuses; Rodsianka est le peintre poète de la vie paisible. Merslakow et Raïtch ont donné d'excellentes traductions; le premier, de l'*Art Poétique* d'Horace; le second, des *Églogues* et des *Géorgiques* de Virgile. Il n'y a pas jusqu'aux femmes russes qui n'aient voulu descendre dans l'arène poétique; nous citerons entr'autres Anna Bunin et Anna Volkow. La *Chute de Phaéton*, d'Anna Bunin, renferme un grand nombre de beautés de divers genres. Les ouvrages périodiques de la Russie, que nous avons sous les yeux, nous ont offert des productions charmantes échappées à la plume des femmes. Certes, on peut sans crainte fonder un grand espoir sur l'avenir de ce peuple, quand on voit une telle amélioration et une si grande culture dans l'esprit du beau sexe.

Parmi les prosateurs, nous croyons devoir distinguer plus particulièrement Kachenowsky, qui a soumis à une saine critique une grande variété de sujets historiques. Grech, dont l'ouvrage sur la littérature russe est le meilleur guide pour se livrer à l'étude de ses écrivains, a également rendu des services importans à sa langue maternelle. Quoique Polonais de naissance, Bulgarin est l'écrivain politique le plus estimé parmi les Russes; et la plupart des articles extraits des journaux de Saint-Pétersbourg, qu'on a jugés dignes d'être reproduits dans les gazettes allemandes, françaises et anglaises, sortent de sa plume. Nous avons eu connaissance en Angleterre, par une tra-

duction allemande, de la relation du voyage et de la captivité du capitaine Golovin, au Japon. Le voyage en Amérique, de Svinjin, mériterait également d'être traduit; les *Soirées Slavonnes* de Naræjny, sont d'autant plus curieuses à lire, qu'on y trouve plusieurs fragmens précieux de la vieille poésie nationale. Menshenin a publié sur la chimie plusieurs ouvrages importans. Nous nous garderons bien également de passer sous silence les essais descriptifs de Jakovlew, les lettres européennes de Kurkhelbecker et les critiques de Somow.

L'économie politique n'a pas manqué d'interprètes en Russie. Nous n'entendons pas parler de Storch, dont les ouvrages, quoiqu'imprimés à Saint-Pétersbourg, ont été composés en allemand, langue maternelle de l'auteur; mais de Turgenew, dont la théorie sur les taxes lui a valu des louanges méritées. Les frères Bestushew sont des voyageurs intéressans et d'excellens critiques.

Nous bornerons là cette simple nomenclature des meilleurs auteurs russes; de tous ceux qui ont contribué, d'une manière quelconque, à répandre les lumières de l'Europe occidentale dans le plus vaste et le plus puissant empire de l'univers. Cette nomenclature aura probablement paru un peu aride. Peut-être aussi trouvera-t-on que nous avons été trop prodigues de louanges; mais nos lecteurs ne doivent pas oublier que nous n'avons cité que les écrivains dont les productions méritaient véritablement des éloges. Nous sommes fiers et contens de notre liste. N'est-ce pas, en effet, une chose remarquable, qu'un nombre aussi prodigieux d'élémens de civilisation répandus sur la surface d'un pays qui sort à peine de la plus affreuse barbarie? Malgré les bayonnettes qui le couvrent, une opinion publique s'y forme et y grandit : encore quelque tems, et son action sur la marche du gouvernement commencera peut-être à se faire sentir. Nous terminerons en laissant parler

l'auteur russe qui nous a fourni une partie des observations précédentes : « Consolons-nous, dit-il; le goût public (il aurait dit l'opinion, s'il l'eût osé) fait tous les jours des progrès, semblable à un fleuve caché dans le sein de la terre, qui travaille sans cesse à en sortir. La nouvelle génération commence à sentir le charme et la force de la langue nationale. C'est en silence que s'opère l'action insensible du tems. Les brouillards qui couvrent le champ de notre littérature, pourront bien encore, pendant quelques années, dérober à notre vue la jeune plante qui croît et s'élève; mais avant peu elle fleurira, et l'avenir nous promet les plus riches et les plus abondantes moissons. »

(*Westminster Review.*)

HISTOIRE DES VINS ANCIENS ET MODERNES.

(Deuxième article) (1).

En passant des vins en usage dans l'antiquité, à ceux des tems modernes, nous sommes étonnés que le docteur Henderson, dans un ouvrage essentiellement historique, n'ait pas essayé de joindre ces deux époques par quelques recherches sur les vins du moyen âge. Ce travail était nécessaire pour remplir son plan, et il aurait pu nous fournir des documens du plus haut intérêt sur les habitudes et les mœurs de nos aïeux. On trouve bien, il est vrai, quelques considérations de ce genre dans la seconde partie du volume consacré aux vins modernes : mais ces aperçus sont généralement imparfaits, et l'auteur aurait dû établir, d'une manière moins brusque, la transition des coutumes anti-

(1) Voyez le premier article dans le troisième numéro de la *Revue Britannique*, pag. 88.

ques aux usages de notre époque. Un chapitre intermédiaire et spécial eût été nécessaire, et certainement les matériaux ne lui auraient pas manqué pour le faire.

Il est probable que les conquérans de l'Europe adoptèrent, dans leurs repas, les habitudes des peuples civilisés qu'ils avaient dépossédés. Peut-être même ces habitudes et celles des populations du moyen âge, seraient-elles venues jusqu'à nous, si le caprice de la mode ne les eût fait disparaître. L'usage de porter des santés et des défis bachiques, naguère en honneur dans nos festins, commence à vieillir, et sera probablement oublié, malgré sa gaîté franche et joviale, dans les cercles élégans de la génération qui nous suit. Ce n'est pas dans les forêts obscures de la Germanie qu'on a commencé à couronner les coupes de fleurs : cette idée poétique n'a pu naître que sous le ciel heureux de la Grèce. Nous voyons encore dans les vieux fabliaux comment les chevaliers couronnaient de fleurs les coupes qu'ils vidaient en l'honneur de leurs belles, et nos vieillards peuvent se rappeler combien cet usage chevaleresque ajoutait de grâce et de vivacité à nos fêtes champêtres. Mais, pour en suivre la trace, il faudrait aujourd'hui descendre aux derniers rangs de la société, où nous ne retrouverions plus les guirlandes de fleurs que dans ces grossières couronnes qui servent d'enseignes à nos cabarets.

L'usage des boissons chaudes continua de se maintenir dans toutes les classes, jusqu'au XVIe siècle. Ce goût, qui venait des anciens, avait dégénéré en véritable passion chez les Romains. A Rome, les noms des lieux de réunion publique étaient dérivés du commerce qu'on y faisait des boissons chaudes, et les citoyens qui *n'avaient pas leur ménage*, se rendaient aux *thermopolia*, comme aujourd'hui les modernes fréquentent les cafés.

Le goût des Romains pour les boissons mélangées, telles que le vin édulcoré par le miel et des substances aroma-

tiques, passa de ces conquérans aux barbares. Bientôt ce fut un besoin de corriger, à force d'épices, la saveur âpre et dure des vins du moyen âge. Ainsi modifiés, ces vins prenaient le nom général de *piment*, probablement, dit le docteur Henderson, parce qu'ils étaient préparés par les *pigmentarii* ou les apothicaires, ou plutôt, selon nous, parce que les apothicaires vendaient alors les épices; car il était du bon ton de servir le vin et les épices séparément, afin que les convives pussent en faire le mélange à leur gré.

L'hippocras était une variété du piment. Le docteur Pegge a cité une recette curieuse pour le préparer. « Pour » faire l'hippocras *des grands seigneurs*, prenez, dit-il, du » gingembre, de l'anis et du sucre; l'hippocras *du peuple* se » fait avec de la canelle, du poivre et du miel clarifié. » Mais, de toutes ces liqueurs, la seule qui mérite un souvenir, est l'infusion de suc d'orange de Séville avec le sucre, dans un vin léger : on donne à ce mélange, qui est encore en usage en Allemagne, le nom de *bishop* (évêque). Un amateur allemand a donné une classification très-originale de ces breuvages. Lorsque le mélange est fait avec du vin de Bordeaux ou de Bourgogne, il se nomme, dit-il, *liqueur d'évêque;* si on a employé du vieux vin du Rhin, c'est une *liqueur de cardinal;* si c'est du vin de Tokay, la boisson devient digne *du pape.*

La Bataille des vins, un des fabliaux du XIII[e] siècle, peut nous donner une idée des vins qui avaient alors de la réputation en France : il y est surtout question de ceux d'Épernay, de Hautvilliers et de Chablis. Les vins du Rhin étaient connus dès le XII[e] siècle, car à cette époque, le vin de Johannisberg, qui est encore le meilleur de tous, était fait par les moines de l'abbaye de ce nom. Les bords de la Moselle étaient couverts de vignobles plusieurs siècles auparavant. Le docteur Henderson observe que les meilleurs vins du moyen âge furent toujours produits par

des terrains appartenant à l'église, parce que les chapitres opulens qui les possédaient tenaient beaucoup plus à la qualité qu'à la quantité : c'est ce qui a fait la réputation *du vin théologique*. Mais il a oublié l'explication matérielle de cette particularité. Les moines n'étaient pas seulement les dépositaires de toutes les connaissances du tems, et par conséquent les plus habiles cultivateurs de la vigne, et les meilleurs fabricans de vins; ils étaient aussi les plus heureux seigneurs des plus heureux vassaux. Le respect qu'on portait à l'église préservait leurs terres de toutes les dévastations qui suivaient les guerres féodales; la culture en était moins interrompue, plus paisible, et leur expérience agricole profitait naturellement aux paysans de leurs domaines.

Nous devons citer aussi les vins de Bourgogne, au nombre de ceux qui étaient le plus renommés dans le moyen âge; car ce n'est pas sans raison que les ducs de cette province étaient désignés sous le nom de *Princes des bons vins*. Les vins de Gascogne n'avaient pas moins de réputation, et l'on peut dire de la France, en général, que ses vins ont été célèbres par leur bouquet dans l'antiquité et dans les siècles suivans, autant que de nos jours; tandis que ceux d'Espagne n'ont eu que le mérite de la force et de la chaleur, à ces trois époques. Le docteur Henderson aurait pu apprendre à ses lecteurs, d'après Froissart, que les chevaliers d'Angleterre, sous le règne d'Édouard III, n'aimaient pas à faire la guerre en Espagne, parce qu'ils accusaient ses vins généreux de leur brûler le foie, d'aggraver la chaleur du climat et le poids de leurs armes. Mais ils faisaient le plus grand éloge des coteaux fertiles et des vins salutaires de la belle France : aussi c'était toujours avec une vive satisfaction qu'ils allaient y guerroyer.

Les vins d'Italie paraissent avoir été peu connus à l'étranger à cette époque, malgré l'opinion du docteur Hen-

derson. Après les croisades, les vins doux de la Grèce se répandirent dans toute l'Europe. Les îles de Chypre et de Candie, exploitées par la république de Venise, en fournirent en abondance à nos tables, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem devinrent propriétaires d'une *commanderie* dont les vins formaient le plus grand revenu. Ces vins, qu'on récolte dans l'île de Chypre, conservent encore aujourd'hui leur antique réputation.

Les rapports établis entre l'Angleterre et les provinces septentrionales de France, depuis la conquête des Normands, et surtout l'acquisition de la Guyenne par Henri II, contribuèrent beaucoup à introduire les vins de France dans la Grande-Bretagne : il y eut un commerce actif avec Bordeaux, vers cette époque. Depuis lors, nos réglemens furent remplis de dispositions relatives à l'importation des vins français. Froissart rapporte que, sous Édouard III, une flotte de 200 vaisseaux marchands partit d'Angleterre, et vint mouiller à Bordeaux, qui était le siége du gouvernement du prince Noir, pour y faire le commerce des vins : cependant les vins de la Péninsule commencèrent à obtenir, dans le XVI[e] siècle, la faveur et même la préférence des Anglais; ce qu'il faut attribuer principalement à la séparation politique de l'Angleterre, de ses possessions françaises.

Toutefois, si les vins secs d'Espagne étaient estimés en Angleterre, ils n'étaient pas les seuls dont on fît cas. Harrisson assure qu'on en connaissait plus de cinquante-six espèces, tant français qu'étrangers, et que la consommation totale du royaume pouvait s'élever à plus de vingt ou trente mille tonneaux par année. Cette quantité paraîtra remarquable au XVI[e] siècle, mais elle l'est moins encore que la consommation qui se faisait dans quelques occasions particulières. Le jour de l'intronisation de Nevil, archevêque d'York, la sixième année du règne d'Édouard VI, elle

s'éleva jusqu'à cent tonneaux. Le prédécesseur de ce prélat en avait consommé quatre-vingts tonneaux, année commune, pour le seul service de sa maison.

A la fin du XVI[e] siècle, les vins secs des Canaries étaient ceux dont on faisait le plus usage, et vers le milieu du siècle suivant ils avaient remplacé les vins d'Andalousie : quoique leur nom soit presque entièrement oublié, il nous en arrive encore beaucoup, qu'on vend pour du Madère. Howell, dans ses lettres familières, prétend que ce n'est qu'avec du vin des Canaries qu'on peut constater la vérité de cet adage : « Le bon vin fait le bon sang ; le bon sang donne une bonne humeur ; la bonne humeur inspire de bonnes pensées ; les bonnes pensées mènent aux bonnes actions ; et les bonnes actions mènent au ciel ; donc le bon vin mène au ciel. » Il ajoute que, dans cette hypothèse, il y a beaucoup d'Anglais qui vont au ciel, car nulle part on ne boit plus de vin des Canaries qu'en Angleterre. Ce qu'il en disait cessa bientôt d'être exact, et les vins légers de France reprirent leur supériorité. Mais les longues guerres de Louis XIV causèrent une nouvelle révolution dans les caves anglaises. Les relations commerciales avec la France furent interrompues ; les vins de Portugal remplacèrent les vins de Bordeaux. Alors commença le règne du *Porto*, et nous nous trouvâmes sous l'empire du traité de Méthuen, dont nous avons, grâce au ciel, assez entendu parler. Le vin de Madère est d'une date plus récente. Il est même assez remarquable que, malgré le grand débit qui s'en faisait dans nos colonies, depuis le protectorat de Cromwell, l'introduction de ce vin, en Angleterre, ne remonte pas au-delà de la moitié du dernier siècle. Le docteur Henderson pense que les officiers en ayant reconnu les qualités pendant leur séjour en Amérique, en ont répandu le goût dans la métropole, et que ce goût a prévalu. Reste à savoir si l'état de paix, nos rapports continuels avec le con-

tinent et la réduction des droits d'entrée, ne feront pas disparaître de nos marchés les vins capiteux d'Espagne, de Portugal et de Madère, et ne ranimeront pas cette passion des vins légers de France et du Rhin, si générale chez nos ancêtres.

Après avoir passé en revue la partie historique de l'ouvrage du docteur Henderson, il nous reste peu d'espace pour l'examen du reste de son livre, qui est consacré aux vins de l'époque actuelle, à leur fabrication et à leurs qualités distinctives. Le peu de lecteurs qui voudront connaître à fond cette matière, la trouveront parfaitement traitée dans l'ouvrage même; nous nous contenterons seulement d'en suivre les divisions géographiques et de faire de tems en tems quelques observations. Pour suivre le même ordre que l'auteur, nous commencerons par les vins de France, le pays de l'univers le mieux partagé par la nature, sous le rapport de la production du raisin, et en même tems le plus habile dans l'art de la fabrication des vins. Cependant, nous n'adoptons pas sans restriction cet éloge du docteur Henderson; car il y a des départemens dont les crûs sont excellens, et les produits très-médiocres, par suite de la routine et de la négligence des cultivateurs. La pauvreté, l'ignorance ou les préjugés des vignerons les empêchent d'employer de meilleures méthodes, et ce n'est guère que dans les caves des grands capitalistes ou des riches propriétaires qu'on trouve les vins de première qualité. En effet, dit avec raison M. Chaptal, quoique le sol de la France, depuis les bords du Rhin jusqu'aux pieds des Pyrénées, présente une succession, rarement interrompue, de vignobles fertiles, capables de produire, sans s'épuiser, les meilleurs vins de l'Europe, il n'y a que les crûs de la Champagne et de la Bourgogne, du Dauphiné, du Lyonnais et du Bordelais, qui aient une véritable réputation, tandis que les vins du Languedoc, de la Pro-

vence et du Roussillon, climats favorisés du ciel, ne sont remarquables que par leur force, trop souvent dépourvue de bouquet.

Les vins de Champagne se distinguent, d'après la situation des vignobles, en crûs de *rivière* et crûs de *montagne*. Les premiers sont généralement blancs; les autres sont rouges. Les plus vifs et les plus pétillans de ces vins sont rarement les meilleurs, quoiqu'ils flattent singulièrement le goût. Leur effervescence, qui est le résultat d'une fermentation imparfaite, est une preuve du défaut de bouquet, et la petite portion d'alcohol qu'ils contiennent se dissipe avec l'écume de la surface, laissant au fond du verre une liqueur éventée. Aussi les vins de Champagne *demi-mousseux* sont-ils plus estimés des connaisseurs que les *grands mousseux*. Les premiers peuvent se garder pendant plusieurs années; les seconds se décomposent presqu'immédiatement. Le meilleur de tous ces vins est celui de Sillery, ainsi nommé parce qu'il était fabriqué, dès l'origine, dans le marquisat de Sillery. Il fut long-tems à la mode, à cause des soins que la maréchale d'Estrées fit donner à sa préparation, et il porta, par cette raison, le nom de *vin de la Maréchale*. Au second rang, on place les vins d'Aï, fameux par leur bouquet aromatique d'une odeur analogue à la pomme de pin, et par leur vivacité, plus précieuse pourtant lorsqu'ils bouillonnent lentement, que lorsqu'ils sautent avec impétuosité. Hautviliers, Epernay, Pierry, Bousi et le clos des vins rouges de Saint-Thierry, près de Reims, suivent de près les crûs d'Aï et rivalisent avec eux. Mais les vins rouges de Champagne, quoiqu'ils aient du corps et de la couleur, sont généralement moins estimés que les vins blancs. Le Champagne rosé ne diffère du blanc que par un procédé particulier et fort simple de fabrication; il a d'ailleurs cessé d'être à la mode.

Au commencement du dernier siècle, il s'éleva dans les écoles de médecine de France, une dispute ridicule sur la prééminence des vins de Champagne ou de Bourgogne. Cette singulière discussion continua jusqu'en 1778, époque à laquelle un arrêt solennel de la faculté de Paris fut prononcé en faveur du vin de Champagne. Notre intention n'est point d'appeler de ce jugement; et nous abandonnons à leur sort *les qualités diurétiques* du vin de Bourgogne : mais, pour la saveur et le parfum, nous donnerons la préférence aux produits de la Côte-d'Or, en dépit des arrêts de la médecine, en faisant seulement observer qu'un véritable amateur de Bourgogne ne doit pas s'attendre à recevoir ce vin saus altération, de ce côté du détroit. L'expérience a démontré que les vins de la Romanée, de Chambertin, du clos Vougeot, de Richebourg et de Saint-Georges, qui sont tous d'une extrême délicatesse, ne pouvaient passer la mer sans danger. On assure même qu'ils supportent difficilement les voyages, à moins qu'ils ne soient mis en bouteilles, et qu'ils contractent une acidité tout-à-fait désagréable, lorsqu'on ne les conserve pas avec le plus grand soin. Au reste, ces vins sont en trop petite quantité, et trop recherchés en France, pour que le débit en soit de quelque importance à l'extérieur. Ce que nous appelons *Bourgogne*, en Angleterre, n'est que le rebut des vins rouges de cette province.

En passant de la Bourgogne dans le Dauphiné, le Beaujolais et le Lyonnais, nous répéterons ce que nous avons dit plus haut, que les meilleurs vins de ces contrées passent rarement en Angleterre. Au premier rang de tous ces crûs, et, peut-être, de tous les crûs du monde, se placent les vignobles de la partie méridionale d'une colline pierreuse qui domine les bords du Rhône, à une petite distance de Valence. Ces vignobles célèbres ont tiré leur nom d'*un ermitage* dont les ruines en couronnent encore les hauteurs.

L'Ermitage rouge, *plein de corps*, d'une couleur pourpre foncée, est surtout remarquable par un bouquet exquis et par une saveur analogue, quoique très-supérieure, à celle des framboises. Le vin blanc n'est pas si estimé, ce qui arrive presque toujours lorsque le même coteau produit les deux espèces. Ceux de Côte-Rôtie, *brune et blonde*, pourraient entrer en concurrence avec l'Ermitage, quoique cependant ils lui soient un peu inférieurs.

Les vins rouges du Languedoc, du Roussillon et de la Provence, sont très-négligés, selon le docteur Henderson, et ils ressemblent beaucoup à ceux d'Espagne par leur couleur foncée, leur force et leur extrême épaisseur. Il nous semble pourtant que l'auteur ne leur a pas tout-à-fait rendu justice, car nous avons bu, près de Montpellier, du vin de Saint-Georges, d'Orques, capable de rivaliser avec celui de l'Ermitage, par son odeur suave, son agréable consistance et un *velouté* digne des meilleurs crûs. Les vins rouges de Roussillon, et principalement de Cahors et de la côte du Lot, connus dans le commerce sous le nom de vins noirs, sont généralement employés à renforcer les vins légers du Bordelais; ils supportent très-bien la mer, et quand ils ont vieilli, ils deviennent, d'année en année, plus délicats sans rien perdre de leur chaleur. Quant aux vins muscats blancs de Roussillon et des côtes du Languedoc, tels que le Lunel, le Frontignan, le Rivesaltes, on doit les regarder comme les meilleurs vins sucrés qu'il y ait au monde.

Nous dirons peu de chose des vins de Bordeaux, quoiqu'ils soient dignes par eux-mêmes d'un intérêt particulier. Ils sont partagés en plusieurs districts, ceux de Médoc, de Graves, de la Palu, des *vignes blanches*. Les vignobles de Médoc, qui s'étendent au nord de Bordeaux, sur un sol sablonneux et calcaire, produisent des vins qui ont immortalisé le noms de Château-Margaux, de Lafitte et de Latour. Les crûs de Graves occupent, au midi de cette ville,

un terrain pierreux : les vins qu'on y récolte sont blancs. Le canton de la Palu, situé sur des couches fertiles d'alluvion, entre la Garonne et la Dordogne, donne des vins plus forts et plus colorés que ceux de Médoc : on les envoie aux Indes orientales sous le nom de *Claret*, et ils gagnent beaucoup à voyager par mer, à cause du goût âpre et sûr qui les rend désagréables lorsqu'ils sont nouveaux : aussi les Français les appellent-ils *vins de cargaison*. Le crû des *vignes blanches* produit le Sauterne, si justement célèbre.

Les bons vins rouges de Bordeaux sont les meilleurs vins de France : quoiqu'ils contiennent peu d'alcohol, ils se conservent bien et s'améliorent par le transport. Lorsque la fermentation en a été complète, ils sont beaucoup moins sujets aux *maladies* que les vins de Bourgogne, et ils ont moins de tendance à *s'aigrir*.

Nous ne parlerons des vins d'Espagne que pour exprimer l'aversion qu'ils nous inspirent (1). Qu'ils prennent le nom de Rota, d'Alicante, de Benicarlo ou de Catalogne, qu'ils contiennent ou ne contiennent pas de l'alcohol en grande quantité, nous les confondons tous dans la même réprobation. Cependant, l'Espagne possède un sol fertile, extrêmement favorable à la production des vins. Un voyageur anglais a trouvé, en 1809, dans la province de Grenade, des vins rouges du pays, qu'il a jugé comparables aux bons vins de la Bourgogne. Mais il fut obligé de faire venir d'Angleterre un assez grand nombre de bouteilles, pour empêcher qu'on ne mît sa provision dans des outres goudronnées; et, quoique le pays soit environné par des forêts de lièges, tous les bouchons furent envoyés d'Angleterre, avec les bouteilles. Les principaux vignobles de

(1) Note du Tr. On voit que la prédilection de l'écrivain anglais pour les vins de France, va presque jusqu'à l'injustice pour ceux des autres pays.

Xerez appartiennent à des Français ou à des Anglais, et c'est ce qui explique les améliorations qu'on a remarquées dans les vins de ces crûs, pendant les dix dernières années. En Espagne, excepté dans les villes commerçantes et dans les couvens, on connaît à peine les tonneaux, les bouteilles et les caves. Le vin est fait avec la plus grande négligence; on ne le laisse point vieillir, et, au lieu de s'adoucir, il s'épaissit en contractant une odeur d'outre nauséabonde et insoutenable. La mode a fait valoir les vins de Malaga; mais le vieux vin sec de Xerez est le plus universellement estimé des connaisseurs.

Nous avions presque résolu de ne pas parler des vins de Portugal, de peur d'être entraînés dans une longue et fastidieuse discussion sur le traité de Méthuen et sur l'exagération impolitique des droits auxquels sont soumis les vins de France. C'est un grand mal que d'avoir forcé la nation à s'accoutumer aux boissons ardentes et alcoholisées qu'on nous donne pour du vin de Porto; car, comment les consommateurs ordinaires auraient-ils pu acheter un tonneau de vin de France, soumis à un impôt de 180 fr., à raison de 16 sous les quatre litres? Cette énorme taxe est maintenant réduite à 90 fr.; mais il existe toujours une sorte de prohibition pour le consommateur, puisque le marché n'est pas ouvert aux mêmes conditions pour les vins de France que pour ceux du Portugal. Sans doute, les vins naturels du Douro ont des qualités remarquables, dont le mérite a été apprécié sur les lieux par des juges équitables; mais qui ne sait toutes les sophistications qu'on leur fait subir dans les manufactures d'Oporto et de Londres? Ne vaudrait-il pas mieux nous laisser multiplier le véritable Bourgogne, celui de la Romanée et du clos Vougeot, par l'addition des vins inférieurs de la même province? Si les marchés étaient libres, les Portugais seraient forcés, par la concurrence, de soigner davantage leurs produits, et de nous

les envoyer sans mélange. Quoi que les politiques puissent dire, il sera toujours à regretter qu'on ne nous permette pas de choisir nos vins selon nos goûts, et que l'impôt prélevé sur nos jouissances soit établi d'une manière si disproportionnée.

Les vins d'Allemagne et de Hongrie forment la division suivante du docteur Henderson. Parmi les premiers, ceux du Rhin méritent seuls une mention particulière, à cause de leur excellente qualité. On les recueille particulièrement sur le bord de ce fleuve, entre Mayence et Coblentz, dans ces belles campagnes animées par une population nombreuse et par l'aspect varié des vieilles ruines féodales qui s'élèvent au-dessus des plus belles et des plus riches cultures. Les vins de choix nous arrivent d'un petit canton appelé le *Rhiengau;* mais on y joint aussi ceux de Hockheim, quoique ce vignoble soit situé sur les bords du Mein. Les qualités distinctives de tous ces vins sont très-connues, et paraissent faire exception aux lois de la chimie. Leur saveur piquante et presque acide n'exclut pas un bouquet très-agréable; l'absence presque entière de l'alcohol (ils n'en contiennent pas plus de dix parties sur cent en volume), ne les empêche pas d'être sains et même assez chauds; et ils se conservent si bien, qu'on en a gardé pendant plusieurs siècles sans aucune altération. C'est cette longue durée qui aura probablement donné l'idée de les renfermer dans des vaisseaux d'une capacité extraordinaire. Tout le monde a entendu parler de la grande cuve d'Heidelberg : elle avait trente pieds de diamètre sur vingt pieds de profondeur, et ne l'emportait pas de beaucoup sur les autres, car les propriétaires mettent de l'amour-propre à rivaliser entr'eux. Cette méthode de conservation peut être très-utile pour les vins forts; mais il faut avoir soin de ne jamais laisser les tonnes vides, et pour cela, on verse du vin nouveau sur l'ancien, ou on y jette des cail-

loux lavés. Dans le siècle dernier, faute de ces précautions, les restes d'un tonneau de vin portant la date de 1472, à Strasbourg, furent trouvés à l'état de *bouillie aigre*, ce qui ne serait pas arrivé probablement, si ce vin eût été mis en bouteilles.

Les vins de Hongrie pourraient être excellens, mais la culture des vignes et la fabrication de leurs produits sont encore très-négligées; cependant le Tokai impérial a acquis une grande réputation. C'est avec des raisins à demi desséchés qu'on prépare ce vin dont tout le monde entend parler, et que personne ne goûte, car le prix en est extravagant à Cracow même, où est établi le dépôt principal pour les marchés de la Pologne et de la Silésie. Le vin vieux, ou *vino vetrawno*, est si cher, que lorsque l'empereur d'Autriche voulut en offrir quelques mesures à l'ex-roi de Hollande, le vin des caves impériales se trouva trop jeune, et on fut obligé d'en acheter 2,000 bouteilles à Cracow, *à sept ducats la bouteille* (1).

Nous ne suivrons pas l'auteur dans son histoire des vins de Grèce et d'Italie. Si la seule influence du climat et du sol de ces deux contrées suffisait pour assurer la perfection de leurs produits, on pourrait en vanter l'excellence; mais, à peu d'exception près, leur médiocrité ne sert qu'à prouver l'impuissance des avantages naturels, lorsqu'ils ne sont pas secondés par l'industrie humaine. Les vins de Toscane, où l'agriculture est assez bien entendue, sont meilleurs que les autres; le Montepulciano, l'Aleatico et la plupart des muscats ne sont pas sans mérite. Mais tous ces vins, et le fameux Lacryma-Christi, réservé pour la cour de Naples, ne sont guère connus que de nom au-delà des Alpes. Quant à la Sicile, ses coteaux de Marsala et de Mazzara pourraient donner des produits de quelque valeur, si les

(1) Le ducat de Hollande vaut de 11 à 12 fr.

habitans n'avaient pas la funeste habitude d'y mêler leur mauvaise eau-de-vie. Tant que ce système prévaudra, il est impossible d'espérer la moindre amélioration dans les vins de cette île, malgré l'heureuse situation des vignobles qui couvrent les environs du mont Etna.

L'auteur ne nous a rien appris de nouveau sur les vins de Madère, et il n'a pas donné, sur les vins de Perse et du cap de Bonne-Espérance, tous les détails dont ce sujet était susceptible. Cependant, l'importance de notre colonie africaine semblait mériter une attention plus sérieuse. Nous lui adresserons le même reproche pour les vins d'Amérique. Les provinces septentrionales de cette partie du monde sont très-riches en vignobles, et l'on trouve des vignes sauvages dans toutes les forêts des États-Unis et du Canada, depuis les bords du Mississipi jusqu'aux rives du lac Érié. Le raisin de Médoc a été introduit à Philadelphie, et on en a retiré un vin assez semblable à celui des crûs inférieurs du Bordelais, pour engager à continuer ces premiers essais de naturalisation. Dans les contrées du sud, quelques Français sont parvenus à extraire un vin passable du fruit des vignes sauvages. La culture de la vigne a réussi à Mexico, et déjà le crû de *Passo del Norte* a acquis une sorte de célébrité dans le Nouveau-Monde. Des missionnaires européens ont élevé, dans la Californie, du plant de Madère qui n'a point dégénéré depuis la moitié du XVIIIe siècle. Dans les différentes zônes de l'Amérique méridionale, malgré les prohibitions de la politique espagnole, la vigne a prospéré. Lima fait un commerce de vins indigènes, qui n'est pas sans avantages. Les vins de Lucombat, de Pisco et de la vallée de Suamba, dans la province d'Arequipa, sont fort estimés. Le Chili possède un grand nombre de vignobles précieux, dont les vins rouges, particulièrement ceux de Cuyo, sont transportés à Buenos-Ayres par les Cordillères, et sont fort estimés dans tout le Paraguay. Nous re-

grettons beaucoup que le docteur Henderson n'ait pas fait de recherches sur un sujet aussi intéressant.

Nous terminerons cet article en disant un mot des vignes cultivées autrefois en Angleterre. Les particularités peu connues dans lesquelles le docteur Henderson entre à cet égard, sont loin d'être dépourvues d'intérêt. Nous ne recherchons pas avec lui, si la culture de la vigne, dans la Grande-Bretagne, date de la conquête du pays par les Romains, attendu que cette question est sans importance : toutefois il paraît, si l'on en croit le témoignage de Bède, qu'il existait des vignobles en Angleterre, dès le commencement du VIII[e] siècle. Il en est déjà question dans les lois d'Alfred-le-Grand. Après la conquête des Normands, on fit beaucoup de plantations à Sheneton, dans le comté de Middlesex ; à Ware, dans celui d'Herfort, et dans le village de Westminster. Holborn eut même son vignoble qui appartint dans la suite à l'évêque d'Ely ; et lorsque les édifices s'étendirent dans cette direction, ce vignoble donna son nom à une rue qui existe encore (1). La plupart des riches abbayes, dans le midi de l'Angleterre, cultivèrent aussi leur champ de vignes; et comme les monastères étaient généralement situés dans des vallées fertiles et bien abritées, il est probable qu'on choisissait toujours les expositions les plus capables de favoriser la maturité des raisins. On ne peut pas douter d'ailleurs, d'après la chronique de William de Malmsbury, que la culture de la vigne ne fût universelle en Angleterre au XII[e] siècle. Cet auteur cite l'heureuse vallée du Glocestershire, au nombre de celles qui produisaient d'excellens vins, à peine inférieurs aux vins de France. Je sais bien qu'on a prétendu que nous confondions les vergers à cidre avec les vignobles; mais un pas-

(1) Note du Tr. Elle est située à l'occident de la *Cité* de Londres, presqu'au centre de la ville.

sage de la chronique citée plus haut, distingue parfaitement les pommiers et les vignes dans le même domaine, et il indique même, parmi les dernières, celles qui sont traînantes, celles qui grimpent sur les arbres et celles qui sont soutenues par des échalas. De semblables détails ne permettent pas de supposer qu'il y ait confusion dans ces désignations. Il est facile, d'ailleurs, de citer d'autres preuves de l'existence de la vigne en Angleterre pendant le moyen âge. Le *Domesday book* (1) distingue les vergers de pommiers et les vignobles. Il y avait dans le petit parc du roi, à Windsor, un vignoble où la culture de la vigne s'est maintenue jusqu'au règne de Richard II, qui en payait la dîme à l'abbé de Waltham, alors curé de cette paroisse. Mais le témoignage le plus irrécusable se trouve dans les archives de l'église d'Ely, qui possède une notice sur le produit d'un vignoble pendant deux ou trois ans ; le nombre des mesures de raisin vendues y est mentionné, ainsi que la valeur du vin : on y voit même que, dans une année défavorable, la récolte ne donna que du verjus. C'est l'inconstance du climat qui a découragé nos cultivateurs, et il est très-probable que l'importation des vins étrangers à plus bas prix que les vins indigènes, aura frappé d'un coup mortel cette branche d'industrie nationale.

Cependant, on a encore essayé de nos jours de naturaliser la vigne en Angleterre, comme sujet d'expérience ou d'amusement. Il n'y a pas plus de quarante ans, Sir Richard

(1) NOTE DU TR. On sait que le *Domesday book*, que les étymologistes font venir de *domus Dei*, livre de la maison du Seigneur, est un tableau statistique de l'Angleterre, extrêmement curieux, terminé en 1080, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant et par ses ordres. Voyez la chronique de Stowe, édition de Londres, in-folio, 1632, pag. 118. Stowe était un marchand tailleur, qui parcourut toute l'Angleterre, à pied, pour recueillir les matériaux nécessaires à la composition de son ouvrage.

Worsley se procura quelques espèces de vignes robustes, les planta à Saint-Laurent, dans l'île de Wight, sur un terrain rocailleux, à l'exposition du sud-est, et il y fit venir un habile vigneron de France, pour en diriger la culture. Le succès parut certain pendant quelques bonnes années; et l'on obtint même une récolte de raisin d'un goût très-supportable; mais la fraîcheur des printems et la prompte arrivée de l'automne affaiblirent les souches, gâtèrent les produits, et cet essai ne tarda pas être abandonné. Toutefois, le site choisi par Sir Richard n'était pas très-favorable à l'expérience qu'il voulait faire : car malgré la douceur du climat de l'île de Wight, son coteau restait exposé aux vents froids qui soufflent dans la Manche, précisément à l'époque où la vigne commence à bourgeonner. Les efforts de M. Hamilton, à Painshill, furent plus heureux, et le résumé qu'en a donné le docteur Henderson est plein d'intérêt. A force de soins, ce cultivateur distingué parvint à obtenir un vin absolument égal au Champagne de seconde qualité, lequel conservait sa force, perdait son effervescence et son bouquet, et devenait tout-à-fait semblable aux vieux vins secs des bords du Rhin. Plusieurs bouteilles que M. Hamilton avait conservées pendant seize ans, présentaient une telle analogie avec les vins du Rheingau, qu'elles auraient trompé un connaisseur peu exercé. Lorsque ce vin était jeune et mousseux, les meilleurs juges le prenaient pour du véritable Champagne : on en vendit au prix de *cinquante guinées* le muids à des marchand qui le firent passer pour du vin de France et le revendirent, en détail, jusqu'au prix de douze guinées le panier de vingt-cinq bouteilles. Mais M. Hamilton se plaignait beaucoup du fâcheux effet des frimas du mois de mai et des pluies de l'été.

On ne peut donc plus contester qu'avec de l'adresse et de la persévérance on ne soit parvenu à imiter en Angle-

terre les vins de France du second ordre. Le docteur Mac-Culloch (1) (*Art de faire le vin*, page 228) a démontré qu'on pouvait faire de bon vin avec le fruit encore vert, les bourgeons et les jeunes pousses de la vigne, mis en fermentation au moyen du sucre et de la crème de tartre; et comme il est facile d'avoir des pousses ou du raisin vert dans toutes les années, ce procédé peut, selon lui, avoir beaucoup d'avantages pour la Grande-Bretagne. Quant au projet d'établir des vignobles en Angleterre, nous adoptons l'opinion du docteur Henderson : tant qu'on pourra obtenir les vins étrangers à des prix modérés, il n'y aura pas de profit à vouloir les remplacer par des vins du pays. D'ailleurs, si le raisin ne mûrit pas toujours en Champagne, il serait absurde de supposer qu'il pourrait mûrir sous un climat aussi variable que le nôtre, et il y aurait de la folie à couvrir de vignes nos terres labourables. En Normandie et en Picardie, où les étés sont plus chauds qu'en Angleterre, la culture de la vigne a été successivement abandonnée, et toutes les tentatives qu'on a faites pour la rétablir ont été infructueuses.

SCIENCES MÉDICALES.

DE LA VACCINE ET DE LA PETITE-VÉROLE (2).

La vaccine est incontestablement le don le plus précieux que le génie de l'observation ait fait à l'espèce humaine. Si

(1) C'est le même dont il est question dans l'article sur le *Projet d'introduire le poisson de mer dans l'eau douce.*

(2) Note du Tr. Nous croyons rendre un véritable service à la science, en mettant aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs un ar-

elle ne met pas toujours à l'abri des atteintes des contagions varioliques, du moins il est presque sans exemple qu'elle n'en affaiblisse pas la malignité.

Lorsqu'on découvrit, dans l'origine, que quelques sujets vaccinés avaient été atteints de la petite-vérole, on prit ces éruptions pour de la varicelle, ou bien, l'on crut que l'opération de la vaccine n'avait pas été faite convenablement. Voici comment s'exprimaient à ce sujet, en 1803, les rapporteurs du comité institué pour la propagation de la vaccine :

« Deux ou trois fois on nous a alarmés de l'apparition de la petite-vérole chez des sujets vaccinés depuis quelques mois ou quelques semaines; mais après les avoir visités et avoir pris tous les renseignemens possibles sur leur maladie, nous nous sommes assurés que ce que l'on appelait petite-vérole n'était que la varicelle. »

Le passage suivant est extrait du rapport fait au même comité, en 1817 :

« En observant avec soin, disent les rapporteurs, les cas où la vertu préservatrice de la vaccine paraissait en défaut, nous nous sommes convaincus, ainsi que l'avaient fait les membres du comité de Dublin, que les malades avaient été soumis à des procédés de vaccination moins

ticle publié dans la *Revue d'Édinbourg*, en 1823, dans des circonstances semblables à celles qui excitent en ce moment au plus haut degré l'intérêt public. Depuis l'introduction de la vaccine, des épidémies de petite-vérole ont sévi sur plusieurs comtés de la Grande-Bretagne, et ont forcé beaucoup de médecins à modifier, jusqu'à un certain point, l'opinion qu'ils avaient déjà conçue de l'infaillibilité de ce préservatif. En France, des faits nouveaux donnent également naissance aujourd'hui à des opinions nouvelles. Ceux qui sont rapportés dans l'article suivant pourront servir à éclairer les discussions qui se sont élevées à l'occasion de l'épidémie variolique qui exerce depuis quelque tems ses ravages à Paris, et heureusement ils sont presque tous de nature à faire ressortir les avantages de la vaccine.

parfaits que ceux qui sont adoptés par le comité depuis 1810, et dont le succès est infaillible. Le comité a publié et distribué gratis, dans tout le royaume, une instruction sur le mode de vaccination employé dans ses établissemens. Si l'on s'y conforme désormais, la vaccine conservera tous ses droits à la confiance, ou du moins les exceptions seront trop rares pour fixer l'attention publique. »

En 1819, les membres du comité avouaient que les rapports de leurs correspondans étaient moins favorables; une éruption dont les caractères étaient exactement ceux de la petite-vérole, s'était manifestée sur des individus vaccinés; seulement, chez la plupart, l'affection avait été de courte durée et exempte de symptômes alarmans; mais, chez quelques-uns, la maladie avait suivi son cours ordinaire, et huit d'entr'eux avaient succombé. Les membres du comité attribuaient les funestes exceptions qu'on vient de citer à l'imperfection des procédés du vaccinateur; ils recommandaient de faire deux piqûres à chaque bras, et de suivre attentivement les progrès des boutons jusqu'à leur disparition.

Mais, en 1820, le comité s'exprima, dans son rapport annuel, de la manière suivante :

« Dans plusieurs contrées, la petite-vérole s'est déclarée chez beaucoup de sujets vaccinés, et il est incontestable que les préjugés populaires contre l'efficacité de ce préservatif ne sont pas tout-à-fait dépourvus de fondement. Après avoir mis de côté, dans les observations qui nous sont parvenues, celles qui n'ont pas un caractère suffisant d'authenticité, nous sommes forcés de reconnaître qu'il est malheureusement trop bien prouvé que jusqu'ici on a attribué à la vaccine un pouvoir trop étendu; mais du moins elle a la faculté de modifier la petite-vérole, quand elle ne la prévient pas entièrement. »

Et en effet, les épidémies varioliques qui, à cette époque, exerçaient leurs ravages dans la Grande-Bretagne, depuis six ou sept ans, avaient prouvé que la vaccine n'était pas un moyen infaillible de se préserver de leurs atteintes.

En 1818 et 1819, cette épidémie régna à Édinbourg et dans les environs, et y fit beaucoup de mal. Le docteur Thompson en étudia les caractères et en suivit la marche sur huit cent trente-six sujets. Deux cent quatre-vingt-un n'avaient jamais eu la petite-vérole et n'avaient point été vaccinés; dans ce nombre, la mortalité fut d'un sur quatre. Soixante-onze malades étaient atteints de la petite-vérole pour la seconde fois; il n'en mourut qu'un sur vingt-trois. Quatre cent quatre-vingt-quatre avaient été vaccinés : *un seul succomba.*

« Ce résultat, dit le docteur Thompson, doit paraître bien étonnant, si l'on réfléchit à la gravité de l'épidémie et à l'état de santé défavorable qui pouvait aggraver les effets de la contagion chez quelques-uns des nombreux individus qui en étaient infectés. Comment méconnaître, après des faits si concluans, la puissante influence de la vaccine, ne fût-ce que pour adoucir le fléau de la petite-vérole? Aussi, les terreurs qu'avait d'abord inspirées l'irruption de l'épidémie, sur des sujets vaccinés, se sont-elles dissipées quand on a vu le contraste qu'offrait la marche de la maladie chez ces individus, et celle qu'elle a suivie chez les sujets non vaccinés. Ce contraste a convaincu de l'immense utilité de la vaccine, les personnes les plus imbues de préjugés. »

Lorsque la maladie a attaqué des sujets qui l'avaient déjà eue une première fois, ou qui avaient été inoculés, on a observé que l'intervalle des deux atteintes avait été tantôt long et tantôt fort court, depuis dix jours jusqu'à trente ans. La fièvre qui précède l'éruption était le plus souvent

très-intense, et quelquefois presque insensible. En certains cas, les boutons semblaient appartenir à des variétés de la varicelle ; en d'autres, ils offraient les caractères de la petite-vérole discrète ; quelquefois aussi ils ont présenté les symptômes d'une véritable confluente.

On a pu faire beaucoup d'observations sur des sujets vaccinés, attendu que la terreur inspirée par l'épidémie avait déterminé un grand nombre de personnes à recourir à ce préservatif. Toutes ces observations ont montré à quel point il atténuait le mal quand il ne le prévenait pas tout-à-fait ; et il ne s'est trouvé en défaut que lorsqu'on l'employait trop tard.

Chez les sujets vaccinés qui furent atteints par l'épidémie, la fièvre d'invasion était souvent si violente qu'elle avait les caractères du typhus ; chez quelques autres, elle était légère, mais toujours l'éruption était le premier symptôme de la convalescence, et lorsqu'elle se manifestait, beaucoup de malades cessaient de s'aliter. En certains cas très-rares, il y avait fièvre sans éruption. Les symptômes les plus graves, mais qui se sont présentés rarement, étaient une fièvre de suppuration très-violente, la tuméfaction de la face, l'inflammation de la gorge et du larynx, et la salivation ; toutefois, ils se dissipaient promptement, et ne réduisaient jamais les malades à cet état d'abattement et de faiblesse, trop fréquent à la suite des petites-véroles confluentes naturelles. Un des sujets éprouva, pour la troisième fois, une affection varioloïde. Plusieurs des vaccinés se trouvaient atteints, pour la seconde fois, par la maladie, après un intervalle de quelques jours ou de plusieurs années. Chez les uns, la première attaque avait paru être une varicelle, et la seconde une variole ; chez les autres, c'étaient les mêmes éruptions, dans l'ordre inverse. Dans d'autres cas, les deux affections ont été exclusivement ou la varicelle, ou la variole. Aucune raison,

d'ailleurs, n'a porté à croire que le virus vaccin fût affaibli ou détérioré ; car, c'est chez les sujets âgés de plus de dix ans, que les récidives ont été les plus rares.

« On peut s'étonner, dit le docteur Thompson, que l'action préventive ou atténuante de la vaccine ait été aussi puissante dans cette circonstance ; la mortalité ayant été constamment d'un sur trois à un sur cinq, chez les individus non vaccinés, proportion effrayante qui s'offrait pour la première fois, depuis l'introduction de la vaccine. Je suis persuadé que c'est à la rigueur de l'épidémie et non à l'affaiblissement de son préservatif, ou aux procédés défectueux de vaccination, qu'il faut attribuer l'irruption de la petite-vérole, sur un si grand nombre d'individus vaccinés, et les récidives de petite-vérole naturelle, bien plus nombreuses qu'elles ne l'avaient jamais été dans les contagions antérieures. Je suis également convaincu que ces récidives ont toujours beaucoup moins de gravité que la maladie primitive. Ainsi que je l'ai déjà dit, celles que j'ai observées m'ont offert le plus souvent les caractères de la variole secondaire. »

En 1820, M. Cross publia un rapport sur l'épidémie variolique qui se manifesta à Norwich, en 1819, et qui fit périr 630 individus. Cet auteur a signalé les mêmes phénomènes que le docteur Thompson, sur les trois classes d'individus dont nous venons de parler ; c'est-à-dire sur les sujets vaccinés, non vaccinés, ou précédemment atteints de la petite-vérole. Ses observations ont exactement confirmé ce fait, que, dans une épidémie intense, tous les sujets, vaccinés ou non, sont exposés à l'affection régnante ; mais les premiers n'en éprouvent qu'une atteinte légère et presque toujours sans danger.

« Sans m'arrêter à l'opinion contraire, dit M. Cross, je considère toujours comme les caractères de la vraie vaccine, ceux indiqués par Jenner. Je ne pense pas que la

vertu du vaccin se soit affaiblie; je nie également que tel procédé de vaccination soit meilleur que tel autre. Ces divers systèmes n'ont été imaginés que pour défendre la vaccine du reproche de ne point préserver de la variole. J'ajouterai que, ni l'adresse, ni la méthode de l'opérateur, n'influent sur l'efficacité du procédé : souvent des parens, en vaccinant eux-mêmes leurs enfans, les ont complétement préservés, tandis que les plus habiles chirurgiens n'ont pu, dans beaucoup de circonstances, obtenir le même résultat. »

Après avoir long-tems douté si la petite-vérole et la varicelle sont des affections distinctes, ou bien les degrés divers d'une même maladie, le docteur Thompson embrasse cette dernière opinion. Il reconnaît qu'elle fut émise pour la première fois, en 1777, par M. Geoffroy. Ce médecin rapporte dans les Mémoires de la Société royale de médecine, qu'un enfant eut une petite-vérole volante, qui ne dura que quatre jours. Immédiatement après, sa sœur aînée, qui ne l'avait pas quitté, fut atteinte d'une véritable petite-vérole dont elle conserva les traces. « Un tel fait, ajoute-t-il, s'il se répétait plusieurs fois, attesterait l'identité de deux maladies que l'on regarde comme distinctes, et prouverait que l'une n'est qu'un diminutif de l'autre; d'ailleurs, comme l'a observé M. Bing, la ressemblance de ces deux maladies les a fait considérer, par les premiers médecins de l'Europe, comme étant de la même espèce. »

Les docteurs Bateman, Henderson et beaucoup d'autres, cités par M. Thompson, professent la même doctrine.

Pendant l'épidémie d'Édinbourg, les vaccinés et les inoculés qui en furent atteints, présentèrent, pour la plupart, des indices de varicelle, quoique la contagion qui les avait produits fût, selon toute apparence, une variole légitime. Il arrivait aussi que ces varicelles donnaient à leur tour

naissance à la variole sous ses différentes formes. Dans la même maison, dans la même chambre, dans un même lit, on voyait souvent un malade atteint d'une varicelle, un autre d'une petite-vérole discrète, et un troisième d'une petite-vérole confluente.

Dans une maison de Canongate, où un enfant se mourait d'une petite-vérole affreuse, un de ses frères n'avait qu'une éruption discrète avec très-peu de fièvre; sa peau était couverte, non de véritables pustules, mais de petites phlyctènes vésiculaires qui s'affaissèrent le cinquième jour, et se séparèrent en petites écailles. Un autre eut une éruption semblable, qui se termina au sixième jour, tandis que, dans la même pièce, un second enfant était dans la période de terminaison d'une petite-vérole confluente très-violente, et un troisième présentait la maladie avec son type le plus ordinaire et le plus régulier.

L'exemple suivant est encore plus concluant; il est extrait d'une lettre de M. John Molloch au docteur Thompson.

« Depuis neuf ans, il n'y avait point eu de petite-vérole dans cette ville : un domestique, habitué à courir les marchés, séjourna dans une maison dont un des locataires était atteint de cette maladie; lui-même était vacciné depuis plusieurs années; cependant, de retour chez lui, la fièvre se déclare et le force à s'aliter ; le troisième jour, éruption de varicelle et convalescence; il put se rendre le lendemain à un marché éloigné d'un demi-mille. La semaine suivante, un des enfans de son maître tombe malade, et offre tous les phénomènes d'une petite-vérole discrète; un second éprouve la même affection ; chez un troisième, la maladie prend un caractère grave et alarmant; chez le quatrième, elle est comme chez les deux premiers; enfin, une varicelle se déclare chez le dernier enfant, âgé de huit mois. »

Il nous paraît clairement démontré par ces faits que les divers états qu'on vient de signaler, appartiennent à un

même genre d'affection, et que les différences que l'on observe, résultent seulement de l'intensité plus ou moins forte de la maladie. Nous terminerons cet article en citant de nouveau le docteur Thompson :

« Livré depuis long-tems, dit cet habile médecin, à l'étude des maladies éruptives et cutanées, combien de fois, lorsque je partageais les opinions communes, ne me suis-je pas irrité de l'impossibilité où j'étais d'établir avec précision les caractères distinctifs que mes confrères se vantaient d'avoir facilement saisis, entre la varicelle et la petite-vérole! L'on prétendait souvent reconnaître une variole où j'avais cru voir une varicelle, et réciproquement. Aujourd'hui, après une pratique de plus de trente années, je ne suis pas plus en état de saisir ces différences imaginaires, et je suis fermement convaincu que la variole secondaire et la varicelle ne sont qu'une seule et même affection. »

(*Revue d'Édinbourg.*)

VOYAGES.

VOYAGE DANS LES PAYS DE TIMANNI, DE KOURANKO ET SOULIMA, DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE.

PAR LE MAJOR A. GORDON LAING (1).

LES plus grands obstacles qui aient empêché jusqu'ici nos colonies de l'ouest de l'Afrique d'établir des relations commerciales avec les peuples de l'intérieur, proviennent des efforts que les chefs des tribus limitrophes de nos établisse-

(1) *Travels in the Timannee, Kooranko, and Soolima countries, in Western Africa.* By major A. Gordon Laing. 8°, Murray, 1825.

mens n'ont cessé de faire pour nous fermer le passage, afin de se réserver tous les bénéfices d'un commerce exclusif. De toutes les nations voisines de Sierra-Leone, celle des Mandingues était la plus civilisée, et paraissait de jour en jour mieux disposée à recevoir nos objets de luxe en échange des produits de son sol ou de son industrie, lorsqu'une guerre, survenue entre le roi de ce pays et un de ses chefs révoltés, interrompit toute relation avec la colonie. Sir Charles Maccarthy, dernier gouverneur de Sierra-Leone, jugea à propos d'envoyer une ambassade à Kambie, sur la rivière de Farcies, et de là au camp des Mandingues, afin de concilier les parties belligérantes, et de recommander aux naturels du pays la culture du riz blanc. Le major Laing, alors simple lieutenant, fut chargé de cette mission; il reçut également le mandat de s'assurer des dispositions des habitans, relativement au commerce et à l'industrie, et de leurs sentimens comme de leur conduite au sujet de l'abolition de la traite. Cet officier visita deux fois le camp des Mandingues, et il y trouva un corps nombreux de nègres de Soulima, commandé par le frère du roi de cette contrée, lequel était venu au secours d'*Amara,* roi des Mandingues.

Les habitans du royaume de Soulima n'étaient guère connus que de nom à Sierra-Leone, quoiqu'ils n'en soient éloignés que de 200 milles (N. N. Ouest); cette nation n'avait même été visitée par aucun Européen, et cependant elle était une des plus puissantes et des plus avancées dans la civilisation et dans la connaissance des arts utiles. Lorsque le général de l'armée de Soulima, nommé Yarradi, vit pour la première fois les Anglais au camp des Mandingues, il douta si c'étaient des hommes, et demanda à leur interprète s'ils avaient des os. Voyant le major Laing ôter ses gants, il s'écria : « Allah Akbar! il vient d'ôter la peau de ses mains! »

A son retour, le major Laing parvint à convaincre le gouverneur de Sierra-Leone que, les peuples de Soulima possédant beaucoup d'or et d'ivoire, il serait avantageux de se mettre en relation avec eux, et qu'il serait également fort utile de connaître les ressources de plusieurs contrées situées à l'est de la colonie. Dans ce double but, cet officier reçut la mission de pénétrer dans le pays de Soulima, par la route qui paraîtrait la plus convenable à ses projets. Il prit avec lui un interprète, et deux soldats du régiment des Indes occidentales; il s'adjoignit, pour conduire ses bagages, onze hommes nés dans le pays des Joloffs, et un enfant du pays de Sego. Les voyageurs quittèrent Sierra-Leone, le 16 avril; ils firent quarante milles en bateau, sur la rivière de Rokelle; puis ils continuèrent leur route au sud de cette rivière, dans le Timanni; mais ils furent obligés d'acheter, par des présens faits aux chefs de ces contrées, l'autorisation de passer dans les principales villes qu'ils avaient à traverser. Le Timanni a une étendue d'environ 90 milles, de l'est à l'ouest, et de 50 milles, du nord au sud; à l'ouest, il touche à la colonie de Sierra-Leone. Malgré ce voisinage, les nègres de cette contrée sont représentés par le major Laing, comme les plus ignorans et les plus dépravés de tous les Africains de l'ouest. Les métiers de forgeron et de cordonnier, communs dans toutes les autres parties de ce côté de l'Afrique, leur sont inconnus. Voici les réflexions judicieuses du major Laing, sur l'état de dégradation dans lequel ils vivent.

« La mauvaise foi des Timanniens, leur aversion pour tout travail honnête, et la lubricité de leurs femmes, sont passées en proverbe dans toute l'Afrique occidentale. Je laisse à la sagacité des lecteurs à décider jusqu'à quel point leur caractère a été perverti par ce trafic infâme qui frappe l'industrie à sa racine, qui anéantit tout ordre social, et qui étouffe les sentimens les plus sacrés de la nature. J'ai vu

deux fois des mères m'offrir de me vendre leurs enfans, et s'irriter de mon refus. Un soir, je fus hué comme étant un de ces blancs qui, en s'opposant à la traite, nuisaient à la prospérité du pays. Les deux mères dont je viens de parler, surprises de ce que je n'achetais pas leurs enfans au prix de 10 *bars* (environ 30 sh.), s'en prenaient à ces êtres infortunés, qu'elles accusaient d'être ensorcelés. »

Le pays de Timanni, situé près de l'embouchure d'une des principales rivières de la côte, a été, jusqu'aux trente dernières années, l'un des plus grands marchés de chair humaine; aussi ses habitans, par la dépravation de leurs mœurs, et leur désorganisation sociale, offrent-ils encore aujourd'hui un exemple effrayant de l'influence profondément corruptrice exercée par la traite.

Le major Laing, continuant sa route au N.-E., et laissant la rivière de Rokelle à sa gauche, traversa une petite portion du pays de Kouranko. Les limites de ce pays sont inconnues du côté de l'est, vers le Niger; au nord, il est limitrophe du Limba, du Tamisso et du Soulima. Quoique fort étendu, il est très-faible à cause de sa division en un grand nombre de petits états séparés. Les habitans sont idolâtres comme les Timanniens, mais ils leur sont supérieurs dans l'agriculture et dans la connaissance des arts utiles.

A Komato, sur les frontières du Soulima, M. Laing rencontra une députation qui venait de Falaba, capitale de ce pays, chargée par le roi d'inviter ce voyageur à venir le visiter, et de lui offrir des chevaux pour faire la route. Un des membres de l'ambassade, qui l'avait vu au camp des Mandingues, sauta de joie à son aspect, et s'écria : « C'est » vrai, c'est vrai! c'est l'homme blanc de la côte, qui a » promis à Yarradi qu'il viendrait à Soulima; c'est l'homme » blanc qui disait qu'il visiterait ce pays; il a tenu parole. » Le 11 juin, le major Laing et sa petite troupe arrivèrent à Falaba, et jusqu'au 17 septembre, époque où ils quittè-

rent cette ville, ils ne cessèrent d'être traités avec égard et cordialité par le roi et par les habitans. Ce respect et ces égards n'étaient point un hommage au luxe déployé par notre voyageur, car il nous apprend que toute sa garde-robe se composait d'une veste et d'un large panta'on de camelot bleu, très-usés; de quelques chemises de flanelle; d'un chapeau de paille; et qu'il n'avait pas été rasé depuis son départ de Sierra-Leone.

La ville de Falaba est située à 9° 40' de latitude nord, et à 10° 35' de longitude. Son enceinte est formée de palissades assez fortes pour résister à des machines de guerre, autres que l'artillerie; elle a seize portes fortifiées; le tout est entouré d'un large fossé qui ne permettrait pas à des troupes africaines de s'en emparer, en suivant leur système militaire actuel.

M. Laing, dans un des passages de sa relation, fixe à 6,000 le nombre des habitans de Falaba; mais plus loin, il porte ce nombre à 10,000, évaluation plus exacte, si, comme il le dit, Falaba contient quatre mille maisons ou cabanes, et peut fournir une armée de 3,000 hommes. Les habitations sont circulaires, et, quoique construites en argile et surmontées d'un toit de chaume, elles sont très-propres, bien éclairées, et, en général, d'une structure élégante.

Le roi de Soulima, *Assana-Yéra*, possède, outre sa capitale, quatre villes importantes. Il peut lever une armée de 3,000 cavaliers et de 20,000 hommes d'infanterie; aussi est-il regardé comme un des rois les plus puissans de l'Afrique occidentale. D'après le portrait intéressant que M. Laing en a tracé, ses talens et ses vertus doivent le placer au rang des meilleurs princes, et lui ont mérité le nom de père du peuple. « C'est, dit-il, un vieillard de soixante ans, d'une santé robuste et d'un extérieur agréable; sa taille est plus haute que ne l'est, en général, celle de ses

sujets (il a 5 pieds 11 pouces d'Angleterre); et le vêtement simple et large qu'il porte, composé de tissus du pays, lui sied très-bien. On nous a dit qu'il ne s'était jamais départi de cette simplicité de costume, et que bien différent à cet égard de la plupart des princes africains, il a constamment repoussé l'usage des ornemens splendides, et s'est toujours vêtu comme le moins riche de ses sujets. Sa stricte probité l'a placé très-haut dans l'estime de son peuple et des nations voisines.

» Il doit l'affection générale qu'on lui porte au soin avec lequel il examine les réclamations qu'on lui adresse, et à la manière équitable dont il rend la justice.

» Voici le détail de ses opérations journalières :

» Il se lève au point du jour, et s'occupe d'abord de ses affaires domestiques; il surveille ensuite la préparation du repas dont il gratifie ses hôtes, et de la nourriture qu'il envoie à ses esclaves; puis il donne audience aux habitans qui se proposent de quitter la ville dans la journée, et il leur en accorde ou leur en refuse la permission, suivant les circonstances. A neuf heures, il siège sur son tribunal : là, accessible à tous, il rend la justice jusqu'à trois heures, après midi; à trois heures précises il revient chez lui pour dîner, et ce repas se compose uniquement de riz qu'on délaie dans un peu de bouillon, afin de lui donner plus de saveur. Comme tous ses sujets, il est étranger au luxe des cuillers; je lui en ai offert une plusieurs fois, dont il n'a jamais voulu se servir. Après dîner, accompagné de son esclave favori, il dirige sa promenade vers un étang, où il a un crocodile apprivoisé : c'est là qu'il fait ses ablutions; après quoi il se promène dans ses propriétés jusqu'au coucher du soleil; il rentre ensuite dans son habitation, et s'enferme pour le reste de la soirée, dont il consacre une grande partie à l'exercice de pratiques religieuses.

» Dans le cours de diverses conversations qui avaient

pour sujet la traite des nègres, la guerre, la paix, et le commerce, Assena montra un esprit assez judicieux pour comprendre très-bien les avantages d'un état social et d'un gouvernement opposés à ceux qu'il connaissait; toutefois, à l'égard de la liberté du commerce, ses préjugés avaient des racines trop profondes pour s'effacer aisément. Comme le pacha d'Égypte, il fait maintenant le monopole de tout le commerce du pays, et nous craignons qu'il ne soit très-difficile de lui persuader qu'en se dépouillant de ce privilége, il accroîtrait et assurerait son pouvoir. La richesse a, chez les Africains, une influence sans bornes; car les plus opulens sont toujours sûrs d'y trouver de nombreux partisans, au moyen desquels ils parviennent quelquefois à s'emparer du trône. »

Le major Laing fut témoin, à Falaba, de plusieurs fêtes et spectacles publics. Les *jellemen* ou bardes célébrèrent son arrivée et la gloire de leur pays, dans des chants qui ressembleraient tout-à-fait à ceux d'Ossian, s'il y était question des brouillards grisâtres des montagnes, et si l'on substituait le nom de Fingal à celui d'Yarradi. La guerre entre le royaume de Soulima et celui de Foulah a inspiré un hymne national dont voici quelques fragmens :

« Ils sont braves les guerriers de Foulah ! Eux seuls peu-
» vent résister aux combattans de Soulima. Ils marchèrent
» sur Falaba, au nombre de trente mille; comme un torrent
» fougueux, ils se précipitèrent du haut des montagnes.
» — Apportez-nous votre or, disaient-ils, ou nous brûle-
» rons votre ville. — Mais le brave Yarradi lança sa flèche
» contre eux, et s'écria : C'est sur mon cadavre que vous
» exécuterez vos projets. — Le combat s'engagea; le so-
» leil voila son disque pour ne point voir le nombre des
» morts; les nuages qui couvraient les cieux roulaient ter-
» ribles comme l'œil du *kellemansa* (général). Les guer-
» riers de Foulah combattaient en hommes; les fossés qui

» ceignent Falaba étaient remplis de leurs morts. — Que » pouvaient-ils contre le lion de Soulima? — Ils ont fui » pour ne jamais revenir; et Falaba est aujourd'hui heu- » reuse et paisible. »

La description d'un des spectacles donnés au major Laing mérite de trouver ici sa place.

« Aussitôt que les amazones eurent cessé leurs chants, le grotesque de la troupe prit une espèce de guitare dont le corps était formé d'une calebasse, et commença à chanter, en s'accompagnant, un air assez agréable. Il se vantait que, par sa musique, il guérirait toutes les maladies, qu'il apprivoiserait des bêtes féroces, et ferait danser les serpens. « Si l'homme blanc en doute, je vais, dit-il, en » faire l'expérience devant lui. » Aussitôt, il joua un air plus vif, et un gros serpent sortit de dessous un buisson, et traversa rapidement l'enceinte du spectacle : alors, notre jongleur ralentissant son jeu : « Halte-là, serpent, dit-il, » vous allez trop vite; arrêtez-vous, et amusez l'homme » blanc. » Le serpent obéit, et le musicien continua : « Ser- » pent, il faut danser; l'homme blanc est venu à Falaba; » dansez, serpent, car voici un beau jour. » A ces mots, le serpent se dressa sur les replis de sa queue, releva sa tête, forma des anneaux, se mit à bondir et à faire divers tours, dont je ne l'aurais pas cru capable. A la fin, le jongleur, suivi du reptile, sortit de l'enceinte, et me laissa dans un grand étonnement. Quant aux autres spectateurs, ils paraissaient enchantés qu'un nègre fût parvenu à exciter la surprise d'un blanc. »

Les détails que donne le major Laing, sur son départ de Falaba, sont du plus vif intérêt.

« Le 17 septembre, après avoir, dans la matinée, fait prendre les devans aux gens de ma suite, je partis de Falaba à midi, accompagné du roi et escorté d'une grande foule, dans laquelle les femmes se faisaient remarquer par

les démonstrations de douleur les plus extravagantes. Cette foule me quitta à un mille au-delà du sommet de la colline qui domine Falaba, et le roi me suivit dans la vallée opposée, sur la route de Konkodougore. Là, ce vieillard s'arrêta, et, en me disant qu'il me voyait pour la dernière fois, ses yeux se remplirent de larmes, et pendant quelques instans il demeura sans voix. « Homme blanc, me » dit-il enfin, en me tendant la main, pensez à Falaba, car » Falaba pensera toujours à vous. Quand vous arrivâtes » parmi nous, vous paraissiez ridicule aux hommes, et à » votre aspect, les femmes et les enfans fuyaient d'effroi. » Ils ont tous maintenant la tête dans leurs mains et les » yeux baignés de larmes, parce que vous nous quittez. Je » me souviens de tout ce que vous m'avez dit; vous m'avez » appris ce qui est bon, ce qui contribuera, je le sais, » à la grandeur de mon pays. Je ne ferai plus d'esclaves. » Puis, me serrant affectueusement et détournant la tête : « Assez, me dit-il, et revenez nous voir. » Il se sépara de moi à ces mots, et il se couvrit la figure de ses mains. Je me sentis ému comme si je m'étais éloigné d'un père. Le souvenir de cette scène est gravé trop avant dans mon cœur, pour être effacé par le tems ou par la distance, et jamais je ne cesserai de faire les vœux les plus vifs pour la prospérité d'un pays dont les habitans m'ont témoigné tant d'intérêt. »

Le major Laing pense qu'il peut résulter de grands avantages de l'établissement d'un commerce direct avec Soulima. Ce pays produit du riz, du café, du coton d'excellente qualité; on peut y cultiver avec succès toutes les plantes des tropiques. Les cultivateurs se trouvent sur les lieux, et le désir de posséder des marchandises d'Europe suffirait pour les exciter au travail. La rivière de Rokelle qui traverse le pays et passe à Sierra-Leone, est navigable en certaines saisons, dans une grande partie de son cours.

Toutefois, c'est moins dans l'intérêt de la Grande-Bretagne, que dans celui de la civilisation africaine, que le major Laing nous propose d'entrer en relations commerciales avec cette nation. Elle a, assure-t-il, un grand respect pour les Anglais, et peu de préjugés à opposer aux changemens que ceux-ci tenteraient d'introduire dans son sein; mais il craint que lorsque les peuples de cette partie de l'Afrique auront vu plus d'Anglais à Sierra-Leone, leur respect ne s'affaiblisse beaucoup. « Les nègres mahométans, dit-il, voient avec pitié, souvent avec dégoût, la légèreté des blancs, qu'ils considèrent comme très-favorisés du ciel, mais comme indignes de ses bienfaits. » Un fait qui mérite d'être remarqué, c'est que la religion de Mahomet a fait en silence des progrès rapides chez les Africains, tandis que, malgré tous les soins qu'on a pris et toutes les dépenses qu'on a faites en Angleterre, pour leur expédier des missionnaires et des Bibles, il est sans exemple qu'un seul d'entr'eux ait embrassé le christianisme hors de nos établissemens. Là, leur conversion ne se manifeste que par l'observance de quelques pratiques extérieures, et par la fréquentation des églises. Ce voyageur augure très-avantageusement de l'exemple qu'offrirait, dans cette partie du monde, une nation indépendante, qui adopterait volontairement les institutions, les habitudes industrielles et la religion des blancs. Il croit que cet exemple, donné par les habitans de Soulima, serait beaucoup plus utile à l'Afrique, que tout ce que nous avons fait jusqu'à présent à Sierra-Leone.

Nous ne partageons point l'avis du major Laing au sujet des missionnaires qu'il recommande d'envoyer maintenant chez les habitans de Soulima. L'expérience de plusieurs années nous a appris que le système actuel des missions est entaché d'un vice radical. On n'a rien gagné jusqu'ici, et l'on ne gagnera jamais rien à rendre des tribus sauvages

chrétiennes, qui, par le fait, ne le sont que de nom. Les lumières et la civilisation doivent être les précurseurs du christianisme; et l'œuvre de la conversion, pour être durable, doit être lente et graduelle. Il est cependant un moyen prompt et sûr d'enseigner la loi du Christ, c'est de prêcher d'exemple; lorsque les blancs auront convaincu les noirs que leur conduite est d'accord avec leurs préceptes; lorsqu'ils prouveront à leurs catéchumènes, par le tableau de leur vie entière, qu'ils sont eux-mêmes guidés par les principes de la religion chrétienne, alors, mais seulement alors, nous pourrons nous attendre au perfectionnement des nations africaines. Mais combien cette heureuse époque est éloignée! Nous pouvons conclure de l'ouvrage qui est sous nos yeux, que nos missionnaires eux-mêmes sont bien loin de prêcher d'exemple, dans la crainte sans doute qu'on ne les accuse d'entretenir des opinions hérétiques sur le mérite des bonnes œuvres. « J'ai vu de mes yeux, dit le major Laing, un missionnaire étendu sur le pavé, dans une ivresse complète; j'en ai connu un second qui avait pour concubine une négresse de sa paroisse; j'en ai vu un troisième condamné comme meurtrier d'un enfant, qu'il avait assassiné à coups de verges. »

Ce voyageur a appris que le Niger prend sa source à trois journées de Falaba, dans le pays des Kissi, nation barbare à l'est de Soulima. Il demanda souvent des guides et une escorte pour aller reconnaître ce fleuve, mais on les lui refusa constamment, sous divers prétextes. On lui permit cependant de visiter la source de la Rokelle, et de ce point on lui fit voir, dans le lointain, la montagne de laquelle on lui dit que jaillissait le Niger. Il fixe sa position aux 9° 25' de latitude nord; et aux 9° 45' de longitude ouest. Mais, les voyageurs sont souvent trompés au sujet de la source des rivières; presque tous les fleuves se for-

ment d'un grand nombre de ruisseaux qui peuvent sourdre à une distance considérable l'un de l'autre, et il est presqu'impossible de s'assurer auquel d'entr'eux doit rester l'honneur de porter le nom du fleuve à la création duquel ils contribuent tous. Ainsi, diverses peuplades peuvent se vanter, avec autant de raison l'une que l'autre, que le même fleuve prend sa source dans leur pays.

La préface de la relation du major Laing nous apprend que ce voyageur est parti de Londres le 5 février dernier, et qu'il s'est rendu à Tripoli pour y joindre une caravane qui devait aller à Tombuctou, et de là, suivre le cours du Niger. Il était difficile pour une expédition semblable de faire un meilleur choix. (*London Magazine.*)

VOYAGE AU POLE AUSTRAL,

PENDANT LES ANNÉES 1822 ET 1824,

Contenant des observations sur la mer Antarctique jusqu'au 74e degré de latitude; le récit d'une excursion à la Terre-de-Feu, et des documens importans sur la navigation des côtes du cap Horn et des terres adjacentes; par James Weddell, de la marine royale. — Londres, 1825.

Tandis qu'une expédition entreprise à grands frais par le gouvernement, et dont la conduite avait été confiée au capitaine Parry, explorait les régions inhospitalières du pôle arctique, et que l'Europe en suspens, en attendait avec impatienee le résultat, à peine savait-on hors des comptoirs de MM. Mitchell de Londres, et Strachan d'Édinbourg, qu'un voyage entièrement analogue avait lieu à l'extrémité australe du globe. Ces deux banquiers s'étaient associés à M. Weddell pour l'exécution d'un pro-

jet qui doit faire passer leurs noms à la postérité, et ils rendaient un service signalé au commerce et à l'hydrographie.

Le récit modeste et simple du voyageur chargé de commander cette expédition, le soin avec lequel il a écarté tous les détails inutiles, sa manière franche et loyale, ne sauraient manquer de frapper tous les lecteurs. Nous le laisserons souvent parler lui-même. Examinons rapidement l'itinéraire qu'il a suivi, nous présenterons ensuite au public les circonstances les plus intéressantes de sa relation.

Le 17 septembre 1822, le brick *Jane* de Leith, du port de cent soixante tonneaux, et de vingt-deux hommes d'équipage, et le cutter *Beaufoy* de Londres, de soixante-cinq tonneaux, monté par treize hommes, tous deux approvisionnés pour deux ans; le premier, commandé par M. Weddell; le second, par M. Mathieu Brisbane, partirent des Dunes pour aller vers le sud, à la recherche des peaux de veaux marins. Les deux navires, s'étant séparés à la pointe de Portland, se rejoignirent le 14 octobre à Bona-Vista, une des îles du Cap-Vert, pour faire provision de sel. Le 17 novembre, ils passèrent la ligne, et ils abordèrent le 19 novembre à Sainte-Hélène, pour réparer leurs avaries. Le 7 janvier suivant, le capitaine Weddell aperçut des îles de glace, et après avoir exactement suivi les traces de Cook, il cingla droit au sud. Le tems était sombre et nébuleux, la température de l'air ne s'élevait qu'à deux degrés au-dessus de zéro R.; celle de l'eau était à zéro; le vaisseau se trouvait par les 61° 44' de latitude, et les 51° 13' 15" de longitude du méridien de Greenwich. Écoutons l'auteur :

« Après avoir navigué long-tems au milieu des brouillards avec un vent frais, l'humidité pénétra tellement nos vaisseaux, que les équipages tombèrent malades. Les matelots étaient tourmentés par des catarres et des rhumatismes. Pour les préserver de cette fâcheuse influence,

j'ordonnai qu'on entretînt un feu constant au poêle de la cuisine, afin de faire sécher les vêtemens; et bientôt, à l'aide de quelques précautions hygiéniques, toutes ces indispositions se dissipèrent.

» Le 6 et le 7 février, nous remontâmes plusieurs îles de glace, dont l'une me parut avoir deux milles de largeur et deux cent cinquante pieds d'élévation. L'observation nous donna 64° 15' de latitude, et les chronomètres 30° 46' de longitude. A dix heures du soir, le tems étant fort obscur, nous faillîmes donner contre une île de glace, près de laquelle le *Beaufoy*, qui nous serrait vivement, manqua de se briser. Le 9, nous crûmes voir la terre vers le nord-ouest; mais après avoir cherché à atteindre cette terre magique, nous reconnûmes notre erreur : c'était une masse de nuages. Le vent passa brusquement au sud, et souffla avec rce par rafales.

» Le 10, au point du jour, le contre-maître signala une terre en vue, sous la forme d'un pain de sucre. Je supposai que ce devait être un roc, et je m'attendais à rencontrer un continent à peu de distance vers le sud. Nous n'y touchâmes qu'à deux heures après midi, et alors seulement, à la distance de 300 mètres, on put se convaincre que ce que nous avions pris pour une terre n'était qu'un bloc immense de glace *noire*. Une autre île de glace parfaitement blanche, presqu'unie à la première, formait avec celle-ci un contraste singulièrement pittoresque. La partie septentrionale de cette masse était tellement liée à une espèce de terre noire, qu'on l'aurait prise pour un véritable rocher. Ce désappointement contribua à décourager les équipages, qui espéraient trouver plus tôt une compensation à leurs fatigues.

» Le vent soufflait du sud avec violence, et nous aurait portés rapidement vers le nord; mais l'aspect de cette île et de la grande quantité de terre qu'elle contenait, me fit

supposer que nous ne pouvions tarder d'arriver au point d'où elle s'était détachée. On mit en panne, et je gardai le vent. Je dois observer ici que ces rochers douteux, indiqués sur les cartes de l'Atlantique du Nord, n'ont probablement pas d'autre origine que celle dont je viens de parler : leur position n'a pu être solidement établie, au grand regret de tous les navigateurs. Nous étions alors par le 60° 26' de latitude, et les 30° 32' de longitude du méridien de Greenwich. »

L'auteur continue de tracer avec une exactitude qui sera appréciée par tous les marins, l'itinéraire de sa périlleuse navigation, jusqu'au 71me degré de latitude. A cette distance, la mer lui parut presqu'entièrement couverte d'oiseaux ressemblans aux petrels bleus. Le tems était alternativement obscur et serein; mais M. Weddell ne put tenir compte de la température : il avait brisé ses deux thermomètres par accident. Parvenu au 74e degré de latitude, le 20 février 1823, au milieu des glaces, le chef de l'expédition ne put gouverner au sud, retenu qu'il était par le vent contraire; jugeant d'ailleurs que la saison, déjà fort avancée, rendrait son retour très-pénible à travers les îles de glace semées sur une ligne directe de plus de six cents lieues, il profita du vent pour quitter ces parages qu'aucun navigateur n'avait reconnus avant lui. Laissons-le continuer son récit :

« J'ai fait tous mes efforts pour apercevoir ces aurores australes que Forster remarqua dans son voyage autour du monde, avec le capitaine Cook, en 1773; et quoique le soleil fût sous l'horizon pendant plus de six heures par jour, je n'ai rien aperçu. Je suppose que le crépuscule était la seule cause qui m'empêchait de jouir de la vue de ce phénomène. Je partage également l'opinion du capitaine Cook, sur la formation des montagnes de glace : cet illustre navigateur pense que tous les bancs de cette nature partent d'un continent, et ne se forment jamais en plein

mer. On a fait beaucoup de systèmes sur l'extrême rigueur de la température de l'hémisphère austral. Bernardin de Saint-Pierre croit qu'elle vient d'une coupole de glaces qui entoure le pôle sud, et qui s'étend au loin vers le nord. Ne serait-il pas plus raisonnable de supposer que cette terre, inconnue à Cook, que nous avons trouvée par le 61e degré de latitude, est la cause principale des froids excessifs qu'on essaie d'expliquer par toutes sortes d'hypothèses? J'ai constaté que la température de l'air et de l'eau n'était pas descendue au-dessous de zéro, pendant notre passage entre les 60 et 61 degrés de latitude : on ne peut donc attribuer qu'aux îles de glace, dont les terres australes sont entourées, la rigueur des hivers qui les désolent. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable, que lorsque nous fûmes arrivés au 74e degré de latitude, où il n'y a plus de terre, la mer s'ouvrit devant nous calme et libre; elle est donc moins froide qu'on ne l'imagine, en approchant du pôle, et il reste encore un beau champ de découvertes à exploiter.

» Dès que ma résolution de partir fut arrêtée, je fis signal au *Beaufoy* d'appareiller pour le nord-ouest et de forcer de voiles. Les matelots étaient singulièrement contrariés du mauvais succès de notre expédition, parce que leurs intérêts dépendaient de la découverte d'une terre australe et des chargemens qu'on y pourrait faire. Pour leur rendre un peu de courage, je m'empressai de reconnaître leur zèle et leur patience, et de leur annoncer qu'ils se trouvaient sous une latitude inconnue à tous les navigateurs. Le pavillon national fut hissé, salué d'un coup de canon et d'une triple salve d'applaudissemens. Une distribution d'eau-de-vie acheva de ranimer les esprits. »

Les deux vaisseaux revinrent par la Géorgie du sud, le cap Horn, les îles Falkland, où ils passèrent l'hiver, Santa-Crux et Montevideo. Ils arrivèrent de cette dernière ville à Falmouth après une traversée de cinquante-neuf jours et

une absence d'environ deux ans. On conçoit à peine comment ces deux frêles navires, dont les carcasses n'avaient pas plus de deux pouces et demi d'épaisseur, ont pu échapper aux dangers de toute espèce qui les attendaient dans les mers autrales, fameuses par tant de naufrages!

Nos lecteurs n'accueilleront pas sans intérêt quelques citations du récit de cet important voyage. L'introduction est précédée d'un exposé de la route des deux vaisseaux, tracée avec habileté. L'auteur y a joint des cartes de la rivière de Santa-Cruz, du port de Sainte-Hélène, des îles Falkland, du cap Horn, et d'une partie des côtes de la Terre-de-Feu, avec une foule de particularités utiles à la marine. Dans plus d'une circonstance, il a relevé les erreurs des anciens navigateurs, avec une exactitude et une réserve qui font honneur à ses talens et à son caractère.

« Lorsque nous fûmes arrivés sous le 63° 21' de latitude et par le 45° 22' de longitude, nous étions en position d'observer cette fameuse *terre de glace*, qui est indiquée dans toutes les cartes de la mer Atlantique du sud; mais malheureusement cette terre n'existe pas. Il est fâcheux que plusieurs marins se plaisent à propager ces erreurs hydrographiques, et je plains ceux qui, pouvant jeter quelques lumières sur l'état du globe qu'ils habitent, ne prennent pas la peine de faire des observations souvent très-faciles. Mais l'extrême répugnance que j'éprouve à censurer ceux de mes concitoyens qui suivent la même carrière que moi, m'empêche de signaler les erreurs graves qu'on pourrait reprocher à quelques-uns d'entr'eux, erreurs très-préjudiciables, surtout à la marine marchande, et qui sont dues à la faiblesse, à la négligence ou à l'avarice de plusieurs capitaines. C'est ainsi qu'on a signalé comme des rochers douteux, sur toutes les cartes de l'Atlantique du sud, les îles de glace couvertes de terre dont j'ai déjà parlé.

» Le 17 avril, l'extrémité orientale de la Géorgie nous apparut au nord-est, à la distance de quatorze milles (près de cinq lieues). Le vent fraîchit tout-à-coup en passant au sud, et rendit la mer très-houleuse; le 18, le tems devint très-nébuleux et m'empêcha d'observer les rochers que je désirais voir. On les suppose placés par 53 degrés 48' de latitude et sous le 43e degré 25' de longitude, à fleur d'eau; mais ils s'élèvent en pain de sucre à la hauteur de soixante ou soixante-dix pieds; leur base est entourée de brisans. C'est ce qui les aura fait prendre pour les îles Aurora. Le vaisseau de guerre espagnol l'*Atrevida* ayant été envoyé, en 1796, pour examiner les prétendues îles Aurora, rencontra probablement ces trois rochers, et il crut avoir réellement découvert trois îles qui furent immédiatement adjugées au gouvernement espagnol. Ces îles ont été indiquées sur nos cartes, avec la route de l'*Atrevida*, et elles trompent encore tous ceux qui croient à leur existence. Il en résulte de grands inconvéniens pour la navigation autour du cap Horn.

» Ayant habité les îles Falkland pendant deux hivers, et visité presque tous leurs ports, j'espère pouvoir offrir sur ces parages, des documens qui ne seront pas sans utilité.

» Ce groupe de terres désertes, connues sous le nom d'îles Falkland, est formé d'environ quatre-vingt-dix îles qui s'étendent du 45e degré de latitude jusqu'au 52° 45' sud, et du 57e degré de longitude jusqu'au 61° 40' ouest. Deux de ces îles sont d'une étendue considérable; la plus grande n'a pas moins de trente-quatre lieues de long et de seize lieues de large. Elles sont séparées par un détroit de trois à quatre lieues de largeur, dans lequel on trouve quelques îles plus petites. Ce détroit est navigable pour des vaisseaux d'une certaine grandeur, et on peut le traverser sans danger. J'ai séjourné dans tous les ports qu'on y rencontre, et je les ai trouvés très-commodes et comparables aux

meilleurs mouillages connus. Sur la côte nord de la plus occidentale de ces îles, on aperçoit plusieurs ouvertures; la principale est celle du port Egmont, visible à une assez grande distance en mer. Ce port est immense; mais quand le vent souffle avec violence, les communications avec le rivage deviennent très-difficiles. L'ancrage le plus voisin du port Egmont est le port de *West-Point* (pointe de l'ouest), situé à l'extrémité occidentale de la terre sud du détroit de Berkeley. Les îles de Jason sont au nord-ouest, sur la route qui mène à l'ouverture du sud. Il faut bien se garder d'y aborder pendant la nuit ou par une mer houleuse, parce que la marée est si forte qu'elle s'oppose à la manœuvre des vaisseaux. »

Nous renvoyons à l'ouvrage même, les marins qui voudront profiter des utiles observations de M. Weddell. L'auteur a tenu ce qu'il avait promis; ils ne pourraient suivre un meilleur guide. Sa description du détroit de Berkeley mérite d'être étudiée par tous les navigateurs; on sait que c'est à l'entrée de ce bras de mer, sur un écueil nommé le roc du *Volontaire*, qu'une frégate française s'est perdue au mois de février 1820.

Les considérations sur les îles de Shetland du sud sont dignes de l'attention générale. Cet archipel a été découvert seulement en 1819, par M. William Smith, capitaine du brick le *William*, dans un voyage de Montevideo à Valparaiso. Il occupe l'espace compris entre le 61e et le 63e degré de latitude, le 54° et le 63° de longitude, et il se compose de douze îles principales environnées d'une incroyable quantité de rochers; on y trouve quelques bons ports.

La Géorgie du sud fut découverte par M. de La Roche, en 1675. En 1756, elle fut visitée par un vaisseau nommé le *Lion;* mais elle n'a été bien connue que par l'expédition du capitaine Cook, en 1771. Le rapport officiel de

cet illustre navigateur engagea beaucoup d'armateurs à s'y rendre, pour faire des chargemens de peaux de veaux marins et d'huile d'éléphans de mer, dont il avait annoncé l'existence. Ces races d'animaux sont presque éteintes aujourd'hui; mais j'ai su que depuis l'année où on les vit pour la première fois, on en avait tant rencontré que les marchés de Londres avaient reçu plus de vingt mille barils de leur huile. On chargeait aussi, dans le même tems, une quantité considérable de peaux de veaux marins; mais les Anglais n'ayant pas su les préparer convenablement, cette branche de commerce fut abandonnée aux Américains. Ceux-ci les portaient à la Chine, où ils les vendaient souvent cinq et six dollars la pièce (25 ou 30 fr.). On peut évaluer à douze cent mille le nombre total de ces exportations de la Géorgie du sud. La longueur de l'île est d'environ trente lieues, et sa largeur moyenne de trois lieues. Elle est tellement *festonnée* par des baies, que dans quelques endroits les deux bords de ces petits mouillages paraissent se toucher. Les cimes des montagnes sont très-escarpées et toujours couvertes de neiges. Dans les vallées, la végétation ne manque pas de force pendant l'été. On y remarque surtout une espèce de fourrage, dont les tiges, très-vigoureuses, s'élèvent communément à deux pieds de hauteur. Il n'y a point de quadrupèdes, mais l'île est peuplée d'oiseaux et d'animaux amphibies.

« Les pingoins, dont le nom vient du latin *pinguedo*, sans doute à cause de leur embonpoint, marchent ordinairement en troupes. On voit ces oiseaux se promener sur le rivage avec une contenance fière, la tête haute, comme les paons, auxquels, d'ailleurs, leur plumage ne saurait être comparé. Lorsqu'on les aperçoit de loin, par un tems nébuleux, on les prendrait pour un corps de soldats. C'est ce qui trompa probablement Sir John Narboroug, lorsqu'il les comparait follement « à des bandes d'enfans por-

tant des tabliers blancs. » Toutefois, ceux qu'il a décrits ne sont qu'une espèce bien inférieure au pingoin-roi dont il est question ici.

» Ceux-ci ont l'air de se fuir au moment de la mue, à cause du triste état où leur plumage est réduit; mais lorsqu'ils ont retrouvé cette parure, ils se rapprochent, et reprennent leur genre de vie accoutumé. C'est une chose véritablement amusante, que de les voir s'admirer eux-mêmes avec complaisance, et visiter leurs ailes avec soin pour en écarter les plus légères souillures. Au commencement de janvier, ils pondent et couvent leurs œufs. Pendant le tems de la couvée, le mâle est très-assidu, et lorsque la femelle quitte le nid, c'est lui qui la remplace. Lorsqu'ils n'ont point de nid, ils prennent les œufs avec précaution et les placent, en s'aidant mutuellement, entre leur queue et leurs cuisses. On remarque chez la femelle, une espèce de poche destinée à cet usage.

» La mère s'occupe de l'éducation des petits pendant près de douze mois, durant lesquels ils ont le tems de renouveler et de compléter leur plumage. Lorsqu'il s'agit de leur apprendre à nager, elle use quelquefois d'artifice; si le petit refuse d'aller à l'eau, elle le conduit sur le bord d'un rocher et le précipite avec elle dans la mer, jusqu'à ce qu'il s'y plonge de lui-même.

» L'albatros (le diomedia de l'ornithologie méthodique), est un oiseau qui a été souvent remarqué par nos navigateurs au sud du cap de Bonne-Espérance et dans les latitudes australes; mais comme on en rencontre une quantité prodigieuse dans l'île de Géorgie, il me semble naturel de citer ici quelques-unes de ses habitudes, qui sont véritablement singulières. L'albatros a seize ou dix-sept pieds d'envergure; il est si abondamment revêtu de plumes, que lorsqu'on l'en a dépouillé, il présente à peine la moitié du volume qu'il avait auparavant.

» Rien n'est plus amusant que leur manière de faire l'amour; le mâle et la femelle se dirigent l'un vers l'autre avec de grandes cérémonies, remuent leur bec en cadence, secouent leur tête, et semblent se contempler avec une attention profonde. Ce manège se prolonge quelquefois pendant deux heures, et ne manque pas de ressemblance avec la pantomime des *amans*. Les albatros ont beaucoup de force dans le bec, et je les ai vus, même dans leurs nids, se défendre vigoureusement contre les attaques d'un chien. Leurs pieds sont *palmés*, et tellement larges que, lorsque la mer est tranquille, ils se promènent sur sa surface, en agitant légèrement leurs ailes dont le bruit s'étend à une distance considérable. La qualité de leurs œufs est inférieure à celle des œufs d'oie; ils ont moins de jaune et plus d'albumine, en proportion de leur grosseur; ils pèsent environ une livre et trois quarts. Tous les albatros et les oiseaux de cette espèce pondent au mois d'octobre, et leurs œufs sont d'une grande ressource pour les navigateurs. »

Après avoir parfaitement décrit les îles Falkland et la Géorgie du sud, M. Weddell introduit ses lecteurs dans la Terre-de-Feu. Cette contrée si peu connue et si digne de l'être, puisque ses côtes se trouvent sur la route qui mène au Chili et au Pérou, mérite cependant, à plusieurs égards, d'exciter la curiosité européenne. « Les îles qui la composent, dit l'auteur, occupent un espace de plus de cent vingt lieues de l'est à l'ouest, le long du détroit de Magellan; leur largeur est d'environ cinquante-cinq lieues, depuis le détroit jusqu'à l'extrémité du cap Horn. Ce pays contient une population considérable, principalement sur les bords du détroit. On aperçoit, dans l'intérieur, quelques sommets de montagnes toujours couverts de neige, quoique le plus élevé ne paraisse pas avoir plus de trois mille pieds de hauteur. La longueur des jours d'été produit un effet ravissant, et lorsque le tems est beau et la mer

tranquille, les paysages ont un aspect extrêmement pittoresque. Le volcan, observé déjà plusieurs fois par des voyageurs qui doublaient le cap Horn, n'était pas visible à cette époque; mais j'ai ramassé une grande quantité de laves qui doivent en être les produits. Le capitaine Basile Hall l'aperçut tout embrasé en 1822, lors de son passage au cap, sur le vaisseau de Sa Majesté, le *Conway*, et moi-même, en 1820, lors de mon premier voyage, j'ai vu le ciel tellement rouge au-dessus de la Terre-de-Feu, que je ne puis attribuer ce phénomène qu'à une éruption volcanique. Le climat de cette contrée a été décrit très-diversement par les voyageurs, selon l'époque où ils l'ont visitée. Le fait est que la température y dépend beaucoup de l'influence des vents; car au milieu de l'été, quand le vent souffle du pôle, le thermomètre ne s'élève qu'à deux ou trois degrés au-dessus de glace, tandis que lorsqu'il souffle de la ligne, le tems devient aussi chaud qu'au mois de juillet, en Angleterre. Je n'ai vu de quadrupèdes que des chiens et des loutres, et je ne pense pas qu'il y en ait d'autres au sud du détroit de Magellan.

» Le *Jane* et le *Beaufroy* mouillèrent dans la petite crique de Saint-Martin, où nous reconnûmes les sauvages à leurs cris et à une foule de gestes qui étaient des signes d'amitié. Comme ils ramaient à quelques mètres du navire, j'invitai les hommes de l'équipage à leur rendre ces témoignages de bienveillance, pour les décider à venir à bord; mais ils commencèrent par s'y refuser. Il y avait de la surprise et de l'agitation dans leur manière d'être, car ils ne cessèrent de s'entretenir vivement entr'eux pendant un grand quart d'heure. Peu à peu l'effroi que nous leur inspirions s'étant calmé, ils ramèrent tout autour et très-près du vaisseau, paraissant tout-à-fait incertains si c'était une masse inerte ou animée; et quoiqu'ils en pussent juger facilement par analogie avec leurs chaloupes, leur intelli-

gence n'alla point jusque-là. Enfin, après s'être familiarisés avec notre présence, ils se hasardèrent à monter sur le pont. Les deux ou trois premiers qui se présentèrent avaient si mauvaise mine, que je crus leur rendre service en leur offrant à boire et à manger. Je leur fis servir du bœuf, du pain et du vin : ils mangèrent un peu de bœuf, mais ils ne voulurent pas toucher au pain, et ils refusèrent le vin de Madère.

» Je m'aperçus qu'ils laissaient prudemment leurs femmes dans les canots, et je n'en fus point fâché, parce que la jalousie extrême des sauvages aurait pu rendre leur présence très-désagréable sur le navire. Toutefois, je crus devoir leur faire une galanterie, et je leur offris du vin dans une coupe vernie : mais ce petit ustensile leur parut tellement précieux que, dans leur admiration, elles répandirent le vin qui était contenu, et le lendemain j'aperçus les morceaux de ma coupe suspendus au cou de toutes ces dames.

» Les hommes paraissaient surpris de tout ce qu'ils voyaient, et le fer surtout captivait leur attention. Une barrique de fonte, qui pouvait contenir sept à huit cents litres d'eau, les effraya tellement qu'ils n'osèrent pas en approcher. Voyant leur goût pour ce métal, je fis présent à chacun d'eux d'un cercle de fer, dont j'avais une grande provision à bord.

» Le lendemain matin, au lever du soleil, ils accoururent vers le vaisseau, et témoignèrent, par de grands cris de joie, le désir qu'ils avaient de nous voir. J'avais donné l'ordre qu'on ne les laissât pas monter jusqu'à ce que tous les matelots fussent rendus sur le pont, ce qui avait lieu ordinairement à quatre heures. En peu de tems, nous vîmes approcher un troisième canot, qui s'arrêta à quelque distance du navire, et cette arrivée nous fit supposer que les nouveaux venus avaient été informés, par les compa-

triotes, du bon accueil que nous leur avions fait. Le nombre des visiteurs s'élevait à vingt-deux, hommes, femmes et enfans. Je leur montrai les cabines et les différens objets d'ameublement, parmi lesquels un poêle et des miroirs parurent exciter leur admiration. Ils se regardaient avec empressement, et faisaient devant ces miroirs une foule de grimaces qui nous divertissaient beaucoup.

» Lorsqu'ils revinrent, ils étaient tous en costumes divers, les uns revêtus de plumes bleues, les autres peints en noir de jais; quelques-uns, parmi les hommes surtout, avaient la face sillonnée de lignes parallèles rouges et blanches. Dans cet état, ils présentaient une physionomie si grotesque, que nous ne pouvions nous empêcher d'en rire jusqu'aux larmes. Ils étaient devenus très-familiers, et ils nous accordaient volontiers tout ce que nous leur demandions; trop heureux, lorsqu'en échange, nous leur donnions quelques cercles de fer dont ils faisaient si grand cas. Ces petites transactions leur ayant inspiré l'amour du gain, ils trouvèrent plus simple de voler ce qui était à leur convenance, et nous eûmes occasion d'observer par hasard leur penchant à l'imitation, à l'occasion d'une de leurs friponneries.

» Un matelot avait donné à l'un d'eux un pot d'étain plein de café, qui celui-ci but sur-le-champ, et il garda le pot. Le matelot, s'apercevant que son pot avait disparu, le demanda vivement, et, malgré l'énergie de son geste, personne ne se présentait pour restituer l'objet volé. Après avoir employé tous les moyens imaginables, cet homme, furieux et prenant une attitude tragique, s'écria d'un ton animé : « Canaille cuivrée, qu'as-tu fait de mon pot ? » Le sauvage, imitant aussitôt son attitude, redit en anglais, et sur le même ton : « Canaille cuivrée, qu'as-tu fait de mon » pot? » L'imitation fut si exacte et si prompte, que tout l'équipage en éclata de rire, excepté le matelot qui s'é-

lança sur le voleur, le fouilla et retrouva son pot d'étain. M. Brisbane intervint, et fit cesser ce différend en renvoyant le fripon de son bord. »

M. Weddell représente les habitans de la Terre-de-Feu comme tout-à-fait misérables. Vivant sous un climat sévère, et dans un pays de montagnes presque stériles, ces infortunés sont dans un état d'abrutissement inexprimable; leurs îles nourrissent fort peu de quadrupèdes; ils n'ont pas même la ressource de la chasse, et leurs occupations se bornent à pêcher, quand la saison le permet. Ils ne paraissent avoir aucune espèce de croyance religieuse. Ils sont doux et même timides, et le seul bruit d'un coup de canon répandit la terreur parmi eux. Ils se procurent du feu en frottant vivement des fragmens de pyrites contre le silex, et en recueillant les étincelles sur une substance sèche, analogue à la mousse. Leurs armes sont l'arc, la fronde et une sorte de lance armée d'un os pointu. Nous n'avons remarqué chez eux ni chef, ni maître quelconque; leurs rapports paraissent d'une nature très-bienveillante, et l'on eût dit que tout était commun entr'eux. — Mais nous avons assez fait connaître l'intérêt répandu sur toute cette narration, pour donner à nos lecteurs le désir de l'étudier dans l'ouvrage de M. Weddell. Nous pouvons assurer qu'il est peu de livres écrits avec plus de sagesse, de franchise et de simplicité.

(*Literary Gazette.*)

SCÈNES ET IMPRESSIONS EN EGYPTE (1).

Sous le titre de *Scènes et impressions en Égypte et en Italie*, l'aimable auteur des *Esquisses de l'Inde* (2), a rendu compte du voyage qu'il a fait de Bombay à Douvres, à son retour des possessions de la Compagnie. Cette nouvelle production nous paraît encore supérieure à la première: les descriptions y sont plus achevées; le sentiment poétique y est plus vivement empreint; les réflexions qu'on y rencontre sont d'un ordre plus élevé; et les sujets qui y sont traités présentent, en général, plus de variété et d'intérêt. Il nous sera facile de justifier nos éloges par des citations que nous emprunterons exclusivement à la première partie; car l'Italie a été si souvent, et quelquefois si bien décrite, que la seconde, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite, doit nécessairement offrir un attrait moins vif à la curiosité.

Ce fut en 1822, que l'auteur quitta l'Hindostan et s'embarqua sur un bâtiment frété pour la Mer Rouge. La description qu'il a faite de ce bâtiment nous paraît fort heureuse :

« Notre vaisseau, par sa construction grossière, devait ressembler parfaitement à ceux qui, dans l'antiquité et dans les tems postérieurs, apportaient les riches cargaisons de l'Inde aux rois grecs de l'Égypte, aux préfets que les Romains y envoyaient, et aux califes arabes. Il était muni d'un compas et d'une boussole, et notre nakhoda, ou pilote, faisait tous les jours ses observations avec une barbe aussi noire et aussi longue que celle d'un magicien, et une solennité au moins égale. Mais, quoique ces peuples aient

(1) *Scenes and Impression in Egypt and in Italy*. London, 1824.

(2) Voyez l'extrait des *Esquisses de l'Inde*, dans la première livraison du premier volume.

adopté ces inventions des *infidèles*, ils construisent et ils équipent leurs navires tout aussi mal qu'ils le faisaient jadis. Le nôtre avait un gouvernail qu'il était très-difficile de manier; une énorme voile suspendue à une vergue d'une longueur démesurée, que les efforts de cinquante hommes ne hissaient qu'avec peine au haut du grand mât. Quant au mât d'artimon, il était si petit qu'à peine aurait-il pu convenir à un bateau pêcheur. Notre cargaison consistait en balles de coton, entassées sans précaution les unes sur les autres, à une grande hauteur; on eût dit que notre navire était une portion du quai, violemment détachée du rivage par quelque convulsion de la nature, et emportée sur les eaux avec toutes les marchandises dont elle était couverte. »

Ce n'est pas avec moins de bonheur qu'il peint l'équipage et les divers passagers qui se trouvaient à bord. Dans le nombre, il y avait plusieurs femmes; mais notre voyageur ne les entendit et ne les vit pas une seule fois dans tout le cours de la traversée. Leur réclusion était si complète, qu'une d'entr'elles mourut et fut jetée à la mer, et que les passagers n'apprirent cet événement que plusieurs jours après qu'il avait eu lieu. Comme elles étaient ensemble, leurs maris ne pouvaient même pas communiquer avec elles; il n'y avait qu'un eunuque, qui faisait leur cuisine, qui eût accès dans leur chambre.

« C'était avec une vive satisfaction, dit notre voyageur, que je considérais tout ce qui se passait autour de moi, et le souvenir de quelques-unes des scènes dont j'ai été le témoin, ne sortira jamais de ma mémoire. J'éprouvais une émotion toujours nouvelle, lorsqu'à l'heure paisible du soir, les Arabes se réunissaient pour la prière, tandis que le vent nous entraînait avec rapidité à travers les flots, qu'illuminaient les feux du soleil couchant, et qui, après avoir touché le navire en se soulevant, se dérobaient sous lui.

Quand je voyais tous les passagers profondément inclinés vers la terre, et que j'entendais cet *ameen* prolongé, entonné, en même tems, par leurs voix graves et fortes, je joignais involontairement à la leur ma prière silencieuse. Il y avait, dans les formes à la fois simples et solennelles de leur culte, quelque chose qui rappelait vivement l'âge et le pays des patriarches. »

Il relâcha heureusement à Moka, dont il fait une peinture agréable, et s'embarqua ensuite pour Djedda. Chaque nuit, ils jetaient l'ancre près du rivage, et, ordinairement, on permettait aux passagers de se promener pendant une heure dans le désert. La description suivante du chameau est le fruit d'une de ces excursions.

« A l'heure où le soleil, à son coucher, colore le désert d'un rouge ardent, c'est un spectacle curieux de voir paître le chameau. Je me plaisais à considérer la forme élancée de celui que j'avais sous les yeux, son allure indolente, son grand col d'autruche, tantôt incliné vers la terre et tantôt élevé dans toute sa longueur, lorsqu'il regardait ce qui se passait autour de lui, avec une curiosité tranquille. Il n'est guère possible de voir un chameau, sans que, par une transition naturelle, vous ne soyez amené à songer à l'enfance du monde, à ces rois pasteurs, à leurs tentes, à leurs trésors champêtres, à leurs courses et à leurs stations dans le désert. L'heure, la scène qui s'offrait à moi dans le lointain, la majesté extraordinaire de cette chaîne irrégulière de montagnes hautes et sombres, qui se terminait au cap de Ras el Askar; tout concourait à entretenir et à augmenter mon émotion. »

A Djedda, il eut une audience de l'Aga. Voici en quels termes il en rend compte.

« Rustan Aga était un homme de bonne mine, d'une physionomie fière et martiale; il avait des moustaches,

mais point de barbe; sa robe était d'un rouge écarlate. Hussein Aga, assis à sa gauche, avait un beau profil et une longue barbe grise; un ruban noir cachait la place d'un œil qu'il avait perdu; il était vêtu d'une robe d'un bleu pâle. A la droite de l'Aga, se trouvait Araby Iellanny, vieillard fort âgé, qui avait un air simple et vénérable. Les autres individus qui étaient dans l'appartement, portaient des vestes courtes et de larges pantalons d'un brun foncé; le manche, surchargé d'ornemens, de leurs pistolets, sortait de leurs ceintures cramoisies; leurs sabres recourbés pendaient devant eux, soutenus par un cordon d'argent; ils avaient des turbans blancs, de larges moustaches, mais leur menton était rasé avec soin. Leur teint était pâle, comme l'est en général celui des hommes qui vivent dans la réclusion. Leurs bras étaient ployés, et leurs yeux étaient fixés sur nous; ils étaient au moins une douzaine. Je n'ai rien vu de semblable, même en Égypte; car Djedda est un excellent gouvernement, à cause du voisinage de la Mecque, et l'appareil qui environnait Rustan Aga avait quelque chose d'imposant. Il a le droit de vie et de mort; s'il eût dit un mot ou fait un signe, tous ces hommes qui nous regardaient avec des physionomies si paisibles, si pâles, si respectueuses, auraient souri et nous auraient égorgés.

» C'est ici que j'eus occasion de voir, pour la première fois, un scribe copte : sa robe, son turban, ses babouches, ses larges pantalons, en un mot, tout son accoutrement annonçait un homme d'un rang élevé; il portait son écritoire, qui est tantôt en argent et tantôt en cuivre, dans les plis de sa ceinture, comme un poignard. Lorsqu'on lui dit de s'en servir, il tire une feuille de papier de dessus sa poitrine, la coupe avec des ciseaux, et écrit sur ses genoux la lettre qu'on lui dicte. Lorsqu'elle est terminée, il la pré-

sente à l'approbation de celui qui l'a dictée, qui la lui rend ensuite d'un air insouciant et hautain, et lui jette son anneau pour la sceller. »

Le soldat turc nous paraît très-bien peint dans le passage suivant :

« Les soldats turcs excitaient surtout ma curiosité à Djedda ; il y en avait dans cette ville un corps considérable ; c'était une division de l'armée envoyée, il y a deux ou trois ans, par Mohammed-Ali, contre les Wechabites. On en rencontrait de tous les côtés; les uns circulaient isolément ou par groupes, dans les allées du bazar ; les autres étaient accroupis ou étendus sur les bancs des cafés. Plusieurs portaient des turbans et des vestes à manches couvertes de broderies ternies ; mais la plupart n'avaient qu'un simple gilet, un petit bonnet et des bas rouges qui ne couvraient pas leurs genoux, et une chemise dont les larges manches, souvent retroussées jusqu'à l'épaule, laissaient voir des bras velus et nerveux ; tous avaient des pistolets dans leur ceinture. Il s'en fallait de beaucoup que leur teint et leurs traits présentassent un aspect uniforme ; un grand nombre avaient des yeux d'une couleur claire ; leur moustache était en général d'un jaune sale : on eût dit qu'elle avait été brûlée par l'ardeur du soleil. Quant à leur regard, il était, comme celui du tigre, à la fois indolent et féroce.

» Le soldat turc peut s'asseoir, fumer et dormir pendant deux ou trois ans consécutifs ; il hait le mouvement et méprise la discipline. Quelquefois cependant il est capable des plus grands efforts, et, après un long repos, il se précipite sans crainte au milieu du carnage, en poussant ses clameurs guerrières. Les troupes de Djedda avaient d'abord été envoyées de Constantinople en Égypte, et elles étaient également familiarisées avec les neiges de la Thrace et le soleil de l'Arabie. Plusieurs des hommes que je rencontrais s'é-

taient battus successivement sur les bords du Danube contre les Russes enveloppés de fourrures, et, dans les plaines de l'Hedjas, contre les soldats nus des sectateurs de Wahab. Ce sont des hommes semblables qui ont égorgé, dans la Grèce, les paisibles habitans de Scio; et tels étaient aussi, l'Europe chrétienne aurait dû se le rappeler, ceux qui, il y a moins d'un siècle, vinrent camper sous les murs de Vienne. »

Après un court séjour à Djedda, notre voyageur s'embarqua pour Kosseïr, d'où il se rendit à Thèbes, en traversant le désert. Le récit de son voyage dans le désert est à la fois rapide, pittoresque et poétique.

« La route, à travers le désert, offre plus d'intérêt qu'on ne serait tenté de le croire; et il serait difficile d'en trouver une plus belle. Elle est large, ferme, et pendant les deux tiers de la distance qui sépare Kosseïr de Thèbes, elle serpente à travers des rochers qui tantôt s'élèvent perpendiculairement de chaque côté du voyageur, comme s'ils avaient été dressés par l'art; et tantôt projetant en avant leurs formes irrégulières, ressemblent aux rivages d'un grand fleuve dont le lit serait desséché. Quelquefois ces rochers bornent, de toutes parts, votre vue, et quelquefois vous voyez devant vous une longue vallée dominée par des hauteurs au-dessus desquelles s'élèvent de petites tours carrées. Il était tard lorsque nous nous arrêtâmes pour prendre du repos, dans un endroit qu'environnaient des roches dentelées, et qui offrait l'aspect d'une baie abandonnée par la mer : ses flots auraient pu se développer sans efforts sur cette vallée de sables, et y bercer mollement le marin fatigué par la tempête. La rosée du soir avait été abondante; nous dressâmes notre tente, et nous convînmes de nous mettre en route, le jour suivant, de grand matin, afin de pouvoir nous arrêter avant l'heure brûlante de midi. Lorsque, le lendemain, nous nous disposions à partir, il

faisait encore nuit et presque foid. Mon chameau, impatient de se relever, faillit me faire tomber, en se secouant pour se réchauffer, avant que je fusse bien assis. Ces animaux marchent plus vite la nuit que le jour, et ils marquent fortement sur le sol l'empreinte de leurs pieds calleux. Pendant mon voyage dans le désert, la lune était à son déclin. Il n'y avait pas long-tems que nous avions quitté notre dernière station, lorsqu'elle parut au-dessus des collines qui se trouvaient à notre gauche : elle avait l'apparence d'un fer rougi au feu; mais en s'élevant sur l'azur foncé du ciel, elle reprit peu à peu ses tons argentés. Cette belle planète a, pour le voyageur, surtout quand c'est l'Orient qu'il parcourt, un attrait qu'elle ne saurait avoir pour celui qui n'a pas quitté ses foyers domestiques : elle peut rappeler à ce dernier le souvenir de ses rêves d'amour ou de quelque sérénade nocturne donnée sous des jalousies entr'ouvertes; mais quel bien ne fait-elle pas au militaire en sentinelle; au marin, de quart sur un navire, ou au voyageur solitaire dont elle éclaire et dont elle charme la route!

» Je ne conçois pas, lorsqu'on a voyagé dans le désert, que l'on soutienne que tout y est stérile et inanimé. Dès le matin, la perdrix et le pigeon viennent voltiger à vos pieds; et chercher leur nourriture sur le sentier battu par le chameau; ils ne sont pas timides, car ils n'ont pas appris à craindre l'homme qui traverse ces solitudes. Comment, en effet, le camelier ou le chasseur pourraient-ils avoir le cœur assez dur pour tuer ces aimables habitans du désert? Je ne vis qu'un seul daim, mais c'était de très-loin qu'il suivait la trace de nos chameaux; il s'arrêta un instant, avança la tête pour écouter, puis, franchissant la route, il s'éloigna avec rapidité et se dirigea probablement vers quelque source qui jaillit peut-être dans un endroit où l'homme n'a pas encore porté ses pas. »

Notre auteur n'a pas peint avec moins de vivacité et de fraîcheur le moment où il sortit du désert.

« C'était à la pointe du jour; le soleil commençait à répandre ses tons d'un jaune d'or sur les sables blanchâtres du désert : je marchais seul, les yeux dirigés vers la terre, un peu en avant de mes compagnons, lorsqu'un cri qu'ils poussèrent me faisant sortir de ma rêverie, je relevai la tête et j'aperçus, à travers les légers brouillards du matin, dans un lointain vaporeux et magique, un vallon couvert de verdure : c'était *la terre d'Égypte !* Nous nous avançâmes d'un pas rapide en regardant la scène étalée devant nous. Dans moins d'une heure, nous atteignîmes le village d'Hejazi, situé sur la limite du désert. Nous nous arrêtâmes dans un karavanseraï, d'une fraîcheur et d'une propreté remarquables : il avait une chambre intérieure, avec un large bassin pour les ablutions des Musulmans; en dehors jaillissait une belle fontaine à laquelle venaient se désaltérer les chameaux. Je me rendis dans la campagne pour voir la riche végétation dont elle était couverte, ainsi que les hommes et les animaux qui s'y trouvaient dispersés, isolément ou par groupe; je m'arrêtai sous l'ombrage des arbres pour entendre le gazouillement des oiseaux, et ce fut avec une satisfaction enfantine, qu'en m'approchant du moulin, j'entendis le bruit de l'eau qui tombait de sa roue en nappes abondantes. »

Mais, toutes ces descriptions sont inférieures à la peinture vraiment éloquente qu'a faite notre auteur, des ruines magnifiques de Karnac et Luxor, à Thèbes, et des impressions qu'elles lui ont fait éprouver. Il est vrai que, dans ce genre, il serait difficile de trouver rien de mieux que quelques-uns des passages suivans :

« Devant la grande entrée de cet immense édifice, composé de plusieurs constructions séparées, qui s'unissaient jadis dans un tout harmonieux, se trouvent deux superbes

obélisques, qui élèvent dans l'air leurs pointes aiguës. Malgré tant de siècles qui se sont écoulés, ils sont encore aujourd'hui tels que le sculpteur les a faits; le ton primitif de la pierre n'a point éprouvé d'altération, et les arrètes des symboles et des caractères sacrés qui les décorent, sont aussi fines et aussi pures que si elles eussent été exécutées la veille. Vous les voyez, tels que Cambyse les vit, quand il arrêta les roues de son char, pour les contempler, et que les soldats persans cessèrent leurs cris de guerre, devant ces magnifiques symboles de l'adoration du feu. Derrière s'élèvent deux statues colossales, qui, comme eux, sont en partie cachées dans le sable, ainsi qu'une porte et un grand propylée. C'est sur ce propylée que se trouve cette bataille dont on a tant parlé; mais mes yeux revenaient toujours vers les obélisques que j'examinais avec un étonnement qui croissait sans cesse, et une admiration silencieuse.

» Le cœur vivement ému, avec des pas aussi prompts que mes pensées, je me dirigeai vers le village de Karnac, et passant rapidement à travers quelques bouquets de palmiers, je me trouvai dans la grande allée des sphynx, tout-à-fait en face de cette belle porte, décorée du titre de triomphale; et, dans le fait, jamais triomphateur n'en a traversé une plus élevée, et qui fût d'une majesté plus imposante. Sur la coupe hardie de son élégante corniche, se trouve un globe couleur de feu, que soutiennent deux longues ailes du plus brillant azur. Cette porte gigantesque est isolée, et cet isolement en augmente encore l'effet; les colonnes, les propylées, les murs du grand temple en sont à quelque distance. Je m'en approchai lentement entre deux longues lignes de sphynx, accroupis de chaque côté de ma route, dans le même ordre que celui où ils furent placés, il y a tant de siècles. Ils sont d'une pierre plus tendre, et par conséquent moins durable que le granit; l'en-

semble en est conservé, mais les détails d'exécution ont, en général, beaucoup souffert. Il y a, dans la coupe de ces sphynx, dans leur position, dans leurs têtes à demi détruites, dans leurs énormes griffes, dans la petite idole qu'ils ont devant eux, dans le *tau* sacré qu'ils tiennent dans leurs pattes, quelque chose qui vous inspire une crainte religieuse.

» Vous ne pouvez pas vous méprendre sur l'endroit où vous êtes; vous vous trouvez évidemment sur la grande route du temple; c'est ici que le Romain vint avant vous, pour le voir et l'admirer, et le Grec avant lui. Ce sol que vous foulez, l'a été également pendant des siècles par le roi et le pontife, le maître et l'esclave, le cortége du triomphateur, la procession religieuse et celui qui allait prier seul au temple. C'est par là que les vaincus passèrent en désordre pour se réfugier dans leur dernier asile et leur dernière forteresse; et les pas rapides des vainqueurs, les hennissemens de leurs chevaux, les ordres de leurs chefs, le bruit de leurs trompettes, ont retenti dans ces lieux où règne maintenant un si profond silence. De tous côtés vous êtes entouré de ruines. Les tours qui flanquaient les murs du temple, renversées par le tems ou par la main des hommes, forment d'immenses amas de décombres; mais les parties de ces étonnantes constructions, élevées avec des matériaux de granit, n'ont subi aucun changement, et les angles en sont aussi vifs et les surfaces aussi polies qu'ils ont jamais pu l'être. Ces ruines n'ont pas les tons noirs ou grisâtres de celles de l'Europe; il semble que la chaleur sèche et brûlante de ces contrées les ait blanchies, comme elle blanchit les ossemens humains. Les mousses, les lichens, les lierres, les figuiers sauvages n'y cachent pas non plus, comme dans nos latitudes, les difformités de la destruction, sous des touffes de fleurs ou de feuillage. Non, tout y est aride, desséché: c'est le squelette colossal d'un

édifice immense que le soleil dévore lentement, au milieu du silence et des sables du désert.

» Il n'y a pas de ruines qui puissent être comparées à celles-ci. En entrant dans la première cour, vous voyez une haute colonne isolée, debout sur les débris d'une colonnade dont elle faisait partie. Je m'arrêtai un instant, et ensuite je repris plus lentement ma route. Après avoir traversé une grande porte, je me trouvai entouré par cent cinquante colonnes (1); et je défie tout homme, quel qu'il soit, civilisé ou sauvage, de les voir sans être ému. Le goût des siècles postérieurs a répudié leurs proportions colossales; mais l'admiration, l'étonnement silencieux, l'espèce d'oppression que le voyageur éprouve, pourraient consoler l'architecte qui les a élevées, s'il existait encore, des dédains capricieux du goût.

» Je passai un jour entier au milieu de ces ruines. Il me serait impossible d'en faire une description détaillée; je n'ai ni le talent ni la patience nécessaires pour compter et mesurer. Je montai sur une aile du grand propylée de l'ouest, et je m'y assis pendant long-tems. Je circulai au pied des grandes statues colossales; je me reposai sur un obélisque renversé, en regardant les trois qui sont encore debout parmi des fragmens informes de granit. En errant au milieu de ces ruines, j'examinai les peintures et les légendes hiéroglyphiques; et, de tems en tems, j'écoutai, en souriant, les explications d'un petit *cicerone* fort poli, qui, du ton capable d'un savant qui veut bien se mettre à la portée du vulgaire, me disait, en me montrant des hiéroglyphes : « Ceci, veut dire l'eau; ceci, la terre; ce signe est le symbole de l'éternité; voilà le nom de Bérénice. »

» En sortant des ruines, nous ordonnâmes à notre guide

(1) Plusieurs de ces colonnes ont onze pieds français de diamètre, les plus petites en ont huit.

de nous conduire au *necropolis*, ou ville des morts, et nous gravîmes une montagne qui s'élevait au-dessus de nous. Plusieurs de ces sépultures ont été pratiquées dans des puits; mais la plupart sont des passages creusés dans les flancs de la montagne. De tems en tems, vous voyez une portion du rocher qui a été applanie, peinte ou revêtue d'un bel enduit; mais, en général, il est entièrement nu. A tout moment mes pieds s'embarrassaient dans des lambeaux de toile et les ossemens des squelettes qui ont été arrachés de leur sarcophage de sycomore, dépouillés de leurs linceuls et de leurs papyrus. Peut-être cette toile que je ramasse a-t-elle été tissue, il y a trente siècles, sous l'ombrage des arbres, par une jeune fille qui chantait pour diminuer la fatigue de son travail! Peut-être aussi avait-elle été bénite et consacrée dans le temple, avant d'envelopper le corps inanimé d'un être tendrement chéri pendant sa vie, et long-tems pleuré après sa mort!

» En traversant la plaine, pour retourner à notre bateau, nous repassâmes devant ces statues célèbres, si souvent décrites. Ce sont d'étonnans monumens : elles sont assises sur des trônes en face du Nil et à l'exposition du levant. Il est impossible de ne pas être frappé des immenses proportions de leurs corps, de leurs membres et de leurs têtes. Il y a dans leur position, droite et calme, quelque chose qui émeut l'ame. Des générations innombrables ont passé devant elles, et on dirait qu'elles se plaisent à fixer leurs regards immobiles sur les hommes qui travaillent, qui s'agitent, et qui meurent à leurs pieds.

» Il était tard, et il faisait déjà nuit, lorsque nous arrivâmes à notre gîte. Le lendemain matin, nous nous rendîmes de nouveau sur la rive occidentale du Nil, et nous nous dirigeâmes vers les sépultures des rois, en passant à travers une vallée étroite et brûlante. L'Arabe qui nous servait de guide arrêta mon âne dans un endroit de l'aspect le

plus sauvage, et me fit signe de descendre. De chaque côté se trouvaient des collines peu élevées, mais très-escarpées, et qui n'offraient aucune trace de végétation; à mesure que j'avançais, le chemin se resserrait toujours davantage, et ressemblait au lit d'un torrent. J'étais tenté de croire que nous étions égarés, lorsque je me trouvai tout-à-coup en face d'une ouverture pratiquée dans le flanc de la montagne, et qui avait l'air de l'entrée d'une mine. En entrant, j'observai que le rocher, qui est une pierre tendre, mais d'un grain très-fin et très-serré, avait été poli et peint. L'Arabe alluma mon flambeau, et je passai dans un long corridor. De chaque côté, il y a de petits appartemens, dont les murs sont couverts de peintures; ce sont des scènes de la vie commune qu'on y a représentées, ainsi que les instrumens les plus ordinaires de nos plaisirs et de nos travaux. C'était avec une satisfaction mêlée de tristesse, que je considérais ces peintures, en pensant aux générations successivement éteintes depuis le tems où elles avaient été exécutées.

» Vous y voyez fidèlement représentés les travaux et les intrumens de l'agriculture : une charrue, un van, des bœufs, et l'artiste a peint, en se jouant, un veau qui bondit au milieu des sillons. Vous y voyez faire du pain et préparer un repas pour une fête. Vous y voyez aussi une scène d'irrigation, un jardin émaillé de fleurs, des lits de repos, des sofas, des chaises, des fauteuils d'une forme si élégante qu'ils pourraient convenir à la décoration d'un salon de Londres ou de Paris, et des vases de toutes les espèces, jusqu'à l'humble pot-à-l'eau. On y a représenté également des prêtres qui pincent de la harpe, et d'autres qui sont assis et qui paraissent écouter; des vaisseaux avec de grandes voiles diversement colorées; et, enfin, des habits de cérémonie et des armes, telles que des épées, des lances, des poignards, des flèches, des carquois, des casques, etc.

Les autres scènes, peintes sur les murs des sépultures des rois, sont des mystères et des processions religieuses, entourés d'un grand nombre de légendes hiéroglyphiques. Il y a une petite chambre où se trouve la vache d'Isis, et une grande dont la décoration n'a pas été achevée ; j'y remarquai des dessins esquissés qui devaient être terminés le lendemain ; mais ce lendemain n'est jamais arrivé. »

Après avoir visité les ruines de Thèbes, l'auteur se rendit au Kaire, où il rencontra un Mamelouk *écossais*, et où il fut présenté à Mohammed-Ali, par M. Salt, notre consul-général. Il alla ensuite visiter les pyramides de Giseh ; voici comment il termine la belle description qu'il en a faite :

« Celui qui est monté sur le sommet des plus anciens et cependant des plus étonnans monumens que l'homme ait laissés de sa puissance et de son orgueil ; qui a porté ses regards jusqu'aux lieux où s'étendent, dans le silence, la Libye et l'Arabie (1) ; et qui a vu la terre d'Égypte divisant, à ses pieds, ces tristes déserts, par une étroite vallée couverte de la plus riche verdure, et que parcourt, dans toute sa longueur, un fleuve solitaire ; a éprouvé des impressions qu'il ne saurait transmettre ; car il lui est impossible de se les expliquer.

» Ce sont les tombes de Chéops et Cephren, disent les Grecs. Ce sont celles de Seth et d'Enoch, s'il faut en croire les Arabes. Un voyageur chrétien serait tenté d'y voir la sépulture du patriarche Joseph ; mais, ce qui n'est pas douteux, c'est que tous les philosophes, tous les poètes, tous les capitaines célèbres, venus en Égypte, les ont visitées ; qu'Alexandre, Germanicus, Saladin, Napoléon, ont aiguillonné les chevaux qui les portaient, pour se rappro-

(1) Note du Tr. Les anciens donnaient le nom d'Arabie aux déserts situés entre l'Égypte et la Mer Rouge.

cher de leur base, et que Pythagore, avec ses pieds nus, a dû monter à leur sommet. »

Notre voyageur a décrit le Kaire avec beaucoup de détails, et quelquefois avec une haute éloquence. Nous terminerons nos extraits en citant sa description du marché d'esclaves, qui est certainement l'une des meilleures de son livre :

« Nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment, et, en entrant, nous nous trouvâmes dans une cour d'une dimension moyenne, entourée de tous côtés de petites chambres dont les portes étaient ouvertes, et qui avaient l'air sombre et misérable. En dehors, se trouvaient de petits groupes d'esclaves du sexe féminin, assises ou debout, et j'apercevais, dans l'intérieur, les yeux et les dents blanches de celles qui craignaient l'ardeur du jour. La longue chevelure de ces jeunes filles était blanchie par la graisse dont on l'avait frottée, et cette graisse donnait également des tons luisans à la peau de leur visage, de leurs bras et de leur sein. Au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait aussi un grand nombre de petites pièces, et, en avant, une espèce de balcon, sur lequel étaient inclinées d'autres esclaves. Tout retentissait, dans cette enceinte, de bruyans éclats de rire; car ces infortunées éprouvent une vive satisfaction quand on les expose pour les vendre. La cabane, le pays où elles sont nées, le sein qui les a nourries, la main qui a dirigé leurs premiers pas, ne sont pas oubliés; mais elles sont résignées à ne plus les revoir, et il semble que c'est dans un autre monde qu'elles les ont laissés. Les peines et les dangers du désert, la nourriture grossière et insuffisante qu'elles y recevaient, la douleur de leurs pieds qu'y gonflaient l'ardeur du soleil et la fatigue des marches, le fouet, les imprécations de leurs guides, toutes ces tristes impressions s'effacent; elles pensent qu'elles vont avoir pour maître ou pour maîtresse un être doux et compatis-

sant; peut-être aussi pourront-elles gagner le cœur d'un enfant qui leur sera confié, par les soins et les caresses qu'elles lui prodigueront. Quelques-unes se flattent de l'espoir d'être mères, et de voir tranquillement s'écouler leur vie dans la paix d'un harem. Toutes vous sourient, et plusieurs cherchent même à vous agacer par des regards lascifs; mais combien ces sourires rappellent de larmes, car c'est pour échapper aux traitemens cruels de ce maure au teint basané et à l'air farouche, que vous apercevez dans un coin de l'enceinte, qu'elles s'efforcent de vous plaire. »

(*Revue d'Édinbourg.*)

VOYAGE

DE M. BIOT, AUX ILES SHETLAND (1).

AU commencement de 1817, M. Biot, de l'Institut royal de France, arriva en Angleterre avec un appareil pour déterminer la longueur du pendule, le même, à ce qu'il paraît, qui avait déjà servi à Borda et à Cassini. Il fut convenu que les observations sur la longueur du pendule seraient faites à Londres, à Édinbourg, et à l'extrémité septentrionale du grand arc du méridien, qui, comme on le savait déjà, devait se terminer aux îles Shetland, entre Unst et Balta. M. Biot, accompagné par le colonel Mudge,

(1) NOTE DU TR. Cet article a été rédigé par le professeur Playfair, mort, il y a quelque tems, à Edinbourg, et qui était un des hommes les plus remarquables de l'Athènes britannique. La justice qu'il rend à notre savant compatriote fait voir combien les lumières de notre nouvelle civilisation tendent à détruire ces inimitiés et ces antipathies nationales qui ont été si funestes au monde, et surtout à la France et à l'Angleterre. S.

son fils le capitaine Mudge, et le docteur Olinthus Gregory, se rendit à Édinbourg, et, après avoir fait quelques observations à Leith Forth, il s'embarqua pour les îles Shetland; ils furent rejoints par le capitaine Colby, qui dirigeait les opérations trigonométriques.

Le mauvais état de santé du colonel Mudge le força de retourner. M. Biot et le docteur Gregory firent leurs observations séparément, mais dans la même île; et le premier resta, jusqu'à une époque très-avancée de l'année, sur un roc stérile, où il était à peu près seul, exposé à une température humide et froide, et entouré d'une mer orageuse. Le courage d'un homme accoutumé aux douceurs des climats méridionaux, se serait nécessairement abattu, dans une situation semblable, s'il n'eût été soutenu par le pur amour de la science, et par le désir d'en étendre les conquêtes.

Il a publié le récit de son excursion dans la Grande-Bretagne, et particulièrement de la réception qu'on lui a faite en Écosse et aux îles Shetland : cette relation est remplie d'observations judicieuses; elle annonce un excellent esprit, et un caractère bon, gai, facile et cordial. Les îles Shetland paraissent l'avoir plus particulièrement intéressé, et il a été vivement ému du contraste que présentent, dans ces régions reculées, le monde physique et le monde moral. Il était ravi de l'hospitalité, de l'intelligence et de la bonté de ses hôtes; et ceux-ci étaient sans doute remplis de respect pour un illustre étranger qui, du centre de la civilisation, avait pénétré dans ces contrées lointaines, et qui attachait l'éclat d'utiles et savans travaux, à cette portion ignorée du globe, où la Providence avait fixé leur demeure.

Il dut éprouver une vive satisfaction, en réfléchissant qu'il avait également contribué à déterminer les deux extrémités d'une ligne qui s'étend depuis la plus méridionale

des îles Baléares, jusqu'à la plus septentrionale des îles Shetland. Cette ligne est la plus longue que le doigt de la géométrie ait encore tracée sur la surface du globe, et l'exécution de ce grand ouvrage fera éternellement la gloire du XIXe siècle, dans les âges à venir.

Les aspects si divers qu'offre la nature sur ces deux points de l'Europe, qu'il a successivement occupés, durent aussi se présenter à son esprit avec toute la force que leur donnait le contraste; et probablement, il se sera rappelé plus d'une fois le soleil étincelant, les cieux sans nuages, les teintes azurées et brillantes de la Méditerranée, sur ce rocher que le nord couvrait de ses brouillards, et dont une mer turbulente ébranlait la base. Lorsqu'il dirigeait ses regards vers le monde moral, le contraste n'était pas moins grand, mais en sens inverse; et certes il ne regrettait pas ces hommes farouches, devant lesquels lui ou ses compagnons avaient été obligés de fuir, lorsque le paisible insulaire de Shetland lui ouvrait sa cabane pour l'abriter contre la tempête. Il put voir alors que les causes morales influent bien plus puissamment que les causes physiques, sur le caractère des hommes. (*Glasgow Magazine.*)

MÉLANGES.

PRÉCIS DES DIVERS ÉVÉNEMENS QUI ONT PRÉCÉDÉ ET AMENÉ LA GUERRE ACTUELLE ENTRE L'EMPIRE DES BIRMANS ET LA COMPAGNIE DES INDES (1).

Les faits que renferme ce précis sont tirés d'un recueil volumineux de pièces officielles, qui comprennent une pé-

(1) Note du Tr. Dans un moment où la guerre entre les Birmans et le gouvernement britannique dans l'Inde, paraît à la veille de se

riode de douze années, depuis 1811 jusqu'en 1824, et qui, par ordre de la Chambre des communes, ont été soumises au parlement dans le cours de sa dernière session.

En 1811, un personnage nommé Kingberring, qui possédait de grands biens dans le royaume d'Arracan, limitrophe du Chittagong, qui appartient à la Compagnie, vint, par suite de quelques démêlés avec son gouvernement, se réfugier dans cette province, et y demander un asile. Dès qu'il l'eut obtenu, il forma des rassemblemens sur la frontière, appela près de lui un corps nombreux de Mugs, peuplade guerrière qui avait abandonné l'Arracan après que les Birmans l'eurent soumis; et, à la tête de sa petite armée, il marcha contre le radjah qui gouvernait ce royaume sous la tutelle de la cour d'Ava. L'intendant anglais du Chittagong, ignorant sans doute les projets de cet exilé, ne put faire à tems les dispositions nécessaires pour en prévenir l'exécution. En conséquence, Kingberring fit une éruption soudaine dans l'Arracan, et en soumit rapidement le territoire, sauf la capitale dont il forma le siége.

La cour d'Ava pouvait penser que cette expédition, tentée par un protégé du gouvernement anglais, était dirigée ou du moins favorisée par cette puissance, et pour empêcher que cette opinion ne s'établît, l'intendant de Chitta-

terminer par la cession de l'Assam et du royaume d'Arracan à la Compagnie, nous avons pensé que le récit des événemens qui ont amené cette lutte ne serait pas dépourvu d'intérêt. Encore quelques guerres et quelques transactions de ce genre, et l'empire immense que la Grande-Bretagne a fondé sur les rives du Gange ne sera plus borné que par la Chine, l'Indus, les montagnes de l'Himalaya et l'Océan. Tandis que la Russie occupera tout le nord de l'Asie, l'Angleterre en occupera toute la partie méridionale. Les progrès que font l'une et l'autre de ces puissances, dans cette partie du monde, sont tellement rapides, qu'il est vraisemblable que leurs limites ne tarderont pas à s'y toucher. Le choc de ces deux colosses causera un ébranlement qui se fera probablement ressentir dans tout l'univers.

gong se hâta, dans une lettre au radjah d'Arracan, de désavouer la levée de bouclier de Kingberring. Le gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde écrivit, dans le même sens, au vice-roi de Pégu, et, afin de dissiper entièrement les ombrages de l'empereur des Birmans, il envoya le capitaine, depuis major Canning, dans le royaume d'Ava, pour lui donner toutes les explications qu'il réclamerait. A peine cet envoyé avait-il quitté Calcutta, qu'il y arriva un vakil, chargé de faire des représentations au gouverneur-général sur les événemens qui venaient de se passer dans l'Arracan, et en même tems un corps birman s'avançait au secours de la capitale de ce royaume. Kingberring fut forcé d'en lever le siége, et de se réfugier de nouveau dans le Chittagong.

Par suite de ces événemens, le gouverneur-général avait une décision fort délicate à prendre; il s'agissait de savoir comme il agirait envers les réfugiés qui invoquaient sa protection. Ces réfugiés se partageaient en trois classes: celle des chefs qui avaient excité ces troubles, à la tête desquels était Kingberring; celle des Mugs, qui les avaient suivis dans cette irruption; et, enfin, celle de quelques habitans de l'Arracan, qui s'étaient déclarés en faveur de l'insurrection, et qui avaient tout à craindre de la vengeance de leur gouvernement. Il se décida à mettre les chefs en surveillance, et à ne prendre de parti définitif à leur égard que lorsque le major Canning lui aurait fait connaître les dispositions de la cour d'Ava, de bannir les Mugs du territoire de la Compagnie, et d'accorder un asile aux exilés d'Arracan.

Cependant les troupes qui avaient mis en fuite Kingberring, se rapprochaient de plus en plus de la frontière du Chittagong. Leur chef désavouait toute intention de violer le territoire britannique; il demandait seulement que Kingberring et ses partisans lui fussent livrés; qu'en outre un

docteur Mac Rae, sujet anglais, qui avait aidé Kingberring dans son entreprise, fût également mis à sa disposition, et il signifiait à l'intendant de Chittagong que, dans le cas où ces demandes ne seraient pas accordées, une armée de 80,000 hommes envahirait les possessions anglaises, et que l'empereur des Birmans serait secondé dans cette agression par l'empereur des Français, qui s'engageait à lui fournir des secours.

Notre frontière, de ce côté, n'était gardée, à cette époque, que par un faible corps de troupes. Dans cette conjoncture, le premier soin du gouverneur-général fut de renforcer les postes sur toute la ligne qui touchait au territoire birman. Il se décida ensuite à faire cesser les communications qui existaient entre l'intendant de Chittagong et les chefs birmans, et à n'en avoir plus que de directes avec la cour d'Ava, au moyen d'un chargé d'affaires. L'intendant de Chittagong eut l'ordre de notifier cette résolution aux chefs birmans.

L'envoyé britannique était arrivé au mois d'octobre dans le port de Rangoun, et le vice-roi de Pégu, en l'y recevant, lui avait appris que des dispositions étaient faites par la cour d'Ava pour qu'il pût voyager en sûreté jusqu'à Ummerapoura, et pour qu'il reçût sur sa route tous les honneurs dus à son caractère public. A cette époque, les campagnes et les routes étaient infestées de brigands.

Cependant, sur la frontière des deux états, les troupes des Birmans et celles de la Compagnie restaient en présence. Les premières tentèrent enfin un acte d'hostilité; elles passèrent sur plusieurs points la Naaf, rivière qui sépare les deux territoires, et se répandirent dans le Chittagong. Ces troupes étaient divisées en petits corps, et venaient, disaient-elles, enlever Kingberring et ses partisans. L'intendant de la province adressa des remontrances, à cette occasion, au général birman; celui-ci répondit que cette

violation de territoire s'était faite à son insu, et qu'il ferait à l'instant rappeler les troupes; mais il n'en fit rien, et, peu de jours après sa réponse, un corps de 600 hommes passa la Naaf en vue du camp birman; il rencontra nos cipayes, tira sur eux, et en tua quelques-uns. Nouvelles remontrances de la part de l'intendant de Chittagong; nouveau désaveu de la part du chef birman.

Le major Canning était à Rangoun lorsqu'il apprit ces événemens. Le vice-roi du Pégu pressait son départ pour Ummerapoura, mais ses instances à cet égard lui paraissaient suspectes. Au lieu donc de se rendre près de l'empereur, il se détermina à négocier à Rangoun; il ne tarda point à recevoir des dépêches qui lui enjoignaient de demander une réparation, à raison de la violation du territoire britannique. D'un autre côté, il n'avait aucune satisfaction à donner à la cour d'Ava sur ses demandes relatives à Kingberring et à ses adhérens; cette remise des chefs des insurgés était cependant un point sur lequel le gouvernement birman se montrait tous les jours plus pressant; et il venait d'en renouveler la demande par le canal du radjah d'Arracan. Celui-ci avait déclaré aux autorités britanniques, que tant que Kingberring, Laremgbage et Naklou, trouveraient un asile dans le Chittagong, les Birmans conserveraient leurs positions dans cette province.

Malgré le ton arrogant de la cour d'Ava, le gouvernement de la Compagnie crut devoir user de ménagemens avec elle, et, en conséquence, l'intendant du Chittagong reçut l'ordre de mesurer beaucoup les termes de la correspondance qu'il avait reprise avec le général birman, et de faire en sorte, autant que possible, que les discussions nées de la révolte de Kingberring, ne se terminassent pas par une rupture entre les deux puissances: des instructions dans le même esprit, furent adressées au major Canning, à Rangoun. Le gouverneur-général, lord Minto, en ren-

dant compte de cette négociation au gouvernement de la métropole, s'applique à faire l'apologie, et à montrer la nécessité de ce système de temporisation. « Je me flatte, » dit-il, qu'on approuvera cette marche circonspecte, jus-» tifiée par la position où se trouve l'envoyé britannique » chez un peuple barbare, qui pourrait être tenté de le » retenir au mépris du droit des gens. »

Le gouverneur-général crut devoir multiplier les pré-cautions pour assurer le respect dû à son envoyé; car, en même tems qu'il faisait négocier, avec cet esprit conciliateur, il chargeait deux bâtimens de guerre de se rendre et de se maintenir dans le port de Rangoun. La présence de ces navires excita une grande rumeur parmi les habitans de la ville, et leur fit croire qu'elle allait être bombardée. L'agitation et la crainte furent portées à leur comble : le vice-roi supplia l'envoyé britannique de faire éloigner ces bâtimens, et de poursuivre son voyage à Ummerapoura. L'envoyé rejeta cette double demande, conformément à l'esprit des instructions que lui avaient apportées ces bâtimens.

Cependant, l'agitation des esprits ne se calmait point : quelques dispositions pour la défense de la ville, ne firent que l'accroître; on éleva des batteries sur le port, et l'on fortifia les ouvrages qui le protègent. Il fut ordonné à chaque chef de famille de fournir un homme, lequel, armé d'une lance et d'une épée, se tiendrait prêt à marcher au premier signal. Ces préparatifs faits, l'envoyé britannique fut sommé de nouveau de renvoyer les bâtimens de guerre, et sur son refus, quelques agitateurs voulurent porter le peuple à commettre des excès contre lui. A la tête des plus exaltés, était le nommé Rogers, renégat anglais, qui occupait, à Rangoun, le poste important de *shahbunder*.

Dans cette crise, le major Canning reçut un message du vice-roi, par lequel ce dernier, pour prévenir, disait-il,

un soulèvement général, l'invitait à une conférence, et le priait de se rendre près de lui. Suivi d'une escorte de trente cipayes, il s'achemina vers la demeure du vice-roi. Il en approchait, lorsqu'il reçut un second message, qui lui recommandait de congédier ses cipayes, ou du moins de les désarmer; mais il n'en tint aucun compte. La conférence eut lieu; on se plaignit de part et d'autre, et on se quitta sans accommodement.

Quelques circonstances suspectes, dont cette entrevue fut accompagnée, jointes à la disposition générale des esprits, à Rangoun, déterminèrent le major Canning à quitter une ville où il ne se sentait plus en sûreté, et à se réfugier secrètement à bord du *Malabar*. Il fut assez heureux pour y réussir; mais au moment de son départ, on essaya de le séparer de ses cipayes, et d'enlever la barque sur laquelle ils étaient montés.

Des pourparlers s'établirent entre le vice-roi et l'envoyé, dès que celui-ci eut gagné le bord du *Malabar*. Le premier s'excusa des insultes faites à la mission britannique, et offrit une réparation. Le major Canning agréa ces excuses, et l'harmonie parut se rétablir; c'est ce qu'il désirait, autant pour le succès de sa mission que pour la sûreté des comptoirs anglais établis à Rangoun.

Après avoir, pendant près d'un an, lutté avec autant de fermeté que d'adresse, contre les artifices de la cour d'Ava, l'envoyé britannique reçut l'ordre de retourner à Calcutta. Il était chargé de déclarer, avant de partir, au vice-roi de Pégu, que son rappel n'avait rien d'hostile; que le but de sa mission était atteint, puisque la cour d'Ava avait reçu les explications des autorités britanniques, touchant les entreprises de Kingberring, et avait ordonné ensuite l'évacuation de la province de Chittagong; et que si, de son côté, l'empereur avait quelques réclamations à former auprès du gouvernement du Bengal, il pouvait les lui

adresser par l'entremise d'un *vakil*, qui serait reçu dans les possessions de la Compagnie, avec tous les égards convenables. Le major Canning était de retour à Calcutta, au mois de septembre 1812.

Cependant Kingberring, après que les Birmans eurent quitté la frontière de Chittagong, était une seconde fois sorti de sa retraite, et, à la tête d'un parti de Mugs, il avait envahi de nouveau le royaume d'Arracan. Mais, attaqué par les Birmans en nombre supérieur, il fut mis en déroute et repoussé jusqu'aux frontières du Chittagong. Le radjah d'Arracan fit, à cette occasion, de vives représentations au gouvernement du Bengal; l'accusa de perfidie dans la protection qu'il accordait à Kingberring, et le menaça de la vengeance prochaine des Birmans.

Posté avec ses Mugs sur la frontière du Chittagong, Kingberring tenait la province entière dans l'inquiétude. Le gouverneur-général se détermina donc à faire marcher contre lui un détachement de cipayes. Il se retira devant ces troupes, se jeta dans les forêts au midi de la province, et de là, rentra de nouveau dans le royaume d'Arracan. Trop faible cependant pour tenir tête aux Birmans, il chercha encore un refuge dans les montagnes du Chittagong. Le radjah le poursuivait, et pénétra alors assez avant dans le territoire britannique; mais quelques cipayes, dirigés contre lui, le forcèrent à rentrer précipitamment dans l'Arracan. Ces événemens se passèrent à la fin de 1812.

Au mois de juin 1813, le gouvernement du Bengal fut instruit que la cour d'Ava cherchait à insurger contre lui les principaux états de l'Inde. Sur ces entrefaites, arriva à Calcutta un envoyé de cette cour, suivi de trente personnes qui annonçaient l'intention de se rendre à Bénarès pour examiner et copier certains écrits religieux gardés par les brahmes. On sut bientôt que ces brahmes entretenaient des relations avec l'empereur des Birmans. Ce prince de-

manda, peu de tems après, qu'il fût permis au schahbunder d'Arracan, personnage connu pour être un de ses agens confidentiels, de passer par le territoire de la Compagnie pour se rendre à Delhi. Le but ostensible de ce voyage était d'en rapporter d'autres livres religieux. Le gouverneur-général n'accueillit pas cette demande; mais il offrit de se charger de procurer ces livres à l'empereur.

Cependant, Kingberring s'agitait encore, et méditait de nouvelles excursions; mais cette fois, le gouvernement du Bengal, averti de ses projets, lui intima l'ordre d'y renoncer, sous peine d'être pris et livré au radjah d'Arracan.

Le marquis de Hastings, arrivé au Bengal en 1813, comme gouverneur-général des possessions britanniques dans l'Inde, crut devoir adopter un système conciliant avec le gouvernement des Birmans. Il autorisa donc à poursuivre Kingberring et ses partisans sur plusieurs points du territoire de la Compagnie, qui étaient très-malsains, et par cette raison peu accessibles à nos propres troupes.

Soutenu, toutefois, par les Mugs et par de nombreux exilés qui, du pays des Birmans, venaient se rallier autour de lui, ce chef infatigable, malgré ses défaites réitérées, ne cessa, tant qu'il vécut, d'inquiéter la cour d'Ava, par ses incursions dans l'Arracan. Il mourut en 1815.

On se félicita des deux côtés d'être délivré de cet instigateur de troubles, et l'on crut que, privé de leur chef, les Mugs reprendraient enfin leurs occupations paisibles. Ils y parurent enfin disposés; mais, vers la fin de cette même année, un nouveau chef les appela autour de lui, et les excita à entreprendre une irruption dans l'Arracan. Ce chef, nommé Runjunzing, sur l'avis que l'intendant de Chittagong eut de ses projets, fut arrêté par nos cipayes, et le rassemblement qu'il avait formé fut dispersé.

La cour d'Ava se montra satisfaite de cet acte de bon voisinage de la part du gouvernement britannique, et elle

paraissait être revenue à son égard à des sentimens favorables; mais, dans ce moment même, elle cherchait à soulever contre lui tout l'Indostan; elle envoyait dans ses diverses parties une foule d'émissaires qui s'y donnaient pour des négocians, et qui étaient chargés de pousser les esprits à la révolte; et elle négociait avec le chef des Seïks un traité d'alliance offensive.

Dans l'automne de 1817, trois individus suspects arrivèrent à Calcutta, venant d'Arracan, et se rendant à Lahore, chargés d'une mission du gouvernement des Birmans. Les autorités anglaises les chassèrent du pays, et adressèrent, à ce sujet, une lettre de reproches au radjah d'Arracan qui s'empressa de les désavouer.

L'année suivante, au mois de juillet, la cour d'Ava somma la Compagnie des Indes de lui restituer comme dépendances de l'empire des Birmans, les territoires de Ramon, de Dacca, de Mourchedo et de Chittagong. La dépêche était conçue en termes outrageans, et elle emportait une déclaration de guerre à la Compagnie, en cas de refus. On ne peut douter que cette démarche ne fût une conséquence des menées de la cour d'Ava auprès des Mahrattes. Voyant le gouvernement britannique en guerre avec eux, elle put juger le moment favorable pour détruire sa puissance dans l'Inde; mais la soumission des Mahrattes ne tarda pas à ramener l'empereur des Birmans à des dispositions pacifiques. Ce prince mourut au commencement de 1819. Sous son successeur, le prince régent, le calme qui s'était heureusement rétabli, dans les relations entre la cour d'Ava et le gouvernement britannique dans l'Inde, fut de peu de durée.

Au mois de juin 1819, le territoire d'Assam, limitrophe de celui des Birmans et des possessions anglaises, fut le théâtre d'événemens qui ont allumé la guerre actuelle.

Le radjah de ce pays, Pourunder Singh, fut chassé de

ses états par une faction qui, forte de l'appui des Birmans, voulait porter sur le trône Chunder Kaunt. Pourunder Singh se réfugia sur le territoire de la Compagnie, et offrit de devenir son titulaire, si elle consentait à le rétablir sur le trône Le gouvernement du Bengal répondit que son intention était de ne prendre aucune part à cette querelle. Il fit une réponse semblable à Chunder Kaunt, qui demandait que le radjah dépossédé lui fût livré, et à la cour d'Ava qui appuyait cette demande. L'année 1820 se passa en correspondance sur ce sujet. L'année suivante fit mieux connaître les vues des Birmans sur le territoire d'Assam. Pourunder Singh avait rassemblé des troupes dans la province voisine du Boutan, et allait tenter une entreprise pour recouvrer, ses états, lorsqu'il reçut des propositions bien extraordinaires de la part de celui qui l'avait détrôné. Ce dernier, fatigué de la protection des Birmans qui avaient usurpé son pouvoir et ne le laissaient régner que de nom, l'invitait à joindre ses forces aux siennes, pour chasser cet ennemi commun du territoire d'Assam.

Pourunder Sing rejeta ces offres, et, persistant dans son entreprise, il rentra dans ses états par la frontière du Boutan. Chunder Kaunt le mit en fuite; mais la guerre étant survenue entre lui et les Birmans, il fut vaincu à son tour, et forcé de se réfugier dans les possessions anglaises. Les Birmans l'y poursuivirent, et y commirent quelques ravages; mais, bientôt après, ils rentrèrent dans l'Assam; l'empereur nomma un nouveau radjah, et il invita le gouvernement de la Compagnie à le reconnaître, et à ne fournir aucun secours aux deux exilés.

Vers la fin de 1821, Chunder Kaunt, à la tête de tous ses partisans, pénétra dans l'Assam, surprit les Birmans et les défit en plusieurs rencontres. A la même époque, Pourunder Singh y fit une incursion par le pays de Boutan. Ces entreprises faites, apparemment de concert, eurent

d'abord quelques succès ; mais leurs auteurs ne purent tenir long-tems contre les forces supérieures des Birmans.

Réfugié de nouveau sur le territoire de la Compagnie, Chunder Kaunt s'y ménageait des ressources et entretenait des intelligences avec les habitans de l'Assam. Au commencement de 1822, il reprit l'offensive, et s'avança jusqu'à Govahati sur le Bramapouter; mais ici, il eut à combattre le fameux Mengh Maha Bundoulah, qui venait d'être nommé au commandement de cette contrée, et qui arrivait avec un renfort considérable de Birmans. Il fut mis en déroute complète par ce chef, et il regagna avec peine la frontière britannique. A l'occasion de ce succès, Mengh Maha Bundoulah publia un manifeste par lequel il signalait le fugitif aux autorités du Bengal, et menaçait d'envahir leur territoire, si elles lui accordaient un asile. Depuis lors, l'Assam n'a plus été qu'une province de l'empire des Birmans

A la suite de ces guerres, il ne tarda pas à s'élever des contestations d'une nature assez grave entre le gouvernement de la Compagnie et celui des Birmans. Elles eurent pour objet la possession d'une île située près de Goalparach, sur le fleuve Bramapouter. Les Birmans la revendiquaient comme dépendance de l'Assam, et manifestaient l'intention de s'en emparer de vive force, si elle ne leur était volontairement cédée. De son côté, le gouvernement de la Compagnie se montrait résolu à se maintenir dans cette île, comme dans plusieurs autres situées également sur le Bramapouter, et soutenait qu'elles étaient comprises dans les limites qui séparent le territoire britannique du pays d'Assam.

Telles étaient les dispositions de ces deux puissances, et les rapports qui existaient entre elles, lorsqu'en 1823, ceux des habitans d'Assam qui étaient réfugiés sur les possessions anglaises, tentèrent une expédition pour rentrer dans leur

patrie. Le gouvernement des Birmans, les jugeant soutenus dans cette entreprise par les autorités britanniques, crut user de représailles, en ordonnant des incursions sur le territoire de la Compagnie : ses troupes firent prisonniers quelques chasseurs d'éléphans; elles s'emparèrent, à main mée, de l'île de Chapuri. Ces actes d'agression ont amené, de part et d'autre, une succession d'hostilités dont le caractère a pris plus d'importance de jour en jour, et qui, aujourd'hui, mettent l'empire des Birmans à deux doigts de sa perte.

DISCUSSIONS DE BUÉNOS-AYRES AVEC LE BRÉSIL ET LES PATAGONS.

La province de Monte-Video, où la nature paraît s'être plu à étaler toutes ses richesses, n'est pas moins remarquable par sa position géographique que par la beauté de ses sites et la fécondité de son sol. Placée à l'embouchure du majestueux fleuve de la Plata, et selon des observations très-récentes, au 34° 54' 48" de latitude australe, et 56° 3' 30" de longitude occidentale, elle n'est éloignée que de quarante lieues de la ville capitale de Buénos-Ayres, et de dix de la côte maritime. Au couchant et au midi, elle est bornée par les fleuves de l'Uraguai et de la Plata, et au nord elle confine au territoire du Brésil. Son climat est tempéré, et quoique humide, il est d'une salubrité parfaite, tant par l'effet des vents secs appelés *passageros*, qui traversent les vastes plaines de Buénos-Ayres, qu'en raison de la brise qui, en sens opposé, souffle de l'Océan.

Dans l'année 1810, la province de Monte-Vidéo comptait une population de 60 à 70,000 ames, y compris celle de la ville du même nom, qui s'élevait à environ 20,000.

Cette province en contient à peine 40 à 50,000 aujourd'hui, savoir : 10,000 dans la ville, et le reste dans les campagnes, qui sont d'une immense étendue; car, en bornant la province aux limites arbitraires qui, en 1809, lui furent imposées par la cour du Brésil, elle comprendrait encore cent trente lieues de Castille, du nord au midi, et environ quatre-vingt-dix de l'est au couchant. Elle renferme plusieurs villes considérables, telles que Maldonado, Colonia, Sainte-Lucia, Caméléone, Saint-Jose, Saint-Carlos, Seriano et Cerro-Largo; et quelques gros villages, tels que Tolédo, Pando, Rocha, Penarol, Picéras, Saint-Salvador, Minas, Florida, Porongos, Colla, Bacas, Vivoras, Espinella, Mercèdes, Paisandu et Hervidéra. Les causes qui ont principalement contribué à diminuer sa population, sont, la guerre qu'elle a eu à soutenir contre l'Espagne, les troubles civils dont elle a été le siége, et l'émigration qu'a dû produire la domination brésilienne. Monte-Vidéo fut peuplé, il y a moins d'un siècle, par une colonie envoyée de Buénos-Ayres. A cette époque, le pays était occupé par une multitude de barbares indigènes qui, depuis, se sont retirés peu à peu dans ses parties les plus reculées, appelées *Charrecas*. Les nouveaux colons se trouvent dans un pays qui abondait en vigognes; ils négligèrent l'agriculture pour ne s'occuper que de pâturages, industrie qui leur offrait l'appât d'immenses bénéfices. Le commerce du bétail fut celui auquel la province se consacra spécialement : elle faisait tous les ans des exportations très-grandes de peaux de vigognes et de cheval, de viandes salées et de suif. Monte-Vidéo possédait, dans le tems de sa prospérité, trente-trois établissemens pour la salaison des viandes, et dans chacun de ces établissemens, on tuait au moins cent vigognes par jour; ce qui, compensé d'un autre côté par une foule de circonstances favorables à la propagation de l'espèce, n'en diminuait pas sensiblement le nombre. Les

pâturages de cette contrée sont, non-seulement très-abondans, mais aussi d'excellente qualité. A chaque pas que fait le voyageur, il rencontre des ressources; il est agréablement surpris par la vue de ruisseaux d'une eau pure et salubre, et ces eaux précieuses arrosent un pays dont la surface variée présente à l'œil, des collines, des vallons, des prés, des forêts et des montagnes.

Les rivières principales sont, l'Uraguai, le Négro, l'Ibiaci, le Cébollati, l'Yi, la Sainte-Lucia, le Guesigaï, le Diaman, l'Arapei, le Guareï, l'Olimar, le Pardo, le Tacuari, l'Yguaron et le Tacuarembo. Ces rivières sont formées par de nombreux affluens qui sillonnent le pays dans tous les sens, à l'exception de cette portion montueuse qui traverse la province du nord au midi, et qu'on appelle le *Cuchillo*. Presque toutes, dans une grande partie de leur cours, pourraient être rendues navigables; celles qui le sont déjà, sont l'Uraguai, le Négro, le Cébollati et la Sainte-Lucia. Les terres, dans ce pays, sont pour la plupart vierges; la population ne s'étant occupée, jusqu'ici, d'agriculture que pour fournir à sa propre subsistance, et jamais dans des vues de spéculation. Ces terres produiraient cependant avec abondance, et presque spontanément, toute espèce de grains, de fruits et de légumes.

Cette belle province, autrefois une dépendance de la vice-royauté de Buénos-Ayres, est, depuis l'année 1817, possédée, sans autre droit que celui de la force, par le gouvernement portugais ou brésilien.. Ce gouvernement, profitant à cette époque des discordes civiles des provinces de la Plata, fit occuper, par un corps d'armée, Monte-Vidéo et son territoire, après en avoir chassé Artigas, qui y dominait comme chef du parti indépendant. Il a, depuis ce jour, retenu l'un et l'autre, d'abord sous prétexte de sauver le pays des maux de l'anarchie, et de le remettre, en tems opportun à l'autorité légitime, et ensuite, parce qu'il pré-

tend y avoir été appelé, lorsqu'il en prit possession, par les propriétaires et les principales autorités du pays.

En 1823, les provinces unies de Rio de la Plata, constituées en république, et indépendantes de leur métropole, par le même droit que le Brésil l'était de la sienne, firent, par l'intermédiaire de leur gouvernement central de Buénos-Ayres, quelques démarches près la cour du Brésil, pour obtenir qu'elle fît évacuer Monte-Vidéo et son territoire, et pour faire entrer cette province dans l'union de Rio de la Plata. Un commissaire fut député vers le nouvel empereur don Pèdre, afin de traiter avec ses ministres, à Rio-Janeiro, de cette restitution. Mais en vain cet envoyé fit-il valoir près d'eux toutes les considérations de politique et d'intérêt commun qui semblaient devoir engager leur monarque à abandonner, à cet égard, ses prétentions; en vain offrit-il une indemnité pécuniaire pour prix de cet abandon : la cour du Brésil persista alors et persiste encore à garder cette possession. Cependant, la position de l'Union de la Plata s'améliore tous les jours; pleine de confiance dans son bon droit, elle a offert au cabinet de Rio-Janeiro, de soumettre leurs différens à un congrès de puissances américaines. Si cette proposition n'est pas accueillie, il est probable que le gouvernement de Buénos-Ayres ne tardera pas à recourir à la force. Dans le cas où cette lutte s'engagerait, l'empereur don Pèdre pourrait-il beaucoup compter sur le dévouement des Brésiliens, exposés, comme ils le sont, à la séduction des idées républicaines? Il y a tout lieu de croire qu'à la suite de cette guerre, l'Amérique du sud renfermerait dans son sein une république de plus, et que les premiers coups de canon renverseraient le seul trône qui s'y trouve.

Pendant que le gouvernement de Buénos-Ayres s'occupe des moyens de faire rentrer la *bande orientale* sous sa domination, il paraît qu'il voudrait aussi agrandir son terri-

toire du côté de la Patagonie; qu'il a déjà fait plusieurs démarches dans ce but, et qu'au besoin, il serait même disposé à prendre les armes.

Les communications entre la Patagonie et Buénos-Ayres s'entretiennent actuellement par mer, et il ne faut que huit à dix jours pour avoir, dans cette ville, des nouvelles du pays des Patagons ; bien que par cette voie il en soit plus éloigné d'environ 200 lieues que par la voie de terre. L'occupation de la Patagonie agrandirait le territoire de Buénos-Ayres de plus de 20,000 lieues carrées, dans la direction du midi, et lui permettrait de reculer ses limites jusqu'au 52e degré de latitude australe. Cette république serait alors, avec la Russie, la Chine, l'empire des Anglais dans l'Inde, celui du Brésil, la république de Colombie et l'Union de l'Amérique du nord, un des plus vastes états du monde.

Déjà, pour avoir accès dans ces régions et y introduire les bienfaits de la civilisation, en y étendant son empire, le gouvernement de Buénos-Ayres a proposé aux peuples qui les habitent, d'acheter une portion de leur territoire. En 1822, il nomma des commissaires pour traiter avec leurs chefs d'une cession de ce genre; et ces commissaires, s'étant transportés en Patagonie, eurent des conférences avec une réunion de caciques. Ces conférences se tinrent dans la tente de l'un de ces caciques. Voici les noms des principaux d'entr'eux : Lincon, Afonné, Aynepan, Pichilongoy, Anafilú, Chemabilù, Cachul, Chanapas, Castrell, Epuan, Huilletruz, Tucuman, Amenaquel, Neculpichui, Triû, Pitri, Califian ; chefs des Indiens, Acanes et Pampas. Les noms suivans sont ceux des caciques Huiliches et Telmeches : Niginil, Quinisolo, Pichimandura, Yambilconi, Banali, Chalequien, et Napalò. Les Indiens, soumis à ces chefs, sont des hommes d'une taille et d'une force extraordinaires ; ils ont sept pieds anglais de haut ; ils

se tatouent le corps et vont à demi nus; ils portent des chapeaux de cuir, surmontés d'un plumet. La plupart de ces caciques consentaient à vendre leurs terres, mais ils en demandaient un prix exorbitant. Par cette raison, et par suite de l'influence qu'exercèrent sur eux, dans cette occasion, les chefs des Runquèles, race turbulente et belliqueuse qui occupe un territoire situé près du Chili, cette conférence, ou *parlamento*, n'eut pas le résultat que le gouvernement de Buénos-Ayres en attendait, et, après de longs débats, ses offres furent rejetées.

Il paraît, d'après cela, que le gouvernement central des provinces unies de la Plata sera obligé de recourir à la force pour mettre à exécution ses projets sur la Patagonie. Il sera, au reste, d'autant plus sûr de réussir par ce moyen, que ces peuples barbares, armés seulement de frondes et de lances, sont en petit nombre, et très-disséminés, et qu'ils ne pourront opposer à la tactique et à la discipline européennes que ce courage dans les combats, qu'ils tiennent de la nature, et cette rapidité dans leurs évolutions, qu'ils doivent à la bonté de leurs chevaux et à leur adresse à les manier. (*Lit. Gaz.*)

PORTRAIT DES TROIS PLUS FAMEUX ORATEURS DU BARREAU ANGLAIS, ERSKINE, SCARLETT ET BROUGHAM.

Lord Erskine, le premier talent du barreau d'Angleterre, était un homme dépourvu de génie et d'imagination, et c'est à cela même qu'il dut ses prodigieux succès. Ses discours, correctement écrits, ne contiennent aucun morceau remarquable qu'on puisse détacher de l'ensemble, et graver dans la mémoire. Ses plus brillans passages ne sont que des lieux communs exprimés avec élégance et ingé-

nieusement adaptés à son texte. S'il avait eu plus de fécondité dans la pensée, de grandeur dans les images, de profondeur dans les vues, il n'aurait jamais pu donner tant de couleur aux actions les plus ordinaires de la vie. S'il avait pu rivaliser avec Pitt, ou appuyer Fox, sans paraître faible après lui, il n'eût pas fait les délices et la gloire de la cour du banc du roi. Son tempérament, ses moyens et ses connaissances étaient parfaitement en harmonie avec sa profession. On n'avait jamais déployé, avant lui, un plus grand nombre de qualités propres à réussir au barreau; un esprit brillant, une grande fécondité de saillies, une grâce singulière dans le débit, un rare bonheur d'expression, une mémoire riche et familière avec les traditions de l'antiquité. Il se tenait toujours à la portée de son auditoire, et possédait l'heureux talent de l'élever jusqu'à sa hauteur. En cela, il était favorisé par les rapports de parenté qui l'unissaient à une famille distinguée, par un son de voix harmonieux et par un regard expressif, qui semblaient solliciter l'indulgence, et quelquefois commander l'admiration. Ses qualités morales contribuaient encore davantage à lui gagner les cœurs. Il était impossible de résister à cet air de bienveillance, à cette naïveté enfantine, à cette couleur aimable qu'il savait répandre sur les sujets les plus sévères. Ses faiblesses mêmes étaient des moyens d'influence. Il semblait faire partager au public son égoïsme, sa vanité, et tous ses petits défauts personnels. Mais ses traits les plus vigoureux partaient bien plus souvent de ses passions que de son imagination. S'il employait une comparaison pittoresque, il l'empruntait toujours aux scènes les plus simples de la vie champêtre. Le paysan grossier, le marchand illétré s'attendrissaient au récit naïf des amusemens de l'enfance, au tableau des charmes d'une vieille amitié, à la peinture touchante des peines et des plaisirs domestiques. Il savait faire valoir avec

beaucoup d'art les affections douces, mais rarement il avait recours aux émotions violentes. Lorsqu'il avait à défendre les droits politiques d'un de ses concitoyens, ce n'était pas avec des abstractions, c'était au nom des coutumes antiques du pays, au nom des lois sanctionnées par la cour et par les parlemens. Il se renfermait toujours dans les formes du barreau, même lorsqu'il se permettait une digression sur l'histoire ou sur la littérature; mais il savait les rendre respectables, en les faisant servir d'appui à l'opprimé, et en leur prêtant les couleurs de son imagination. On admirait surtout la discrétion avec laquelle il glissait sur les matières délicates, et le goût parfait qui caractérisait son langage. Dans les causes peu importantes, il ne tombait jamais dans l'exagération; il se contentait de donner de l'intérêt aux détails, et de les lier au sujet principal avec beaucoup de grâce et de sagacité; souvent un bon mot lui servait d'argument. Ses digressions avaient pour but de donner le change au jury, au moment où il voulait frapper un coup décisif. Il y avait de la sagesse jusque dans son audace, et la fermeté même n'était chez lui qu'un moyen comme ses faiblesses. Il soutint constamment, devant les cours, la dignité de l'avocat, et rendit au barreau un immortel service, moins encore par le courage que par l'à-propos de son opposition. Il fut, en un mot, l'avocat le plus accompli dont nous ayons gardé le souvenir; il éleva sa profession; et cependant, avec toutes ses grandes qualités, avec tous ses genres de gloire, Erskine ne fut qu'un écrivain spirituel, et qu'un argumentateur sans génie.

Scarlett, aujourd'hui le coryphée de la cour du banc du roi, a moins d'éclat que son prédécesseur; mais il ne lui cède peut-être en rien dans l'art de conduire une cause. Il évite avec soin les écarts d'imagination; il s'adresse rarement aux passions des hommes; mais il a souvent donné des preuves du talent le plus brillant et le plus énergique.

Dans la discussion des affaires domestiques qui n'exigent que du bon sens et du tact, il n'a pas eu de maître ni même de rival. Entre ses mains, le résultat d'une cause ne semble jamais douteux; il le prévoit, il le décide au milieu des plus grandes difficultés, et il se trompe rarement. Il marche droit à son but avec assurance quoiqu'avec sagesse. Ce que Johnson disait de la manière dont Burke traitait un sujet, « qu'il se repliait comme un grand » serpent, » on peut le dire de Scarlett. Il ne se contente pas d'effleurer une affaire, il ne se décourage pas non plus si le succès en est compromis : il s'y enfonce, l'agite, la remue dans tous les sens. On remarque dans chacun de ses discours une disposition lumineuse, de la clarté, l'heureux emploi de l'ironie; mais c'est dans la réplique surtout qu'il triomphe. Il ne présente plus alors une suite de considérations ingénieuses pour arriver à l'évidence, encore moins une froide analyse de la déposition des témoins; mais il réunit à l'instant tous ses moyens pour en faire une masse imposante, comme s'il avait eu le loisir de les préparer pour frapper un grand coup. Sa pensée vigoureuse et rapide forme un plan, des divisions, et il les développe en homme supérieur. Lorsqu'une cause a été péniblement élaborée pendant une demi-journée, et qu'elle semble compromise par le plaidoyer de son adversaire, il la résume, l'abrège, la relève et l'emporte. Il anime et fortifie tout ce qu'il touche : entre ses mains, le moindre soupçon se change en certitude; les circonstances vagues, isolées, sans intérêt, deviennent pour lui des moyens de convaincre. On le vit un jour, par le seul prestige de son talent, arracher au jury une déclaration contraire à la justice et à l'évidence. Si ce discours n'est pas un chef-d'œuvre, du moins il n'est pas assez au-dessous de plusieurs ouvrages du premier mérite, pour que nous hésitions à le ranger parmi eux. Lors des débats sur la motion relative à

l'accusation de M. Abercrombie contre le chancelier, Scarlett montra que c'était par nécessité et malgré lui qu'il avait assujetti son talent aux formes commandées par la routine. Dans cette occasion, il changea sa manière ordinaire : oubliant les formes polies, l'accent, les gestes qu'il avait adoptés depuis long-tems, il parla avec la rudesse d'un homme du nord, et fit entendre des vérités qui étonnèrent la chambre.

Brougham, sans avoir une haute naissance, une grande fortune ou des rapports intimes avec l'aristocratie, s'est élevé, par son seul talent, à la tête du parti de l'opposition parlementaire, et il recommence maintenant à exercer sa première profession d'avocat. Cependant, quelles que soient l'étendue et la variété de ses connaissances, il ne possède pas cette grande et puissante faculté qui éclipse toutes les autres, je veux dire l'imagination. Ses moyens variés ne sont pas combinés de manière à se prêter un mutuel appui; mais ils semblent au contraire agir isolément. Le même discours peut offrir une carrière à plusieurs genres de talens : à une narration élégante et facile, à un esprit vif et brillant, à une dialectique serrée, à une chaleur pathétique; mais ces beautés sont éparses, et ne sont pas fondues dans le corps de ses discours. Son arme la plus redoutable est le sarcasme : c'est le mépris qui lui inspire ses plus beaux mouvemens. Il tire plus de parti de la terreur que de l'attendrissement ou de l'enthousiasme. Emporté par l'impétuosité de son caractère, il cherche à « dévoiler » ces esprits médiocres qui n'osent pas se produire au grand » jour, et il traîne dans la poussière une majorité de fiers » persécuteurs (1). » Chez lui, tout est dirigé vers le positif : c'est un géant plutôt qu'un magicien. Il peut faire vingt choses à la fois, et bien; mais il est incapable d'en faire une

(1) NOTE DU TR. Allusion au procès de la reine.

grande, et il ne faut pas attendre de lui une de ces inspirations soudaines et sublimes, qui étonnent le monde par un caractère nouveau de vérité et de grandeur. Il déploie une activité peu commune dans la sphère étendue de ses occupations, et il est l'homme de chacune d'elles. A trois heures du matin, on l'entendra faire au parlement une sortie foudroyante contre ses ennemis, et à neuf heures et demie, on peut le rencontrer au palais, plaidant avec chaleur une affaire de cinq guinées. Cette diversité d'occupations, cette étonnante flexibilité du talent de M. Brougham, dépendent beaucoup de son caractère et de son tempérament. Non-seulement il se livre à un plus grand nombre de travaux qu'aucun autre homme; non-seulement on le voit, au milieu des plus grands débats politiques, composer un article pour la *Revue d'Édinbourg*, et préparer un nouveau système d'éducation pour le peuple, mais il fait tout cela avec tant de naturel et de simplicité, qu'un étranger le prendrait facilement pour un gentilhomme, maître absolu de son tems et de ses plaisirs. Le feu qui anime son intelligence ne semble point accélérer son pouls, ni donner à son sang plus d'ardeur que sa chaleur naturelle. C'est un homme tout différent au sénat, dans son cabinet, dans un comité, et au barreau : aussi n'est-il jamais au-dessous des devoirs qui lui sont imposés. Et cependant, quoique digne d'être rangé parmi les hommes d'état, devant lesquels Erskine était si faible, ce n'est qu'avec les plus grands efforts qu'il parvient à soutenir le poids d'une réputation sous lequel tout autre aurait succombé. (*London Magazine.*)

UN TRAIT DE LA VIE DE LORD BYRON.

Lorsque lord Byron, accompagné du lieutenant Ekenhead, passa à la nage l'Hellespont, il fit cette prouesse à

un point du canal qu'il supposait être celui où Léandre l'avait traversé pour aller trouver Héro. Il paraît qu'aux Dardanelles le courant est tellement rapide qu'il est impossible d'y passer à la nage, et même dans une barque, avec certitude de toucher à un point donné. Lord Byron partit du château d'Abydos, et ne gagna la rive opposée qu'à trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. Il avait une barque à sa suite pendant tout le passage, de sorte qu'il était à l'abri de tout danger. Lorsqu'il arriva à terre, ses forces étaient tellement épuisées qu'il se trouva heureux d'accepter l'offre que lui fit un pauvre pêcheur turc de prendre quelque repos dans sa cabane. Il était malade et il avait un fort accès de fièvre. Comme le lieutenant Ekenhead était obligé de retourner à sa frégate, il resta seul avec les bonnes gens qui l'avaient recueilli.

Le Turc n'avait aucune idée du rang et de l'importance de son hôte. Il lui rendit néanmoins tous les soins possibles; sa femme ne lui en rendit pas moins, et tous deux firent si bien qu'au bout de cinq jours leur malade fut rétabli. Quand il s'embarqua pour regagner la côte opposée, son hôte le pourvut d'un grand pain, d'un fromage et d'une outre remplie de vin; il lui fit accepter aussi quelques *praes* (pièces de monnaie de la valeur d'environ 20 centimes); il pria Allah pour lui, et lui souhaita un bon voyage. Lorsqu'il reçut les dons du pauvre Turc, lord Byron se borna à lui faire un simple remercîment; mais, rendu sur l'autre rive, il expédia son fidèle Stefano pour aller, de sa part, porter au pêcheur un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets et douze aunes d'étoffe de soie pour sa femme. Le bon pêcheur, tout étonné de se voir tant de belles choses, s'écria : « Quelle magnifique récompense » pour un peu d'hospitalité! » Il se détermina le lendemain à passer l'Hellespont, et à aller remercier en personne le maître de Stéfano. Il lança donc sa barque et ga-

gna bientôt le large ; mais à peine fut-il au milieu du canal qu'il s'éleva un violent coup de vent qui le fit chavirer, et le précipita au fond des eaux.

Lord Byron fut très-affligé, comme on le pense bien, de ce triste accident; et, dès qu'il en eut connaissance, il envoya une somme de 50 dollars à la veuve du pêcheur, et lui fit dire qu'elle pourrait, dans toute occasion, compter sur lui. Cette anecdote, qui fait honneur à la mémoire de lord Byron, vient d'être publiée aujourd'hui pour la première fois. Nous la devons à M. Hare lieutenant dans la marine royale, qui était sur les lieux à l'époque où ces faits se passèrent. Il ajoute qu'en se rendant à Constantinople, en 1817, lord Byron se fit mettre à terre à ce même endroit, et qu'il fit de nouveaux présens à la veuve et à son fils, qui se rappelaient encore les bontés de lord Byron, mais qui ne se remettaient plus sa personne, tant son costume et quelques années l'avaient changé.

HISTOIRE DES RELATIONS DES NATIONS ÉTRANGÈRES AVEC LA CHINE.

Voici la manière bizarre dont un écrivain chinois rend compte des relations de la Chine avec les nations étrangères.

« Au tems de Houang-te (environ 2200 ans avant l'ère chrétienne), un étranger arriva du midi, et apporta en tribut une coupe et des peaux.

» Au tems d'Hëa, des insulaires apportèrent des habits brodés.

» Au tems de Chang (1700 ans avant l'ère chrétienne), les Ye-gou, dont les cheveux étaient coupés, apportèrent de l'Orient des coffres faits avec des écailles de poisson, des épées et des boucliers. Ils apportèrent du midi des perles,

des dents d'éléphans, des écailles de tortue, des plumes de paon, des oiseaux et des petits chiens.

» Au tems de Chou (environ 1000 ans avant Jésus-Christ), la Chine entra en relation avec huit nations barbares.

» Au tems de Han (environ 200 ans avant Jésus-Christ), plusieurs individus arrivèrent de Canton, de Lou-whang-che, et d'autres contrées du midi : les premiers étaient à dix jours de marche de l'empire, et les seconds en étaient éloignés de cinq mois. Leurs territoires étaient considérables et bien peuplés, et on y trouvait beaucoup de marchandises de prix.

» L'empereur Wou-te (120 ans avant Jésus-Christ), envoya des ambassadeurs dans différentes contrées, où ils se procurèrent des perles, des pierres fines, des curiosités de diverse nature, de l'or, etc.; ils furent bien accueillis partout où ils se présentèrent, et, à partir de cette époque, les articles de cette nature arrivèrent en grande quantité dans l'empire.

» Au tems de Kang-Wou (un siècle avant Jésus-Christ), les barbares apportèrent des chevaux. Mau-yuen fit poser des palissades en fer pour empêcher les irruptions des étrangers du midi et de l'occident.

» Au tems de Souy (600 ans après Jésus-Christ), on envoya des ambassadeurs à toutes les nations voisines.

» Au tems de la dynastie de Tang (700 ans après Jésus-Christ), un marché régulier fut établi à Canton, et l'empereur y envoya un officier pour percevoir les droits dus au gouvernement. Les étrangers qui résidaient à Canton recevaient des Chinois de l'or, de la soie, etc., et ils donnaient en retour des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphans, du corail, des perles, des pierres fines, du cristal, des drogueries, etc. Ces marchandises payaient un dixième de leur valeur.

» Dans la douzième année de Ching-ti (en 1550), des étrangers nommés Fa-lan-te (les Français) arrivèrent de l'occident, et dirent qu'ils apportaient des tributs; puis ils entrèrent tout-à-coup, et sans prévenir, dans le port; et, dès qu'ils y furent, ils se mirent à tirer de grands coups de canons qui ébranlèrent toute la ville. On en écrivit de suite à la cour, et l'empereur ordonna de les renvoyer immédiatement, et de faire cesser le commerce avec les barbares. Mais les habitans de Canton ayant ensuite écrit à la cour pour demander de reprendre leur commerce, ils y furent autorisés.

» Le Se-yang-kuo (le Portugal) est une contrée considérable à cent mille li de la Chine; elle produit des bois odorans, des étoffes de différentes natures, etc.

» Dans la première année de Young-Lo (en 1588), le roi de Portugal envoya un ambassadeur. Trois ans après, il en envoya un second avec un tribut. L'empereur lui écrivit, le nomma roi du Kou-Li, et lui donna un sceau d'argent. Dans la cinquième année de son règne, il ordonna à son eunuque d'envoyer au roi de Portugal quelques étoffes de soie pour habiller ses officiers.

» Dans la sixième année de Kang-Hi, un ambassadeur lui fut envoyé avec une lettre du roi de Portugal, écrite sur des feuilles d'or, un portrait de ce prince, une épée montée en or, un arbre de corail, des grains de corail, des grains d'ambre, deux pièces d'étoffe de laine, dix dents d'éléphans, quatre cornes de rhinocéros, des bois de senteur, des drogues, de l'essence de roses, etc. Ils offrirent à l'impératrice un collier, un grand miroir, des grains d'ambre, de l'essence de rose et d'autres parfums. L'empereur traita magnifiquement les personnes qui faisaient partie de la légation : il donna à l'ambassadeur soixante-six pièces de soie et cent taëls; à celui qui venait après lui, dix-huit pièces de soie et cinquante taëls; au prêtre dix-huit pièces de soie

et cinquante taëls, et, à chacun des dix-neuf domestiques, dix pièces de soie et vingt taëls. Dans la cinquantième année de Kang-Hi, le roi de Portugal envoya en ambassade un ta-keo-sze (ministre d'état), avec des tributs; il avait vingt personnes de suite.

» Dans la troisième année de Yung-ching, le roi de l'église (le pape), envoya une ambassade avec un grand nombre de présens; des globes, des perles, de l'ambre, des coupes, etc. Dans la quatrième année, arriva une autre ambassade, l'empereur écrivit au roi de l'église, de sa propre main; celui-ci lui répondit par une lettre qu'il envoya dans un coffre d'or.

» Les Ho-Lan (les Hollandais) ne venaient pas autrefois à la Chine; dans l'hiver de la vingt-neuvième année de Wan-Li (en 1600), deux ou trois grands vaisseaux arrivèrent à Macao; les habits des gens qui s'y trouvaient étaient rouges, leur taille élevée et leur chevelure rousse; leurs yeux étaient bleus, leurs pieds très-longs; ils effrayèrent le peuple par leur étrange apparence. On demanda qui ils étaient; ils répondirent qu'ils n'étaient point des pirates et qu'ils apportaient des tributs; mais comme on ne les avait pas vus auparavant, et qu'ils n'avaient pas de lettres, on ne voulut pas les recevoir. Dans la dixième année de Shun-Chi, ces barbares envoyèrent une ambassade. L'empereur, en considération de la difficulté du voyage, voulut bien les recevoir. Dans la seconde année de Kang-Hi, ils envoyèrent un roi de l'Océan (un amiral) pour aider les Chinois à détruire les pirates du Fo-Kin, et ils demandèrent l'autorisation de commercer avec la Chine. L'empereur leur ordonna de venir en Chine faire le commerce, une fois tous les deux ans. Dans la troisième année, ils envoyèrent de nouveau un roi de l'Océan, pour combattre les pirates de Fo-Kin. Dans la cinquième année, on refusa de les recevoir, parce que dans l'espace de

huit années, ils n'avaient donné qu'un seul tribut. Dans la vingt-cinquième année, ils demandèrent l'autorisation d'apporter des tributs tous les cinq ans. Autrefois, ils apportaient de la vaisselle d'argent et des selles, etc. On consentit à les recevoir, mais on leur ordonna de n'apporter que du corail, du camphre, des habits, de l'ambre et des fusils. » (*Asiatic Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES NATURELLES.

Prolongation de la vie humaine. — M. Finlaison, archiviste du bureau de la dette publique, a consigné, dans un ouvrage de statistique, ce fait important, que la durée de la vie a été tellement prolongée dans le cours du dernier siècle, que le terme moyen à cet égard est aujourd'hui, au terme moyen il y a cent ans, comme quatre est à trois. Cette observation fait voir quelle heureuse influence exercent sur l'espèce humaine les progrès de l'industrie; car c'est à ces progrès qu'est dû incontestablement cet heureux résultat. Il paraît qu'après l'enfance, la vie des femmes est bien plus longue que celle des hommes ; et de ce fait résultent des différences énormes dans la fixation des *intérêts* qui dépendent de sa durée; ainsi, supposez qu'un homme et une femme du même âge, trente ans, par exemple, désirent acheter une rente viagère pour la jouissance de celui ou celle qui survivra à l'autre ; dans ce cas, si l'homme l'achète au profit de la femme, la rente en question coû-

tera 469 liv. st. 14 sh. 6 d. (11,667 fr. 40 c.); au lieu que, si c'est la femme qui achète au profit de l'homme, la rente ne coûtera que 317 liv. st. 1 sh. 7 d. (7,926 fr. 90 c.). Un fait bien affligeant, c'est l'immense mortalité qui à lieu dans l'enfance, parmi les classes pauvres. Sur mille enfans qui naissent dans cette classe, il n'en vit, lors des grossesses suivantes des mères qui leur ont donné le jour, que 542; c'est-à-dire qu'il n'en reste guère plus que la moitié.

Or natif. — Dans les mines de Slatowsk, en Sibérie, en a trouvé récemment des masses d'or natif d'une valeur extraordinaire, et en très-grand nombre. La quantité de ces masses d'or, recueillies dans un seul jour, pèse cinquante-huit livres, et la masse la plus forte, qui en pèse seize, a été expédiée de suite à l'empereur.

Inondation de la Hollande. — Les journaux ont annoncé que la dernière inondation de la Hollande avait étendu et multiplié ses ravages dans tous les sens. Les provinces d'Over-Yssel et de Frise sont celles qui paraissent avoir le plus souffert de ce désastre. Si les rapports ne sont pas exagérés, plus de cinq mille acres de terre ont été engloutis dans ces deux seules provinces, par suite de la rupture des digues. La ville d'Embden, surtout, présente l'image complète de la dévastation. Les eaux de la mer se sont élevées partout à une plus grande hauteur qu'elle ne l'avait jamais fait depuis la terrible inondation de 1775. Sans entrer dans tous les détails relatifs à ce malheureux événement, nous nous bornerons à mettre sous les yeux de nos lecteurs le récit suivant, qui mérite d'autant plus leur confiance, qu'il porte un caractère officiel.

« Le mardi 1er février, l'atmosphère étant devenue tout-à-coup brûlante pour la saison, présageait une grande tempête; le soir, on vit s'avancer rapidement, du sud-

ouest, une longue colonne de nuages noirs; le vent commença immédiatement à souffler de ce point. Le mercredi 2, il continua de souffler avec violence dans la même direction; vers le soir, il passa tout-à-coup au nord-ouest. Le jeudi matin, à l'heure du flux, il n'avait pas changé, ce qui fit craindre une forte marée. Le même jour, après midi, la mer s'éleva à une hauteur extraordinaire; le vent se maintenait au nord-ouest, et arrêtait le reflux qui fut incomplet : tout annonçait donc que la marée suivante serait encore plus formidable. En effet, dans la matinée du vendredi, la tempête continuant avec la même force, les eaux s'élevèrent à 26 pouces hollandais plus haut que la veille. A la marée basse, la mer ne descendit que jusqu'à la moitié de ses limites habituelles, ce qui prouvait que l'ouragan se prolongeait au loin et soulevait l'Océan. Tous ces symptômes, qui annonçaient une catastrophe prochaine, répandirent les plus grandes alarmes; on ne pouvait plus douter que la marée suivante ne s'élevât encore davantage. Bientôt, ce moment arriva : tant que la mer n'eut point franchi son point d'élévation accoutumé, on n'observa aucun phénomène extraordinaire, mais, parvenues à ce point, les eaux s'élancèrent avec rapidité, et dépassèrent bientôt de six pouces et demi les marées de 1808. Pendant le reflux, le vent tomba peu à peu. C'est une chose remarquable que, le samedi 6, la marée du matin ne s'éleva qu'à sa hauteur habituelle. Dans ce moment, le vent se releva toujours du nord-ouest; aussi la marée du soir fut au moins aussi considérable que celle de la soirée du mardi. A la nuit, le vent redoubla de violence, et comme le mouvement rétrograde des eaux n'avait été que peu sensible, on s'attendait à un nouveau désastre; mais, vers les dix heures et demie du soir, le vent faiblit et passa au nord, même un peu à l'est, ce qui fit baisser la mer avec rapidité, quoiqu'elle fût très-haute dans ce moment,

et elle rentra bientôt dans son lit ordinaire. Depuis lors, les marées ont été régulières. Il est peut-être inouï, dans les annales de la météorologie, que cinq orages aient éclaté pendant six marées consécutives, dont l'une atteignit une hauteur sans exemple jusqu'alors, dans la province de Zélande.

Phosphorescence des pommes de terre. — Lichtenberg raconte que, le 7 janvier, un officier de garde, dans une ville d'Allemagne, en traversant la caserne, aperçut de la lumière dans une des chambres de l'édifice. Comme il était expressément défendu d'en avoir, il crut que c'était un incendie, et courut sur-le-champ pour porter du secours. En entrant dans la chambre, il trouva les soldats assis sur le lit, admirant une lumière magnifique qui partait d'un monceau de pommes de terre à l'état de putréfaction naissante. Cette lumière était si vive, que les soldats pouvaient lire à sa clarté; elle perdit peu à peu sa vivacité et son éclat, et elle disparut entièrement dans la nuit du 10 janvier.

Combustion du fer à la vapeur du soufre. — Le professeur Hare a observé que si l'on chauffe jusqu'au rouge l'extrémité d'un canon de fusil, et qu'on y introduise un morceau de soufre, un jet de vapeurs sulfureuses enflammées s'échappe par la lumière, pourvu toutefois que l'ouverture du canon soit fermée avec soin. Un morceau de fil de fer soumis à l'action de ce jet enflammé, brûle comme dans le gaz oxygène, et tombe sous la forme de globules fondus, à l'état de proto-sulfure. L'hydrate de potasse exposé à cette flamme se liquéfie, et forme un sulfure d'une belle couleur rouge.

Pores du corps humain. — La peau de l'homme offre un spectacle curieux, examinée à l'aide du microscope. En en

coupant une petite portion avec un canif, ou un rasoir, on aperçoit une multitude de petits pores imperceptibles à l'œil nu, qui forment l'appareil à travers lequel la matière perspirable est constamment sécrétée. Ces pores se distinguent encore mieux sur la seconde peau. On en compte mille sur la longueur d'un pouce, et, par conséquent, un million par pouce carré. En suivant ce calcul, on peut apprécier la quantité des pores qui doivent se trouver à la surface de chaque corps, au moyen du raisonnement suivant : L'étendue extérieure du corps d'un homme de grandeur moyenne, est estimée à quatorze pieds carrés. Or, chaque pied carré contenant 144 pouces, le nombre total des pores égale 1,000,000 X 144 X 14 = 2,016,000,000, deux milliards seize millions.

Effets du son sur quelques animaux. — Dans l'oreille de l'homme, la forme du tympan est circulaire, de sorte que les fibres rayonnent du centre à la circonférence, et sont toutes d'une égale longueur. Sir E. Home a observé que chez l'éléphant, dont le tympan est ovale, ces fibres sont inégales comme les rayons qui partent du foyer d'une ellipse. La conformation de l'oreille humaine la rend merveilleusement propre à sentir l'harmonie de la musique, et, selon M. E. Home, les fibres les plus longues de l'éléphant lui rendent sensibles les plus légères vibrations. Un piano fut transporté à Exeter-Change, pour constater sur un éléphant ce phénomène intéressant. Les notes les plus hautes parurent à peine avoir frappé son oreille; mais les tons bas réveillèrent vivement son attention. L'effet des sons aigus d'un piano, sur le grand lion de la ménagerie, fut d'exciter en lui une forte surprise; mais à peine eut-on touché les notes basses, qu'il se leva brusquement; ses yeux lançaient des flammes, il s'efforçait de rompre ses chaînes, se battait les flancs de sa queue, et paraissait animé d'une

telle fureur, que les femmes présentes à ce spectacle furent glacées d'effroi. Il poussait des rugissemens épouvantables; tous les symptômes cessèrent avec la musique. Sir E. Home a observé une organisation analogue dans les bêtes à cornes, les bêtes fauves, les chevaux, les lièvres et les chats.

Suif minéral.— On a trouvé récemment quelques échantillons de cette substance minérale, dans une fondrière, sur les bords du lac Ayne. Des paysans l'avaient observée pour la première fois en 1736, sur les côtes de Finlande; on en trouva depuis dans un des lacs de la Suède. M. Herman, médecin à Strasbourg, découvrit un minéral semblable dans une fontaine, près de cette ville. Enfin, le professeur Jameson vient d'en trouver en Angleterre. Ce corps singulier a la couleur du suif, et produit au toucher la même impression, mais il est insipide. Il fond à 118°, et bout à 290°, Fahrenheit. A l'état de fusion, il est transparent, incolore; en refroidissant, il devient opaque et reprend la couleur blanche, mais moins foncée qu'auparavant. Il est insoluble dans l'eau, soluble dans l'alcohol, l'huile de térébenthine, l'huile d'olive, de naphte, lorsque ces liquides sont en ébullition; mais il est précipité par le refroidissement. Sa pesanteur spécifique, à l'état naturel, est de 0,6078, et comme il est plein de bulles d'air, après le dégagement par la fusion, sa pesanteur spécifique devient 0,983, et est, par conséquent, plus considérable que celle du suif. Il ne se combine pas avec les alcalis et ne forme point de savon. Ainsi, il diffère de tous les corps connus; des huiles fixes, puisqu'il ne fait pas de savon; des huiles volatiles et bitumineuses, par ses propriétés insipides et inodores. Sa volatilité et sa combustibilité sont égales à celles de toutes les huiles volatiles et du naphte (1).

(1) Voyez la description d'un *Suif végétal*, 2e liv. du 1er vol. p. 372.

COMMERCE.

De l'influence de l'établissement des diverses Compagnies nouvelles, sur le prix des fonds publics. — La masse de capitaux que des entreprises de divers genres ont absorbée dans ce pays, pendant la dernière année, a dû nécessairement exercer une influence puissante sur le prix des fonds publics et sur la valeur de l'argent en général. Le tableau suivant fera connaître le développement qu'a pris ce genre de spéculation, et expliquera suffisamment, selon nous, la rareté de l'argent qui se fait sentir aujourd'hui.

Nombre des Compagnies.		Capitaux. Liv. st.	Francs.
33	Pour construction de canaux et gares..	17,753,000	(443,825,000)
48	Pour construction de routes à rainures de fer	22,454,000	(561,350,100)
42	Pour distribution de gaz	11,110,000	(277,750,000)
6	Pour la fourniture du lait	565,000	(14,125,000)
8	Pour distribution d'eau à la capitale.	1,750,000	(43,750,000)
4	Pour l'exploitation de mines de houille.	2,750,000	(68,750,000)
34	Pour l'exploitation de mines métalliques	24,495,000	(612,375,000)
20	D'assurances	41,800,000	(1,045,000,000)
23	De banque	21,610,000	(540,250,000)
4	Pour la fourniture des blés	410,000	(10,250,000)
12	Pour la navigation par paquebot, etc.	5,540,000	(138,500,000)
3	Pour la pêche	1,600,000	(40,000,000)
1	Pour la pêche des perles	625,000	(15,625,000)
5	Pour la culture de l'indigo, du sucre, etc.	10,500,000	(287,500,000)
4	Pour entreprises agricoles	4,000,000	(100,000,000)
2	Pour établissemens d'industrie en Irlande	2,500,000	(62,500,000)
2	Pour la construction des routes souterraines sous la Tamise	200,000	(5,000,000)
2	Pour la construction des bains d'eau de mer	750,000	(18,750,000)
2	Pour la fondation des journaux	460,000	(11,500,000)
18	Entreprises de divers genres	2,832,050	(70,801,250)
276	TOTAL....	174,704,050	(4,367,061,250)

Les entreprises que ce tableau nous présente, au nombre de 276, ont donc absorbé une somme de capitaux qui s'élève à près de 175 millions sterl. (4,375,000,000 de fr.)! Or, si nous sommes bien informés, les emprunts faits par le gouvernement, durant la dernière guerre, n'ont pas dépassé, année commune, 30 millions (750,000,000 de fr.), somme qui, multipliée par six, se monterait à 180 millions (4,500,000,000 de fr.) : donc aujourd'hui, dans une seule année de paix, on aura affecté à diverses entreprises, une somme égale à celle empruntée par le gouvernement pendant six années de guerre. On sait assez que les emprunts, renouvelés sans cesse pendant la guerre, ont été la cause pour laquelle le prix des fonds publics est toujours resté à un taux fort bas; or, puisqu'il en est ainsi, pourquoi la baisse que ces fonds viennent d'éprouver, ne s'expliquerait-elle pas par une cause analogue? Si, par un emprunt annuel de 30 millions, le gouvernement épuisait la place de capitaux, et tenait toujours les fonds publics à un taux très-bas, pourquoi un épuisement causé par des Compagnies de particuliers, ne produirait-il pas le même effet? car, supposez que sur cette somme de 175 millions st., citée plus haut, comme affectée à diverses entreprises, il y ait eu 25 pour cent d'avancé par les actionnaires, il y aura eu, dans une seule année, un épuisement de 40 millions sterling, c'est-à-dire, de 10 millions sterling de plus que celui causé par les emprunts du gouvernement, dans la dernière guerre. Il faut remarquer que le tableau que nous avons donné ci-dessus, ne comprend pas les fonds absorbés par les emprunts étrangers. Il s'exporte annuellement, depuis la paix, presqu'autant de capitaux qu'il s'en exportait pendant la guerre, et tant que cet état de choses subsistera, il est impossible que le prix des fonds publics se maintienne à un taux fort élevé. Nous voyons déjà l'effet produit sur eux par ces affectations de capitaux, que nous appellerons em-

prunts particuliers, par opposition aux emprunts publics. Nous voyons qu'elles en ont fait baisser le prix de 10 pour cent, en moins d'une année, et si ces emprunts particuliers se renouvellent, si ce système d'association se répand dans l'ancien et le nouveau continent, on ne peut douter qu'il n'en résulte, pour les fonds publics, une baisse encore plus sensible.

D'après ces considérations, nous sommes portés à croire que l'argent continuera d'être rare, et que le prix des fonds publics sera déterminé à l'avenir par les taux de l'intérêt dans les opérations particulières. En France, aux États-Unis et en Russie, il est probable que cette baisse sera moindre, parce que la dette publique, dans ces pays, est bien moins considérable qu'elle ne l'est chez nous. Quoi qu'il en soit, nous pensons que tant que durera le goût des entreprises par compagnies, il sera très-difficile que les fonds publics se relèvent, et nous ne serions pas surpris de voir nos 3 pour cent consolidés descendre dans le cours de l'année prochaine, à 5 pour cent plus bas qu'ils ne sont aujourd'hui. Quand on emploie des fonds à un placement quelconque, on les retire nécessairement d'un autre placement. Lorsque, pour employer une somme de... à quelque entreprise, on retire cette somme des fonds publics, ces fonds doivent souffrir d'autant, par l'effet de ce déplacement. Un homme qui spécule habituellement sur les denrées coloniales ou agricoles, aura placé ses capitaux dans les fonds publics comme dans un lieu de sûreté, à l'époque où ces denrées seront tombées à vil prix; mais, lorsqu'il viendra à les retirer des fonds publics pour les employer de nouveau à ce genre d'entreprise, parce que ces denrées auront haussé de 30 à 40 pour cent, est-il possible que ces mêmes fonds ne se ressentent pas de cette opération? et cependant, nos habitués de la bourse disent qu'ils ne comprennent rien à la baisse actuelle du prix des

fonds publics, bien qu'ils aient expliqué la hausse par un raisonnement semblable à celui par lequel nous expliquons la baisse.

Commerce et Navigation. — État du nombre des navires britanniques qui sont sortis des ports du Royaume-Uni, ayant pour destination les lieux ci-dessous nommés, dans le cours des années qui se terminent au 5 janvier 1824 et au 5 janvier 1825.

	1824.		1825.	
	Bâtimens.	Tonneaux.	Bâtimens.	Tonneaux.
Indes Orientales	99	49,042	96	49,123
La Chine	15	20,128	23	30,002
Cap de Bonne-Espérance	30	7,107	27	6,154
Malacca	3	1,301	3	997
Java	7	2,210	7	1,665
L'île Maurice	1	471	5	1,822
Timor	—	——	1	128
Nouvelle-Hollande et îles de la mer Pacifique	36	12,794	33	11,701
Pêche dans les mers Australes	59	17.669	31	9,122
Sierra Leone	32	7,427	57	16,384
Total dans le Royaume-Uni	282	118,149	283	127,098

État du nombre des navires construits et enregistrés dans l'empire britannique, pendant les années qui se terminent au 5 janvier 1824 et au 5 janvier 1825.

	1824.		1825.	
	Navires.	Tonneaux.	Navires.	Tonneaux.
Royaume-Uni	594	63,151	799	91,083
Guernesey et Jersey et île de Man	10	637	38	2,136
Colonies britanniques	243	22,240	174	21,968
	847	86,028	1,011	115,187

État général de la marine de l'empire britannique, au 20 septembre 1825.

Nombre des bâtimens	24,776
Tonnage	2,559,587
Nombres des marins	168,637

INDUSTRIE.

Progrès de la civilisation dans les îles de la Société. — Le peuple de ces îles continue de faire de grands progrès dans les arts utiles. A Otahiti, on a établi une fabrique de sucre; et, à Eimes, une fabrique de coton qui sera mue par un cours d'eau. Le sucre et le coton croissent abondamment dans le pays. Grâce au zèle des missionnaires protestans, les lumières de l'Évangile sont aujourd'hui généralement répandues dans ces différentes îles, qui ne tarderont pas à offrir bientôt, à plusieurs égards, l'aspect des contrées civilisées de l'Europe. On ne peut comparer l'influence qu'y exercent ces missionnaires, qu'à celle qu'exerçaient les jésuites au Paraguay.

Progrès de la civilisation en Russie. — Deux projets très-importans pour le bien de la Courlande, occupent dans ce moment l'esprit de ses habitans. L'un se rapporte à l'établissement d'une banque à Mittau, qu'on aurait voulu rendre indépendante de celle de Saint-Pétersbourg, mais pour laquelle on n'a pu obtenir, sur ce point, la sanction de l'empereur. L'autre a pour but de creuser un canal de communication entre le Vindau et le Niémen. Quinze cents à deux mille soldats seront employés incessamment à l'exécution de cette belle entreprise. Il existe, de plus, un projet pour faire communiquer la Mer Noire avec la Baltique, au moyen d'autres canaux qui seraient également exécutés par des soldats. Il serait fort à désirer qu'à l'exemple de l'empereur Alexandre, les autres gouvernemens européens employassent leurs soldats, en tems de paix, à l'exécution des travaux publics. Ce serait un grand soulagement pour les nations qui, au lieu de salarier en pure perte des milliers d'oisifs, ne feraient plus, de cette manière, que salarier des hommes utiles. Assurément, il vaudrait beaucoup

mieux, et il serait beaucoup plus honorable pour les officiers de nos régimens, de conduire et de surveiller des travaux semblables, que de passer, comme font beaucoup d'entr'eux, une partie de leur journée à boire dans des cafés et des tavernes, où ils épuisent à la fois leur bourse et leur santé.

Travaux des mines dans la Laponie et la Norwège. — Les journaux suédois ont annoncé qu'une des compagnies anglaises des mines a pris des arrangemens avec le propriétaire éclairé des mines de Gelleivara, pour leur exploitation. On dit le minerai si riche, qu'il donne 72 pour cent de métal. Mais, ce qu'on ne saurait apprécier, ce sont les avantages qui doivent résulter pour les provinces septentrionales, disons mieux, pour toute la Suède, d'une exploitation bien entendue de mines si abondantes. Dans la Norwège, on a découvert récemment des dépôts immenses de chromates de fer, et il est probable que toutes les richesses minérales de ces contrées seront bientôt versées dans la circulation, grâce à l'influence toute-puissante de l'Angleterre.

Canal d'Amsterdam. — Jusqu'à présent on avait regardé comme unique en son genre, sous le rapport de l'étendue et de ses autres dimensions, le canal Calédonien, qui peut transporter une grande frégate de la mer du Nord aux côtes occidentales de l'Écosse; mais le nouveau canal d'Amsterdam, qui établit une communication directe entre l'Océan et cette importante place de commerce, surpasse en profondeur et en largeur tous les ouvrages du même genre qui existent en Angleterre. Il paraît qu'une frégate de 44 l'a déjà parcouru dans toute sa longueur, et qu'il est navigable pour des vaisseaux de 80 pièces de canon. Le canal projeté de Portsmouth, qui doit recevoir également des vaisseaux de ligne, sera aussi profond et aussi large que

celui d'Amsterdam, et le surpassera en longueur dans la proportion de cent à cinquante milles.

Navigation à vapeur. — Des navires à vapeur sont maintenant en activité entre Londres et Dieppe, Rouen, le Hâvre-de-Grâce, Cadix, la Corogne, Alicante, Vigo, Lisbonne, et autres ports de France, d'Espagne et de Portugal. On en a établi un, il y a quelque tems, entre Naples, Livourne et Gênes; mais on a dû y renoncer par suite des difficultés qu'on éprouve dans ces ports, relativement à la quarantaine. Sur le lac de Genève, on en a lancé un dont la construction est défectueuse, et qu'on se propose, par cette raison, de remplacer par un autre. Ces navires deviennent tous les jours plus nombreux, parcourent de plus grandes distances, et naviguent dans des mers plus difficiles, telles que le golfe de Biscaye, la Méditerranée, la Baltique, les golfes de Finlande, de Bothnie, etc. Un paquebot à vapeur porte aujourd'hui la malle entre Kiel, dans le Holstein, et Copenhague. Dans l'Adriatique, un bateau à vapeur, la *Caroline*, va, tous les deux jours, de Venise à Trieste; l'*Éridan* se rend de cette ville à Pavie; ce dernier voyage se fait communément en trente-sept heures. Le *Royal-Georges*, paquebot à vapeur, effectue son passage de Portsmouth à la Corogne, trajet de 4 à 500 milles, en 60 ou 64 heures.

Force relative des machines à vapeur. — Une machine dont le cylindre a 31 pouces de diamètre, frappant 17 doubles coups de piston par minute, équivaut à la force de 40 chevaux travaillant nuit et jour (comme il faut trois relais, on peut compter 120 chevaux), et consomme par jour 11,000 livres de charbon de terre. Un cylindre de 19 pouces, dont le piston frappe 25 coups, est égal à la force de 12 chevaux travaillant constamment, et brûle 3,700 livres de charbon. Une machine de 24 pouces, frappant 25 coups,

brûle 5,500 livres de charbon, et représente une puissance de 20 chevaux.

Machine détonnante. — On va faire paraître, dit-on, dans peu de tems, une machine d'un nouveau genre, qui doit l'emporter sur les machines à vapeur, si l'auteur ne s'est pas trompé dans ses espérances; en voici une idée générale.

A l'extrémité inférieure d'un petit cylindre, est placé un appareil peu considérable, destiné à produire du gaz d'huile. L'hydrogène, en se dégageant, soulève un piston dont le mouvement introduit de l'air atmosphérique dans les proportions nécessaires pour former le mélange détonnant. La force mécanique de l'explosion peut s'appliquer à tous les usages, comme la vapeur. On dit que des expériences heureuses ont été faites sur le nouveau moteur, qui a lancé de l'eau à une hauteur considérable. Suivant l'inventeur, M. Cécil, on obtiendra deux sortes de puissances : l'une sera due à l'emploi du vide opéré par la détonation du mélange, l'autre à la force expansive de l'explosion elle-même. Mais la machine n'est pas une application spéciale de ce dernier phénomène.

Découverte du verre. — L'art de fabriquer le verre ne remonte pas à une très-haute antiquité, quoiqu'il paraisse avoir été connu des Phéniciens, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Le récit que Pline fait de son origine est assez probable. L'équipage d'un navire marchand qui était entré dans une rivière de Syrie, descendit à terre et alluma du feu sur le sable pour préparer son repas. Le vase où cuisaient les alimens fut appuyé sur des blocs de nitre qui faisaient partie de la cargaison du vaisseau : l'action du feu fondit graduellement le nitre, et le mélange de cette substance avec le sable donna naissance à une matière transparente et liquide qui n'était autre chose que du verre.

Emploi des parfums contre la moisissure. — La moisissure attaque et détruit un grand nombre de substances d'un usage journalier dans les besoins ordinaires de la vie. L'emploi des parfums, et surtout des huiles essentielles, comme préservatif, a obtenu le plus heureux succès : il serait difficile d'expliquer leur action chimique, mais cette circonstance est peu importante.

L'encre, la colle, les cuirs, les graines, sont au nombre des substances le plus exposées à ce genre d'avarie, auxquelles on peut faire aisément l'application du remède. Les alimens, comme le pain, les viandes froides, le poisson sec, présentent plus de difficulté, à cause du mauvais goût qu'ils pourraient contracter. Cependant, les clous de girofle et les autres épices d'un parfum agréable peuvent atteindre le même but. Il paraît que ces substances n'agissent point en vertu d'une propriété anti-septique, mais en empêchant la formation de cette espèce de mousse végétale que l'on voit croître sur l'encre et sur les autres substances qui ne sont point animales.

Les effets du girofle contre la moisissure de l'encre, sont généralement connus : on obtient le même résultat avec une très-petite quantité d'huile de lavande ou de toute autre huile aromatique.

La conservation des cuirs, par le même procédé, est un objet de la plus haute importance, surtout dans les magasins militaires, où l'entretien des harnais et des chaussures entraîne des dépenses considérables, et où la moisissure cause souvent des pertes énormes. Les huiles essentielles ont répondu jusqu'ici aux tentatives qu'on a faites dans le but de préserver les cuirs : il faut choisir celles qui sont au meilleur marché ; l'huile de térébenthine paraît mériter la préférence.

Un fait remarquable, à l'appui de ces observations, c'est que le cuir de Russie, parfumé avec une espèce de goudron

qu'on tire du bouleau, n'est point sujet à la moisissure : les livres couverts de ce cuir préservent même les reliures en basane qui se trouvent dans leur voisinage. Cette particularité est bien connue des marchands russes qui laissent des balles de cuir entassées pendant long-tems, dans les *docks* (bassins) de Londres, sans en prendre le moindre soin, sachant bien que leurs marchandises ne seront point gâtées par l'humidité, tandis que nos magasins ont besoin d'être continuellement ouverts, nettoyés et aérés. Les amateurs de livres ne seront pas fâchés d'apprendre que quelques gouttes de cette huile résineuse suffisent pour garantir une bibliothèque.

On a fait quelques tentatives heureuses pour préserver le bois de la piqûre, au moyen du même procédé. Il est entendu qu'on doit toujours employer de l'huile économique à cette opération, surtout lorsqu'elle est exécutée en grand.

De toutes les substances que nous devons examiner, la colle est une de celles qui paraissent le plus susceptibles d'altération. L'alun, employé par les relieurs, n'est pas un préservatif absolu, quoiqu'il contribue beaucoup à la conservation des peaux. La résine, en usage parmi les cordonniers, est préférable, et agit entièrement dans le même sens; mais l'huile de térébenthine a beaucoup plus de puissance encore; la lavande et les autres substances aromatiques d'une odeur forte, comme le poivre, l'anis, la bergamote, réussissent parfaitement, même en très-petite quantité; elles conservent la colle pendant un tems illimité.

Cette découverte sera très-utile aux personnes qui sont obligées d'employer fréquemment la colle en petite quantité pour fabriquer des cartons; elle leur évitera l'embarras de la renouveler à chaque occasion, en la conservant durant des années entières, sans aucune altération, et toujours prête à servir.

La meilleure colle est faite de fleur de farine ordinaire ; on y ajoute de la cassonade grise et une petite portion de sublimé corrosif. Le sucre lui donne du liant, et empêche la formation des écailles sur les surfaces polies. Le sublimé la défend des insectes et de la fermentation. Ce sel ne prévient pas la moisissure ; mais, comme deux gouttes d'huile suffisent pour l'empêcher, toutes les causes de destruction sont ainsi enlevées. Cette colle, exposée à l'air, durcit sans se décomposer, et devient semblable à la corne ; il faut la mouiller quelque tems avant d'en faire usage. Gardée dans un vase hermétiquement fermé, elle peut servir en tout tems, sans autre préparation.

Le même procédé peut s'appliquer à la conservation des graines, surtout lorsqu'elles doivent faire le voyage d'outre-mer, qui en détruit, comme on sait, un si grand nombre. Dans ces circonstances, l'humidité exerce beaucoup de ravages, et, de plus, cette mousse végétale qui constitue la moisissure augmente rapidement le mal, soit par l'entretien de l'humidité, soit par toute autre action invisible. La même chose arrive dans la piqûre du bois, et dans tous les phénomènes analogues. Une preuve bien remarquable de la puissance du préservatif proposé, c'est que les graines aromatiques de toute espèce ne contractent jamais de moisissure, et que leur voisinage en garantit même les autres semences : elles produisent les mêmes effets sur les substances animales. Nous remarquerons qu'on emploie souvent le poivre pour la conservation des collections d'insectes ou d'oiseaux, sans qu'on ait observé que cette substance a la propriété de s'opposer à la moisissure, et d'écarter ou de détruire les insectes.

On peut encore ajouter à l'appui de toutes les preuves contenues dans cet article, que le pain d'épices, et généralement toutes les pâtisseries épicées, sont beaucoup moins sujettes à se moisir que le pain ordinaire. Ce serait une

question de la plus haute importance, que celle de savoir jusqu'à quel point on pourrait conserver les farines par des moyens analogues.

BOURSE DE LONDRES.

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 septembre jusqu'au 24 octobre 1825.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Banck Stock, 8 p. %	226	225	226 ....
3 p % consol	88 3/4.	87 3/8.	87 5/8
3 p. % réduits	88	86 5/8.	86 7/8
3 1/2 p. % réduits	96	94	94 1/4
Nouveau 4 p. %	103 1/4..	102 1/8.	103 1/4
Longues annuités expirant en 1860 ..	21 1/8.	21	21 ....
Fonds de l'Inde 10 1/2 p. %	267 1/2..	264 ..	267 ....
Obligations de l'Inde, 3 p. %	20 s. pr.	11 s. pr.	11 s. pr..
Billets de l'Échiquier, 2 1/4 p. %	5 s. pr.	pair.	1 s. pr..

FONDS ÉTRANGERS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes, 5 p. %	99	97 3/4..	98 1/2
Id. du Brésil........ *Id.*	74 1/4.	73 1/8.	74 ....
Id. de Buenos-Ayres, 6 p. %	84	83	83 ....
Id. du Chili, *Id.*	69	68 1/2..	69 ....
Id. de Colombie, 1822. *Id.*	77 1/2.	75 1/2..	76 1/4..
Id. *Id.*, 1824. *Id.*	76 ...	74	74 3/4
Id. de Danemarck, 5 p. %	101 1/4.	101 1/8.	101 1/4
Rentes françaises, 5 p. %	100	98 1/2.	100 ....
Obligations grecques, 5 p. %	33	28	29 1/2
Id. du Mexique, *Id.*	71 1/2.	69 1/2..	71 ....
Id. de Naples, 5 p. %	88	86	87 ....
Id. du Pérou. 6 p. %	65	60 1/2.	61 1/2
Id. du Portugal, 5 p. %	83 1/2.	83	83 ....
Id. de Prusse, 1818, *Id.*	98 1/2.	98	98 1/4
Id. *Id.* 1822, *Id.*	100 1/2.	100	99 3/4
Id. de Russie, *Id.*	94	92 3/4.	93 ....
Id. d'Espagne, *Id.*	18 1/4.	16 1/4.	17 ....

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

